THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

1677

SÉNANCOUR

De l'Amour

SELON LES LOIS PRIMORDIALES

ET

SELON LES CONVENANCES

DES SOCIÉTÉS MODERNES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

DE L'AMOUR

SÉNANCOUR

—

De l'Amour

SELON LES LOIS PRIMORDIALES

ET

SELON LES CONVENANCES

DES SOCIÉTÉS MODERNES

—

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

2380

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR [1]

L'auteur de cet ouvrage a passé sa jeunesse et paraissait disposé à passer sa vie dans la retraite, livrant aux lenteurs du sort le soin de sa réputation. Depuis, il a laissé entrevoir qu'il se reprochait d'avoir publié avec un peu de précipitation des écrits qui n'étaient alors qu'accessoires à ses yeux. Parvenu à la force de l'âge sans avoir exécuté l'ouvrage annoncé dans *Oberman*, et dès lors moins disposé à négliger ce dont il ne s'était plus occupé, il a interrompu d'autres écrits pour revoir entièrement le livre dont je publie aujourd'hui la troisième édition.

Un publiciste distingué observait dernièrement qu'un écrivain devenait surtout remarquable lorsqu'une des pensées qui

(1) Des éditions de 1828-29 et 1833.

caractérisent un siècle pouvait être prise pour l'expression de ses ouvrages. Peut-être y aurait-il plus de mérite encore à se rendre l'interprète d'une de ces pensées universelles qui devraient être indépendantes de la diversité des temps, et qui ne s'altèrent quelquefois que pour être ensuite rectifiées avec plus d'éclat. Ces pensées tiennent à des besoins du cœur auxquels on ne saurait entièrement se soustraire, et dont les convenances, selon qu'elles seront ou méconnues en partie, ou mieux saisies, mieux discernées, influeront avec force, mais à des degrés divers, sur la prospérité des peuples, et même sur leur moralité, sur leur perfectionnement général. C'est dans cet esprit que le livre *De l'Amour* fut entrepris. Les deux premières éditions eurent, à certains égards, la destinée que la faiblesse d'esprit réserve aux livres faits avec indépendance : quand on ne peut les réfuter, on les calomnie. Elles excitèrent les clameurs de plusieurs critiques qui appartiennent encore aujourd'hui à ce parti que l'on voit plus que jamais ennemi de toute améliora-

tion sociale. Mais par compensation, des esprits plus élevés s'accordèrent à reconnaître dans l'ensemble de l'ouvrage les vues d'un philosophe profond, à la fois moraliste et législateur.

Dans ce précis d'une doctrine toute nouvelle, et le plus souvent en opposition avec les opinions reçues, on reconnaît en effet une tête féconde en hautes considérations, en idées saines, en vues étendues et utiles. L'examen des causes qui ont pu amener l'homme à s'armer contre sa propre nature, à faire la guerre au plus doux et au plus impérieux des sentimens, est surtout plein de ces observations qui décèlent un de ces esprits méditatifs qui savent imprimer aux autres le besoin et pour ainsi dire le mouvement de la pensée.

Malgré les vingt années qui se sont écoulées depuis la dernière édition, elle ne paraît pas oubliée de ceux qui aiment que l'imagination ne se livre pas à des écarts déraisonnables, et que d'un autre côté les considérations les plus graves n'excluent pas toujours ce charme, ce prestige que la

nature a rendu inséparable de la vérité des choses. Une sorte de tristesse même, ou ces regrets profonds que tant de causes peuvent susciter, et le genre de désenchantement que la prudence conseille, c'est-à-dire l'éloignement pour des illusions grossières, ont quelque chose de très-poétique chez les ames fortes. Assurément ce qu'on a dit de moins prosaïque sur l'amour ne se trouve ni dans Gentil-Bernard, ni même dans Ovide. Qu'on ne croie donc pas que l'auteur, sombre peut-être, mais si attachant des *Libres méditations*, n'ait su traiter qu'avec froideur les questions morales qui se rattachent à cette vie du ciel que sur la terre on nomme amour, ou qu'il se soit appesanti uniquement sur les maux occasionés par l'aveuglement du cœur et par l'impétuosité des sens.

Plusieurs des critiques qui parlèrent avec éloge de l'ouvrage en 1808, ont remarqué, notamment le chevalier de Boufflers, que dans les morceaux qui en étaient susceptibles, M. de Senancour avait senti

comme Sapho, et s'était exprimé comme Jean-Jacques.

On avait dit cette même année : « La seconde édition n'a presque rien de commun avec la première, et fait espérer que la troisième sera parfaite. » M. de Senancour n'a pas eu sans doute la prétention de réaliser entièrement cette espérance ; mais il a fait beaucoup pour la justifier. Un livre parfait sur une question d'un intérêt si puissant et si général serait un heureux fruit de la vie la plus longue et de l'esprit le plus pénétrant : cette nouvelle édition en donne du moins quelque idée.

On y trouvera de nombreuses améliorations, et plusieurs articles inédits, dont un en particulier fort important et le plus étendu de tout l'ouvrage. Quelques-unes des notes, assez longues, qui se trouvaient à la fin du volume, ont été fondues dans le texte. L'auteur regrette de n'avoir pu y faire entrer toutes les autres ; mais elles ne lui ont pas paru susceptibles de cette réforme, qui cependant eût été désirable. Elles se composent en effet de citations ou de di-

gressions, dont le mélange avec l'exposé plus rapide du texte eût présenté un inconvénient non moins grand que celui de ne pas réunir tout ce qui concerne un même sujet sous les yeux du lecteur.

Notre qualité d'éditeur nous interdit de pousser plus loin ces réflexions. Nous n'avons entrepris ni un éloge ni une appréciation de cet ouvrage ; la modestie de l'auteur ne l'eût pas permis. C'est déjà beaucoup que nous ayons obtenu de son amitié la permission d'essayer de donner de cet écrit une idée plus juste à ceux qui ne le connaîtraient que par son titre, peut-être trop exclusivement philosophique. Dans la crainte même que M. de Senancour ne voulût supprimer ce qu'il y a ici d'avantageux pour lui, nous nous sommes abstenus de lui communiquer ces lignes avant l'impression.

C.-A. V. DE BOISJOSLIN.

L'ouvrage à consulter sur Étienne Pivert de Senancour (1770-1846) est celui de Jules Levallois, *Un précurseur : Senancour. Avec des documents inédits* ; Parls, H. Champion, 1897, in-8°.

Les devoirs et les convenances qui résultent de l'union des sexes ont formé de tout temps une des questions les plus embarrassantes que les législateurs eussent à résoudre. Un excellent traité de l'Amour serait une partie considérable de l'important ouvrage où on réunirait les principes, les lois, les conséquences de la morale pour les cités, ou pour les familles : cette seule partie aurait une longue influence sur les destinées des peuples. Borné presqu'à des considérations relatives à ce qu'on sait être en usage, l'aperçu que l'on donne ici, fût-il plus achevé, n'offrirait encore qu'un petit nombre de chapitres du traité complet sur l'Amour. Quant au grand ouvrage qu'on pourrait intituler *de la Raison des choses humaines*, heureux l'homme qui le terminerait, et qui saurait en faire aimer les conclusions fécondes, ou invincibles (1) !

Cet essai sur l'Amour a paru en 1806 ; il a été réimprimé en 1808. La seconde édition était encore très-défectueuse. Malgré le nombre des corrections faites depuis, malgré des additions et quelques retranchemens, les traces de l'ancienne imperfection du livre subsistent. Du moins, il a pour destination de combattre

une légèreté qui fait méconnaître les principes, ou une austérité qui les altère. Peut-être servira-t-il à persuader quelques hommes dans le secret de la conscience : ce n'est pas tout ce qu'on eût désiré, mais c'est tout ce qu'on peut attendre.

Plusieurs passages de ce volume s'accordent imparfaitement, au premier coup d'œil, avec des maximes générales sur lesquelles l'auteur insistera dans l'occasion, soit ici, soit ailleurs. Mais en admettant l'état présent de la civilisation, les séductions de l'amour, comme les émotions voluptueuses, doivent être observées surtout chez les hommes qui n'ont pas trouvé, dans des réflexions profondes, un moyen d'obtenir le silence des aveugles désirs, et même le renoncement à la plupart des biens extérieurs.

Cet écrit, sur un sujet qu'on n'avait peut-être traité sérieusement dans aucune langue, présentait une difficulté principale qui n'a pas été surmontée avec assez de bonheur : il fallait, en disant ce que l'amour doit être parmi nous, indiquer ce qu'il pourrait être dans des sociétés très-différentes. Il fallait réunir, et pourtant distinguer, ces deux considérations souvent indépendantes l'une de l'autre; mais il est à craindre que cette distinction ne soit pas toujours exprimée assez clairement pour des lecteurs peu attentifs. Si on veut entendre réellement de certaines pages, il importera de

ne point perdre de vue l'intention dans laquelle est écrit le livre entier.

Il n'est nullement contradictoire d'invoquer des maximes plus exactes, pour éviter la confusion morale où jettent tant de frivolités, et d'établir en même temps que la déraison seule, ou un reste de fanatisme, opposeraient à de voluptueux penchans une règle inutilement sévère. Cette rigueur trop constante, cette austérité ne fut jamais qu'une sorte de préoccupation superstitieuse; mais l'abus du plaisir et le désordre ne sont pas moins funestes. Il y aurait plus de justesse, plus de repos, sous une loi indulgente, moins uniforme, et mieux observée. L'inquiétude de l'esprit connaîtrait des limites; on réprimerait des vœux inconsidérés, ou des prétentions jalouses. En prévenant la mollesse, en ne souffrant aucune licence, ou aucun subterfuge, on laisserait de la liberté dans ce qui n'est pas contraire à l'intérêt général; ce serait se conformer aux vrais principes des sociétés humaines.

DE L'ORDRE GÉNÉRAL

Nous ne connaissons que des rapports, ou des formes; la fin et l'essence des êtres resteront impénétrables. Le génie même se borne à exercer de préférence quelques facultés, à remuer plus ou moins vivement quelques particules, à calculer des modifications peut-être illusoires à d'autres égards.

Dans les actes de la vie ordinaire, en évaluant des proportions, et en combinant des efforts, les hommes préparent ce qu'ils croient propre à rendre agréable leur passage sur la terre : c'est l'art. Dans des rapports plus vastes, en étudiant les lois apparentes de la marche du monde, l'homme en découvre qui peuvent appartenir à l'ordre infini : c'est la science. Toute science, toute industrie, et toute règle humaine, au milieu de l'univers à jamais inexplicable, supposent pourtant l'observation de quelques-uns des phénomènes qui sans cesse résultent des lois premières.

La nature ne paraît pas s'arrêter à ce qui

est indispensable, à ce qui serait suffisant. Des moyens féconds et nombreux furent établis; les suites en sont livrées à l'action des divers principes, et aux frottemens multipliés de tout ce qui sera cause ou obstacle. L'intelligence qui manifesta ces lois en aura déterminé, non pas précisément les résultats effectifs, mais toutes les conséquences possibles. Elle aura dit : Je n'ai pas statué expressément ce que je permets. L'opposition des forces et des propriétés inégalement réparties subsistera : quelquefois altérées, ou ranimées accidentellement, elles conviendront toujours à mes desseins. Je n'ai point fixé le moment où s'éteindra un désir, où s'arrêtera une volonté, où la patience et l'audace succomberont; mais tout restera soumis aux ressorts universels. J'ai assuré la perpétuité de ce mécanisme; je veux que toujours nouveau, toujours imprévu dans les détails, il soit en spectacle aux êtres animés, aux diverses émanations intellectuelles, que partout elles s'efforcent d'en diriger quelques mouvemens, et que chaque composé, durant son heure, entre en partage de la vie intarissable.

DES AFFECTIONS HUMAINES

Si nous connaissions l'étendue des rapports qui peuvent unir tous les êtres, nos affections n'auraient point de limites. Nos mouvemens spontanés dépendent des perceptions qui nous indiquent une partie de ce lien universel.

Des sensations diverses ont un foyer commun dans l'unité de chaque être. La réaction occasionée par l'influence des objets extérieurs, suit deux modes, dont les contrastes animent la vie, et dont la concordance appartient à la loi de la régénération des formes. Ce que nous devons connaître le moins mal dans le monde abstrait, la moralité humaine, résulte des qualités, ainsi que des proportions, considérées en nous, ou par rapport à nous, et librement appréciées.

L'homme s'aime lui-même; il aime les hommes, et tout ce qui est organisé. Cet amour de la vie est inséparable du jeu des forces qui la conservent. L'homme n'agirait pas s'il pouvait ne pas s'aimer. En aimant les autres hommes, il agrandit sa pensée; en voyant qu'il sent

comme eux, il songe à l'ordre du monde, et il en pressent les analogies.

L'homme doit être prêt à aimer, à des degrés divers, tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de partager des sensations comparables aux siennes, il tomberait dans une sorte de stupidité brutale, et ce serait vainement qu'il s'aimerait encore lui-même en un sens. Il n'est point d'affection réellement bornée à l'individu par qui elle est éprouvée, puisqu'il n'est point d'être réellement isolé. Plus ou moins distinctement uni à tout ce qui sent, l'homme partage les jouissances comme les peines des êtres qui l'environnent, et il faut à son bonheur le bien-être, ou la perfection de ce qu'il connaît.

Ces rapports dont chaque homme est le centre à quelques égards, et qui ne pourraient finir que là où finiraient toutes choses, le constituent portion de l'univers vivant, ou unité dans les nombres de la nature. De l'enchaînement de tous ces liens résulte une harmonie, une convenance première qui soutient le monde. L'instinct, et quelquefois la réflexion, dirigent les êtres sensibles; malgré leurs erreurs, ces agens particuliers deviennent des ministres de la loi suprême. L'obéissance raisonnée à cette loi serait la science de l'être qui voudrait librement. Si l'homme est libre, conformément à ses désirs, cette soumission vo-

lontaire sera le plus beau fruit de la vie humaine.

Un être isolé, s'il pouvait en exister parmi les êtres visibles, ne serait point parfait; sa vie restant pour ainsi dire en expectative, il ne deviendrait ni réellement bon, ni réellement heureux. Le complément de chaque chose est placé hors d'elle, mais un besoin réciproque l'indique généralement. Toute possession dont on ne communiquerait pas les avantages irriterait les désirs sans donner de contentement; elle fatiguerait le cœur, elle ne le nourrirait pas. Des sensations mutuellement partagées seront plus heureuses, et les corps seront fécondés par le rapprochement. C'est ainsi que tout ce qui existe s'achève; c'est alors que tout ce qui est animé croit se reposer dans le bien-être.

Ce qui manquait à l'individu se rencontre principalement dans l'espèce. Chez les hommes surtout, ce bien en quelque sorte extérieur se présente sous deux formes analogues. Ils ont deux manières de sentir avec énergie et simplicité, ce sont l'amitié et l'amour. Tout autre besoin direct paraîtra plutôt un joug qu'une prérogative, et tout autre besoin d'imagination, dans des fins personnelles, ne sera qu'une vanité douloureuse, ou une vanité puérile.

Pour que l'union soit bonne, il faut que les êtres qu'elle rapproche soient semblables, et

différens. Cette convenance, chez une même espèce, se trouve ou dans la différence des individus, ou dans l'opposition des sexes. Le premier accord, l'amitié, résulte d'un faible degré d'opposition entre des êtres individuellement divers. Le second, l'amour, est produit par une grande différence entre des êtres de même nature.

Notre penchant n'est pas seulement de chercher ce qui plaît, il faut aussi que nous évitions ce qui pourrait nuire. Mais l'aversion a moins de flexibilité que le désir; c'est une force défensive, une résistance qui protège l'individu. L'amour au contraire est une force active, le lien du monde; ce besoin plus varié, plus impétueux, anime et conserve les familles.

Le renouvellement des générations est une suite de l'existence des êtres organisés. La perpétuité de l'espèce importe surtout dans les plans de la nature, et on pourrait dire qu'elle ne veut pas expressément conserver les individus, mais les races. L'amour d'un sexe pour l'autre sera donc l'affection essentielle, l'amour proprement dit.

Ce besoin d'aimer se retrouve chez ceux même qu'on en croirait peu susceptibles; il subsiste, plus ou moins long-temps caché, dans les cœurs les plus austères, dans les tempéramens les plus froids, et jusque dans l'âge où on pourrait désirer d'en perdre le souvenir. Plus d'une fois l'amour a gouverné les fana-

tiques décidés à le proscrire, l'atrabilaire qui le calomniait constamment, et l'infortuné qui eût voulu renoncer à toute chose.

On se laisse trop abuser sur l'origine de la plupart de nos inclinations. Notre ame doit suivre, durant nos jours terrestres, les traces des sens poussés vers les objets de nos premiers besoins, et ses mouvemens sont des conséquences, ou visibles, ou plus secrètes, de nos rapports matériels. Dans l'amour, le désir de voir concourir d'autres volontés avec la nôtre pour que les incertitudes soient terminées, cet espoir combattu occasione, il est vrai, une sorte de délicatesse; néanmoins tant de désirs et de trouble ont eu pour principe le besoin animal. D'émotions en émotions les appétits semblent s'éloigner de leur source, et ils excitent dans l'étendue des cœurs divers sentimens qu'on trouve mystérieux, principalement peut-être parce qu'ils sont indirects. Tout peut provenir parmi nous des nécessités du corps. Les sensations les plus simples, ou les penchans qu'on affecte de trouver honteux, comme si la seule honte n'était pas d'ignorer les convenances de notre nature, ces besoins corporels sont l'objet le plus certain de nos liaisons les plus vantées : ils en doivent être la cause, lors même que de telles affections n'indiquent pas positivement le but où elles nous conduisent, lorsqu'elles paraissent ingénieuses et pleines de grace, ou de dignité; lorsque enfin

elles nous inspirent du mépris pour les cœurs stériles, pour les tempéramens brusques, pour toute organisation imparfaite à nos yeux.

Nous n'avons plus de législateurs. Le soin des finances et des lois pénales fait oublier les institutions. Ordinairement il paraît commode à celui qui administre de grands états d'employer les hommes tels qu'ils sont, et il lui serait difficile de former des hommes (2).

Dans une cité parfaite, le principe de toutes les passions serait consacré, mais nul ne se livrerait à ce qu'on appelle une passion. Les mouvemens naturels qui animent l'homme n'ont rien d'essentiellement mauvais dans l'ordre social, puisque cet ordre a pour base les affections de l'homme. Cependant de sages institutions préviendraient la force immodérée des penchans dont l'objet devenant exclusif, sera toujours une occasion de disputes et de haines. Ce ne sont plus des instrumens du bien commun, ce sont des mobiles trop indépendans et contraires à l'ordre. Le législateur, dites-vous, ne doit pas ôter aux hommes les inclinations que la nature leur a données. Mais la nature leur a donné l'envie, la perfidie, le désir d'immoler tout être sensible opposé à leurs caprices. Faut-il laisser à l'homme ses passions? Il n'aura pas besoin de législateurs, et en effet plusieurs pays célèbres n'en ont jamais eu. Selon vous, on réglera ces passions. Sans doute; comme elles furent réglées à Ba-

bylone, à Rome, à Samarcand, dans les capitales de Périclès et de Constantin. Si la nature les permet à l'homme peu instruit, à l'homme qui ne raisonne pas, c'est pour l'empêcher de se livrer toujours à la paresse, si ordinaire chez les tribus encore sauvages. Dans une véritable cité, on connaîtrait d'autres ressorts; les passions n'y seraient donc pas moins inutiles que dangereuses. Si la règle austère par laquelle on se promet d'éteindre les désirs, fait des esclaves ou des fourbes, la règle licencieuse qui admettrait les passions n'aurait plus de force pour s'opposer aux vices. On semble avoir voulu concilier parmi nous ces deux règles, et en réunir apparemment les louables effets; mais le désordre n'existe-t-il plus quand les apparences honnêtes semblent le couvrir, quand cette dissimulation le rend plus immoral? Nos véritables maux sont la suite de ces écarts. Malgré les épidémies et les ouragans, malgré la stérilité ou l'insalubrité de plusieurs régions, assez de biens peuvent environner l'homme. Pourvu d'une industrie variée, il lui suffirait de l'exercer toujours utilement pour se rendre favorable même ce qui le menace. Malgré des dangers fréquens, malgré des besoins qui renaissent toujours, il échapperait, avec de la prudence et de l'union, à tant de misères contre lesquelles il a reçu des armes, s'il n'était point tourmenté d'une misère plus grande, s'il se délivrait de ses passions (3).

DE L'AMOUR

Dans l'ordre naturel, les moyens paraissent simples, mais ils sont très-féconds. Un seul rapport coordonne plusieurs parties du monde. En séparant des organes dont l'irritabilité doit rendre la réunion momentanée agréable, ou même indispensable, la nature a mis un terme à l'isolement des individus, à la brutalité, à la défiance farouche : désormais il faudra qu'on se cherche, et qu'on s'occupe de se plaire mutuellement. Ainsi naîtront l'industrie, la prévoyance, les coutumes patientes de la vie domestique, et d'autres relations, ou d'autres amitiés, et l'audace dans les entreprises, et peut-être la parole, c'est-à-dire toute l'activité de l'univers humain.

L'unité de l'espèce est divisée en quelque sorte. Cependant les oppositions même deviendront le lien de deux êtres que distinguent essentiellement leur organisation et leurs goûts, mais qui, nécessaires l'un à l'autre, feront céder à ce besoin leurs diverses habitudes. Ceux qui naissent chaque jour de ce

rapprochement perpétueront néanmoins les différences originelles. Tout s'accomplit au moment où l'impulsion vivante parvient au plus haut degré. C'est le résultat des affections de l'animal, et ce qu'on pourrait nommer l'expression générale de ses facultés. Là est le pouvoir de l'homme sensible, là se voit aussi l'ardeur de l'homme physique : ordinairement l'ame s'y porte tout entière, et celui qui n'a pas aimé ne connaît pas bien peut-être l'étendue de la vie.

Tandis que des penchans funestes, ou d'inutiles sacrifices, obtenaient l'approbation des individus et des peuples, des affections capables de tout concilier étaient réprimées, avilies, ou proscrites. L'amour eût gouverné la terre; l'ambition la fatigue et la déprave. L'amour est la chaleur inépuisable qui rajeunit les êtres, qui les fait fleurir avec grace, qui les revêt des couleurs de l'espérance. L'ambitieuse imposture est la flamme stérile des volcans, ce feu qui reste dans les souterrains, ou parmi les frimas, qui répand des cendres, qui ouvre des abîmes, dont la fumée corrompt l'air, dont les lueurs apparaissent surtout au milieu des ténèbres, et qui laisse des traces hideuses sur un sol bouleversé.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR

Quand des chants d'une expressive simplicité, ou la vue d'une retraite heureuse, nous indiquent pour la première fois les biens que l'univers doit contenir, nous sommes dans notre printemps, et le charme de ces impressions entraîne facilement notre pensée. Un prestige naturel embellit les images que n'a pas décolorées l'expérience; nous imaginons que les désirs conduisent au bonheur, ou du moins nous pensons que le but ne sera jamais inconnu. Séduits par les couleurs dont se revêt l'avenir, par une douce lumière dont tout semble annoncer les longs progrès, nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera ce crépuscule sans aurore. Nous ne prévoyons pas le joug qu'on nous destine, nous ne voyons pas combien est imparfait l'ordre accoutumé, nous ignorons les amertumes d'une vie soumise à des règles contradictoires.

Les différentes relations des êtres visibles nous ont fait pressentir de mystérieuses con-

venances; nous y serons ramenés par la rencontre d'une famille satisfaite dans sa modération, ou par l'agréable et curieuse âpreté d'un site solitaire. Si toutefois on éprouve alors une sorte de besoin de s'éloigner des hommes, ce n'est pas dans le dessein de les éviter indistinctement : lorsqu'on est simple et juste, on les aime toujours. Mais on voit avec des émotions que peut-être on ne retrouvera plus, on observe religieusement pour ainsi dire, une nuit d'été, une rose parmi les feuilles, le muguet sous les hêtres, un pré que la lune éclaire entre de jeunes buissons, et des bois silencieux. L'attente des voluptés répand sur tous les objets une nuance indéfinissable. L'espérance qui n'a pas encore enfanté le plaisir est une beauté vierge dont on a seulement deviné les graces. On ne l'a vue qu'en songe; mais depuis ce jour on la cherche, et elle semble errer dans les airs. Elle touche les fleurs, elle embellit les ombrages, elle se glisse sous les branches agitées, ou dans les eaux tranquilles.

Quelquefois, il est vrai, l'organisation paraît trop lourde, trop farouche, et l'amour même n'excite aucun mouvement ingénieux. Chez de tels hommes, ce besoin ne diffère pas peut-être des appétits de la brute. Il y a peu d'amour dans l'ame qui manque de profondeur; cette affection morale tient essentiellement aux secrètes beautés du monde. Cependant l'activité des sentimens sera-t-elle toujours un

attribut ou une cause du génie? Ne verra-t-on jamais des hommes d'un mérite peu ordinaire négliger, par une exception difficile à comprendre, tout ce qui tient à l'amour, et paraître même incapables d'aimer?

Quand l'intelligence est faible, les désirs semblent d'abord n'en dépendre en aucune manière ; cependant nos affections doivent avoir pour objet ce qui, avec plus ou moins d'attention, de maturité, de délicatesse, sera jugé convenable. Chaque penchant provenant de rapports nécessaires, ou particuliers, entre nous et les choses, en fait naître de nouveaux ou d'accidentels entre les choses et nous. Si le cœur qui désire est droit, si l'objet admiré se trouve réellement admirable, ces convenances nouvelles seront bonnes, l'inclination sera juste et utile.

Le principe moral de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance; c'est l'attrait inséparable de tout indice de perfection. Profondément senti, l'amour suppose le goût de ce qui est beau, de ce qui est honnête, sincère, généreux (4). Le beau n'a qu'une origine, et constamment les nuances en sont analogues. Dans une ame grande, tout sera élévation, ou pureté; il n'y aura qu'artifice, brutalité, ineptie, dans une ame basse. Les émotions fortes développent rapidement le caractère; elles peuvent déterminer de louables penchans, et quelquefois

aussi elles donneront de l'audace au vice qui ne se connaissait pas.

L'objet particulier de l'affection qu'on éprouve doit en changer les conséquences. C'est souvent ainsi que l'amour peut énerver l'ame, ou l'affermir. Tantôt il la purifie, et tantôt il la dégrade, parce que nous pouvons préférer ce qui plaît au premier aspect, ou ce qui mérite d'être aimé. Les uns cherchent le bonheur dans des sentimens nobles, dans des plaisirs légitimes, tandis que les autres le perdent dans des liens trop vulgaires, et dont ensuite il faut désavouer les vils avantages (5).

Tout homme entend la voix du plaisir, mais on trouverait des différences presque infinies dans la manière d'interpréter ces inspirations. A force de grace ou de scrupules, on peut faire du plaisir des sens un bonheur de l'ame, et alors, sans devenir immodérée, la possession intime ne connaît presque d'autres bornes que celles de l'imagination. Il est beaucoup de femmes, il est des hommes qui peuvent tout vivifier; comme ils savent donner de la valeur au moindre incident, un désir leur suffit pour procurer de longues jouissances. On imite ainsi la nature, qui fait dépendre d'une seule cause des effets dont la surabondance et la multiplicité surprennent toujours.

Plusieurs hommes célèbres ont accusé l'amour de vanité; mais que faut-il en conclure? Il y a certainement de la vanité dans l'amour

comme dans toutes nos affections imparfaites, et dans nos projets les plus sérieux sur la terre. On trouvera toujours de la vanité dans les efforts de l'homme, dans l'inquiétude de son esprit, dans les mouvemens de son cœur; on sentira ce vide irremédiable dans les biens que le temps amène, qui ne peuvent subsister, que les désirs embellissent, et que la possession dissipe.

Indépendamment de la volupté, c'est-à-dire lors même qu'elle est différée pour longtemps, les relations des sexes ont beaucoup de charme en général, et comme exercice de l'intelligence. Il n'est pas réellement donné d'aimer à celui qui manque de retenue dans les sensations, de rectitude dans les penchans, de dignité dans la pensée. Averti par ses sens, il n'ignorera pas sans doute qu'une femme est l'objet naturel de l'amour d'un homme; mais il ne comprendra rien de plus, et il lui suffira de rencontrer une de ces ébauches qui n'ont reçu que les organes matériels du sexe dont elles auraient dû être.

Il faudrait savoir tout aimer dans une femme aimable, parce qu'en elle tout est fait pour l'amour, et tout semble inspiré par l'amour. Sans cesse elle reproduit quelque trait de la beauté inépuisable. Le prestige qui la captive elle-même se retrouve dans ses idées, dans ses paroles, dans tous ses mouvemens, et pour ainsi dire dans l'atmosphère qui l'en-

toure. Si elle apercevait en elle une imperfection, elle s'en inquiéterait si naturellement qu'elle en serait plus belle encore. Il n'est point d'obstacles sérieux pour celle qui doit plaire; elle les fait valoir même, ou avec une candeur réelle, ou avec d'ingénieuses distractions, accordées sans doute par ce génie d'amour qui trouble et console l'univers.

L'imagination même, regardée comme si puissante, eût-elle produit dans ses rêves les plus rians la forme du sein des femmes? Heureux signe d'une fécondité qui justifie généralement les jouissances, il est assez expressif dans l'agitation pour ramener des désirs extrêmes, et assez pur dans la nudité pour des désirs plus tranquilles. Mais le regard, et le sourire, et la voix! Cependant beaucoup d'hommes n'éprouveront pas entièrement ces impressions. Des peines inévitables ont flétri leurs espérances; le jour du bonheur les trouverait pensifs et chargés d'inquiétudes. Jeunes encore, ils oublient d'aimer; ils entrent dans le découragement, ils attendent le repos des vieillards. On n'a que des momens pour entrevoir ce que la terre contient de plus aimable. Où sont les hommes doués en effet du plus beau partage de l'homme? En excitant d'inutiles passions notre industrie substitue des caprices assez multipliés pour nous affliger toujours, à des impulsions plus indépendantes, et suivies de plus de contentement. La nature

même, l'inexplicable nature prend peu de soin des êtres qu'elle anime; alternativement elle peut les soutenir, mais elle les consume tous. En achevant la destruction de ce qui était, en commençant aussitôt celle de ce qui est, la nature s'attache surtout, et elle s'attache sans cesse à préparer ce qui sera : au milieu de ce travail des mondes, sans doute le but des transports de l'amour n'est pas la félicité des êtres aimans (6).

Lorsqu'on désire aimer, lorsqu'on est près d'aimer, ce sentiment paraît une condition de la vie même; quand on est aimé, c'est plus peut-être, et toute autre manière d'exister semblerait intolérable. Si au contraire les vœux sont restés au rang des chimères, l'amour s'éloigne; le besoin qui fatigue doit cesser alors d'être bien senti. Quelquefois pourtant, et par une autre illusion, ce mot seul, ce mot d'amour suscite des regrets étranges, un sombre sourire, des idées fatales et irrésistibles. Mais dans la stupeur morale où on retombe chaque jour, on se joindrait volontiers à ceux qui regardent les sentimens comme des caprices d'une ame trop occupée des choses idéales. Effectivement que restera-t-il de ces figures riantes dont se compose dans la jeunesse le fantôme de la vie? Cependant si nos jours n'étaient que des ombres, si notre prudence se bornait à un choix frivole dans une suite de vains mouvemens, il faudrait avouer

que durant ce passage des heures, le premier de nos vœux serait une de nos vanités les plus pardonnables.

L'amour doit une grande partie de son pouvoir à la mobilité même des désirs, et peut-être à une sorte d'attention nécessaire pour éviter des sujets de crainte, ou des occasions de répugnance. Cette incertitude qui excite l'amour et qui l'entretient dans les premiers temps, produit la délicatesse sans laquelle il ne pourrait être durable. L'amour a une force particulière dans sa marche lente et embarrassée; il entraîne au moyen de l'enchaînement inégal des dons qu'il fait lorsqu'il n'accorde pas tout ce qu'on lui demande. On est heureux par l'activité de la pensée, par les progrès de l'illusion, par l'enthousiasme : ce sont des plaisirs chaque jour renaissans, des plaisirs nombreux qui se rapportent au plaisir extrême dont l'attente se prolonge. Cette jouissance, passagère d'ailleurs, serait trop positive, et trop simple, pour soumettre à l'amour la suite de nos années. Ce qui doit communément attacher le plus, c'est ce qui ne reste pas dans les bornes du présent, ce qui, au lieu de donner la satisfaction, la promet ou la rappelle. Des plaisirs d'un second ordre, pour ainsi dire, reproduisent l'espoir, tandis que la possession l'arrêterait, ou même le détruirait. L'amour se nourrit de doutes, de craintes, d'agitation,

et surtout il reçoit de nouvelles forces de tout ce qui est déjà voluptueux, sans être encore la volupté.

Des perceptions qui semblent tenir de l'infini, tant elles sont mobiles, rappellent avec plus de force que ne le pourrait la réflexion même le vague sentiment de l'amour, cette inspiration subite, si vive, et en quelque sorte si pénétrante. Quelquefois quand le sommeil est prêt à nous échapper, il se trouve qu'un bruit favorable, que des accens déjà connus agissent sur nos organes soustraits aux lois qu'imposent les occupations du jour; c'est au sortir des songes, c'est au moment où nous allons rentrer dans la vie régulière et circonspecte. Ces réminiscences se mêlent aux dernières traces d'un rêve séduisant. Encore absens de la vie habituelle, nous imaginons, nous éprouvons quelque avant-goût d'une vie meilleure. Le génie des cœurs honnêtes nous apparaît; il nous promène avec rapidité dans un monde qui ressemblerait au nôtre, sans en avoir les sollicitudes, et parmi des hommes faits comme nous, mais non découragés. Après le réveil, nous ne sentirons plus qu'une froide nécessité qui nous retiendra sur la terre aride; séparés des voluptueuses demeures, nous n'aurons en perspective que le moment où la vie s'éloignera enfin, sans que jamais nous l'ayons vue ornée de tous ces dons gracieux et nobles qu'on lui supposait naïvement.

Sans vous arrêter à quelques dehors spécieux, à ces apparences qu'on étale aux yeux du vulgaire, examinez notre attitude, notre manière de vivre. Vous renoncerez à y chercher des marques d'un bien-être général, et vous verrez qu'on doit recourir presque toujours à de simples distractions, ou à la résignation. Quel sera le fruit de la rapide succession des heures pour tant d'hommes qui n'ont rien de grand à opérer? Si vous retranchez aussi l'amour, que leur restera-t-il? Quand l'œuvre est trop petite pour nos forces, ou l'ame trop agitée pour notre repos, quand le génie ne peut rien, quand l'imagination n'est plus réprimée, il faut que les fantaisies de l'amour remplacent des besoins dont l'objet principal se trouve inaccessible, ou reste inconnu.

L'amour soutient l'ame dans la jeunesse, dans l'âge où on se croit incapable de renoncer à ce qui plaît généralement. Plus tard l'amour redonne quelque énergie à ceux qui ne sauraient être émus sans des circonstances favorables. Seul guide pour les uns, seul moyen de consolation chez d'autres, il peut tout entraîner; rien ne le remplace sans effort, et on se persuade qu'il remplacera toute chose. Vive espérance, progression dont le terme est difficilement aperçu par l'imagination même, enthousiasme pour le beau, accord précieux des sentimens, désirs qu'on voudrait déclarer,

désirs non moins opiniâtres qu'on désavoue long-temps, impétuosité suspendue, résistance douteuse, favorable incertitude qui pouvant captiver par la contrainte même, et embellir ce qu'elle diffère, refuse beaucoup, afin de promettre davantage, mouvemens et caprices du cœur, vous contribuez tous à la force de l'amour. A l'occasion d'une volupté aveugle et fugitive, il offre une joie profonde; en paraissant dissiper les douleurs bien que nos destinées soient interverties, en ramenant la confiance il semble recommencer le cours de nos instans, ou réveiller en nous des souvenirs ineffaçables. Il plane dans l'espace, et en reproduisant vers les régions supérieures de douces images que nous ne discernions plus, il ranime même ce que nous abandonnions volontairement : c'est un voile sur le vide où nous devons tomber

---

DU PLAISIR

La plus vive jouissance dont l'organisation animale se trouve susceptible est celle que l'amour se propose toujours, et sans laquelle n'existeraient pas les affections les moins sensuelles dans leurs effets apparens. Nul autre plaisir accordé à tous les hommes ne peut porter à ce degré d'énergie le sentiment de l'existence. Il faut que les ressorts de la vie soient ébranlés en nous avec plus de force dans les instans où commencera une vie nouvelle. Il convient qu'aux moyens propres à conserver la vigueur ordinaire, se joigne une impression plus active, seule capable, sans doute, d'établir une autre série de sensations, de produire un autre être assez bien constitué lui-même pour subsister après la dissolution du premier.

Des besoins chaque jour renaissans, et semblables à tout âge, déterminent nos mouvemens habituels; mais pour exercer la pensée par la diversité des situations, pour exciter des penchans variés, il fallait un désir plus

impétueux, moins constant et moins fixe. De nos appétits uniformes naîtront les soins auxquels notre ame ne prendra qu'une faible part. Mais l'amour a plus de pouvoir; en multipliant les sensations, il donnera aux forces morales d'une espèce qui eût pu rester inepte, ou grossière, toute l'étendue permise à sa faiblesse.

Cette nécessité de l'amour rend avide d'impressions nouvelles, comme si toute émotion le favorisait. On veut essayer de tout, afin de rencontrer l'occasion de ce dernier plaisir que l'attachement le plus opiniâtre n'obtient pas toujours après des années d'agitation, d'espérances et d'alarmes. Si l'amour a un objet déterminé, sans être plus profond, il acquerra plus de violence; il peut même paraître irrésistible lorsqu'il est inspiré par la vue d'un genre de graces, ou de beautés, analogues à la disposition particulière des désirs.

La nature est un continuel mouvement. On pourrait dire que seulement elle veut tout remplacer. En invitant un homme à produire souvent d'autres hommes, elle lui inspirera peut-être de s'affaiblir lui-même. C'est dans les voies de la vie qu'elle le mène à la mort; quand il prétend obtenir sans modération une énergie plus mâle, elle épuise ces facultés imposantes, mais précaires, dont la jouissance et la perte deviennent simultanées. S'il évite les émotions fortes, s'il ne songe qu'à se

conserver, il peut rester vulgaire et assujéti; ses tristes jours peuvent s'éteindre dans la langueur. Si au contraire il désire ardemment d'éprouver tout ce que peut sentir un cœur humain, en croyant s'agrandir, il se consume. Non-seulement son ame se refroidit; mais cette volupté, dont il approchait lorsqu'il satisfaisait un instinct plus simple, il ne la rencontre, il ne s'en pénètre qu'en perdant les forces nécessaires pour la retrouver.

DE L'AMOUR

CONSIDÉRÉ SELON LA DIFFÉRENCE DES SEXES

Dans la plupart des espèces animées qui peuplent notre globe depuis les temps connus, un des sexes féconde les germes dont l'autre accomplira le développement. Parmi nous il serait possible que l'accord eût lieu d'une manière trop inégale, et que cet acte essentiel fût négligé. Peut-être la vivacité même des désirs n'eût-elle pas suffi dans notre vie dépendante pour que la race des hommes se conservât toujours nombreuse. Asservis par les misères où nous serons plongés tant que la vanité n'aura point de frein positif, abondamment pourvus d'ailleurs de laborieux passe-temps, nous cèderions peu à des émotions sans prestige, et qu'on pourrait différer d'écouter. Il fallait le concours des moyens indirects, et des perceptions morales; il fallait que des sentimens étendus fissent de ce besoin des sexes la pente habituelle du cœur, ou la plus naturelle, la plus douce des pensées.

Au milieu des liens que ce plaisir formera, on conservera de part et d'autre les penchans produits par une organisation différente. Les démonstrations extérieures appartiennent à ceux qui étant plus libres à cet égard, veulent presque toujours l'accomplissement de leurs désirs. Mais la femme sent qu'elle sera chargée de fonctions durables; elle a le droit de s'y refuser. Le sexe qui forme l'enfant avec lenteur, et le nourrit durant la première année, peut quelquefois redouter des devoirs qu'il faudra remplir patiemment. Retenu par les convenances d'une organisation plus délicate, ce sexe, moins porté à toute hardie tentative, permet seulement ce qu'il est contraint de désirer aussi; mais ne pouvant rien exiger, il ne pardonnera guère si on répond mal à des intentions déclarées très-indirectement. Comme c'est en secret que la femme a demandé l'occasion de se livrer à ces plaisirs, si enfin elle les partage visiblement, ce sera quand il ne semblera plus naturel de prétendre les éviter. En les avouant, elle veut paraître les avoir éprouvés par condescendance, ou par faiblesse, et on dirait qu'elle consent à les recevoir, uniquement faute de pouvoir se dissimuler que déjà elle les a donnés.

L'amour peut subjuguer la pensée des hommes; mais chez eux il tient davantage au besoin de recevoir de la joie, ou d'attendre des délassemens, et c'est surtout l'objet envisagé

comme offrant un but actuel au milieu des sollicitudes qui reculent en général celui de nos efforts. Une femme a d'autres raisons pour vouloir être aimée, pour se montrer aimable : les soins de l'amour-propre le demandent. Lorsqu'un homme ne forme pas de liaisons, il passe pour n'y avoir point songé; mais une femme à qui nul ne s'attacherait, semblerait avoir échoué de toute part.

Quelque différence qu'on aperçoive entre un homme agréable et un autre homme, il en existerait de plus décisives entre une femme très-aimable et une femme qui ne le serait point. Les rivalités de l'amour qui auront ainsi plus de force entre les femmes, rencontreront aussi parmi elles plus de prétextes, soit parce qu'elles ne refuseront guère d'écouter l'imagination, sorte de guide inconsidéré, mais assez complaisant, soit à cause de la vanité qui leur est surtout attribuée, et dont en effet on se garantit mal, lorsque, sans avoir l'esprit absorbé par les affaires, on se voit dans un monde que la vanité peut séduire perpétuellement.

L'homme le plus éloigné de l'indifférence aimera rarement comme savent aimer plusieurs femmes. Tandis qu'elles s'attachent surtout à ce qui est remarquable, de simples agrémens extérieurs captivent trop souvent les hommes. Quelquefois néanmoins ils discernent la véritable amabilité qui ne résulte pas

des seuls dehors, et qu'on doit admirer comme une expression de l'ame. Chez beaucoup de femmes, cette amabilité semble être le naturel même; chez les hommes ce n'est peut-être qu'un effort accidentel, ou du moins une qualité peu commune.

L'amour n'est pas seulement flatteur pour les femmes; il peut avoir plus de gravité à leurs yeux, et même en y réfléchissant, quelques-unes d'entre elles l'invoquent pour remplir toute leur destination. Déjà mères dans leur pensée, bien qu'elles ne se rendent pas compte de cette prévoyance, et cherchant aussi un appui pour elles-mêmes, elles exigent dans l'homme qu'elles préfèrent plus de mérite que d'agrémens. Souvent une femme se trompe dans l'appréciation des avantages qui la captivent. Le mérite qu'elle prétend découvrir est peut-être imaginaire, et celui qui la frappe se trouve quelquefois un peu frivole; mais enfin ce sont de belles qualités qu'elle suppose, et c'est à elle qu'il fut suggéré plus particulièrement de chercher des perfections (7).

Ce serait une grave erreur de prétendre assimiler la femme à l'homme, quand il s'agit de soumettre à des règles les besoins, ou les velléités de l'amour. Des différences essentielles et multipliées dans l'organisation en occasionent de très-naturelles dans les habitudes. Les hommes ont besoin d'une circonstance qui les

excite; il faut qu'ils soient émus par la beauté ou par les graces. Moins assujetties à cet égard, les femmes examineront plus souvent si l'honneur n'a rien à objecter. Ceux-là saisissent le moment indiqué par leurs désirs; celles-ci peuvent attendre une circonstance favorable. Placée d'ailleurs dans une sorte de dépendance, la femme souhaite avant tout qu'il ne lui soit fait aucun tort. Un homme doit désirer non-seulement qu'une femme ne se refuse pas au plaisir, mais aussi qu'elle soit douée de ce qui peut l'inviter lui-même à en bien connaître la puissance; au contraire toute femme capable de réflexion oublie le plus bel homme en faveur de celui dont les principes et les habitudes n'inspirent aucune crainte, et qui, ne possédant que des avantages extérieurs assez ordinaires, annonce de la force pour les temps difficiles.

On demande si le plaisir a plus de pouvoir naturel sur les femmes que sur les hommes. Il en a plus, du moins en un sens. Les travaux et la force même des hommes peuvent leur faire négliger l'amour; mais les soins de la maternité font sentir aux femmes de quelle importance il doit toujours être pour elles. Il faut considérer aussi que dans l'homme les émotions spéciales de l'amour n'ont qu'un seul foyer, tandis que la poitrine de la femme leur est consacrée. Cette distinction n'est point vaine, puisque l'aptitude de nos organes dé-

ermine nos sentimens. Quelle que puisse être
'autorité de l'ame, elle reste elle-même sou-
nise à la convenance des moyens visibles : tout
rt s'exerce d'une manière analogue aux ins-
rumens dont il peut disposer.

C'est pour la femme que la première exis-
ence de l'enfant aura de l'importance; c'est
onc chez elle qu'il serait le plus difficile de
étourner du but les besoins physiques. De
ives sensations, voilà souvent le seul objet de
'homme. Que les actes virils aient ou n'aient
as de résultat, la complexion de l'homme, et
es habitudes, ne seront pas différentes. S'il est
ère, il ne le sent nullement; il faudra qu'on
e lui apprenne. Tout est changé au contraire
our la femme qui a conçu; après avoir été
nceinte, elle allaitera son enfant, et jamais
lle ne reprendra exactement les formes ou la
onstitution d'une femme restée vierge. Aussi
oit-on les désirs en quelque sorte maternels
le l'amour, ces vœux du tempérament s'affai-
lir dès les premiers jours de la grossesse, tan-
lis qu'auparavant la possession, loin de les
uspendre, leur avait donné de nouvelles for-
es. Si les hommes s'arrêtent aux sensations
es plus grossières, il leur est très-souvent fa-
ile de vivre séparés des femmes; mais, à ne
onsidérer également que les nécessités des
ens, les femmes ont beaucoup plus besoin des
hommes, puisqu'elles ont besoin d'être fécon-
dées. Lors même qu'elles ne le sont pas, une

entière jouissance a changé leur situation physique d'une manière moins importante, mais sensible toutefois, et qui résulte de ce qu'on désigne par le mot imprégnation. Sans doute la nature veut que les hommes se souviennent aussi de la fin proposée à tout ce qui reçut la vie; cependant le désir général, l'instinct de se reproduire est moins dominant chez eux, parce qu'il ne se rapporte qu'à des momens rapides. En tous lieux, d'ailleurs, une femme sent qu'elle n'a pas de temps à perdre pour se livrer aux fonctions qui doivent occuper sa jeunesse presque entière; mais, excepté sous la loi européenne, les hommes pourraient mal employer leurs forces à cet égard durant la plus grande partie de leurs jours, et remplir néanmoins leur tâche assez de fois pour que la population ne diminuât pas.

D'après ces mêmes causes matérielles les femmes sont plus portées à la constance. Il faut excepter celles qui chercheront avant tout le plaisir, et celles qu'entraînera une vanité non moins contraire à l'amour même qu'à l'honneur, tel qu'il est admis dans nos contrées. Toute autre femme paraîtra disposée à faire un choix, sinon irrévocable, du moins conditionnellement définitif; elle ne sera point fâchée que ses enfants se regardent comme ayant le même père, et dans toutes les occasions elle retrouvera volontiers en lui, non pas peut-être son unique, mais son principal

appui. Quant aux hommes, la plupart d'entre eux songent moins à la sécurité qu'à l'amusement, et moins aux suites de la jouissance qu'à la jouissance même; ce n'est donc pas sans effort qu'ils parviendraient à s'occuper toujours de la personne qu'ils auraient cru d'abord ne pouvoir cesser d'aimer. La beauté des femmes ne se soutient pas durant plus de la moitié de la vie, comme la force des hommes; le temps de l'amour sera moins long chez elles, et il sera encore abrégé par des interruptions, les unes fréquentes, les autres considérables. Il en résulte que l'imagination de l'homme suppose assez généralement la possession de plusieurs femmes. Entraîné par un grand besoin de mouvement, et se sentant destiné à vivre peut-être dans des climats divers, il se dit qu'il formera des liaisons conformes à l'instabilité de sa fortune. Mais une femme se borne plus volontiers à un seul attachement, soit parce qu'il dépendra de l'homme d'être à peu près semblable à lui-même dans toutes les semaines de trente ou de quarante années, soit parce que les premières idées relatives à l'amour doivent avoir plus de suite chez les femmes, d'après leurs inclinations sédentaires, et à cause de l'assiduité, agréable pour elles, que demande l'éducation des jeunes enfans.

L'homme se livre sans crainte à ses penchans; mais on l'accuse de se tromper beau-

coup sur leur durée. En effet son activité le porte d'une chose ordinaire à une chose difficile, d'une entreprise à une autre, d'un déslr satisfait à un désir inopiné. Au contraire le partage de la femme est une réserve timide; elle reste incertaine, elle lutte contre elle-même, elle délibère long-temps. Si elle cède, ne sera-ce pas une imprudence? les suites n'en seront-elles pas fatales? Mais aussi, en résistant toujours, elle rendrait inutiles ses propres avantages. Elle se donne enfin; c'est alors qu'elle aime de tout son pouvoir. Elle cherche une garantie sérieuse dans un accord de quelques instans, et parce qu'elle a été plus circonspecte, elle s'attache avec force aux choses établies, ou réalisées, comme si ce qui est obtenu se trouvait, par cette seule raison, acquis sans retour.

Les impétueux désirs de l'homme embrassent rarement un long avenir. Moins libres, ceux de la femme sont plus soutenus; elle veut plus tranquillement peut-être, mais avec plus d'opiniâtreté des habitudes voluptueuses. Si l'homme n'a besoin que de peu d'instans pour concourir à la perpétuité de l'espèce, si, au contraire, un seul enfant modifie l'existence physique de sa mère jusqu'à ce qu'elle cesse d'allaiter, sans doute la disposition à la constance ne doit être naturelle que chez les femmes, et c'est l'ordre social qui aura fait de la persévérance des hommes une qualité loua-

ble. Dans la vie sauvage, dès que l'objet essentiel serait rempli, on verrait presque toujours l'homme porter ailleurs son inquiétude, tandis que la femme s'occuperait de sa nouvelle situation : ainsi vivraient les enfans qui, à la rigueur, n'auraient eu qu'un instant besoin d'un père, mais qui réclameraient long-temps les soins maternels.

Cependant l'union durable dont la société même ne suppose pas nécessairement les rigueurs, bien que dans nos siècles on l'ait prescrite au nom de la nature, n'exige rien d'absolument contraire à l'ordre réel. Cette fidélité s'accorde avec le mode social généralement approuvé de plusieurs grands peuples, et quand elle commence sous d'heureux auspices, elle paraît assez consolante pour adoucir le joug. Nos relations en tout genre se multiplient tellement que si nous en suivions avec indépendance toute la mobilité, il en résulterait la plus grande confusion. Pour trouver une situation qui dédommage du repos d'esprit réservé aux hommes simples, il faut de la suite dans les penchans, et de la dignité dans les habitudes. Lorsqu'on ne peut plus s'abandonner à des mouvemens irréfléchis, on cherche exclusivement un appui dans des liens de famille, ou en d'autres termes, quand on renonce à être content des dispositions du sort, on a besoin de se former une autre perspective et de devenir plus content de ses propres dé-

terminations. Tristes spectateurs de la fuite des années, nous voudrions du moins que nos attachemens parussent immuables; s'ils nous séduisent quand ils sont nouveaux, ils ne nous intéressent pas moins quand l'habitude les consacre, et paraît en faire une condition de notre existence.

Des refus dont les motifs, très-divers chez les femmes, peuvent devenir opiniâtres, prolongent les désirs de l'homme, et les font dégénérer en passion. Ainsi reculé, le but des sens deviendra déshonnête aux yeux de ceux qui adopteront aisément des préventions. A des vœux directs seront substitués des besoins vagues, ou sans terme, qui produiront les fantaisies de l'opinion, et les écarts de la pensée. La femme acquiert un pouvoir nouveau, lorsque l'aimant avec incertitude, on l'aime avec illusion; elle prend sur les hommes un empire qu'elle oppose à la force, pour se soustraire à la dépendance, et qui soutient la vanité d'un sexe contre l'orgueil de l'autre. C'est pour les hommes même un avantage spécieux; ils ne tardent pas à mettre les passions au-dessus des simples désirs, comme, en beaucoup de pays, ils préfèrent à la vigueur d'un tempérament sain, la fougue de l'ivresse. Ils s'abusent avec bonhomie; ils sont flattés d'une résistance qui doit plus tard céder à l'amour, et ils ont soin de croire qu'elle cessera seulement en leur faveur. Comme c'est

une confirmation des privilèges auxquels ils attachent un grand prix, les femmes ne négligeront pas de faire de la chasteté des personnes de leur sexe, indépendamment même de la force des engagemens, la première des vertus, afin d'offrir en général une sorte de garantie d'une fidélité sans laquelle le titre de père de famille n'aurait plus rien que d'onéreux. Néanmoins cette contrainte semble exiger de la part des femmes une adresse à laquelle il sera rare de ne pas joindre quelque dissimulation, et qui pourra entraîner jusqu'à la perfidie les caractères dont la persévérance n'est qu'une faiblesse déguisée.

La plupart des hommes préfèrent que les femmes, en cédant, paraissent résister toujours, et qu'elles ne partagent que très-secrètement les désirs même qu'elles veulent satisfaire. Cette disposition chez eux s'accorde jusqu'à un certain point avec la nature des choses; cependant il est à croire que, tenant aussi aux différences de tempérament, si elle est fréquente parmi les hommes, elle ne s'y trouve pas sans exception. Elle sera plus constante chez ceux à qui les émotions douces seront presque étrangères, ou qui n'auront dans l'amour d'autre objet que leurs propres jouissances. Mais avec une sensibilité moins personnelle, ou, si on veut, moins physique, l'on ne connaît rien de si flatteur que d'être la cause préférée des plaisirs de la femme qu'on

aime; on la trouve souverainement aimable, si elle sait concilier avec la réserve qu'exigent ou la faiblesse des sens de l'homme, ou d'autres motifs, ces libres démonstrations, et cet abandon voluptueux qui donnent à la possession une grace toujours nouvelle.

C'est surtout parmi les femmes que doivent se trouver un grand nombre de personnes presque uniquement occupées de l'amour, puisque les femmes paraissent en être le principal objet, et qu'elles sont adorées quand l'homme est seulement chéri. N'eussent-elles ni passions, ni désirs, l'amour serait encore pour elles une source d'illusions; elles voudraient même alors se persuader qu'elles aiment, pour ne pas se priver d'être aimées. La vanité est moins impétueuse que les passions; mais elle tire de sa durée une force inattendue qui peut influer sur tous nos sentimens, et on lui résiste mal lorsqu'on ne s'en est pas défié d'abord. Dans de certaines circonstances, il est presque impossible de renoncer à aimer; dans presque toutes il est pénible de renoncer à plaire. Le vœu de chasteté n'a cependant rien qui surprenne quand il est fait par de très-belles femmes : l'importance visible du sacrifice en sera presque le dédommagement. Mais une femme qui ne possède que les avantages dont l'amour peut toujours se contenter, ne refusera guère d'être l'objet d'un attachement honnête, surtout en admettant que cette in-

clination doive cesser d'être raisonnable, et qu'elle dégénère en une passion éclatante.

Si la perte de la jeunesse affecte surtout les femmes, ce n'est pas seulement parce qu'elles attachent plus de prix que les hommes soit à une liaison passionnée, soit même aux plaisirs. Il faut observer que les effets de l'amour ayant chez elles un terme bien connu, la seconde partie de leur vie diffèrera plus visiblement de la première. Les hommes descendent une pente égale et presque insensible; la femme tombe tout à coup; elle franchit en quelques mois quinze années de la décadence humaine. Beaucoup d'hommes vieillissent sans avoir fait des pertes absolument irréparables; mais, bien que les femmes semblent jouir plus ordinairement de la santé au-delà du dixième lustre, tout symptôme de vieillesse leur cause des regrets plus pénibles, et on pourrait dire que la plupart d'entre elles auraient besoin de savoir deux fois renoncer à la vie.

DE LA RIVALITÉ DES SEXES

On a donné sous quelques rapports trop d'étendue aux suites de la différence de sexes. On exagère tout, et, même après les excès, il se trouve quelqu'un pour proposer des choses inouïes jusqu'alors.

Sans doute la nature même, dans plusieurs espèces, en avertissant le mâle de demander vivement le plaisir, suggère à la femelle d'en éluder un instant les lois, pour y céder à sa manière; mais la libre activité qui distingue l'homme, ajoute à ces mouvemens divers des sentimens dont la délicatesse peut dégénérer en prétentions étranges. On a changé la brusque attaque d'un sexe et la simple résistance de l'autre en une multitude de moyens d'attaque et de résistance; l'amour-propre en a fait une guerre défensive, et trop souvent offensive, une guerre pleine d'adresse, de subtilités, de fausseté. Quelquefois, en voulant tromper, on devient exigeant; on prescrit la fidélité en s'attribuant un privilège contraire, et on affecte de resserrer le lien dont on se détache

soi-même. Jadis il n'était point rare de passer la vie entière dans ces luttes infructueuses, tandis qu'ailleurs on se vouait sans retour à une constance opiniâtre, ou bizarre. Suscitées d'abord par l'amour, mais dépravées par l'orgueil, ces différentes passions n'étaient plus conformes aux premières inspirations du cœur; elles suivaient les caprices d'un temps où il fallait quelque fanatisme jusque dans les relations profanes.

Cette rivalité produit plus de maux qu'on ne le croit communément. Les hommes supposent que les hostilités doivent se terminer à leur avantage; mais lorsqu'ils corrompent les femmes, ils s'avilissent eux-mêmes, et ce ne sera jamais impunément qu'ils feront parmi elles un grand nombre de victimes. Le sentiment le plus voluptueux se change en amertume quand il nous a jetés dans le désordre; nos désirs naturels peuvent ainsi nous éloigner de la nature qui, bien comprise, serait l'accord en toute chose.

Quand une femme joint aux inclinations d'un cœur droit, et à la candeur de l'inexpérience, l'impétuosité de la jeunesse, quand elle réunit toutes les facultés de l'amour, il faut qu'elle aime. Tous les moyens de plaisir sont en elle, il faut qu'elle soit aimée. L'homme qu'elle rencontre est à ses yeux l'homme qui lui est destiné; ce sera une justice de lui consacrer sentimens et beauté, énergie de l'ame,

et graces de l'esprit. On entre dans la vie qu'y faire sans amour, sans union? Pourquoi l'harmonie de ces mouvemens, et cette voix habile à tout dire, et ce sourire si puissant sur le cœur de l'homme? Pourquoi ces goûts ingénieux, et ces tendres impressions? C'est à l'amour qu'appartiennent cette main formée pour les plus douces caresses, cet œil dont l'art inépuisable resterait inutile, ces formes qui changeraient sans avoir été connues, ce sein qui un jour se flétrirait sans avoir été admiré !! Les émotions profondes ou impétueuses, l'ambition du cœur, l'héroïsme de la persévérance, tout favorise, tout commande l'amour. Il faut écouter ce que l'univers redit sans cesse; il faut remplir ce rôle flatteur qu'on sait si bien, que tout rappelle, que le jour prépare, et que la nuit prescrira. Quelle femme sensible imaginerait d'y renoncer? Les cœurs purs sont vaincus les premiers; plus susceptibles d'élévation, comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour affecte. En croyant choisir avec bonheur, on hasarde tout, et on s'égare en voulant ne céder qu'à une juste estime. On se donne avec enthousiasme parce qu'on aimerait ainsi la vertu; on se perd en prétendant n'écouter qu'un homme extraordinaire, parce qu'on se vante à soi-même quiconque se présente sans penser même à réaliser une supposition plus ou moins chimérique. Mais doit-on s'occuper froidement d'un

avenir obscurci, ou reculé par le charme actuel? Vivre, c'est aimer, et aimer aujourd'hui. Tout l'indique, tout le veut. L'intolérable inquiétude des heures silencieuses, une progression à suivre, un espoir à entretenir, une fidélité à couronner, le besoin de montrer de la confiance, et le besoin d'en conserver, le désir de commencer à payer de longs sacrifices, d'autres désirs encore, et des incidens favorables, et une certaine crainte jalouse, et une certaine curiosité : tout le demande, tout va concourir à faire tomber une femme aimante dans les bras de Lovelace. Elle aime, elle s'abandonne; mais il s'amuse. Elle rêve la durée d'un amour mutuel; cet homme s'amuse, et ne sait rien de plus. Le lendemain elle est surprise, elle est détrompée. Estime générale, sécurité de la maison paternelle, faciles plaisirs d'une ame qui n'aurait pas été troublée, honneur, espérance, tout a disparu. Il ne s'agit plus d'illusions heureuses pendant le cours tranquille des années; il faut repousser les songes, et supporter des jours pesans, à cause des lenteurs de la mort.

DE L'AMOUR

SELON LES LIEUX ET SELON D'AUTRES CIRCONSTANCES

Quand des peuples indépendans par leur position voudront adopter une de ces formes caractérisées qui diminuent le malheur si elles ont été sagement conçues, et qui, jusqu'à ce qu'on en ait trop abusé, semblent le diminuer encore lors même qu'elles restent défectueuses, on pourra trouver dans les relations de l'amour un grand moyen de faire aimer la cité. Mais les climats extrêmes opposeraient des obstacles, tandis que le ciel de Smyrne, ou la température d'Otaïti faciliteraient dès le principe ce qu'on voudrait établir.

Dans l'occident l'amour, plus imprudent que redoutable, pourrait soutenir habituellement l'ame : c'est une pensée très-douce qui doit animer nos relations, et qui embellira nos instans. Mais dans quelques régions méridionales souvent la jalousie est atroce; l'amour, en fer-

ıentant comme la colère, y fortifie les incli-
ations despotiques, et le plaisir même y
ıspire la fureur.

Les hordes qui luttent contre des besoins
ınpérieux, et les peuples errans, ne voient
resque dans l'amour qu'un amusement. Il n'a
ıez eux que des saisons, ou plutôt des heures;
n s'en occupe quand on n'est occupé ni de
ıasser, ni de se venger, quand les danses
ɔnt finies, et les pipes épuisées, lorsque,
ans les huttes de toute la tribu, il ne se trouve
as un seul baril de boisson forte.

Les femmes paraissent moins libres ailleurs
u'elles ne le sont généralement parmi les Eu-
ɔpéens; elles tombèrent même plusieurs fois
ans un assujettissement qui n'était plus la
épendance des choses, mais la soumission
ux hommes. Chez les peuples dont les mœurs
ɔnt plus grossières que simples, les femmes
ɔnt dégradées. Ou elles reçoivent un maître
ue l'amour ne choisit pas, ou elles aiment en
sclaves, soit qu'elles admirent un guerrier
ınpitoyable, soit qu'elles restent seulement
onnées devant un être dont le regard est dur,
le bras vigoureux.

Mais lorsque ces hordes chargèrent les fem-
ıes de rudes travaux, ce ne fut pas tou-
ɔurs un simple abus de la force. Dans la
ie sauvage, les affections délicates sont pres-
ue inconnues, et les désirs, uniquement re-
tifs à la jouissance, doivent s'y éteindre trop

vite. Le mépris pour les femmes est peut-êt
inévitable quand on ne connaît ainsi d'autr
sentimens que les brusques et rares transpor
du besoin. Il faut d'ailleurs se défier de ce
qui n'observent un pays éloigné qu'en y po
tant les idées du leur. Habitués à voir dans
culture du sol le principal travail du peup
des campagnes, ces voyageurs ne considère
point que si, au milieu des forêts, ou sur d
vastes rivages, les femmes défrichent un pe
de terre devant la cabane, les hommes fo
des chasses de cent lieues, et dirigent des p
rogues entre les ressifs, malgré les courans.

Les peuplades des latitudes froides, o
plusieurs raisons en quelque sorte pour co
damner les femmes à une grande infériorit
Quand la guerre ou la fatigue sont perp
tuelles, la force du corps devient le premi
des avantages. Les femmes jouiront de pe
d'estime dans ces pays tant qu'une civilisatio
plus avancée n'y rendra pas les hommes a
tentifs à un autre mérite, aux effets de la se
sibilité, à la constance du cœur, à l'espr
d'ordre dans la vie domestique.

Une dernière cause de la dépendance d
femmes sera l'éloignement, l'aversion, o
même l'espèce d'horreur qu'inspirent, selon l
climats, les suites de la révolution lunaire. C
mal particulier aux femmes semble avilir leu
sexe dans les pays chauds, où toute putréfa
tion est prompte et redoutée. Une loi orien

ale veut qu'on répudie celles qui se laissent pprocher dans ces momens funestes. Si, avec es soins qui exigent quelque connaissance es arts, on peut rendre ces inconvéniens oins frappans, on ne peut les faire oublier, urtout dans les contrées où le tempérament e l'homme n'a point de repos.

La plupart des femmes attachent beaucoup e prix à leurs perfections extérieures, au restige d'amabilité inséparable sans doute e ce qu'on appelle leurs charmes; mais l'obsacle trop connu, qui les déconcerte au milieu e ce triomphe, se reproduira toujours, comme il était indispensable qu'un tel assujettissenent bornât leurs prétentions. L'amour même e saurait nous tromper long-temps sur les isères humaines. Celle-ci est invariable; erait-elle expressément destinée à interromre nos songes les plus voluptueux? Peut-être e fallait-il pas moins, afin que la passion ême avouât qu'elle vit d'illusions, afin que la eauté ne régnât pas seule, et qu'une raison évère conservât quelque ascendant sur toutes os inclinations. Sans cette loi imposée aux mmes, il se pourrait que l'homme fût trop cile à subjuguer, ou qu'il se trouvât au conaire rarement captivé, parce qu'elles négligeient des soins qui semblent les rendre beaup plus aimables.

Mais quelquefois cette incommodité qui les fait regarder comme l'objet d'une malédic-

tion originelle, occasionna en leur faveur, dans d'autres pays, une sorte de culte. Lorsqu'on observa l'accord de ces incidens périodiques avec les mouvemens de l'astre qui préside aux choses mystérieuses, l'idée vint de respecter les femmes comme dignes apparemment d'une attention immédiate de la Divinité. On leur demanda des révélations; elles furent déclarées soumises à l'action spéciale de toute influence cabalistique. Plusieurs peuples du nord reconnaissaient en elles une heureuse disposition aux choses saintes, un commencement d'esprit de pythie, une inspiration à peu près céleste. L'imagination mobile des femmes semblait autoriser cette superstition. Chez les Celtes elles ont été consultées sur des objets importans. Ce bizarre ascendant obtenu dans quelques pays hyperboréens, en faisait pour elles, malgré la difficulté de l'accouchement au milieu des glaces, le plus beau climat, et contrastait avec la destinée de ce sexe dans la plupart des régions équinoxiales.

Dans la première saison d'aimer, on n'est ordinairement conduit au plaisir que par les vifs attachemens de l'amour; ensuite d'autres occurrences devant quelquefois offrir le plaisir seul, on s'habitue à ne plus le regarder comme inséparable des sentimens extrêmes. Cette sorte d'expérience ôte à la passion une grande partie de son pouvoir. Une affection tranquille suffira dès lors pour la volupté, puisque les dé-

sirs, mieux connus, donneront moins d'espérances chimériques.

Si les premières années de la jeunesse semblent convenir presque seules à l'amour passionné, c'est surtout pour des raisons morales. Beaucoup d'hommes, et quelques femmes sont agréables vers le milieu de la vie; mais d'autres habitudes rendront alors les inclinations du cœur moins séduisantes. Dans l'âge de la confiance, on n'était pas aussi délicat peut-être, ou aussi profondément sensible; néanmoins l'humeur devait paraître plus aimable. Après des années remplies de sollicitudes, il se peut qu'on excite un intérêt particulier; mais ce sentiment, sans être inconciliable avec l'amour, n'en occasionera les entraînantes erreurs ni chez les hommes qui cherchent au contraire des distractions, et quelque souvenir de l'ancienne joie, ni chez les femmes qui, voulant un appui, s'attachent à tous les genres de prospérité, à moins qu'une circonstance imprévue ne demande d'elles un entier dévouement.

DES MŒURS AUSTÈRES

Peut-être le renoncement à l'amour conviendrait-il au chef, au législateur de quelques peuplades encore simples. Tous ses momens appartiennent à son ministère, et les destinées publiques deviennent pour sa pensée un aliment inépuisable; chargé des seules fonctions qu'un homme supérieur puisse désirer, il n'a pas besoin de se livrer à des impressions d'un autre ordre.

Mais dans la vie ordinaire pourquoi exiger de constantes privations? Aplanissez les voies du bonheur individuel, si vous voulez qu'on cesse de s'introduire d'un pas oblique dans celles de l'injustice. On a quelquefois traité de moralistes hypocrites les partisans de l'austérité. Il est permis de croire du moins qu'un zèle pur n'inspirait pas la plupart d'entre eux contre une facilité de mœurs qui n'ôterait rien à la bonté des hommes; mais qu'ils furent animés par des considérations d'intérêt, par des préventions irréfléchies, ou par le désir de paraître de vertueux personnages, et de se faire remarquer de la multitude.

L'amour digne d'un être pensant n'existe qu'entre des personnes libres de tout engagement contraire. Dans des circonstances illégitimes le lien le plus séduisant d'ailleurs ne présenterait que de faux avantages. La répression et la retenue sont justes quand on peut prouver qu'elles sont utiles, mais la sévérité sans but ne serait qu'une pénible erreur : c'est ainsi qu'il faut entendre la loi impérissable.

Si les institutions étaient fortes, la voix du plaisir n'entraînerait au crime que des êtres déjà familiarisés avec le désordre, ou assez ineptes pour qu'une surveillance particulière fût le seul moyen de régler leur conduite. Ces malfaiteurs ne peuvent jamais former qu'une exception; en politique on ne doit pas confondre avec l'espèce même, des gens épars qui ne donneraient point d'inquiétude aux véritables hommes d'état. L'administration serait-elle tombée sans retour dans des erreurs capables de rapprocher de ces misérables une classe nombreuse et prépondérante?

L'austérité est généralement aussi peu louable que l'exactitude est belle et noble : l'austérité ne produit rien. Si elle peut faire cesser les désordres visibles, parce qu'il est de sa nature de tout arrêter, elle n'établit pas un ordre universel et permanent. Sous des règles claustrales qui ne sauraient changer le fond des choses, le silence régnera peut-être; mais on apprend à s'exprimer à voix basse, et les

principes de conduite devenant équivoques, la dissimulation multiplie des dédommagemens inexcusables.

Soyons prudens, circonspects, scrupuleux; mais, afin d'être vraiment bons, et afin de n'être point dupes, abandonnons les maximes qui aigrissent le cœur, ou qui du moins l'isolent, tandis que la volupté même pourrait diriger nos mouvemens vers le bien commun. Quel est le mérite d'une résistance conseillée par les préjugés seuls? N'a-t-elle pas à la fois contre elle les penchans et la réflexion? Lorsqu'on n'a pu éviter de se tromper, on fait bien de suivre avec courage, et avec constance, les préceptes qu'on révère; mais on serait plus près de la sagesse si on joignait aux forces convenables pour accomplir le devoir, la raison qui, en apprenant à le discerner, fournirait de puissans motifs pour rester ferme dans des limites bien connues.

DE LA CONTINENCE, DE LA CHASTETÉ

L'excès et le désordre seraient plus particulièrement funestes dans les relations de l'amour, dans des habitudes qui influent sur tant d'intérêts, sur le sort des familles, sur toute notre manière de penser ou de sentir. Indépendamment des lois civiles qui ont à stipuler les droits d'hérédité, ou ce qui concerne l'éducation des enfans, on aura recours à diverses règles pour suspendre en partie, pour ralentir l'effet d'un besoin dont l'abus paraît difficile à éviter; mais, en réprimant quelquefois les désirs, rarement ces précautions les rendront plus heureux, ou moins fatigans, parce qu'elles resteront soumises à des principes contradictoires.

On a dit, avec quelque vraisemblance, qu'à une époque désastreuse, après de fortes commotions du globe, l'idée d'apaiser la Divinité avait inspiré un aveugle dévouement. C'était mériter des restes malheureux de la société que de renoncer pour elle à ce qui était surtout alors le principal avantage de la vie; l'individu

se sacrifiait afin d'obtenir que la tribu subsistât. Peut-être aussi la disette frappa-t-elle des peuplades renaissantes sur une terre bouleversée, peut-être donna-t-on le choix de la mort, ou de la continence, à des familles qu'il paraissait trop difficile de nourrir. Cette ancienne direction des esprits aura pu empêcher d'établir ensuite d'autres lois, qui eussent été plus convenables dans des siècles où les peuples se répandaient sans crainte sur un sol dont la végétation redevenait abondante (8).

Nous pourrions aussi trouver une des causes de cette estime singulière pour la continence, dans une opinion qui semble avoir prévalu chez les anciens. Ils ont souvent exigé de l'athlète une retenue invariable, parce qu'ils se sont persuadé que le plaisir, quelque modéré qu'il fût, diminuait les forces de l'homme. Mais on est réduit à négliger ici la plupart de ces sortes de considérations; l'étude de ce qui concerne les rapports mutuels des sexes entraînerait, par de nombreuses analogies, à rechercher presque généralement l'origine des préjugés, et des coutumes des peuples. Sans s'étendre ainsi, ou sans examiner comment la chasteté fut sanctifiée pour ainsi dire, on peut observer que cette prévention se retrouvait en beaucoup de lieux, et en même temps on se demandera pourquoi elle se propage chez les modernes.

L'ancien joug des prêtres de Thèbes ne fut

pas entièrement secoué par les esclaves qui échappèrent, dit-on, à celui d'un Pharaon de Tanis. Les enfans d'Israël sont restés Égyptiens malgré leur hégire, ou malgré le génie de leur conducteur, et le moderne occident, malgré son mépris ou son aversion, forme avec ces disciples de Moïse une longue alliance. L'Égypte a fait des ouvrages durables : ses systèmes et ses rites semblent destinés à subsister autant que les monumens qu'elle a élevés comme des bornes contre les forces du temps, et dont, à l'imitation peut-être de quelque vieux peuple de la Haute-Afrique, elle a voulu que les nations futures mesurassent la durée, moins par les jours de l'homme que par les révolutions des astres. Cet ascendant a été subi de nouveau par ceux qui ont fait schisme avec Israël. Ils se sont éloignés lentement de leurs prédécesseurs; Hébreux ou Gentils au milieu de leurs fêtes et de leurs pratiques, Thubétains, Perses, ou Africains dans leur morale et dans leurs dogmes, ils ont de fortes raisons de dire que tout ce qui était avant eux avait pour destination de leur préparer les voies.

Le précepte, ou le conseil théocratique de l'abstinence en amour, fut probablement le principe des rites mêmes qui paraîtraient appartenir à des idées contraires, et que tant de peuples ont pratiqués vers l'Hindoustan, l'Égypte et la Syrie. L'exposition du phallus

dans les temples n'aura été qu'une suite des preuves directes de la mutilation des prêtres. Cet usage, ainsi considéré, ne semble plus en opposition avec la continence perpétuelle; il se rapporte à l'ensemble des macérations, des sacrifices humains, des divers modes de pénitence, à une superstition tellement triste qu'elle se répandit avec beaucoup de promptitude. Cette disposition à souffrir volontairement et sans retour, ce culte de la douleur, n'est-il pas comme la soif du plaisir, une des infirmités de notre race inégale et opiniâtre, puissante et malheureuse (9)?

Peut-être aussi le soin d'exposer aux regards du public une preuve d'abnégation succéda-t-il, en quelques contrées, aux coutumes que durant l'ancienne faiblesse du peuple on avait établies dans le dessein de favoriser les progrès de la population. Pour faire croire que le ciel condamnait enfin les coutumes accréditées d'abord, il aura suffi du désastre de quelque métropole du culte où avaient figuré les emblèmes de la fécondité générale. N'a-t-on pas appelé, il y a environ vingt ans, un châtiment du ciel, la ruine de la ville napolitaine d'Isernia, où les traces des anciennes processions du phallus n'ont été détruites que par ce tremblement de terre?

Dans l'âge du monde où on ne lisait pas, et où l'on commerçait peu, la hardiesse des institutions dégénérait quelquefois en bizarrerie.

A côté de la licence légale, d'autres nations portaient un autre joug, celui de la privation absolue. Sans être plus embarrassés qu'aujourd'hui pour interpréter la volonté céleste, les docteurs de la loi avaient jadis des fantaisies plus naïves.

Le prix attaché par plusieurs nations à la virginité des femmes ne provient pas seulement de ce qu'on a trouvé de flatteur dans la possession exclusive; on en peut voir une des premières causes dans l'idée mystique qu'on s'était formée de la continence habituelle. Avant les progrès de l'industrie, on ne connaissait guère d'autres joies que celles de l'amour, et pourtant c'était alors, dans l'opinion d'une partie de l'Orient, un devoir, une nécessité politique de suspendre le courroux du ciel; les idées relatives à la propagation se trouvèrent ainsi liées au culte de l'Être puissant dont la vengeance avait sans doute puni la multiplication des hommes. Pour paraître devant les autels, on évitait tout ce qu'on regardait comme une souillure. On voulut que le mal fût impossible, ou que le dévouement fût attesté; on mutila les uns, mais que les autres étaient seulement rasés, ou circoncis. Des femmes épilées et nues dansaient devant le bœuf saint, et la nudité fut prescrite pour les fonctions de sacrificateur. Chez les modernes on a vu de semblables prétentions à une pureté toute particulière; elle s'éloignait de celle

qu'on préconise généralement avec le plus d soin, mais elle n'était pas beaucoup plu étrange (10).

Les épidémies qui renaissent constamment sous diverses formes, la petite vérole si dan gereuse encore dans de vastes régions, la h deuse maladie d'Haïti, enfin l'éléphantiasi dont l'Abyssinie, le Congo, les Moluques et l Bengale ne paraissent pas délivrés, que le Africains portèrent dans les Antilles, et don on a vu des traces jusqu'en Provence, en Hol lande, ou en Écosse, tous ces fléaux seraien insuffisans pour balancer l'accroissement d population que nos lois excitent. Mais, tandi qu'on lutte contre des calamités presque iné vitables, on reproduit sans relâche les maux que les hommes doivent aux hommes; on en courage un esprit de pénitence qui dénature leurs penchans (11), ou une passion pour la guerre, qui, sans nécessité même, interrompra les plus douces habitudes. La multitude verra d'un œil prévenu ces travers qui seront principalement son ouvrage; chacun s'y conformera docilement, et si pourtant ils sont désapprouvés quelque part, beaucoup d'hommes diront que ce blâme est une singularité, ou même une innovation alarmante.

Pour que cette doctrine austère, ou cette manie de la constante répression des désirs se perpétuât, c'était assez sans doute qu'elle fût admirée; mais d'autres motifs contribuèrent

à la faire adopter parmi nous, et ils lui conservent pour long-temps encore des partisans. De temps immémorial, dans presque toutes les contrées les plus habitées, les lois supposent qu'une forte partie de la population doit rester grossière et indigente. Que cette populace se multiplie, qu'elle travaille, qu'elle ne vole pas ses maîtres, qu'elle soit désunie et patiente : le reste est son affaire. Quand les choses sont disposées avec cette sagesse, l'amour peut entraîner un grand nombre de gens à des excès honteux ou criminels. Les inconvéniens de l'amour devaient donc frapper les chefs, les princes du peuple; ils se ressouvenaient eux-mêmes du délire que peuvent occasioner ces émotions, et généralement ils n'étaient plus d'âge à chercher, ou peut-être à comprendre les ressources qu'un véritable législateur trouverait dans des penchans impérieux, mais susceptibles de tant de modifications.

D'autres ont renoncé au plaisir dès leur jeunesse, et ils n'ont pu conserver de viril que les regrets; en proscrivant la volupté, en intimidant la conscience, ils obtinrent un ascendant opiniâtre. L'agitation de l'amour timoré offrant plusieurs moyens d'exercer sur les esprits une influence conforme à l'insatiable désir de dominer sourdement, les ministres de divers cultes recommandèrent la continence. Ils étaient sûrs d'obtenir beaucoup de soumission, en exigeant des sens ou du cœur un cer-

tain nombre de sacrifices. L'amour a singulièrement contribué à l'autorité du sacerdoce en Occident : on aurait pu s'éloigner du tribunal de pénitence pour éviter d'autres aveux, mais ordinairement ceux de l'amour sont doux à faire, et d'ailleurs ils ont dû paraître curieux à entendre.

Dans le mélange qui compose notre morale d'excellens préceptes, transmis et perfectionnés à travers les âges, se trouvent confondus avec l'abstinence rigoureuse, avec cette incommode fantaisie que des sectaires ont vantée comme la plus pure des vertus. Les femmes surtout peuvent chercher dans les préceptes exagérés de la continence un refuge contre des désirs trompés à d'autres égards; c'est un mérite scrupuleux, un honneur auquel on tient d'autant plus qu'il a coûté davantage, et qu'une longue habitude lui a déjà donné chez d'autres victimes tous les caractères du fanatisme.

On pourrait aussi être prévenu en faveur de la continence par la vivacité même, par l'opiniâtreté des sentimens relatifs à un acte qui d'abord avait semblé un besoin aveugle. En remarquant que cette profondeur des affections de l'amour tenait à une faculté qui devait avoir beaucoup d'effets dans le monde visible et peut-être dans le monde intellectuel, on aura trouvé analogue à nos idées sur la perfection, de ne jamais séparer l'emploi de

forces génératives de cette fin qui leur donne tant d'importence. Une telle résolution, qui ne laisserait que très-peu d'instans pour l'usage de ces facultés essentielles, aurait quelque chose de mâle et d'honorable; mais, outre l'invraisemblance de l'exécution, du moins dans ce qui se trouve abandonné à l'inconstance des songes, on doit sentir que la volonté de la nature n'est point qu'on s'impose à cet égard une loi absolue, puisque la fécondité des organes surpasse considérablement les résultats directs. De mille graines une seule produit un nouvel arbuste; les autres ont une destination différente. Ainsi, le plaisir des sens est utile de diverses manières; il exerce fortement la pensée, en préparant de justes épreuves, et ce serait un grand moyen de rapprochement, de conciliation, ou même de perfectionnement moral.

La continence est une exception dans le mouvement des êtres, une particularité dans l'ordre universel. On ne doit pas la conseiller indistinctement, puisqu'on ne saurait la prescrire toujours; mais l'équité sociale, la modération, le sentiment de l'ordre conseillent, ou exigent de fréquentes privations. Nous ne pouvons pas regarder comme un bien ce qui attaque les droits des autres hommes, ou ce qui détruira notre propre bonheur et notre repos. Par des raisons aussi fortes, par des conséquences aussi certaines des lois inviola-

bles, un plaisir prudent, un plaisir qui ne nuit à personne, et dont il n'est pas à croire que nous ayons dans la suite quelque juste repentir, doit être mis au nombre de nos droits dans la vie ordinaire. Il devient d'ailleurs une compensation des peines ou des sollicitudes dont elle est remplie. Le mérite d'une entière continence est chimérique; mais ce serait un excès non moins déraisonnable, et plus funeste encore, de ne soumettre ses caprices à aucune loi.

La continence, selon la première acception du mot, cette fermeté, cette volonté répressive, ne peut être qu'une vertu; il est bon, dans l'intérêt du plaisir même, qu'on soit toujours maître de soi. Contenir, ou réprimer ses désirs, ce n'est pas les combattre avec obstination. La raison les suspend lorsqu'il le faut, mais sans vouloir les éteindre; toutes les fois qu'il n'est pas criminel, humiliant, ou dangereux de les suivre, elle les autorise, et elle en approuve la liberté naturelle. Ce qui est toujours convenable, et pour l'individu, et pour la société même, c'est la réunion de l'honnêteté et de la liberté : quand cette alliance est vraie, elle a quelque chose de sublime.

L'inutilité des privations n'est pas la seule objection à faire contre une extrême sévérité. N'est-il pas à craindre qu'on se jette dans le désordre, en haine d'un ordre défectueux, ou d'une règle trop austère? Si toute résignation

était à la fois un acte, et un moyen de vertu, les harems, ainsi que les couvens, renfermeraient toujours beaucoup de femmes admirables. S'il en est autrement, s'il faut donner au mot de vertu un sens plus élevé, parmi tant d'Européennes dont la conduite est régulière, celles dont la chasteté n'a d'autre soutien que l'asservissement à des opinions irréfléchies, ne sont pas réellement vertueuses, quelque louable que paraisse leur retenue. Aux yeux de celui qui, ne se bornant pas au moment présent, ne se laisse jamais surprendre par une application vague des meilleures maximes, l'entière abstinence peut n'être pas moins insensée que la licence même. Une pureté imaginaire serait une faiblesse très-propre à corrompre la morale : des principes mal combinés s'altéreront au lieu de se féconder mutuellement (12).

La force des engagemens, et la modération, ou la prévoyance, sont des dispositions de la nature aussi utiles que les penchans les plus impérieux. Quand on ne sait pas concilier ces diverses lois, on appelle vertu l'opiniâtreté avec laquelle on suit précisément celles que d'abord on aurait voulu changer. Des hommes justes au contraire, des sages, les connaissant toutes, les suivraient toutes également. Celui-là seul s'approche de cette perfection, qui ne redoute aucun sacrifice pour faire son devoir, quelle qu'en soit l'étendue; mais qui hors de là se plaît franchement à contenter ses désirs.

Susciter des difficultés sous prétexte d'exercer l'ame, c'est ouvrir une source d'erreurs. Si vous voulez vous affermir, préférez simplement les occasions qui demanderont une raison courageuse, et qui seraient négligées par le commun des hommes. N'entreprenez pas un travail stérile; les vertus indispensables sont assez difficiles dans plusieurs circonstances, et il reste à faire assez de choses plus dignes de vos généreuses résolutions. Le courage réel est plus patient qu'audacieux; les obstacles ne l'étonnent pas, mais, loin de les chercher, il n'affecte jamais une préférence farouche pour ce qui sera plus pénible, et non plus convenable. La sagesse doit rester franche et pleine de candeur, mais elle ne peut jamais devenir inconsidérée : la sagesse humaine ne saurait être autre chose qu'une manière habituelle de vouloir, ou d'agir librement, d'après la recherche impartiale du vrai et de l'honnête.

DES MŒURS

CHEZ QUELQUES PEUPLES ANCIENS

Dans le nombre des inexplicables moyens de la nature, l'acte de la génération aura surtout frappé les peuples qui commençaient à réfléchir. Comme ils attachaient aux diverses parties du grand mécanisme du monde les êtres puissans, mais subordonnés, les nombreux agens qu'ils imaginaient entre nous et l'ordonnateur suprême, ils supposèrent que plusieurs déités présidaient aux mystères de l'amour, à ces fonctions indispensables toujours présentes à la pensée de l'homme, et si curieuses pour son avide intelligence. Ces déesses subalternes aidaient à l'accomplissement de la grande loi de reproduction que Vénus a désignée; mais leurs noms récens apprennent peu de chose sur les traditions des premiers âges.

On n'estimait guère alors l'apparente retenue, la décence uniforme qui, sans rendre nos mœurs plus exactes, les vieillit en quelque

sorte. Il faut pourtant avouer que si l'affectation de supprimer, autant qu'il se peut, dans notre conduite extérieure tout souvenir positif d'une action que nous ne saurions éviter elle-même, n'a pas commencé chez des hommes éclairés, quelques hommes adroits ont dû s'en promettre de spécieux avantages. Ils ont dû se dire qu'une morale servile conviendrait à une multitude qu'ils achèveraient d'avilir par d'autres maximes, et ce système n'est pas inconnu aujourd'hui, dans les royaumes les plus vantés.

Le dogme de deux causes générales produisant tous les phénomènes, quelque erroné qu'il paraisse quand on l'interprète mal, quand on n'admet pas en même temps une autre cause première, ce dogme était du moins une conception vaste. En se rapprochant de cette hypothèse, on a ébauché quelque symbole de la force animée, ainsi que des propriétés passives dont les combinaisons maintiennent le monde. Comme on ne s'efforçait pas alors de découvrir dans presque toute chose un côté plaisant ou défavorable, l'organe de la génération, loin de paraître rappeler de honteux besoins, devint le signe religieusement consacré des faveurs célestes. On l'avait même choisi pour être l'emblème de la nature universelle; effectivement la fécondité caractérise la nature, et sa force est de conserver au moyen du renouvellement (13). Le lingam, et

le pulleiar parmi les Hindous, le phallus dans le culte isiaque, et, dit-on, dans les mystères d'Éleusis, furent l'objet de la vénération publique. Les Assyriens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs, ou même les Romains, et les peuples du Mexique et du Congo parurent d'accord en cela. Dans la plupart de ces contrées de jeunes vierges portaient un phallus de forte dimension au milieu des processions, ou des pompes, et on croit que ce fut d'abord en mémoire du grand taureau, l'ancêtre des espèces vivantes.

Il n'était pas étonnant que l'on eût pris pour une figure de la force générale ce qui rappelait assez bien les impénétrables opérations de la nature (14). Cet emblème n'était pas noble à tous égards; mais on a prouvé depuis qu'un choix plus ridicule n'avait rien d'impossible. Ceux qui ont préféré ce dernier simulacre dont il faut déguiser le véritable nom, devraient ne pas sourire avec mépris lorsqu'ils rencontrent dans les cabinets des curieux les petites idoles que de certains ressorts achevaient de rendre vénérables aux yeux des gens superstitieux de cette époque.

La nature même indique comme la plus importante faculté de l'animal celle qui lui procure les émotions les plus douces qu'il connaisse dans la vie ordinaire, et les plus fortes qu'il puisse éprouver sans souffrir. Des législateurs ont su voir dans ce qui appartient à

l'union des sexes un des principaux mobiles de la vie humaine. Par une suite de ces idées dans des temps si différens du nôtre, l'organe viril n'a plus été l'instrument d'une fonction brute et aveugle; on y voyait une expression énergique du mouvement qui reproduit tous les êtres. Au milieu des choses terrestres, il était, en ce sens, ce que paraît être le soleil dans la partie de l'univers où nous sommes placés. Ces deux figures, les plus caractéristiques qu'on pût choisir, ont été souvent adoptées en même temps, soit chez les Orientaux, soit dans leurs colonies du Nouveau-Monde.

Les brahmes avaient une statue qui représentait l'ensemble des choses, et qui réunissait les deux organes. L'un se rapportait au soleil, et désignait les principes de fécondité qui descendent des régions supérieures; l'autre était la lune, et le monde sublunaire qui est animé, perpétué, vivifié par cette communication des forces d'en haut. Dans le Bhaguat-Geeta Kreeshna dit à Arjoon : Le grand Brahme (la nature perpétuellement féconde) est la matière où je place les fœtus; je suis le père qui distribue toute semence (15).

On objectera que ces idées occasionaient divers écarts, et particulièrement la prostitution dans les temples. Mais du moins les effets d'une sorte de prostitution que les erreurs du culte avaient établie, ou qu'elles faisaient tolérer dans plusieurs pays, n'étaient pas

avilissans comme le sera toujours le désordre. Le mal sur lequel on s'abuse, dégrade beaucoup moins que celui qu'on fait en le connaissant, en sachant qu'on se livre à la bassesse, et qu'il faudra désormais en prendre l'habitude. Quelquefois même des fautes héroïques, des fautes nuisibles sans doute à la société, agrandirent pourtant sous un rapport le caractère de l'individu. On ne peut être perverti que par une suite d'actions contraires aux devoirs dont on ne saurait se dissimuler la réalité. Ce qui est immoral c'est surtout ce que nous croyons illicite. Quant à ce qui nous déshonore extérieurement, c'est ce que nos compatriotes regardent comme déshonorant, et non point ce qui passera pour tel dans un autre siècle.

Si d'ailleurs les maximes d'une morale équivoque peuvent jeter un peuple dans de longs travers, c'est parce que les lumières lui manquent pour sortir d'une situation qu'il blâme lui-même, et qui lui inspire peu de confiance. S'apercevant qu'on ne fait pas bien, et ne sachant comment on pourrait mieux faire, chacun prend le parti de céder à sa passion. Ainsi se trouveraient justifiés, jusqu'à un certain point, les auteurs qui ont proposé une prostitution légale, et qui ont moins considéré les graves inconvéniens d'un semblable établissement, que la secrète dépravation, ou les autres misères dont il leur paraissait le terme naturel (16).

DU SYSTÈME MORAL

CONSACRÉ MAINTENANT

L'espèce ne s'épuise pas; toujours réparée elle diffère essentiellement de l'individu qui semble détaché de la source de la vie, et dont rien ne rajeunit les organes. Mais si l'espèce ne doit pas réellement s'affaiblir, si elle ne doit pas vieillir avant l'affaiblissement général, avant la ruine de la surface du globe, il se peut que les forces morales de la plupart des peuples, et même leurs forces corporelles changent, ou s'altèrent, et qu'ensuite le renouvellement soit opéré par le désastre de quelques générations.

Si toutefois en parlant de divers législateurs anciens, on observait que le trait hardi de leurs ébauches semblerait trop vigoureux en comparaison des dessins corrects et des formes adoucies que leur opposent les modernes, ce ne serait pas attribuer aux siècles où tout commença et tout s'entreprit un avantage positif

sur les siècles où il ne s'agit guère que de reproduire l'image de quelques vertus publiques, en éludant pour ainsi dire l'extrême désordre. Il se peut que de nos jours l'homme supérieur ait souvent plus de science, et autant de génie, que les hommes les plus remarquables des vieux âges; mais les obstacles deviennent très-grands, et pour entreprendre de les surmonter, il faudrait du moins attendre un concours de circonstances particulières.

Sans croire les anciens généralement supérieurs à nous, on peut leur attribuer quelque avantage sous ces rapports. Les modernes pourraient renoncer entièrement à toute législation spéciale, sans que ce fût de leur part un signe d'incapacité. Les institutions fortes sont devenues presque impossibles à cause de la difficulté actuelle de se concerter avec les astres, ou de brûler à propos des buissons, et à cause du mélange d'idées produit par le commerce. Si les modernes, en perdant insensiblement les passions, n'y substituent pas la justice, sans doute ils resteront sous le double joug de la routine, et de la froide cupidité; mais si le cœur devient soumis aux conséquences de la pensée, les modernes seront meilleurs que l'homme impétueux ou crédule des premiers temps, et on connaîtra enfin la véritable société.

On observe le cœur humain avec autant de pénétration que dans aucun autre temps;

mais les choses ont une force d'inertie qu'elles n'ont pas toujours eue. La multiplication démesurée des hommes (17), le nombre des peuples rangés sous la même loi, rendent la vie populaire si laborieuse, et nous soumettent presque tous à tant de besoins, qu'on ne saurait changer les habitudes générales sans exiger d'abord de grands sacrifices (18). Souvent la foule qui pullule au milieu de cette détresse, suppose que la répétition de ses misères, et l'ancienne nuance de ses mœurs sont des suites inévitables du cours du soleil; elle se conforme à ce qu'elle a vu faire comme à une règle absolue, et même il ne lui viendrait pas dans l'esprit que des changemens considérables fussent jamais possibles.

Nous sommes instruits, et même nous songeons à être exacts; mais quelques anciens, plus entreprenans, avaient des idées plus heureuses. On pourrait dire qu'en général nous comprenons mal ce qu'ils imaginaient, et que nous condamnons avec légèreté ce qu'ils ont su établir. Quelquefois ils s'écartaient subitement de ce que l'usage avait paru consacrer; afin de réformer le peuple, ou de mieux le satisfaire, ils hasardaient de fécondes innovations (19). Chez les modernes, au contraire, on aime à répéter que, dans chaque pays, les lois doivent être faites pour les hommes, et non les hommes pour elles; mais, en arrangeant ainsi de simples réglemens pour des

races que d'autres mesures accidentelles modifieront, on les asservirait toujours à un mode politique perpétué avec une sorte d'indolence, au lieu de retrouver la vigueur que donne une satisfaction également exempte de mollesse ou de satiété.

On ne s'est pas occupé des intérêts du grand nombre dans le choix des penchans qu'on a résolu de réprimer, ou de ceux qu'on a bien voulu déclarer légitimes. Des hommes dont l'influence était considérable n'ont pas désiré que les choses fussent meilleures : ils avaient d'autres projets. Ils sentaient, par exemple, que si on réunit douze millions d'hommes, et si on les excite à multiplier encore, on étend l'impôt sur plus de têtes qu'en divisant les peuples comme les vraies convenances sociales ont divisé quelquefois les tribus. Maintenant il paraît difficile que les principaux usages soient changés, si ce n'est par une grande révolution physique, ou par l'effet d'une assez longue suite de siècles. Cependant, il sera toujours utile de ne pas abandonner l'examen de ce qui devrait être. On entrevoit la possibilité de s'en rapprocher à quelques égards, et il existe des lieux où de véritables institutions ne seraient pas déplacées. Au temps de Lycurgue et de Pythagore l'Égypte avait vieilli, la Grèce était encore jeune. Aujourd'hui des voyageurs inquiets parcourent en tout sens le territoire des peuplades reculées; cependant

plusieurs d'entre elles écouteraient sans doute un Djemschid, un Menou, un Zaleucus. Mais ce serait un grand sujet d'alarmes dans le commerce; l'encens ou le gingembre pourraient devenir plus rares en Europe.

Les Orientaux imaginèrent des substances immatérielles, de purs esprits. Cette idée se propageant et devenant dominante, il fallut bientôt paraître adopter des mœurs analogues à celles des êtres surnaturels qu'on supposait. Avec ces hautes prétentions, et une grande négligence, on ne pouvait établir une morale vraie, heureuse, généralement respectée. Avant les scrupules dont Octave s'avisa lorsqu'il crut que la décence faisait partie du rôle qui lui restait à jouer, il paraît que l'Italie avait rarement rougi des lupercales; mais plus tard, quand une sagesse, qu'on disait nouvelle, eut aboli ces fêtes scandaleuses, on vit des chèvres descendre des Alpes à la suite des armées.

Les anciens avaient aussi des préjugés politiques, mais sans uniformité. Ils durent sentir qu'il est sage, ou même indispensable, d'accorder beaucoup aux désirs, pour conserver le droit de les modérer dans différentes occasions, et pour s'en réserver les moyens. En reconnaissant qu'une sévérité plus exigeante ne saurait empêcher de secrets écarts, dont les progrès sont rapides quand on est réduit à les tolérer, ils virent que la naissance

légale de tous les enfans ne suffisait pas, qu'il fallait encore autoriser, indiquer même des jouissances irrégulières pour ainsi dire, et qu'enfin le cœur humain voulait du moins quelque image des excès.

Quand on abandonna les cultes d'Isis et de Vénus, au lieu d'opérer la juste réforme des mœurs, on affecta de blâmer les inclinations les plus naturelles. Cette retenue trop rigoureuse devait produire, selon les caractères, ou un renoncement aveugle et périlleux, ou de l'hypocrisie. Interdire trop constamment aux hommes ce qui subjugue leur imagination, et ne pouvoir leur montrer l'utilité d'une règle si difficile à suivre de bonne foi, c'est renoncer même à inspirer le désir de la perfection morale. La vraie pureté et la servitude sont incompatibles; on voulut les réunir, il n'en résulta qu'une superstition licencieuse, ou une tristesse fanatique.

DES PRÉVENTIONS CONTRE L'AMOUR

Ce qu'on a opposé mal à propos à la force naturelle de l'amour, a contribué surtout à le rendre funeste. Avec des soins mieux dirigés et en veillant d'abord à ce que les désirs fussent satisfaits convenablement, on eût pu les régler enfin. Nul système de conduite ne saurait affaiblir d'une manière durable les suites de la loi de procréation. Il faudrait en reconnaître la puissance, et il faudrait ne pas permettre à l'imagination de l'exagérer démesurément. En renonçant surtout à la bizarre prétention de se croire humilié lorsqu'on partage un besoin qui est universel, il importerait de ne jamais souffrir que le prestige destiné à rendre l'amour voluptueux avec délicatesse, subjuguât la raison, au lieu d'en suspendre seulement l'austérité.

Sous l'influence d'une morale moins méritoire qu'inconsidérée, le plaisir fut déclaré trop sensuel, et l'amour trop séduisant. On eût dû reculer devant la difficulté de proscrire une inclination sans laquelle on ne pourrait trans-

mettre la vie; mais qu'y a-t-il de déraisonnable que l'enthousiasme n'entreprenne? On se figura que des contrées entières devaient se rapprocher des règles cénobitiques. Cependant la plupart de ceux qui, dans des temps reculés, s'étaient séparés de la terre, et qu'on prenait pour modèles, n'avaient cherché d'abord qu'un moyen d'attirer les regards; loin de prétendre indiquer par leur exemple les vraies lois des sociétés humaines, ils ne s'étaient promis que d'étonner le peuple, et sans doute ils avaient pensé qu'on les imiterait rarement.

Dans aucun siècle connu, on ne s'occupa de tout ce que les inspirations de l'amour devaient produire pour l'avantage de la cité. Jamais aussi, peut-être, on n'a pris le parti de ne déterminer que les points essentiels, et d'admettre ensuite ce qui conviendrait à chaque individu, afin que de toutes parts on fût libre sans désordre.

Ce serait une entreprise assez vaine d'indiquer maintenant d'autres maximes, ou d'autres institutions. Ces idées ne seraient à leur place que dans un livre destiné à paraître, dix siècles après nous, parmi des hommes qui désireraient le contentement général, et qui le préféreraient à nos prospérités pénibles. Déjà des erreurs sont ébranlées; plusieurs peuples se rapprochent, se connaissent et commencent à s'observer, ou à juger le passé. L'Asie et l'Europe ont eu l'éclat qui suit, dans

les premiers âges de la vie sociale, l'amour de prestiges. Des côtes de Formose jusqu'à celle de l'Irlande, la vanité a parcouru les régions diverses, et le malheur les a illustrées. La vanité retarde ou détruit le bien; elle s'annonce comme suffisant au bonheur, mais elle nous tromperait toujours. Le Nouveau-Monde effrayé de notre gloire, obtiendra peut-être dans sa force, des destinées plus simples et plus favorables : la raison y est peut-être attendue. Quelque part enfin, des générations véritablement instruites rejetteront cette allégresse discordante, qui se fait entendre au milieu des gémissemens; elles sentiront que l'avantage du plus grand nombre devient la loi suprême, et que la première condition d'une vie heureuse n'est pas de rencontrer des jouissances passionnées, mais d'éviter la douleur, ainsi que les privations inutiles. Chez ces générations nouvelles la volupté sera puissante, et elle sera paisible; les écarts, les attentats que des moralistes encore abusés lui reprochent, seront regardés comme un reste des siècles d'ignorance. Si alors quelques pages de cet écrit subsistent, on dira : L'auteur a laissé pressentir dans son temps ce qui devait convenir au nôtre.

Depuis long-temps l'homme primitif semble n'être plus. On aperçoit l'empreinte, mais seulement parce qu'elle est ineffaçable; on la discerne avec peine sous une sorte de grace

importune, et dénuée de toute originalité. De jour en jour une main dangereusement adroite multiplie les entraves autour de nous; sans cesse elle prétend réformer ce qu'embellissait la nature, et le sein de Vénus s'est flétri sous le poids de ces ornemens disparates.

Non-seulement tout ce qui est en nous appartient d'abord à nos intérêts personnels, mais ces intérêts, quelque modification qu'ils subissent dans l'ordre de choses où nous vivons, continuent à se rapporter en un sens aux besoins du corps. Dans nos affections les plus indirectes, dans les désirs variés d'un cœur que l'on suppose inexplicable, dans l'agitation de l'ame la plus vaste, d'une ame toujours occupée du monde moral, on ne trouvera pas un mouvement étranger à l'impulsion des organes visibles (20). Si au lieu de soumettre les sens à une règle prudente, on les refroidit, on diminuera le génie et la sensibilité. L'intelligence ne doit jamais renoncer à l'empire; mais elle ne peut se soustraire aux lois de l'ordre matériel, aux fins de la vie terrestre.

On ne devrait point condamner même l'amour passionné, si toute passion n'était pas un trouble de l'âme, une servitude de la raison. Une sorte de délire occasioné par l'amour trouve donc son excuse dans les lieux où beaucoup de penchans mal réglés se concilient avec l'esprit général des lois. Quant aux plai-

sirs des sens, puisqu'ils sont inévitables, ils n'ont rien de contraire au perfectionnement des sociétés. Ces biens peuvent rester du moins à tant d'hommes qui ne doivent pas avoir d'autres perspectives favorables. Dans ce qui est à la portée des esprits ordinaires, qu'y a-t-il de meilleur que l'amour? Ils ne sauraient s'élever dans le monde intellectuel, ils n'en sauraient assez aimer les devoirs ou les promesses; laissez-leur la volupté, qui est pour eux la plus belle portion du domaine de l'homme. Le sentiment de l'honnête ou du juste, et le besoin de l'ordre ou des convenances morales doivent conduire au besoin d'aimer. L'amour a le beau pour objet; il égare quelquefois des gens privés de lumière, et disposés par leur situation à l'artifice ou à la violence, mais il soutient particulièrement les cœurs généreux.

On paraît préférer aujourd'hui une continuelle agitation de la tête, une inquiétude sans bornes, aux volontés fortes, tranquilles et limitées de l'homme raisonnable. Les mouvemens nécessaires ne suffisant plus pour occuper les heures, de nombreuses combinaisons suscitent des espérances qui du moins ne pourront guère manquer toutes à la fois. Vous aurez chaque jour quelque travail à terminer, et, même en vieillissant, vous pourrez vous croire jeunes, à cause des puérilités qui vous séduiront malgré votre fatigue.

Cependant les vertus même ne sauraient avoir pour objet, dans cet ensemble des choses humaines dont il est impossible de séparer l'amour, que les convenances qui se rattachent au besoin de ne pas souffrir, et à la nécessité toute vulgaire de dormir, de digérer, de communiquer la vie. Moins fréquemment impérieux, mais non pas moins important, ce dernier besoin aura plus de pouvoir sur l'imagination. Comme il demande d'ailleurs que les intentions d'un autre être, sensible ainsi que nous, s'accordent avec les nôtres, un grand nombre de vœux s'y rapporteront, et le sentiment des analogies s'étendra dans l'ame avide d'aimer.

Des esprits chagrins que leurs préventions conduisent à mépriser les hommes, confondent les mouvemens naturels avec la licence. Ils condamnent indistinctement les émotions de l'amour, parce que n'imaginant que des hommes abrutis, ils ne peuvent imaginer que des affections criminelles. Mais si quelquefois l'amour paraît avilir, c'est qu'il découvre la bassesse particulière et l'incapacité de l'ame : rien ne la prouve mieux que le mauvais usage d'une chose bonne en elle-même, ou l'abus d'une heureuse faculté. Si l'amour fait beaucoup de victimes, c'est que trop long-temps on n'a vu dans cette loi universelle qu'un moyen de population généralement nécessaire, au lieu d'y voir aussi la volupté non

moins convenable dans l'intérêt individuel. Si en prétendant obéir à l'amour, on s'est jeté dans des voies trompeuses, s'il est devenu un jeu de l'égoïsme, ou une occasion de plaisanteries immorales, c'est qu'il est très-difficile de respecter de mauvaises maximes, lorsque la prévention ne les déguise plus, et de ne pas regarder comme futile ce que le législateur même a travesti d'une manière un peu burlesque.

L'amour pouvait prêter sa force à la morale même. Avant de chercher à le détruire, il fallait en étudier les conséquences. Les lois réelles sont indépendantes de nos systèmes; la loi positive ne serait pas bonne, si elle n'était pas une suite de la loi première. Que cette imitation varie selon les lieux, mais qu'elle ne s'éloigne pas du type indestructible; qu'elle soit libre, mais non défigurée. Faites des lois selon notre nature, notre nature est immuable; faites des lois justes pour tous, la justice est éternelle (21).

La prudence, la justice, l'indulgence dans les lois expresses relatives à l'amour formeront toujours une partie essentielle des institutions, puisque l'amour procure les émotions les plus vives, et surtout les plus générales. Si on voulait entreprendre de rédiger des lois relatives à la volupté, il faudrait ne pas perdre de vue que toute justice exige la modération du cœur et l'ascendant de la pensée. Il faudrait

écrire cette partie de la législation du genre humain avec les caractères de la langue universelle, de cette langue qui n'est pas encore usitée, parce que les hommes n'ont pas trouvé, jusqu'à présent, qu'il fût bon de s'entendre. Si cet ordre nouveau était proposé en Europe, on le jugerait hasardé ou romanesque; mais s'il était réalisé au loin, peut-être serait-ce pour toujours. On verrait que la loi naturelle est exempte de tout inconvénient grave quand elle n'est pas faussement interprétée, que la race humaine n'est point dépravée, que ses erreurs sont accidentelles, et que l'expérience, si utile à consulter, n'est pas pourtant l'unique sagesse.

DE LA LIBERTÉ SANS LICENCE

Si les hommes que des femmes subjuguent se couvrent de ridicule, ceux qui oppriment des femmes deviennent odieux. Le bon sens et la droiture suffiraient pour éviter cette alternative, mais on se laisse entraîner par les seuls mots d'amour et de plaisir. On ne dirige avec prévoyance que les affaires d'intérêt dont le calcul semble plus positif; on affecte même d'oublier que la grande affaire de la vie est la conduite morale, que les diverses suites sérieuses des plaisirs ne permettent pas de s'y livrer indiscrètement, et que l'esprit d'ordre est toujours indispensable, puisque l'ordre est le fondement des sociétés.

Sans y avoir assez réfléchi, on se trouve engagé. On s'est livré aux premières illusions d'un attachement, d'un caprice qui ne saurait produire rien d'heureux, et quand il est dans sa force, n'ayant pas celle de le vaincre, on se figure qu'il conviendrait peu de ne point saisir enfin quelques occasions favorables. Mais, commençant à voir les inconvéniens de

ce lien dès qu'il n'est plus nouveau, on est promptement fatigué de cette femme qu'on avait promptement aimée : on découvre en elle des défauts dont on suppute avec soin les progrès vraisemblables, et on l'abandonne lorsqu'on lui est devenu nécessaire.

Il existe rarement un véritable accord entre les sensations de deux personnes qui se donnent l'une à l'autre. Cependant si chacun sacrifie un peu de sa manière, on parvient quelquefois à concilier ces oppositions. Les convenances dans le plaisir perfectionnent les hommes; l'harmonie des sentimens élève l'ame ou la satisfait, ce qui doit être souvent une même chose. Mais pour obtenir un avantage qu'il semblerait si naturel de se promettre, il faudra peut-être un bonheur particulier; le sort contribuera plus qu'on ne le pense communément, à décider si nous vivrons bien avec ceux qu'il rapprochera de nous, et même si nous rencontrerons les caractères dont l'idée nous séduit dans nos suppositions d'une vie fortunée.

Si quelque habitude voluptueuse chez une femme qui auparavant ne manquait pas de force pour observer la continence, si ce changement chez celle qui ne dépend que d'elle-même, influe sur son caractère, et commence à l'asservir, c'est qu'elle est encore prévenue de l'idée qu'en cédant à de libres désirs on commet une faute. Des actions indifférentes,

et même des actions louables, corrompraient par degrés ceux qui, les regardant comme injustes et honteuses, se les permettraient néanmoins. Si à l'époque où des femmes s'écartent d'une retenue sévère, elles cessent de paraître aimer généralement ce qui est honnête, c'est qu'elles étaient disposées à cette dégradation de l'ame; sans doute elles avaient toujours eu le malheur de ne reconnaître d'autres principes que les rigueurs d'une pureté imaginaire, et d'autre fondement du devoir que le souvenir des leçons du premier âge. C'est par des vices étrangers à l'amour et au plaisir, ou par les suites d'un mauvais choix, que l'ame achève de se dépraver : quand on n'est pas ferme dans le bien, tout peut devenir l'occasion du mal. Mais ces dangers n'ont pas lieu pour un esprit juste; toujours ennemi du désordre plus encore que de la contrainte, s'il dit hautement que, dans nos contrées, de simples fantaisies voluptueuses ne sont pas du ressort des lois, il sait très-bien aussi qu'on n'est jamais excusable quand on manque à ses engagemens.

On assure que chez quelques peuples (22), particulièrement chez des tribus brésiliennes, les filles se donnent sans aucun scrupule, et sont souvent offertes par le chef de la famille non-seulement aux étrangers, mais aux jeunes gens du pays, tandis que la femme qui manque à ses promesses est punie avec sévérité. Cette

distinction serait conforme à la nature des choses. Il paraît aussi que, malgré le peu de vêtemens de ces Indiens, la pudeur n'est point inconnue chez eux; ils en savent bien l'esprit, s'il est vrai qu'on y parvienne à laisser ignorer le moment des incommodités périodiques.

Vers la rivière de Sierra-Léone, dit Matthews, les filles doivent être chastes; mais ce serait une impolitesse de la part des femmes mariées de se refuser aux désirs d'un amant : toutefois elles n'abusent point leurs maris, elles nomment le père de l'enfant. « Si pourtant le mari désire trouver son tour pour avoir un enfant de sa femme, il l'oblige de jurer qu'elle sera sage quelque temps; si dans cet intervalle, soit violence, soit persuasion de son amant, elle cède à ses désirs, elle le confesse sur-le-champ à son mari : les deux amans subissent une punition honteuse, et sont pour toujours voués au mépris et à l'infamie. » Il y aurait du moins quelque droiture dans ces mœurs. Mais, en supposant qu'elles aient été décrites par des observateurs judicieux, elles sont plus défectueuses que les coutumes attribuées aux Brésiliens : le mariage admet difficilement une liberté si générale, il semblerait alors n'avoir plus d'objet.

« Quelques-uns prétendent, dit Bruce dans son voyage un peu romanesque, qu'autrefois toutes les femmes égyptiennes jouissaient de la liberté d'avoir commerce avec tous les

hommes..... Il est permis de croire que cette coutume leur venait d'Abyssinie, car dans ce pays les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autres bornes que leurs volontés. »

Plusieurs nations puissantes paraissent aussi avoir ignoré que l'abstinence fût la meilleure loi des mœurs. Quant aux disciples des sages, souvent ils ont reconnu que la justice, que la droiture devrait former l'unique assujettissement chez les hommes, puisque les autres chaînes qu'on leur fait traîner leur donnent l'attitude incertaine des enfans qu'on a toujours conduits par la main. Il est d'ailleurs des caractères et des tempéramens auxquels on ne saurait, sans de grands dangers, interdire toute diversion. Il ne faut pas demander de tous les mortels cette fermeté difficile, cette invariable retenue qui ne conviendra jamais qu'à un petit nombre d'hommes; les autres éprouveraient, en de certaines rencontres, un trouble à peu près semblable à l'effet des liqueurs fortes, et ils oublieraient leurs résolutions.

Aux mœurs effrénées ou incultes ont succédé des mœurs déréglées avec élégance. Un jour viendra peut-être où la vérité, l'ordre, l'équité gouverneront les grandes familles, les corps politiques auxquels des lois morales sont tellement nécessaires que si on n'en proclamait pas du moins le simulacre, ces corps ne

subsisteraient pas. Il ne faut point désespérer de ce perfectionnement, suite probable, ou effet possible de notre civilisation. Le désir anime l'homme sauvage; le raisonnement dirige les hommes instruits (23). Lorsqu'il existe des lois et des lumières, les erreurs passionnées diminuent d'âge en âge, et la raison s'affermit. Ces progrès sont lents, mais ils paraissent naturels, et sans doute on les discernerait mieux sans la confusion, peut-être inévitable, que ramènent les inimitiés des peuples. Déjà on observe dans la complexion même des Européens un changement qui, sans paraître bon à tous égards, est analogue à ce progrès intellectuel : la puissance de l'esprit, selon l'expression d'Hufeland, commence à prendre le dessus (*).

La liberté en amour peut produire de vrais biens si elle est raisonnée, ou de grands maux si elle est irréfléchie. Sans doute on a beaucoup à craindre sous ce dernier rapport. La diversité d'organisation expose les hommes à se jeter dans une licencieuse intempérance, plus souvent même que dans des privations austères. Ce qui sera voluptueux avec une sorte de dignité si on ne s'écarte pas de la droiture, dégénérerait en vice, en abrutissement, chez des gens sans caractère et sans délicatesse.

(*) *Histoire de la santé, etc.*, 1812.

Une des qualités les plus rares est de savoir aimer l'ordre; cependant cette volonté invariable de chercher l'ordre avant toute chose, détruit seule le danger des mouvemens du cœur. La raison n'est pas réduite à les proscrire lorsqu'elle est assez ferme pour les régler. C'est, dit Mallebranche, l'amour libre, habituel, et dominant de l'ordre immuable, qui fait la vertu; il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre (*).

Nos idées s'enchaînent, et nos opinions se prêtent un mutuel appui; c'est d'après l'ensemble des lumières et des penchans d'une femme qu'on peut déterminer d'avance la conduite qu'elle suivra, tant que l'amour n'aura point perdu tout pouvoir sur elle. Si elle ne reçoit durant la première jeunesse que des notions exactes, ses sentimens sur les divers objets ne seront pas contradictoires, et sans doute il y aura toujours beaucoup d'accord entre sa manière d'agir et le but qu'elle se sera proposé. On peut laisser une grande autorité sur elles-mêmes aux femmes qui ne paraissent pas d'humeur à confondre la licence avec la liberté, aux femmes qui se distinguent par le sentiment de l'ordre. Ce sentiment ne leur permettra jamais d'oublier les lois que la raison avoue; comme elles auront envisagé de sang-

(*) *Traité de morale.* Voyez aussi Mably, *Principes de morale,* 2e année.

froid ce qui pourrait les flatter le plus, elles sauront se déterminer selon les temps, et si elles paraissent faciles dans quelques circonstances choisies, dans toutes les autres elles resteront inébranlables.

Quelque méthode particulière qu'on adopte pour réprimer ou pour diriger le vulgaire, on n'évitera jamais tous les inconvéniens qui naissent de la différence des goûts et des situations. C'est parce qu'on trouve partout des obstacles et des périls, que tant de gens craignent de suivre une route peu battue. Dans le chemin de la foule les faux pas ne sont attribués qu'à la fortune; mais quand celui qui s'avance seul en fait un, on déclare que c'est la suite de ses erreurs, et le juste fruit de la manie d'innover. Que dans de certaines classes dix filles élevées selon l'usage reçoivent leurs amis en secret, ou disparaissent avec eux, c'est pure fatalité sans doute; mais qu'une seule, dirigée dans des principes différens, commette néanmoins une faute, on dira aussitôt : Voilà ce que produisent de tels systèmes! Asservis par leurs habitudes, les hommes ordinaires n'observent point que si jadis on avait ainsi condamné toute innovation, cet usage qu'ils estiment, cet ordre de choses auquel on ne saurait toucher, disent-ils, sans profanation, n'aurait jamais pu s'établir. Il faut avouer toutefois qu'en s'écartant des idées les plus générales, on hasarde d'abord

quelque chose. Ces règles étant très-connues de tout le peuple, s'il vous y voit attaché, il ne se méprend point sur vos intentions; mais si vous y substituez une autre conduite, il vous juge avec la précipitation qui le caractérise. Ne vous comprenant pas, et néanmoins s'obstinant à interpréter ce que vous faites, il tire de vos opinions, de vos démarches, de vos maximes plusieurs conséquences très-différentes de ce que vous vous proposiez.

En effet, se dira-t-on peut-être, pourquoi désirer de rendre légitimes ou raisonnables, les consolations de nos heures passagères? N'est-il pas plus naturel de s'asservir doucement à la coutume des lieux où on se trouve? Rien de sérieux dans les études, rien de loyal dans les plaisirs, l'apparente soumission du cœur, l'oubli ordinaire de la raison, un docile mépris pour ce qui n'est pas approuvé dans le voisinage, voilà de quoi se compose une vie commode et sûre. Hommes présomptueux, et difficilement satisfaits, à quelle fin une autre ambition vous fut-elle suggérée? Est-ce une voix qu'il faille écouter, ou peut-être une prérogative qu'on fasse trop valoir? Exposés à prendre vos vœux pour des droits, vous cherchez à vous établir dans la vie qui s'écoule, et vous voulez vous maintenir entourés des ombres que vous ne reverrez pas. Est-il vrai que vous éprouviez le besoin d'un bonheur suivi, d'un lien constant, d'une joie idéale?

Dans les maisons consacrées au traitement des insensés, n'en voit-on pas à qui il paraît nécessaire d'avoir un diadème sur le front, ou un bras d'airain? Nos désirs sont-ils généralement destinés à modifier les incidens qui nous concernent dans le cours du monde? Quand un homme est livré à des maux dont il ne peut concevoir le but, quand il périt avec d'extrêmes douleurs, il s'indigne contre la nature, et il voudrait apprendre à toute une génération de quelle manière sont agitées des fibres qu'il croit importantes. Cependant une enveloppe étroite cache et contient ces peines infinies. Le monde peut les ignorer, tandis qu'on se prétend accablé sous le poids du monde. Ces angoisses sont renfermées dans le cerveau peut-être, dans un organe peu connu, et chacun, entraîné sur une pente où nul ne remontera, se consume en désirs, ou en regrets, sans pouvoir troubler le silence de l'ordre inexorable.

SI TOUT L'HONNEUR DES FEMMES

DOIT CONSISTER DANS LA CHASTETÉ

« Pourquoi ce plaisir, si pardonnable en lui-même, disait un écrivain du siècle dernier, a-t-il une influence si pernicieuse? C'est, je crois, la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel appui les vertus trouveront-elles au fond de l'ame, lorsque rien ne pourra plus aggraver la honte? » Il était naturel et juste d'attacher une certaine importance à la répression du plaisir, à cause de l'importance du plaisir même. Le mal a consisté dans les rigueurs de la loi de retenue dont l'exagération accablante, ou ridicule, et souvent fanatique, devait diminuer l'ascendant de la vertu. On ne se bornait pas à recommander une continence modérée, une réserve très-utile sous plusieurs rapports; on préconisait toute continence. Par une double erreur, souvent on paraissait exiger des femmes la chasteté seule, et très-souvent on en

exigeait trop de chasteté. Plusieurs fois elles ont été déshonorées sans s'être rendues vraiment coupables. Chez la plupart de celles qui se soumettaient, l'abstinence était moins une vertu qu'une superstition, et chez d'autres ce n'était pas de la sagesse, mais de la vanité.

Les différences que la nature avait établies entre les sexes, indiquaient des différences analogues entre l'honneur des femmes et l'honneur des hommes; mais on changea ce contraste en opposition. Comme si la vertu ne devait avoir qu'un mode pour chaque sexe, on faisait consister toute celle de la femme dans la continence, et toute celle de l'homme dans la bravoure : beaucoup de gens durent croire que s'ils se faisaient remarquer en cela, on les dispenserait de tout le reste. Souvent négligée, plus souvent abandonnée à des sectaires, la science des devoirs n'a pas été rectifiée avec autant de soin que d'autres parties moins essentielles de la civilisation. De nos jours même, l'esprit de la morale, dans ce qu'on appelle le monde, n'est guère autre chose que l'honneur, tel que les barbares l'entendaient quand ils se répandirent en Occident.

Les femmes, il est vrai, doivent joindre une circonspection particulière à cette décence qui forme la loi commune. Il est aussi de leur intérêt, non moins que de celui des hommes, qu'en général le sexe qui a besoin d'appui soit

fidèle à ses engagemens. Si le mariage devenai pour la plupart des hommes un état très-fâ cheux, ils l'éviteraient, et un grand nombr de femmes vivraient plus malheureuses, jus qu'à d'autres changemens dont l'époque n peut être prochaine. Mais n'exigeons pas qu le plaisir ait constamment pour but direct l procréation, puisque cette première fin d l'amour n'en est pas la seule fin connue. Pous sée à l'extrême, et néanmoins prescrite a vulgaire, une certaine pureté devient aride si elle est conforme à la raison à quelque égards, elle n'en laisse pas écouter tous le conseils avec une même attention. Les facultés reçues de la nature étant beaucoup plu étendues pour le plaisir que pour la mater nité, ne condamnons pas indistinctement un femme qui attachée d'ailleurs au devoir, reçoi un homme dans ses bras, sans que ce soi avec l'intention de devenir mère. Ayons plu de rectitude, et moins de sévérité. Une règl importune, des préceptes déraisonnables se raient souvent éludés; préférons des maxime moins chagrines, moins scrupuleuses peut être, mais plus naturelles et observées plu sincèrement.

DES PRÉTENTIONS EXCLUSIVES

Les lois morales ne sont pas seulement d'accord sur la terre avec les lois physiques, elles sont les mêmes sous une autre acception. Il faut les considérer, ou comme la cause générale, ou comme la conséquence perpétuelle, et en quelque sorte préétablie des mouvemens du monde visible.

S'il est une force naturelle qui semble trop grande pour les effets qu'elle est destinée à produire, c'est qu'il faut toujours le réaliser en partie. Souvent le but paraîtra passé de beaucoup; mais sans cela on y fût rarement arrivé au milieu de la diversité des choses. Par une suite de ces vastes dispositions notre curiosité, nos fantaisies, nos désirs du moment s'étendent au-delà de nos vrais besoins; c'est ainsi que nous sommes entraînés à suivre des convenances essentielles que la préoccupation, l'apathie, ou même une opiniâtreté systématique auraient pu faire négliger.

Beaucoup d'animaux sont jaloux; ils se battent, ils s'exposent à la mort pour écarter

des rivaux. L'homme est excité d'abord par l
même instinct; mais la raison, cette combi
naison réfléchie des différentes impulsions
doit les modifier selon les circonstances. Que
avantage l'homme retirera-t-il de la réunion
de ces mobiles divers s'il ne sait pas, en le
opposant l'un à l'autre dans l'occasion, faire un
choix qui serve à le perfectionner lui-même?

C'est une partie essentielle de la destination
de chaque homme de contribuer à la perpé
tuité de la race humaine; il a reçu pour ains
dire cette mission. Non-seulement en général
et comme appartenant à l'espèce, il voudra
être un des agens de cette procréation, mai
il prétendra l'être à sa manière, et mainteni
ce qui le caractérise. Ce n'est pas assez dans
ce dessein que des enfans naissent en nombre
suffisant; sous ce dernier rapport un homme
répondrait aux besoins de cent femmes. Mais
chaque homme demande momentanément une
femme réservée pour lui seul, afin qu'un ou
plusieurs enfans reproduisent son organisation
individuelle, combinée avec le tempérament
de cette femme à qui une secrète sympathie
lui fait désirer de s'unir. De ces actes particu
liers dépendra dans les différentes régions le
maintien de l'espèce, avec ses nombreuses
variétés. Ainsi l'instinct jaloux s'explique aisé
ment comme loi de la nature; mais quand la
réflexion, ou la retenue, modifient à propos
ou corrigent cet instinct, cela est également

conforme aux lois naturelles, à l'ordre général et nécessaire.

Si l'amour raisonnable peut aussi demander la possession exclusive que veulent quelquefois avec fureur ceux qui aiment passionnément, nous ne devons pas en conclure que ce soit un droit dans toutes les rencontres : lorsqu'il nous est ôté, il ne faut plus y mettre d'importance. Si ce privilège n'est pas confirmé par une promesse positive, il cesse d'être précieux dès qu'il cesse de subsister naturellement. Les liens réguliers ont leurs lois; l'amour libre en pourrait admettre de fort différentes, et le plaisir sans attachement extrême a aussi les siennes.

La jalousie convient à la plupart des animaux, parce qu'ils n'ont pas d'autre garantie. Mais chez l'homme, si la jalousie annonce quelque force, c'est la force d'un amour insensé. Les soupçons, les vaines démarches, tant de bruit, d'erreurs ou de trouble sont d'un cœur faible, et d'une raison infirme. Dans un véritable amour mutuel, on est à l'abri de ces perplexités; on n'a rien à craindre, à observer, à découvrir. Lorsqu'on aime en conservant la raison, nécessairement on estime ce qu'on aime, et l'estime doit exclure toute idée de perfidie.

Si une femme qui se donnait à vous, se donne aussi à quelque autre, ce n'est plus un sentiment tout particulier que vous attendrez

d'elle; pourquoi ne pas savoir renoncer à la posséder exclusivement? Et si elle s'attache à vous tromper, vous qu'elle paraissait chérir mérite-t-elle que vous regrettiez amèrement une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre?

Il est de sages précautions, ou de justes sollicitudes, et souvent le désir de s'assurer du vrai n'est point de la jalousie, mais de la prévoyance. Lorsqu'on n'est pas lié par des affections profondes, la possession exclusive devient une simple convenance ordinairement approuvée de la raison : les soins qu'on prend à cet égard, ressemblent à ceux qu'exige le succès de toutes les entreprises, ou seulement l'ordre dans la vie domestique.

On ne peut regarder la jalousie comme un sentiment noble et mâle. Faire toujours consister l'honneur à posséder seul une femme, n'est-ce pas supposer sans exception, et dès lors très-faussement, qu'un homme qui laisserait à la sienne beaucoup de liberté, ne souffrirait ce partage que par faiblesse, ou d'après des calculs ignobles? C'est ainsi que les opinions les plus dénuées de fondement influent sur les mœurs d'une partie du genre humain. La droiture et le bon sens d'un homme marié ne le préservaient pas toujours du mépris; on lui reprochait les fautes qu'il n'avait pas partagées, ou qu'il n'avait pu prévoir, et il était compromis lorsque des hommes

sans mœurs venaient compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa femme. On consacrait d'aveugles coutumes qui paraissaient introduites par l'honneur même, et l'honneur avait alors trop d'écarts pour que la jalousie fût exempte de fureur, ou même de folie.

Ce qui est à la fois sévère et inconsidéré ne peut être juste. Sans doute les préjugés servent quelquefois à maintenir les mœurs, le calme, la bonne intelligence. C'est un moyen, comme d'autres moyens qu'on peut vanter aussi, comme la sécurité qu'on obtient dans les harems, en faisant des eunuques, comme le déshonneur des fils pour le crime de leur père dont la conduite leur était apparemment soumise, comme les tortures qni ne laissent pas de faire découvrir quelques délits, enfin comme les avantages que l'anatomie peut retirer de nos exécutions sanglantes (24).

DE LA CONSTANCE

On se plaint trop des mauvaises dispositions du cœur. Ne sachant presque rien faire pour établir l'accord entre les hommes, on se plaît à leur attribuer une perversité indélébile. C'est dans l'opposition de tant d'usages, c'est dans les effets d'une industrie recommandable, mais trop variée, c'est dans la confusion des lois qu'il faut chercher surtout la cause de ce qu'on nomme légèreté, bizarrerie, ou méchanceté. En y regardant mieux, on avouerait que souvent chacun de nous est à peu près ce qu'il peut être, au milieu du monde tel qu'il va. On trouverait la raison de tout ce qui se passe dans le cœur humain, qu'on a dit impénétrable; on reconnaîtrait que nos penchans très-légitimes dans le principe, et indépendamment des conventions accidentelles, ne cesseraient pas d'être bons, ou pourraient être rectifiés aussitôt, dans une société qui n'aurait pas imaginé de les proscrire.

L'inconstance des sentimens n'est point surprenante. On cesse de désirer et d'aimer ce-

qu'on cesse de poursuivre; la pensée ne peut guère s'occuper avidemment de ce qui est obtenu, puisque l'imagination n'a plus d'efforts à conseiller. Dès qu'un besoin s'apaise, la nature affaiblit les goûts qui s'y rapportaient, et elle y substitue bientôt un sentiment plus vif des autres besoins qu'il faudra satisfaire. L'habitude aura, il est vrai, beaucoup de pouvoir; mais quand les inclinations qu'elle entretiendra, et dont l'ordre social pourrait tirer de grands avantages, ne seront pas fortifiées par la réflexion, ne pouvant nous préserver de quelques impressions subites, elles laisseront aux tempéramens les moins froids une sorte de tranquillité qui seule ferait place à de nouveaux désirs.

Supposons la constance plus rare chez les hommes que dans le sexe pour qui elle devient un soutien, ce contraste sera l'ouvrage de la nature même. Dès qu'une femme cesse d'être féconde, ou, dès sa jeunesse, lorsqu'elle est enceinte, les facultés de l'homme qui ne s'en éloigne pas deviennent stériles. L'ordre social, en modifiant les suites des lois premières, ne peut pas, et ne doit pas en effacer toutes les traces.

Au milieu des devoirs qui nous sont imposés maintenant, la constance est honorable, et elle semble indiquer d'ailleurs le repos d'une ame saine. Mais les événemens ne la prescrivent pas toujours; souvent nécessaire, ou seu-

lement utile, elle est aussi quelquefois indifférente, ou même déplacée. Les affections prolongées seront plus chères à l'homme juste et cette disposition générale influera toujours sur sa conduite; mais la force des engagements peut seule changer en devoirs absolus de simples convenances. Néanmoins, dans ces relations, comme dans toutes les autres, une promesse tacite deviendrait obligatoire : quand on n'a pas l'intention d'agir comme si on promettait ce qui peut être naturellement supposé, on doit faire entendre qu'on ne s'y engage pas.

Ce qui diminue le respect dû à ces promesses, c'est la témérité même avec laquelle on affirme qu'on voudra, qu'on désirera demain, ce qu'on désire, ce qu'on veut aujourd'hui, et qu'on ne pourra changer de vues dans une situation différente, ou même dans un autre âge. Sans doute il est naturel de se figurer qu'on aimera long-temps ce qu'on aime beaucoup; mais ce n'est pas assez pour jurer qu'il n'en sera pas autrement. On peut attester une sensation actuelle, on peut aussi déclarer une résolution que le devoir fera suivre; mais on ignore si le cœur jouira plus tard de ce charme qui actuellement paraît propre à le subjuguer sans retour. Bien que la force du sentiment qu'on éprouve persuade que la mort seule pourra l'éteindre, la raison ne permet pas d'y compter sans

quelque doute, et nul homme n'étant parfaitement sûr des impressions qu'il recevra, les sermens à cet égard sont absurdes, quand ils ne sont point perfides.

Indépendamment de ces protestations, dont les plus ardentes sont les plus trompeuses, tout lien entre des personnes honnêtes devient un engagement de veiller à la satisfaction mutuelle tant que ce lien durera. Il n'a plus de force quand les dispositions intérieures changent de part ou d'autre; on doit avouer ce changement. Peut-être même serait-il mieux de promettre d'avance une semblable franchise; l'entière sécurité dont on jouirait alors rendrait l'intimité plus heureuse (25). Dans les occasions où ces rapports se réduisent absolument à la satisfaction des sens, ils restent encore soumis aux convenances morales. Trop libre, le plaisir s'éloignerait bientôt; mais la délicatesse le règle et le retient. Elle subsiste jusque dans la possession la plus sensuelle; en distinguant des appétits grossiers, les sensations réservées à la race des hommes, l'honneur suppose l'estime, ou la bonne foi, lors même qu'on n'éprouve pas un attachement sérieux.

Si vous êtes doué de quelque prévoyance, vous préférerez à d'amusans caprices une affection profonde, et vous désirerez qu'elle ait quelque chose de solennel. Les jouissances du cœur reçoivent de leur durée leur garantie; elles sont augmentées par la con-

naissance des caractères. L'âge avancé qui regretterait les autres plaisirs de l'amour, jouira encore de ceux-ci; l'ancienne amitié, l'amitié douce qui aura lentement remplacé d'autres émotions, rendra moins sensible la perte des désirs, puisqu'elle fera tout subsister, excepté ce dont le besoin ne subsistera plus. Cependant, si l'amabilité a cessé plus tôt, et s'il se trouve que vous ayez manqué de prudence, ou de pénétration, dans votre choix, votre refroidissement ne doit pas être attribué à l'inconstance. Chez l'homme même, la véritable inconstance est moins commune qu'on ne l'a prétendu. Quant à celle qui dans le mariage peut résulter de l'habitude, c'est-à-dire de l'expérience, et d'un peu de satiété, on a moins à la craindre qu'une certaine préoccupation d'esprit, un secret mécontentement, suite naturelle de tant de démêlés, ou de sollicitudes, que reproduisent chaque jour des intérêts de famille.

Sans doute les mauvais choix, l'amour-propre, une affectation de légèreté, d'autres vices moins excusables encore peuvent faire songer à des plaisirs nouveaux, et la conduite des hommes à cet égard n'est pas toujours le fruit de leurs réflexions. Il faut avouer aussi que le changement offrirait des avantages réels, si la constance n'en préparait pas de plus solides. Ceux-ci deviendront tous les jours plus assurés. Si notre faiblesse et les

vicissitudes de notre destinée s'opposent à ce que la persévérance soit prescrite indistinctement, elle n'en donne pas moins des biens précieux toutes les fois qu'elle est un peu favorisée par les circonstances. Ce qu'on pourrait surtout se promettre dans le changement, ce serait le renouvellement d'une agitation séduisante, d'une sorte de vertige qu'il est naturel, mais non pas toujours raisonnable de préférer à la paix des liaisons établies. Ainsi les gens passionnés seront les plus inconstans : au lieu de félicité, leur organisation leur procurera des joies vives, mais ceux qu'ils aiment verront leur propre triomphe suivi de longs chagrins.

Des inadvertances qui laissent le prestige se dissiper quand les difficultés cessent, donnent plus de force au désir d'éprouver une affection nouvelle. La douceur du passé devrait entretenir l'amour, lorsqu'il ne peut plus s'accroître, lorsque l'espérance ne le nourrit plus; mais trop d'occasions d'acquérir semblent diminuer la valeur de ce qu'on possède. Après le succès, on ne s'attache guère dans les villes à se montrer tel qu'on était d'abord. Dans la solitude l'amour serait moins passager : on conserve attentivemeut ce dont la perte deviendrait irréparable. Sans doute le temps affaiblira malgré nous-mêmes les affections de la jeunesse; mais que ce soit lentement et insensiblement. Si on luttait contre le pouvoir

du temps, on verrait plus d'unions parmi ces liens nombreux qu'on s'efforce d'ennoblir, ou du moins de perpétuer, au moyen d'une sanction que l'antiquité paraît avoir accueillie comme mystérieuse et imposante.

DE LA PUDEUR

Toute prévention paraît sacrée durant le siècle qui, pour ainsi dire, lui est échu en partage. A quel peuple n'osera-t-on pas enseigner, à quel gouvernement ne persuadera-t-on jamais qu'il serait immoral d'attaquer des erreurs anciennes? On trouve peu d'hommes qui s'attachent avec indépendance à la recherche du vrai, et qui ne montrent ni éloignement ni prédilection pour les choses inusitées.

Si on n'a pu être d'accord sur l'utilité de la pudeur, c'est qu'on ne l'était pas sur la nature même de cette affection. Doit-elle être considérée comme une des lois auxquelles nous avons été soumis dès l'origine, ou seulement comme un produit accidentel de nos habitudes? Ces deux sentimens ne sont pas inconciliables; mais il faut distinguer de la véritable pudeur, celle qui est acquise. Ce que nous nommons ainsi trop souvent, s'écarte de l'ordre réel, et on ne s'en écartera pas moins lorsqu'on n'aura nulle pudeur.

Si en général cette secrète émotion était

contraire au plaisir, elle n'appartiendrait pas particulièrement à la saison de l'amour. Inconnue des enfans, imparfaite chez les vieillards, exacte lorsque les mœurs sont pures, ou quand la sensibilité est profonde, la pudeur paraît surtout l'attribut du sexe qui fait le plus pour être aimé. Ceux qui n'auraient aucun désir, aucun pressentiment des jouissances, n'éprouveraient aucune pudeur. Mais quand les forces de l'amour sont dans leur plénitude, on ne saurait approcher du plaisir sans agitation et sans retenue. De vives impressions pour une fin trop passagère causent de la surprise; habitué à séparer de l'ordre intellectuel le mouvement des sens, on aimait à considérer comme inexplicables les joies du cœur, ou les inspirations poétiques attachées à un acte qui nous est commun avec tant d'espèces, toutes incapables selon nous de partager cet entraînement.

Cet embarras, ce trouble capable de suspendre le principal effet des désirs, ne sera jamais bien compris par ceux qui l'attribueront à une seule cause. La pudeur provient aussi de l'universalité même des mouvemens que l'amour occasione, et ils sont d'abord incertains, parce qu'ils seront extrêmes. On hésite, parce qu'il faudra le concours de toutes les facultés pour préparer le plaisir, pour interrompre une langueur qui affaiblirait les générations, pour déterminer le triomphe du

principe de vie, et propager hors de l'individu une portion des forces de l'espèce.

Bernardin de Saint-Pierre aperçoit dans cette sorte de honte le combat de deux puissances, de la vigueur physique et de l'énergie intellectuelle (*). Cette idée est ingénieuse peut-être; mais faut-il conclure de ce combat, que l'une des deux puissances s'élève contre l'autre, afin de régner seule? Il serait plus juste de voir dans la douce inquiétude de la pudeur les signes de la réunion, toujours inégale ou douteuse, de ces deux forces. Excitées à la fois, elles doivent se soutenir mutuellement; si elles étaient poussées toutes deux aussi loin que nous le croirions possible, on craindrait peu même d'avoir des témoins. Le sentiment de la pudeur tient à ces bornes morales, comme à cette prochaine débilité des sens; il rappelle ce qu'il y a d'insuffisant ou d'involontaire dans l'énergie des organes, ce qu'il y a de fugitif ou d'immodéré dans les transports du cœur.

Si tout ce qui appartient aux jouissances de l'amour plaisait sans mélange, le plaisir serait plus grand, et on pourrait même le croire plus constant; mais il serait sans frein naturel, et l'amour occupant toutes nos heures, au lieu de les animer seulement, ne tarderait pas à nous détruire. Pour cette raison peut-être les or-

(*) *Du sentiment de l'Amour* dans *Études de la Nature.*

ganes consacrés à la plus grande des jouissances physiques, serviront plus fréquemment à des sécrétions d'une autre nature. Ces dispositions nous paraîtraient indifférentes pour quelque autre race, privée, selon nous, de toute dignité; mais en s'étendant jusqu'au genre humain, elles ne contrarient pas moins nos idées, que notre délicatesse. Ce rapprochement de ce qui plaît et de ce qui choque, cette suite toujours possible de sensations disparates doit quelquefois arrêter la fougue des sens (26). Lorsque ces contrastes sont plus remarquables la pudeur devient plus forte, et c'est en partie d'après cela qu'elle ne se trouve pas égale entre les deux sexes. L'ascendant de la raison dépend des situations, des caractères, ou même des tempéramens; elle est assez puissante pour s'opposer aux excès chez plusieurs hommes civilisés dont l'imagination accroîtrait dangereusement les désirs, mais ce n'est pas à elle à réprimer, en de certaines rencontres, l'ardeur de tant d'autres hommes qui vivent sans prévoyance. Pour arrêter celui qu'entraînerait une aveugle impétuosité des sens, il faut une autre impulsion de ces mêmes sens. Les voluptés animales, les seules qu'il connaisse seraient propres à le subjuguer entièrement; il paraît donc utile qu'une sorte de répugnance, se joignant chez lui au refroidissement momentané des organes, opère une prompte diversion.

Les traces de pudeur que nous croyons apercevoir dans l'instinct de quelques animaux, ont donné lieu à des interprétations peu vraisemblables. S'ils préfèrent pour leurs amours des lieux écartés, c'est parce que dans les momens où ils ne sont pas en état de se défendre, ils veulent n'avoir rien à redouter du dehors : ils n'ont pas honte de dormir, et néanmoins ils cherchent une retraite afin de reposer sans inquiétude. Jusqu'à ce qu'on ait observé avec attention les habitudes de l'éléphant, et d'un petit nombre d'autres espèces, on peut ne reconnaître dans ces apparences de pudeur que le besoin d'un asile pour un acte qui, en absorbant les forces, suspendra la vigilance.

La pudeur n'a pas pour destination de faire éviter l'amour, puisque l'amour est indispensable, mais elle doit le modifier. Elle prévient l'abus des désirs, sans les atteindre, sans pouvoir jamais empêcher qu'on ne les suive généralement. Elle les prolonge en leur donnant à la fois et un frein nécessaire, et un charme plus particulier. Si elle ne préserve pas entièrement du mélange des choses importunes avec les choses séduisantes, elle permet l'oubli de ce rapprochement, et si elle semble d'abord réprimer les plaisirs, c'est par elle qu'on jouit davantage dans la jouissance même (27). Loin d'être austère, la pudeur doit avertir de ce qui altérerait l'amour. C'est

un soin scrupuleux qui, sans refuser la volupté, la suspend; c'est une défiance qui tient à l'étendue des sensations, et une crainte, non pas de satisfaire ses désirs, mais de ne pas les satisfaire assez bien; c'est de l'éloignement pour ce qui profanerait des émotions peu ordinaires; c'est enfin un choix rapide entre des amusemens convenables, ou d'humilians écarts.

Ainsi la pudeur n'est point l'effet de quelque dessein particulier. Cette inclination difficile à surmonter, et dès lors agréable à suivre, est une sorte de mouvement irréfléchi que la raison peut ensuite approuver, ou rectifier, mais qui dans le principe ne dépend d'aucun système, d'aucun raisonnement. Elle provient en grande partie du mutuel penchant des sexes, et s'il n'en existait qu'un seul, elle aurait peu d'importance. Si nous supposons que les jouissances de l'amour cessent d'exister pour l'espèce humaine, et si nous retranchons aussi l'habitude prise dès l'enfance de se vêtir avec attention, nous ne verrons pas pourquoi la femme regardée aujourd'hui comme la moins immodeste, refuserait de paraître nue en public.

La pudeur qui, chez une femme, peut se confondre avec la crainte de ne pas rester constamment aimable, sera souvent chez l'homme la honte de n'être pas tout ce qu'il voudrait être, de ne pouvoir pas accomplir

tout ce qu'admet son imagination, et peut-être celle de la personne qu'il voudrait ne pas mécontenter.

La pudeur réelle subsiste chez quiconque n'est pas dégradé par des habitudes vicieuses. Les femmes sont avilies quand elles ont perdu la véritable pudeur, parce qu'elles ne peuvent pas la perdre tant qu'elles ne sont pas viles. La pudeur a beaucoup d'analogie avec cet autre sentiment vague que nous nommons honneur; la susceptibilité du plus louable amour de soi épure, ou fortifie ces deux affections.

La pudeur naissante se rattache aussi au pressentiment d'un penchant exclusif, plus ou moins durable. On se réserve en quelque sorte pour l'individu, séduisant d'ailleurs, avec lequel on aura beaucoup d'analogie dans les fins de la procréation. L'instinct de préférence se fortifie quand toutes les facultés de l'amour se développent. Ce choix scrupuleux, ou capricieux de la manière, de la personne et de l'occasion se remarque surtout dans la saison de la vie où l'amour se nourrit d'espérances illusoires, et cette pudique retenue caractérise ordinairement le sexe dont les diverses suites de l'amour occupent le plus la pensée.

Parmi nous le plaisir aveugle ne serait point légitime. On a dit que la délicatesse du goût, et la pudeur étaient absolument factices, que rien n'était honteux, que la nature n'avait rien

fait de mauvais; mais cette honte, cette pudeur n'est-elle pas aussi dans la nature (28)? La Métrie soutenait qu'en se cachant pour jouir, l'homme descendait au-dessous des quadrupèdes. Cependant on ne peut affirmer que cette disposition soit particulière à l'homme et, de plus, nous ne voyons pas comment l'étendue de l'instinct serait une marque d'infériorité. Helvétius ne découvre en cela qu'une invention à mettre au nombre des raffinemens d'une société trop vieille. S'il en était ainsi, au lieu de se manifester généralement, cette retenue ne serait qu'une ruse de beaucoup de femmes, un soin adroitement calculé. Mais un semblable artifice en amour deviendrait-il principalement le partage des êtres de l'un et de l'autre sexe, chez lesquels la sensibilité est plus exercée, ou dont l'organisation est moins pesante, et le caractère plus sûr, plus franc, plus généreux?

On prétendra que sans les effets de l'éducation, et sans l'habitude d'être couverts, nous ne connaîtrions pas la pudeur. On a vu, ajoutera-t-on, des peuplades qui ne faisaient usage d'aucun vêtement, excepté par luxe ou par coquetterie. Mais cette coutume n'est pas précisément contraire à la pudeur. La difficulté de se vêtir, et une simplicité indolente justifiaient ou perpétuaient la nudité, soit dans les climats stériles et brûlans, soit chez des tribus peu exercées dans les arts. Quant à nous,

l'étendue de nos idées nous permettrait difficilement de vivre comme elles, et d'être nus perpétuellement. Avec l'humeur la plus indépendante, mais en pensant et en sentant, sinon comme nous, du moins autant que nous, on trouverait souvent désagréable d'être nu, au milieu des hordes sauvages. Au contraire il est facile de supposer des circonstances où l'homme le plus avancé dans la civilisation marcherait nu en public, sans autre embarras que celui qui résulte ordinairement d'une situation opposée aux coutumes anciennes.

D'autres moralistes n'ont pas craint d'avancer qu'une femme ne conservait aucune vertu lorsqu'elle n'était pas entièrement soumise à la pudeur. Cela serait vrai peut-être si on parlait de cette pudeur qui fait éviter les abus inconciliables avec le plaisir; elle a sa source dans le sentiment du beau, et lorsque ce sentiment s'éteint, l'homme moral périt presque entier. Mais on entend la pudeur dans un autre sens, ce qui établirait des maximes étrangères à l'ordre réel. On soutient qu'une femme qui agit avec quelque indépendance est toujours dépravée, toujours coupable. Il peut arriver sans doute que le plaisir conduise au vice: sans doute, chez les esprits faibles, il en sera du fanatisme de la chasteté comme du fanatisme des sectaires. Quiconque n'admet généralement d'autre règle que les conséquences de certaines opinions superstitieuses, est perdu

sous le rapport moral, s'il perd cette foi; mais d'autres seraient vertueux indépendamment de toute prévention. C'est ainsi que les femmes dont les principes étaient fondés sur des préjugés abandonnent tout en abandonnant la pudeur vulgaire, parce que c'était à leurs yeux le chaînon le plus fortement rivé; mais celles qui cherchent et qui aiment la vérité, n'ont pas besoin d'illusions pour se conformer à l'ordre.

Non-seulement ce sont les femmes qui connaissent le mieux la vraie pudeur, mais elles sont plus assujéties à la pudeur factice. Cependant il ne faut pas attribuer uniquement à cette double impulsion la résistance, ou naturelle, ou équivoque, dont l'opiniâtreté leur donne quelquefois tant d'ascendant sur les hommes. Beaucoup de femmes ont à redouter en amour les résultats que presque toutes désireraient. D'ailleurs cette résistance est un effet de la loi qui oppose, dans plusieurs espèces, les lenteurs des femelles à l'impétuosité des mâles. De tels retards servent au plaisir; en général les femelles ne le refusent point, elles le diffèrent. Elles excitent par leur hésitation, ou même par des fantaisies, l'ardeur qu'elles aiment à produire, et elles paraissent ne pas vouloir qu'on se borne à employer une force seulement suffisante. Il leur convient d'être poursuivies, non par désœuvrement, mais avec une sorte de passion : un simple caprice ne

erait-il pas interrompu trop facilement par n caprice nouveau? Elles attendent que cette olonté, quelquefois passagère dans le mâle, oit devenue assez formelle chez lui pour être rolongée presque autant qu'elles le préten-ront elles-mêmes, et ces obstacles sont des récautions indirectes, afin qu'on soit toujours ien préparé pour ce rôle qu'il faudra ne ja-nais remplir avec négligence.

La pudeur a aussi pour objet, du moins réquemment, de faire éviter ce qui exciterait ans les autres des désirs qu'on ne voudrait oint satisfaire. On peut voir plus constam-nent encore dans la pudeur un combat diver-ifié par l'opposition des caractères, entre une erté d'abord exclusive, et un autre amour ersonnel, mais qui fera subir la loi d'un maî-re. Quelque délicieuse qu'elle paraisse, l'im-ulsion de cet amour sensuel occasione un eu de honte, en montrant que non-seulement n a besoin de ses semblables, mais particu-ièrement d'un d'entre eux. Il en coûte de se oumettre ainsi par un choix toujours vul-aire sous quelque rapport, et de ne plus ouvoir se préférer à tout autre, ce qu'avait nspiré habituellement l'amour de soi.

Observée parmi nous, la pudeur, qui, bien u'antérieure à toute règle politique, doit por-er l'empreinte de notre civilisation déjà an-ienne, ne peut conserver un caractère simple, u'on ne lui eût pas trouvé à tous égards dans

les premiers siècles; elle varie d'ailleurs selo les lieux, et même chaque tempérament a l sienne. Toutefois ces sentimens mobiles con tribueront à la durée des désirs qu'une sévérit systématique prétendrait condamner; quan les émotions de l'amour seront victorieuses d cet obstacle apparent, on les déclarera indé pendantes de notre assentiment, et on s'effor cera même d'en consacrer l'abus comme un suite inévitable des dispositions naturelles.

Dans les premières tentatives inspirées pa l'amour, le doute du succès, l'inexpérienc relative aux soins à prendre, et l'incertitud où l'on est encore sur les suites de ce qu'o éprouve, en rendant les vœux timides, donner aux paroles, aux mouvemens, aux différente démarches, une grace dont il restera toujour quelque chose, à moins que le sentiment de convenances ne s'éteigne totalement. On avai une façon uniforme d'être habillé, d'agir, de s présenter; en amour, il faudra un langag différent, des manières, des attitudes nou velles, et on craindra de surprendre, ou d'êtr curieusement observé. Est-on certain, si o vient à déplaire un seul instant, de ne pa rester confus, de ne pas paraître ridicule Comment s'assurer de l'approbation dans cett circonstance où les pensées peuvent être d guisées, ou du moins secrètes? Le premie amour sera plein de circonspection, et alors l pudeur rassemblera tous ses scrupules; ma

nsuite, lorsqu'il n'y aura plus d'ignorance, a pudeur se réduira aux précautions natu- elles et voluptueuses qui la constituent essen- iellement.

La pudeur acquise paraît s'opposer aux fins e la nature; mais le prestige des jeunes mours la fait surmonter, et plus tard on s'é- arte volontiers de ces maximes de résistance orsqu'on juge le moment convenable. C'est niquement la vraie pudeur, c'est la délica- esse dans les sensations qui doit appartenir à ous les individus aimans, et qui subsistera ans les différens âges du monde. L'incons- ance provient souvent de ce que cette pudeur elle n'est pas assez vigilante. Souvent la fa- iliarité habituelle, l'indiscrète liberté du ma- age aura pour effet d'y introduire de secrets égoûts. Ainsi s'affaiblissent les plus douces iclinations, même avant l'affaiblissement iévitable des désirs, ou avant que les besoins 'une famille naissante puissent porter l'atten- on sur les autres objets de nos longues solli- tudes (29).

Ainsi le trouble qui précède le plaisir n'en t pas une condamnation; c'est plutôt une onséquence de la rapide diversité de nos sen- mens. Il semble qu'en cela on se trompe par- out d'un commun accord. On aime à écouter e certaines insinuations de l'amour-propre; n se laisse séduire au point de les regarder omme des avertissemens d'une vertu innée

que le ciel prendrait soin d'opposer à la concupiscence, comme un témoignage en faveur de ces règles imaginaires qui, en exaltant quelques esprits, ont valu à la chasteté, ainsi qu'à la virginité, de si pompeux éloges.

Parmi les choses vraies qui pourraient être dites sur la pudeur, il en est de tellement différentes qu'on les croirait contradictoires, si on oubliait qu'elle réunit les effets multipliés de plusieurs causes dont l'influence inégale dépend de nos habitudes, ou de notre organisation. Quelquefois une jeune femme n'aspire qu'à satisfaire ses inclinations maternelles; cependant pour jouir de ces sentimens, il faut en avoir connu d'autres, et il faut même que des caresses affectueuses soient devenues lascives. L'idée de ces assujétissemens l'humilie; par une pudeur qui lui est propre, peut-être préférerait-elle que les besoins du cœur n'exigeassent aucune participation des sens. Lorsqu'avec les mêmes opinions elle cessera d'éprouver ce regret, et pour ainsi dire cette honte, c'est que des caprices sensuels qui n'avaient pu la subjuguer d'abord, lui feront négliger l'idée qu'elle se formait de sa propre dignité; le silence de cette sorte de pudeur sera donc chez elle un signe funeste. Mais si au contraire cette même femme était désabusée en aimant toujours la pudeur, elle ne la trouverait plus incompatible avec le plaisir. Elle agirait plus librement, et peut-être surmonter

rait-elle, dans une circonstance avouée par la raison, notre pudeur arbitraire; ce serait un triomphe de la pensée, une force particulière de la volonté. Cette sage indépendance peut élever l'ame, tandis que des faiblesses coupables, ou seulement irréfléchies la dégraderaient; il faut que la pudeur commande aux sens, mais que notre raison commande à notre pudeur même.

L'aimable accord des voluptés et de la pudeur distingue l'amour chez les humains, chez des êtres dont les perceptions et les idées semblent tenir de l'infini. La raison, qui est le fruit de ces facultés étendues, se refuse à tout plaisir condamnable, et, quand elle est dans sa force, elle fait recevoir avec discernement, avec candeur, les plaisirs réels. En admettant la volupté comme un bien, le sage préférerait néanmoins de grandes privations à des voluptés dénuées de pudeur. Les jouissances immorales sont odieuses à l'homme juste, et ses principes l'ont prémuni contre ce qui pourrait captiver d'autres caractères : les convenances de l'ordre intellectuel seront présentes à son esprit au milieu même des nécessités de la vie animale.

DE LA NUDITÉ

Chez les anciens on voyait presque partout des esclaves, mais souvent l'homme désigné comme libre avait en effet de la liberté. D'autres réglemens caractérisent notre âge; la coutume continue à se nommer la nature, et de plus tout est prévu, tout est décidé. Les divers peuples sont entraînés sur une même trace; notre activité étend des chaînes sur la partie du globe qui échappait aux effets de l'indolence des Orientaux. Ceux qui passent assez généralement pour de bons esprits, liraient peut-être avec moins de scandale le récit des plus odieuses trahisons que celui des lupercales de Rome, des rites du vieil Orient, de quelques cérémonies de l'Asie-Mineure, et de plusieurs institutions de la Crète ou de Lacédémone.

Dès long-temps une croyance nouvelle a fait proscrire les traditions qui, dans les fêtes publiques, avaient autorisé la nudité, ou qui même l'avaient exigée. Cependant on rencontre quelques exemples modernes de l'indif-

férence avec laquelle l'antiquité voyait ce qui surprendrait aujourd'hui (30). « Le 1er mai, à Paris, les courtisanes montaient nues sur le théâtre, et de là couraient dans les rues avec des flambeaux. » Lorsque Louis XI fit son entrée, des filles toutes nues représentaient des sirènes. Dans le jugement de Pâris, du temps de Charles-le-Téméraire, les trois déesses étaient représentées par des femmes nues.

On lit dans des relations récentes qu'au port de Jackson, les naturels qui vivaient avec les Anglais depuis quinze ans, loin d'adopter leurs manières les regardaient comme des marques de servitude. Ces hommes d'un autre hémisphère usaient de quelques vêtemens dans la saison froide, mais ils ne mettaient jamais rien pour éviter la nudité.

Dans les étuves en Laponie, et dans diverses provinces de la Russie septentrionale, les femmes et les hommes sont réunis et nus. En sortant de la vapeur, on va en plein air, on se couche sur la neige; c'est ainsi que l'on se rend propre à surmonter l'intempérie de ces climats. Si la cabane du bain se trouve sur la route, et que des étrangers passent, les femmes s'en approchent pour regarder les traîneaux, sans se mettre en peine de ce qu'elles n'ont aucun vêtement.

« On assure que dans la partie méridionale de la Virginie, dans les Deux-Carolines, ou la Géorgie, et même dans la ville de Charles-

town, de jeunes noirs absolument nus se présentent devant leurs maîtresses, les servent à table, sans qu'elles se doutent que cela soit indécent..... A la vérité, il serait difficile de faire entendre à une *habitante* qu'un nègre et son mari sont deux êtres de la même espèce (*). »

« Dès que le soleil a disparu de l'horizon, l'Almeida (**) se remplit de monde..... Dans le moment de la plus grande affluence, les femmes de tous les âges, sans vêtemens d'aucune sorte, se baignent dans le courant qui borde l'Almeida..... Le matin et le soir, le beau sexe se baigne nu dans le Zio, dont l'eau dépasse rarement le genou, et les hommes et les femmes s'y rencontrent pêle-mêle (***). »

On a prétendu que la nudité était prescrite dans l'île que les Européens ont nommée Formose, et on assure que dans une partie des Indes, au-delà du Burampouter, les femmes sont presque nues. On ne saurait l'attribuer entièrement au climat; si la décence paraissait le condamner, la chaleur ne le justifierait point. La température est aussi élevée à Sennaar, ou à Pondichery, cependant on n'y est pas nu : l'usage en décide, et cela n'a point

(*) *Voyage dans l'intérieur des États-Unis*, etc., *pendant l'été de 1791.*

(**) Promenade à Mendoza, ville de vingt-mille âmes, au pied des Andes.

(***) *Mercure du dix-neuvième siècle*, tome 15 (1826).

d'influence nécessaire sur la corruption, ou la sévérité des mœurs (31).

Pendant les jeux floraux, les filles publiques marchaient nues dans les rues de Rome. Du temps de Caton le peuple n'osa demander ces jeux, mais les mœurs n'en étaient que plus dépravées, selon l'observation d'un contemporain. Dans les repas de luxe, et dans les festins hospitaliers, quelques peuples joignaient aux amusemens de la table d'autres fantaisies dont sans doute on abusait, mais dont l'habitude, dans des capitales, montrait que ces sortes de choses sont de nature à varier selon les temps et les lieux (32).

Ces usages se perpétuent difficilement lorsque les femmes, ayant beaucoup de liberté, prennent beaucoup d'ascendant. Elles comprennent que la nudité, épreuve souvent redoutable, ne doit servir à leur triomphe qu'accidentellement, et que peut-être d'ailleurs elle ne suppose pas assez d'art. En un sens la plupart d'entre elles peuvent la craindre, et à d'autres égards elles la désirent peu. L'homme n'est pas séduisant de la même manière que la femme, et au moment où il la veut sans voile, plus volontiers elle lui laisserait retenir quelques parties de son manteau. Elle choisit d'après les indices que peuvent fournir le visage, et plus encore la forme générale; les hommes au contraire demandent s'ils retrouveront partout l'attrait dont ils ont besoin.

Cette différence tient à la beauté de la poitrine dans un sexe, et provient aussi de ce qu'il faut à l'autre des désirs impérieux. Absolument parlant il suffit que l'homme soit propre à rendre des femmes fécondes, tandis que leur moyen de captiver est de paraître très-agréables.

Il est une nudité qu'on doit presque en tout pays éviter habituellement. On aurait tort d'en conclure néanmoins qu'il y eût quelque chose d'essentiellement déshonnête dans la vue des organes consacrés à des plaisirs nécessaires. Cette nudité n'est jamais parmi nous sans quelque effet sur l'imagination, parce qu'elle est très-remarquable dans nos mœurs; il convient donc qu'elle ne soit pas involontaire pour ainsi dire, qu'elle ne soit pas une suite de notre négligence. Peut-être n'y a-t-il rien d'absolument frivole dans ce qui appartient à l'amour. Comme le contentement réel est sérieux (*), le vrai plaisir a aussi quelque chose de mâle et de raisonnable. Parmi nous, ceux à qui furent donnés un profond sentiment du plaisir, et cette justesse qui en saisit les principaux rapports, ne se trouveraient pas nus devant un témoin, sans que cela leur fût positivement ou agréable, ou désagréable. Ils pourraient être dans cette situation avec une indifférence apparente, et cependant ce ne

(*) *Res severa*, disait Sénèque.

serait pas sans dessein : ce qui est à observer surtout, c'est que jamais la nudité de certaines parties du corps ne leur paraîtrait à propos, excepté dans une nudité entière ou presque entière. On doit sentir qu'un simple dérangement des habits conviendrait trop à des actions furtives, aux fautes irréfléchies de gens qui s'écartent de leurs principes, ou qui manquent à leurs promesses. L'entière nudité est plus indépendante, ou plus franche; elle montre qu'on a le choix des instans, et cette sécurité suppose qu'on reste exempt de reproches. C'est ainsi que les goûts les plus secrets suivent les degrés de l'aptitude morale, et semblent même inspirés par les convenances du devoir. Si, le pinceau à la main, vous voulez mettre en opposition le puissant amour et le triste péché, celui-ci sera vêtu indécemment, et le premier sera nu.

Ce n'est pas d'abord sans étonnement que l'on rencontre des hommes auxquels déplairait presque toujours la nudité des femmes. En y pensant davantage, on pourra néanmoins concevoir les sensations importunes qu'elle occasione quelquefois chez ceux même dont elle ne choque pas les préjugés. Quand des jouissances immodérées ou ignobles ont détruit dans les affections naturelles ce gracieux entraînement qui naissait de l'harmonie de l'ame et des sens, l'amour n'offre plus en perspective que les grossièretés dont on a pris l'habitude. On ne

songe plus à l'énergie des désirs long-temps réprimés, à l'heureux accord de deux volontés sans contrainte, et de l'abandon sans désordre. On méconnaît ce qu'il y avait de satisfaisant dans la force morale qui ne cessait point de commander aux sens lors même que rien ne paraissait leur résister, et qui s'applaudissait de n'avoir aucun besoin d'autres chaînes (33). Ainsi quand rien ne subsiste entre la sensation produite par la présence d'une femme, et les dernières jouissances auxquelles on est réduit, quand la volupté dégénère en un sens, et devient toute positive, quand elle reste trop visiblement matérielle, quand l'imagination ne sait plus trouver le voile idéal, la nudité la plus heureuse ne peut faire l'impression qu'en attendrait un cœur resté jeune. Des gens ainsi affaiblis sont portés à la croire inutile, si elle n'est point désordonnée : ils n'imaginent pas comment on peut rester honnête en devenant libre.

Sans doute ils pourraient aimer, ou plutôt vouloir les plaisirs informes que cherchent des organes irrités par l'abus même. L'instinct se ferait encore entendre; mais comme ils n'ont pas conservé la vraie pudeur, les dégoûts se mêlent à des jouissances d'ailleurs si imparfaites. N'ayant pas su distinguer dans les besoins primitifs ce qui restait convenable, de ce qui ne l'était plus, ils ont fréquenté ces femmes qui corrompent les mœurs en favori-

ant l'oubli de tout principe, et qui sont mépri-
ables, non pas précisément parce qu'elles ont
eu de retenue, mais parce qu'elles avilissent
e plaisir, parce qu'elles le dénaturent, autant
ue cela est possible, en y mêlant la licence.
es hommes coupables et encore plus malheu-
eux, ont perdu toutes les illusions du cœur;
n se permettant ce qui répugne à l'amour
ême, ils se sont exposés à confondre avec la
olupté quelque moyen de rendre inhabile à
n jouir. Leurs fautes ont eu peut-être des
uites odieuses, et désormais ils ne seront
outenus ni par l'espoir même de la jouissance,
i par le consentement de la raison. Leur
nagination ne s'arrête plus qu'aux objets
u'ils devraient à peine connaître, et leurs
ensations déréglées, ou refroidies, en les con-
uisant au mépris pour les femmes, indiquent
e mépris qu'ils méritent eux-mêmes. Le
harme de l'amour, ce qu'il a de grand ou
'aimable s'est éloigné d'eux. Ils sentent à
uoi se réduit leur partage; ils voudraient ne
encontrer que des êtres qu'ils pussent traiter
vec dédain, selon l'habitude née de leurs
xcès, ou bien des femmes dont la sévérité, en
cartant toute idée d'amour mutuel, ne rappe-
ât jamais de nobles désirs, auxquels les regrets
'attacheraient inévitablement.

DE LA POSSESSION

Il est des heures très-importantes dans l
vie d'une femme. Le pouvoir qu'elle doit obt
nir alors sera précaire, et néanmoins elle pou
ra l'ambitionner autant par amour-propre qu
par attachement. Pour faire naître cett
occasion de régner, ou pour la saisir, il fau
des soins répétés : cette circonspection cont
nuelle, cette prévoyance de la part des femme
achève de les subjuguer elles-mêmes.

Dans ces momens de triomphe, dont le mys
tère ne diminue la vaine gloire qu'autant qu
les femmes le jugent à propos, dans ces instan
où la dernière espérance de l'homme le ren
encore soumis devant elles, peut-être la ma
nière dont elles la répriment, ou l'autorisent
décide-t-elle, à leur insu, et pour toujours, d
ce qu'elles doivent espérer elles-mêmes. Sou
vent aussi la circonstance présente est la seul
dont elles s'occupent; il leur suffit alors d'êtr
chéries comme si leurs bontés annonçaient de
sacrifices, et d'être aimées éperdument lors-
que enfin elles veulent ce qu'elles avaient tou
au plus daigné souffrir, quand elles reçoiven
ces caresses qu'elles pourraient encore repous-

ser, quand elles partagent cette impatience qu'à peine on avait osé leur laisser entrevoir.

Que ceux qui seraient trop faibles de caractère pour ne pas chercher une sorte de force dans quelque penchant impérieux, préfèrent du moins celui auquel l'ame n'est pas étrangère, et qu'ils comparent au goût de divers amusemens nés de nos caprices, ou à la profusion même des plaisirs du luxe, les premières journées d'un attachement mutuel. Mais s'il vous arrive d'hésiter, ne prononcez plus le mot d'amour. Ce n'est pas vous qui trouveriez dans les bras d'une amie l'heureux délire des émotions les plus timides quelquefois, et pourtant les plus impétueuses. Renoncez surtout, renoncez pour jamais à une volupté qui est plus calme que le plaisir, sans être moins séduisante, au pressentiment de l'union domestique, vers l'instant du réveil, auprès de celle qui vient de se donner avec sincérité (34).

Un Espagnol, résidant à Cumana, écrivait ce qui suit à une créole qu'il venait d'épouser, et avec laquelle il devait passer plusieurs semaines dans une retraite préparée à une grande distance des établissemens de la côte (35).

« Depuis qu'il m'a été permis de t'aimer, j'ai cru au bonheur, mais aujourd'hui je n'en vois plus les bornes. Toute autre situation me

semblerait pénible, et le passé n'offre plus de souvenir qui me suffise. S'il existait un engagement contraire, non, je ne t'aimerais pas ainsi, et je serais moins heureux même si ce n'était pas un devoir pour moi. Elle est inappréciable cette sécurité qui nous environne enfin, cette liberté d'aimer. Ainsi délivrée de sollicitudes, la raison même se livre aux désirs. L'honneur, la réflexion, l'espérance sont d'accord pour donner aux droits de l'amour une étendue que je ne connaissais pas. Tous les biens ordinairement répartis dans le cours de nos ans, je les trouve rassemblés dans ces joies irréprochables. Tu es parfaitement belle au milieu de cette harmonie dont l'amour semble multiplier encore les inspirations variées. En te contemplant, j'admire ce qu'il y a de divin, au jugement des hommes, dans la beauté de la nature : ces liens voluptueux sont destinés sans doute à nous faire pressentir un autre univers, et à développer, sur ce globe même, les nobles facultés d'une ame satisfaite.

« Il est vrai, ton sourire et ce regard inexprimable pourraient entraîner ma pensée dans les régions peu connues, dans l'espace qui nous est interdit; mais ce que tu sais si bien aimer, les suaves odeurs, le calme d'une eau pure, le mouvement des brises, tout me ramène à toi. Non, il ne sera pas à craindre que des pensées plus sévères parviennent à m'éloigner; mes idées sont trop jeunes encore, ou

mes sensations trop fortes, et l'amour a chez moi trop d'impétuosité. La plus simple de ses faveurs est si précieuse, elle sera si bien sentie, et si promptement désirée ! Tu ne saurais parler, ou respirer, tu ne peux agir, tu ne peux vivre, sans que j'admire et cette grace que rien n'altère, et cette sensibilité qui la rend enchanteresse. Je retrouverai toutes les merveilles de l'imagination dans ce prestige d'aimabilité que tu reproduis sans cesse. Durant les nuits de ces climats, au milieu des voix que la fraîcheur du soir, à l'entrée du désert, suscite dans les savanes et dans l'épaisseur des forêts, je te verrai contente, mais secrètement agitée d'une peine qui embellit toutes choses. Bientôt le souffle destiné à répandre au loin les parfums des vallons, déplacera les fleurs dont j'aurai couvert ton sein, et te laissera nue auprès de ton ami. Tes bras seront sans force; une mollesse involontaire en adoucira les refus, et l'avenir nous apparaîtra comme une suite de la volupté même. Puissamment émus par un sentiment indéfinissable de paternité, nous chérirons le délire des sens. Tu applaudiras toi-même à l'énergie de la vie; tu voudras le plaisir que la nature a fait, et, dans un heureux trouble, seul charme qui puisse encore te manquer, tu recevras les émanations de cette activité mystérieuse qui donne un but à l'être vivant, ou qui perpétue dans les siècles sa durée chancelante. »

DE QUELQUES DIFFICULTÉS

Dans tous les délassemens auxquels la pensée n'aurait qu'une faible part, on pourrait se livrer à l'impulsion présente; l'amour au contraire se contente rarement de ce qui s'offre sans choix. Les plaisirs de l'amour ont trop de pouvoir sur l'imagination pour qu'il nous soit permis de les chercher sans autre prévoyance; il vaudrait mieux y renoncer que d'y trouver de perpétuelles entraves, et on sentira même tôt ou tard que l'on gagne à s'en abstenir lorsqu'on ne peut en jouir délicieusement. De simples obstacles en nous éloignant du but, servent quelquefois à nous le rendre plus cher, mais il n'en est pas ainsi des dégoûts; ils altèrent les biens au moment où nous les obtenons, et ne leur laissent aucun prix. Dans les choses naturellement fâcheuses, de nouvelles peines ne nous feraient guère d'autre mal que de prolonger une situation d'esprit à laquelle nous serions déjà plus ou moins résignés ou habitués; mais quand les chagrins naissent des voluptés mêmes, cette amertume imprévue peut nous jeter dans le découragement.

Les hommes les moins bornés dans leur manière de sentir sont ceux qui éviteront le plus difficilement quelque atteinte des afflictions humaines : le moindre désordre en reproduira aussitôt pour eux les tristes images. Êtes-vous doué d'une ame forte, et de quelque génie, souvent ce qui échappe presque à l'autres regards devient pour vous un indice de l'immensité qu'on apercevrait dans chaque combinaison de la nature, si on pouvait en suivre le développement. Des discordances que l'autres soupçonnent à peine vous frappent ou vous importunent, et comme vous avez une idée plus juste de la volupté, les plaisirs ordinaires ne vous satisfont pas. Néanmoins vos goûts ne sont point recherchés; mais dans la simplicité qui les caractérise, ils paraissent si peu vulgaires qu'ils supposent des circonstances réellement favorables. Cette délicatesse que n'excluent point les qualités mâles, cette aptitude de la pensée doit plaire au sexe dont l'amabilité se soutient jusque dans les mouvemens involontaires, et paraît être une continuelle inspiration.

Ce serait réaliser cette impureté tant de fois attribuée au plaisir, que de vouloir s'y livrer dans les occasions où l'oubli de nos misères deviendrait un nouveau signe d'abaissement. Lorsqu'on ne peut espérer de faire naître des désirs, on ne doit pas prétendre à ce qui n'a de prix que dans la mutuelle ardeur des

sens (36). Rien n'est indifférent, ni la manière ou le lieu, ni la vérité des émotions, ou l'accord des sentimens. Il ne faut pas sans doute exiger des plaisirs absolument parfaits au milieu de la confusion où nous sommes; mais il convient de rejeter les jouissances qui ne pourraient pas laisser quelque souvenir toujours agréable, et, dans celles même qu'on approuve, il faut s'interdire scrupuleusement ce qu'on a jugé imprudent lorsqu'on était de sang-froid.

Le choix, la modération, la délicatesse sont d'une grande importance dans l'intérêt même de la volupté. Sans ces entraves apparentes, elle s'affaiblirait, ou se corromprait. Une femme qui se donnerait trop souvent, serait bientôt moins aimée. Chez les hommes c'est la surabondance des forces, c'est l'extrême désir qui fait l'amour. Si d'ailleurs il cessait d'être gracieux et timoré, il pourrait devenir cruel. Le meurtre et la volupté ont une analogie indirecte, mais confirmée par de funestes exemples. On trouve une même licence dans ces situations qui, toutes deux extrêmes, contrastent ensemble, et on peut y porter la même audace. Quand la pensée est informe, ou quand elle est fatiguée, tout semble se réduire à la grande question de la vie ou de la mort : en donnant à la fois l'une et l'autre, on croira éprouver plus d'émotions.

Si par l'effet d'une réserve ordinaire chez les hommes qui sont instruits d'une partie des

onséquences de chaque chose, on ne suit pas
ans exception toutes les indications de la na-
ure, ce sera pour lui obéir dans les points
ssentiels. On ne fait pas précisément bien;
ais c'est dans le dessein d'éviter des inconvé-
iens plus graves. L'irrégularité même de ces
oins ne s'écarte pas autant des lois morales
terprétées sans prévention, que les sacrifices
oiniâtres religieusement prescrits à des céno-
ites dans différentes contrées. La nature
le-même a ses exceptions apparentes, qui
roviennent de ce que chacune de ses lois n'est
as l'unique loi. Des règles absolues et opiniâ-
es ne seraient point selon la nature, qui, au
ontraire, en multipliant les incidens, et en
oposant les circonstances, a rendu le discer-
ement nécessaire dans la pratique de la vertu.
ouvent on paraît ne pouvoir éviter quelque
ute; si alors, et dans la simplicité du cœur,
n fait un choix entre des actions défectueuses
us de certains rapports, le mal qu'on juge le
us léger deviendra sans doute excusable (37).
Plusieurs moralistes soutiennent néanmoins
l'on ne doit rien tolérer d'imparfait; ils vont
squ'à dire qu'on est toujours coupable
and on n'a que des vues sensuelles. Quel-
es-uns de ces hommes austères n'y ont pas
ngé sérieusement, et il est à craindre que les
tres n'aient deux morales. Dans quel pays
nnu peut-on, avec certitude, se conduire
en à tous égards? Où pourra-t-on se confor-

mer en même temps et aux fins de la nature, et aux principes consacrés par les lois, ou adoptés par l'opinion, par la susceptibilité de l'honneur? L'art de bien faire, n'est pas chimérique, mais il n'est autre que de faire le moins mal possible.

Il doit arriver souvent qu'une femme ait de justes motifs de ne pas se marier. Comment restera-t-elle alors exempte de tout blâme? Une continence rigoureuse a ses périls, et suppose des résolutions bien fermes; ce serait d'ailleurs un inconvénient de souffrir des privations gratuites, et perpétuelles. Si cette femme s'expose à devenir mère, son imprudence peut avoir les suites les plus graves. Se bornera-t-elle secrètement à quelques faiblesses qui apaisent le trouble des sens? De telles habitudes, se dira-t-elle, s'éloignent plus des lois naturelles que les situations ordinaires ne peuvent l'autoriser. Peut-être croira-t-elle praticable d'exiger une précaution, une réserve qui, sans être bonne, lui paraîtra moins étrangère à l'ordre universel que de froids soulagemens, et moins opposée à la raison qu'une conduite irréfléchie par laquelle on tromperait les autres, ou on se perdrait soi-même.

Entraînée par ses propres émotions, une femme oublie quelquefois ses intérêts les plus durables; elle est même exposée à demander, dans de tels momens, qu'on abandonne une prudence dont elle ne sent plus la nécessité.

Cette déraison chez des femmes libres, ne paraît pas absolument condamnable; elle peut plaire à l'homme, sans en être approuvée. Mais abusera-t-il de ce plaisir qu'une femme consent à recevoir de lui; voudra-t-il qu'elle s'en repente le reste de sa vie, qu'elle en soit consternée dès le jour même? Une femme peut céder au plaisir qui ne lui est interdit par aucun engagement, elle peut être ainsi vaincue parce que les qualités aimables sont presque les seules qu'on exige toujours de son sexe; mais celles de l'homme sont plus mâles, et là où elle ne serait que faible, l'homme serait inexcusable. Quand on ne hasarde que sa propre tranquillité, l'imprudence n'est pas une faute grave; mais c'en est une d'immoler à notre peu de retenue la sûreté d'une personne qui doit nous être chère.

Ce n'est pas avec des soins équivoques, qu'on peut rendre indifférent un acte devenu si redoutable dans nos mœurs. Il est des situations et des temps où il faudrait se résoudre à la continence; mais lorsqu'on y substitue d'autres précautions, il est très-imprudent de n'avoir qu'une prudence incertaine. Pourquoi faire dépendre du sort ce qu'on pouvait rendre infaillible? Nul doute que cette réserve ne soit gênante pour l'homme. Cependant il ne doit jamais perdre de vue qu'elle lui est prescrite, que ce ne serait pas une simple inadvertance de manquer à ce qu'on aurait promis, et que

la légèreté s'accorderait mal avec des fonctions viriles. Dans l'intimité le partage de l'homme est une sorte de protection; il serait révoltant que la perte d'une femme fût l'ouvrage de celui à qui elle donne sa confiance. Que resterait-il du caractère de l'homme, et comment reconnaître alors celui qui sous l'épée de l'ennemi ne demande rien, ne dit rien de contraire à l'honneur, au moment même où les ombres funèbres vont le séparer de cette réputation qu'il ambitionne encore? Partout c'est une lâcheté d'accorder à l'intérêt du moment ce que la raison condamne. S'il faut, au milieu des transes de la mort, s'attacher pour soi-même à ne pas déshonorer ce qu'on va perdre, est-il moins juste, dans l'excès de la volupté, est-il plus difficilement héroïque de songer à l'avenir pour l'amie qui nous reste? Quant à l'homme qui dirait : Elle ne me restera point, et je me soucie peu des suites, parce que je ne la possède qu'avec le secret dessein de l'abandonner, cet homme deviendrait un véritable criminel; la seule réponse à lui faire, s'il était possible, serait celle dont les tribunaux sont chargés dans d'autres occasions.

Exempts d'inquiétude pour eux-mêmes, la plupart des hommes ne sentent pas assez quel mal on fait en s'oubliant ainsi avec une femme qui ne peut pas y consentir réellement (38). On ne saurait se dissimuler du moins que cet

égoïsme n'a rien de louable; mais ce que semblent ignorer surtout les classes indigentes, c'est que, même dans les unions sanctionnées par les lois, il n'est pas bon de multiplier les enfans au gré du sort. Il est déraisonnable de les faire naître sans pouvoir espérer que la vie ne sera pas un fardeau pour eux, bien que peut-être ils ne doivent jamais en éprouver les plus profonds ennuis. Il est vrai que cette population nombreuse a été appelée l'orgueil des états (39). Elle est enfantée, comme elle vivra, comme elle pensera, comme elle agira, sans règle, sans utilité, sans convenance. Voilà l'homme, ont dit quelques publicistes. En effet voilà ce que deviennent les hommes; c'est le fruit d'une politique immorale, d'une aveugle industrie, d'une prospérité frivole.

La crainte que la maternité hors du mariage inspire aux femmes, et un autre motif, aussi étranger au sentiment de l'amour que digne des recherches d'une imagination surannée, ont fait naître la fantaisie d'agir en quelque sorte avec une femme comme si elle n'en était pas une. La première de ces raisons serait la seule qui parût mériter qu'on s'y arrêtât. Quelques femmes l'auront regardée comme une excuse suffisante, parce qu'elles ne pouvaient obtenir autant de sécurité, en s'écartant moins de ce qui est tout-à-fait naturel; leur tort, ou leur malheur, a été de céder à des hommes qui leur inspiraient peu de confiance.

DES DEVOIRS

Évitons le mal; c'est tout le secret du bonheur public, et du bonheur individuel. Puisque notre joie et nos vœux même n'ont point de stabilité, nos souvenirs seuls deviendront importans. Craignons le désordre; craignons la douleur irremédiable. Quelle que soit l'impatience des désirs, les erreurs seraient contraires à ces désirs même : l'illusion du présent ne subjugue guère que le premier âge. Restons irréprochables; voilà le bien qui subsiste. Ne portons pas le trouble dans les impressions les plus intimes; prolongeons la candeur de l'espérance jusqu'à la fin de notre automne qu'un printemps inconnu suivra peut-être, et songeons à n'avoir en perspective aucune saison menaçante.

Mais pourrons-nous discerner ces voies naturelles, les seules où l'on jouisse du repos du cœur? La règle dont on aurait le plus besoin est souvent défectueuse; plusieurs parties de la morale sont encore dans le vague, et on s'occupe peu de terminer des incertitudes trop commodes à quelques égards. On aime d'ail-

leurs à supposer assez connu ce qu'on ne peut ignorer tout-à-fait. Nul ne met en doute s'il a bien pénétré ce que chacun devrait être en état de comprendre, et nul, en particulier, n'examine ce qui étant d'une importance égale pour tous, sera toujours décidé sans lui. Les changemens qui se font dans les langues peu cultivées, donnent un exemple de cette altération que subissent les idées du vulgaire, quand on cesse d'en rappeler les principes, parce qu'on les regarde comme établis assez fortement pour être abandonnés à la direction ordinaire des esprits.

Ce qui semblait embarrassant, ou obscur, se distingue mieux quelquefois lorsque enfin on l'explique de la manière la plus simple. On pourrait obtenir cette simplicité en remontant aux notions naturelles ou primitives. Il n'est pas impossible que les hommes s'arrêtent un jour à ces premières notions, et que, las de tant d'efforts, ils prennent le parti de régler presque tout avec facilité.

La vraie science est la morale. Un homme absolument isolé se livrerait sans choix à des impressions passagères; mais au milieu des rapports qui nous enchaînent, il faut réprimer beaucoup de mouvemens qui seraient irréguliers et indiscrets, ou qui même deviendraient criminels. L'entière connaissance des actes ou des vœux légitimes est la seule étude dont rien ne dispense l'homme sage.

La morale n'est que la justesse. Tout devoir est porportion et mesure. Platon appela celui qui règle toutes choses, l'Éternel géomètre. Pythagore paraît avoir répété, d'après des Orientaux, que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul. Il faut être bon, mais avant tout il faut être juste : on peut tolérer celui qui ne fait pas le bien, mais celui qui fait le mal est un ennemi de l'ordre. Comme nous avons, relativement à la société, des penchans bons et des penchans mauvais, les hommes qui s'abstiennent du mal sont beaucoup plus rares que ceux qui prennent quelque habitude de bien faire; c'est néanmoins à cette première classe qu'appartiennent non-seulement le sage, mais aussi le véritable homme social. Le premier des préceptes doit être celui de ne jamais nuire. Assez de gens, paraît avoir dit Salomon, firent remarquer leur générosité, leur humanité, leur bienfaisance; mais où trouver un homme fidèle et vrai? Le point essentiel est de ne pas faire volontairement ce qu'on sait être mal; nous entreprendrons ensuite le bien que nous permettront et les circonstances, et le développement plus ou moins heureux de nos facultés.

Le bien, c'est la jouissance; le mal, c'est la douleur (40). Mais le bien et le mal ne se trouvent pas en nous seuls. Nos devoirs sont peut-être relatifs à tout ce qui est capable de souffrir, ou de jouir, et ils s'étendent expressément

à ce qui compose notre espèce. Les rapports dans l'ordre moral seront toujours plus directs, plus nombreux, plus compliqués entre les êtres dont l'organisation aura le plus d'analogie.

Le bonheur dépendra pour chacun de nous de l'élévation de l'ame, de la simplicité du cœur, de l'harmonie des forces, de la vérité des principes. La perfection du corps social consistera dans une juste proportion entre les sacrifices que les particuliers auront à faire légalement, et l'avantage qu'ils recevront en compensation, comme membres de la cité.

S'il n'y a point d'accord dans les lois et dans les usages, la dépravation, ou du moins l'inconséquence chez la plupart des hommes, devient inévitable. Des usages actuels d'une grande partie de l'Europe, les plus mal raisonnés peut-être sont ceux qui concernent l'amour; aussi n'est-il aucun ordre de choses où on ait porté si loin la duplicité, l'injustice, et même l'ignorance des devoirs. Ces infractions, sur lesquelles on semble toujours prêt à fermer les yeux, auront pourtant des suites très-graves, ne fût-ce qu'en accoutumant au désordre l'âge même où le caractère a besoin de se former.

Les devoirs sont plus évidens et plus étendus, parmi nous, en proportion de nos liens plus ou moins resserrés. Les devoirs deviennent plus grands entre des amis, entre des

hommes d'un même pays, entre des parens; seront-ils sans force entre un homme et une femme qu'unissent les relations de l'amour? Si le plaisir et la douleur sont la cause, ou l'objet visible de toutes les obligations, que manque-t-il à la force du devoir dans un lien qui peut occasionner tant de jouissances, et tant d'amertumes (41)?

Ce qui n'est pas injuste, ou imprudent, ce qui n'est pas nuisible aux autres, ou à nous-mêmes, ne paraît point contraire à notre nature. Ce qui n'est point étranger aux besoins naturels des hommes associés, doit être avoué par la raison. Chercher au-delà une base indispensable pour la vertu, c'est se livrer à des subtilités, ou se laisser égarer par le fanatisme. Dans l'ordre ordinaire, l'homme le plus éloigné du mal sera peut-être celui qui cherchera franchement, et sans honte, tout moyen de jouir sans remords.

Les plaisirs que l'amour a pour but différant beaucoup selon les personnes et selon les circonstances, les maximes relatives à des désirs ou secrets, ou impétueux, seront bientôt altérées si chacun les interprète à son gré dans ses propres déterminations. Que sera-ce si les règles qu'on établit fournissent contre elles-mêmes de nombreux prétextes, ou même des motifs légitimes? Au lieu de concilier les difficultés, on a augmenté la confusion par d'inutiles rigueurs. Maladroitement sévère, cette

doctrine est tombée en désuétude; mais c'est un malheur aussi grand, puisque l'aveugle usage a prévalu dans ce qu'il fallait se garder surtout d'abandonner à l'usage.

Pour excuser, d'après une morale encore admise chez quelques peuples, pour justifier dans la société les écarts les plus coupables, il suffit de faire croire qu'on éprouve une vive passion. La perversité même n'eût rien imaginé de mieux : celui qui veut être faible n'a besoin que d'alléguer, en style burlesque, l'ardeur de sa flamme. Mais comment la passion ferait-elle d'un crime une action indifférente, et comment, au contraire, le silence du cœur rendrait-il inexcusables tous les caprices des sens? Il est plus difficile en effet de résister quand on aime, mais ce n'est pas de la facilité que dépend l'obligation. Un meurtrier osera-t-il dire qu'il haïssait trop sa victime pour qu'on doive lui reprocher de l'avoir poignardée? Surpris ou non par un sentiment passionné, nous avons les mêmes devoirs : n'attaquons les droits de personne, et, quant à nous-mêmes, ne compromettons pas en une heure le repos des années qui nous restent, des années qu'il faudrait préférer au présent par cette raison seule que le présent sera détruit quand l'avenir s'écoulera.

Il importerait de ne jamais former une liaison sans examiner, dès les premiers instans, si on pourra, si on devra la prolonger, et sans

reconnaître qu'elle conduira sans doute aux rapports intimes qu'on s'en promet d'abord plus ou moins ouvertement. Pourquoi tolérer en ceci la dissimulation, et faire sortir l'amour de la règle commune? N'est-ce pas une loi invariable d'être juste, d'être sincère; n'est-ce plus la première condition du véritable homme?

Le plaisir est certainement louable quand rien ne le dénature : mais, considéré dans toutes ses suites, souvent il cesse d'être bon, ou même il devient fatal. Sans droiture, le plaisir n'aurait ni valeur, ni durée. La justice au milieu des affections heureuses, est plus admirable que dans la discussion des affaires d'intérêt, et l'ordre dans le plaisir est le plus bel attribut de l'intelligence des mortels.

Dans les circonstances même où nos institutions les autorisent, les jouissances ne sont pas toujours légitimes selon la nature. Elle voulut en soustraire quelquefois les organes à notre intempérance; ils n'obéissent qu'aux vrais désirs, et notre volonté, qui doit les contenir souvent, ne peut pas constamment les animer. Ainsi les règles de convention se borneraient à empêcher, ou à permettre; elles peuvent défendre, mais il convient qu'elles n'ordonnent point, parce qu'avant tout il convient que les désirs soient mutuels. Cependant les sacrifices rigoureux imposés par la fidélité, rendent le refus ou trop dur, ou même con-

damnable, dans des liens permanens ; on semble y être privé d'un droit que la délicatesse consacrerait ainsi que la raison, mais qui est peu compatible avec des engagemens illimités, avec les aveugles promesses qu'entraîne un mariage indissoluble. La perte de ce droit que l'amour ne saurait méconnaître paraît si odieuse, et néanmoins on abuserait à tel point de la faculté de refuser, qu'il est peut-être impossible de prononcer à cet égard. Mais ces difficultés viennent d'une des plus mauvaises institutions qu'ait pu suggérer un système de régularité dont l'ordre naturel n'est point le fondement. Si le mariage n'était pas indissoluble, la difficulté s'évanouirait presque ; le droit de refuser subsisterait, avec les restrictions indiquées par l'attentive condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres dans nos rapports domestiques.

La modération est recommandable, ou plutôt nécessaire, jusque dans les plaisirs avoués par des lois expresses, et jusque dans ceux que procurent les sentimens les plus délicats. Des jouissances trop répétées altéreraient la santé intérieure, cet indéfinissable bien-être qui fait le contentement et la force de l'ame. Elles énerveraient le génie ; elles arrêteraient les mouvemens courageux qui soutiennent le cours des heures, et on verrait bientôt qu'on a substitué à des avantages réels des amusemens fastidieux. La modération, au contraire,

ne sacrifie aucun avantage qui mérite quelque regret; les plaisirs indirects de l'intimité se multiplieront doucement au-delà des bornes de toute émotion extrême, et le simple bon sens préférera ce calme à la fatigue d'un amour jaloux qui désirerait sans cesse, parce qu'il douterait toujours. Dans l'intimité établie, affermie et confiante, l'amour donne plus que cette fête, un peu rapide, si heureusement nommée en Angleterre *lune de miel;* il prouve que l'agréable et l'honnête peuvent s'accorder quand l'agitation du cœur n'est pas immodérée.

C'est une imprudence trop commune, c'est presque un acte de folie, de changer en une source d'afflictions ce qui devait répandre sur nos années une joie souvent très-vive, et plus souvent très-douce. L'amour soumis à la raison distinguerait les véritables hommes de tant d'êtres abrutis, ou insensés, qui paraissent conserver toutefois une figure humaine; l'amour soumis à l'ordre est une partie difficile, mais importante, de toute sagesse particulière, et de toute vraie politique. Puisqu'il ne faut jamais se livrer à ses désirs, quand les convenances morales ne les autorisent point, il sera juste et sage de les suivre dès qu'une raison éclairée le permettra, et ce sera au législateur surtout à concilier les lois positives avec des besoins qu'on ne pourrait oublier généralement.

S'il est un sexe qui doive ou résister, ou cesser adroitement de résister, qui craigne en désirant, qui se défende pour ne point paraître céder, ou pour ne céder qu'avec choix, et si on ajoute d'inutiles contraintes à cette réserve naturelle, ce sexe portera jusqu'à la ruse les précautions d'une conduite si cachée, si difficile. Mais quand on se servira de ces prétextes pour se permettre des artifices et des mensonges, quel nom faudra-t-il donner à cette ruse, si ce n'est celui de trahison? Est-ce à l'avantage de l'ordre moral dans les familles, est-ce pour leur sécurité, que l'habitude de recourir à des déguisemens est encouragée de diverses manières? Souvent les hommes y participent; bien que leur rôle soit moins contraint, ils pourront aussi devenir faux, soit par réciprocité, soit pour affecter des sentimens romanesques.

Nous ne rendrons aux mœurs quelque pureté qu'en ne laissant jamais à la perfidie les excuses qu'admet une société frivole. On remarque que dans un des principaux états de l'ancienne Grèce, le séducteur d'une femme mariée était puni avec plus de sévérité qu'un homme coupable de viol. Le législateur avait considéré apparemment que le premier de ces délits occasionait plus de dépravation. Mais dans nos siècles il n'est point rare qu'avec des intentions honnêtes à d'autres égards, et ce qu'on appelle un bon cœur, on ne s'abs-

tienne pas de séduire une femme mariée, ou de tromper une jeune fille. Ce travers d'esprit peut être attribué aux institutions même qui, en aggravant sans mesure les conséquences de simples irrégularités, ont dérangé les proportions naturelles dans l'idée des désordres. Le moment viendrait où on obtiendrait presque tout de la plupart des hommes si on en exigeait moins, si on ne comptait pas pour trop peu de chose sur la terre leurs fins terrestres.

Cependant les plus mauvaises coutumes doivent être observées toutes les fois qu'on risquerait de faire une victime en se permettant de les rectifier : elles deviennent en ce sens légitimes quand les autres hommes nous croient disposés à les reconnaître pour telles, quand nous voyons qu'ils comptent sur notre exactitude à les suivre. Vous serez justement accusé de duplicité si après vous être conformé aux usages, ou à de certaines lois, tant que cela vous était favorable, vous venez ensuite alléguer l'imperfection de ces règles, la bizarrerie de ces usages, pour vous soustraire aux obligations que votre propre conduite supposait. Il serait d'ailleurs contraire aux fins de l'amour de sacrifier les droits de qui que ce fût, et surtout d'immoler la femme même pour qui on devrait tout faire, de qui on attendrait beaucoup, et qui peut-être ignorerait ces dangers.

Il est, dit-on, des circonstances où on tait

la vérité par délicatesse. Comme si jamais la trahison pouvait être obligeante? Singulière délicatesse, de perpétuer l'infidélité par l'imposture! Est-ce réparer sa faute que de la taire à la personne dont cette dissimulation compromet chaque jour les intérêts, et avec qui on jura d'être lié sans réserve? Par quelle subversion d'idées une femme parviendra-t-elle à regarder comme un ménagement convenable de tromper celui qui s'en rapporte à elle, ou de le réduire, s'il est moins aveugle, à une continuelle défiance? Les interprétations équivoques, les disputes, l'art insidieux des vaines confidences, ou des éclaircissemens éludés aussitôt que promis, sont à la fois un grand tort, et un grand malheur : cet artifice s'accorde mal avec la loyauté que toute liaison exige, avec la sincérité sans laquelle on n'est pas digne d'appartenir à l'espèce qui peut s'élever jusqu'au vrai.

On s'avilit de part et d'autre quand on a la faiblesse de recourir à ces expédiens qui, malgré de tristes succès momentanés, ne sont réellement que des moyens de discorde. En parvenant à tromper, on parvient à détruire ses propres avantages. Celui qu'on veut abuser dans des rapports durables, perd aussi quelque chose de sa dignité; il croit devoir s'assujettir à des précautions au milieu desquelles il est rare de conserver de la droiture. Ainsi la prudence n'inspire plus que des soupçons et

de l'inquiétude, dans les occasions même où le cœur devrait retrouver de généreux mouvemens. Ceux qui, jeunes encore, se livrent avec franchise à des penchans qu'ils supposent mutuels, se verront bientôt dupes, et ne tarderont pas à se venger, pour ainsi dire, en d'autres rencontres. C'est l'équité des petits esprits, l'équité de la multitude. Les caractères parfaitement droits ne sont pas nombreux et on se persuade que leur exemple serait difficile à suivre. Beaucoup d'hommes se conduisent par passion; ils s'autoriseront de la prétendue justice des représailles, comme si, au contraire, le mal qu'on a éprouvé ne devait pas, en nous rendant tout mal plus odieux, nous détourner plus sûrement de contribuer au malheur des autres.

L'expérience ne suffira presque jamais à ceux qui sans elle ne seraient pas disposés à écouter la raison. L'expérience ne donne guère que des secours équivoques, qui en frappant, il est vrai, les têtes faibles, les abusent encore. Elle est d'ailleurs trop tardive, et ceux qui ne reçoivent de leçons que d'elle, n'apprennent rien en effet, ou semblent ne s'instruire que pour un autre monde. L'honnête homme ne se bornerait pas à n'avoir point d'intentions perfides; comme il craindrait de nuire, il songerait d'avance à l'issue de ses entreprises, et il saurait que le défaut de réflexions, la légèreté, l'oubli des devoirs produisent souvent

autant de mal que la perversité même. Le véritable honnête homme ne connaît aucune circonstance où il soit permis de tromper; cette vile ressource lui étant interdite, il lui importe de ne pas trop s'engager, et de ne point s'imposer des obligations qu'il n'ait pas prévues expressément.

Les suites de la mauvaise foi dans les relations de l'amour sont souvent irremédiables. La plus odieuse perfidie restera secrète, et il sera de l'intérêt de l'opprimé de ne rien dévoiler. Le ressentiment peut faire dégénérer les premières hostilités en une guerre opiniâtre; les uns s'affranchissent alors de tout devoir, et les autres, en se croyant moins coupables, profitent des abus qu'ils trouvent établis. Dans les relations d'intérêt, celui qui manquerait à sa parole pourrait être atteint par la loi, et tout homme puni étant déshonoré, l'opinion même condamnerait la plupart de ceux qui violeraient leurs engagemens. Au contraire, dans ces communications des sexes, les intrigues les plus criminelles échappant tous les jours aux sévérités de la justice, l'opinion a peu de pouvoir contre le fourbe : il prétendra, fût-il même connu, se soustraire à tout châtiment légal, et dès lors il n'aura guère à craindre dans le monde, ni d'être déclaré ni même d'être réputé infame.

Voulez-vous une règle morale? Vous la trouverez dans la nature des choses; avec un cœur

docile, et une pensée impartiale, vous l'y découvrirez. Mais s'il vous suffit de conserver des dehors au moyen desquels vous soyez reçu dans la société, ou, en d'autres termes, si vous aimez à vous couvrir d'apparences dont vos penchans honteux puissent s'accommoder secrètement, vous vous abandonnerez à l'usage : vous suivrez ainsi les écarts de l'opinion, et vous partagerez la vaine excuse des gens qui entreprennent de justifier tout ce qui les passionne. Il serait utile de consulter l'opinion, et souvent il est à propos de ne pas la braver; mais il conviendrait de ne pas suivre aveuglément les devoirs chimériques qu'elle adopte, et il faudrait ne se permettre jamais ce qu'elle tolère avec une facilité si méprisable. L'opinion est-elle plus sûre, plus juste, lorsqu'elle souffre qu'on sacrifie le repos ou l'honneur d'une femme, que quand elle autorise, quand elle prescrit même le combat singulier? On n'obéit servilement à l'opinion du jour que lorsqu'on n'a pas cherché un soutien dans la raison même; ainsi s'altère la beauté de l'ordre moral, et se perdent ces consolations visibles qui auraient affermi la vertu chez le commun des hommes.

DU MARIAGE

PREMIÈRE PARTIE

Nos sociétés, encore très-imparfaites, sont assises sur d'anciennes bases que le temps a fatiguées. Les aspérités s'adoucissent, les maux diminuent, mais pourquoi les biens se sont-ils évanouis? On retrouvait des monumens d'une première indépendance; ils ont vieilli, et de beaux caractères de la langue antique s'effacent. A l'ordre défectueux qui laissait agir par intervalles le génie ou la vraie force, succèdent dès long-temps une règle vicieuse, une stérile sagacité. De longues habitudes ayant rendu les principes moins vagues, mais les conceptions plus timides, on s'est placé sous le joug de l'usage : les peuples n'ont plus de formes qui leur soient propres, et l'homme paraît oublier de toute part sa pensée primitive.

Des motifs assez puissans ont fait instituer le mariage, qui sans être partout indispen-

sable, ainsi qu'on l'a trop affirmé, s'accorde avec la propriété personnelle, avec l'industrie indéfinie, avec ces modifications de l'ordre général qui ont prévalu dans nos siècles. Selon le système qu'une trop grande population engage à suivre, c'est une espèce de nécessité de donner aux enfans des protecteurs particuliers pour le premier âge, et ensuite un état ou un domaine. Tout pourrait être fait sans les parens; mais on trouve plus commode, et même il est plus simple aujourd'hui de tout faire par leur moyen. Quand on ne se propose pas d'avoir de certains hommes, mais seulement des hommes, on dit aux sujets : Faites-en naître, et formez-les à votre idée; on prendra ces enfans comme ils seront en sortant de vos mains, et ensuite pour vous remplacer notre sagesse égalera la vôtre.

Les engagemens du mariage sont beaucoup plus graves que les promesses de l'amour; ils embrassent d'autres objets, et ils subsisteront dans l'âge où le plaisir ne sera plus. Cette convention civile, cette communauté d'intérêts suppose, ou établit des rapports plus compliqués et moins fugitifs que ceux de la volupté. Le principe de l'institution du mariage n'a pas été l'amour, auquel le mariage n'était nullement nécessaire, mais la maternité, mais le besoin de donner aux femmes des moyens d'existence, mais l'intention de disséminer les hommes sur le sol qu'il fallait alors défricher,

et peut-être celle de prévenir une affluence démocratique au lieu des délibérations, occupé par les sénateurs, ou par les pontifes.

On ne se forme pas une idée juste du mariage, on en méconnaît les principales convenances quand on s'y promet le plaisir avant tout. Ce lien est plus particulièrement une association contre les peines, ou un asile contre les passions; il trompera souvent avec amertume les hommes inconsidérés qui n'y auront cherché que des jouissances. Ce n'est pas que, sous ce rapport même, il n'offre quelquefois un avantage durable; il peut mêler une certaine douceur à nos diverses habitudes. Il conviendra surtout à ceux qui aimeront généralement à retrouver ce qu'ils auront déjà connu, dont le bonheur sera dans la répétition des travaux, ainsi que des plaisirs, et qui ne paraîtront jamais avides de ce qu'ils n'ont pas toujours désiré.

Dans ce qui peut être obtenu par les hommes ordinaires, rien ne serait plus séduisant que l'union conjugale, si c'était aussi une chose ordinaire qu'elle donnât tout ce qu'on aime à en attendre. Lorsqu'elle semble parfaite on peut la préférer aux autres consolations que, dans l'absence et l'oubli du bonheur, on se dispute en tout pays. Les plaisirs qui naissent de l'entière confiance, ou de la conformité d'intérêts dans l'intimité, ont beaucoup de prix entre des amis dignes de ce nom; mais ces vrais

plaisirs paraissent sans bornes quand ils sont animés et multipliés par le sentiment de la différence des sexes. Alors ils conviennent encore aux plus mâles caractères, et ils satisferont plus particulièrement ceux dont l'organisation aura beaucoup de délicatesse. Ce serait la plus heureuse des habitudes, dans une vie paisible d'ailleurs et bien réglée, d'être équitable, d'être indulgent aux yeux d'une femme aimée, de la soutenir en lui rendant l'indépendance qu'on sait toujours ennoblir quand on la reçoit avec sincérité, de travailler enfin au contentement d'une amie incapable d'oublier que la raison, loin de s'opposer au bonheur, devient le plus sûr moyen de ne connaître que des désirs satisfaits. Telles sont à la vérité les promesses du mariage; mais celles de l'ambition ne paraissent pas moins magnifiques, et nous ne voyons pas qu'elles se réalisent pour un homme sur huit cent mille.

En avouant qu'un semblable partage n'est pas universel, direz-vous que des exceptions malheureuses ne doivent pas faire condamner une institution? Mais au contraire c'est dans le succès que se trouve ici la singularité, ou même l'invraisemblance. Pour que le mariage réalisât ce qu'on a pu s'en promettre dans le principe, il faudrait que le but de ceux qui le contractent fût manqué aussi rarement qu'il est rare en effet d'y atteindre. Si même nous supposons des choix très-réfléchis, à peine

pourrons-nous compter sur vingt unions indissolubles, deux unions exemptes d'amers repentirs. Rien de plus chimérique d'ailleurs chez la plupart des hommes que cette maturité durant les préparatifs d'un mariage, et cette circonspection trop contraire à l'assurance des liaisons naissantes, ou à l'aveuglement des désirs.

Il n'est pas étonnant qu'au milieu des difficultés que présentait la première civilisation des peuples on ait cru suffisant d'accorder quelques voluptés dans un lien déclaré seul légitime. Cependant ce ne serait pas assez quand même ces plaisirs contribueraient plus souvent au bonheur domestique. Pourquoi n'admettrait-on, en général, durant toute l'existence d'un individu, qu'une seule progression des sentimens de l'amour? La nature n'avait pas resserré entre ces limites la liberté du cœur, et les dons de l'avenir.

On apprend dès l'enfance que le mariage, étant d'institution divine, a commencé à la naissance des siècles, et on se figure que s'il pouvait être aboli, indubitablement l'édifice des sociétés humaines s'écroulerait. On parvient ainsi à se persuader que tous les individus seront accomplis aussitôt qu'on les aura liés deux à deux, que les plus ineptes comme les plus ingénieux, et les fous comme les justes, que tous, raisonnables ou non, généreux ou vils, passionnés ou désabusés, resteront en bonne intelligence au milieu de tant d'occa-

sions de refroidissement, au milieu de l'opposition des goûts et des projets.

Si le magistrat pouvait connaître les divers membres de la cité, s'il pouvait les rapprocher à son gré, on aurait, il est vrai, quelques unions très-belles; mais cette harmonie serait encore difficile. Que doit-il arriver quand des convenances extérieures décident qui on prendra dans le nombre fort restreint de ceux qu'on rencontre? Le prestige théocratique aura pu seul faire recevoir cette loi; sans lui elle aurait paru étrange dans sa rigueur. De nos jours, on n'oserait commencer rien de semblable; si les esprits n'y étaient pas accoutumés, nulle autorité ne serait assez forte pour enchaîner sans retour, et presque indistinctement, pour appareiller ainsi tous les hommes, pour sacrifier à des convenances imaginaires leurs années déjà soumises à tant de besoins. Une telle contrainte serait seulement bizarre ou importune, si les hommes étaient mieux unis, et s'ils différaient moins entre eux par l'effet général de leurs usages; mais elle devient funeste lorsque, sous les dehors du repos, on ne peut prévenir de perpétuelles inimitiés, lorsque les uns, tout intelligence, paraissent n'avoir reçu un corps que pour embarrasser leur ame, et que les autres, tout matière, n'ont une ame que pour imprimer à leur corps un peu de mouvement.

Il serait déraisonnable d'alléguer en faveur du mariage indissoluble un certain accord

entre quelques êtres privilégiés qui firent un choix heureux, et qui ont assez de lumières pour connaître leurs vrais intérêts. Ce n'est pas aux sages seulement qu'on destine ce lien, mais à tous les caractères. Sans doute il est à croire qu'avec une humeur équitable et douce, plusieurs personnes parviendront à s'aimer, ou à se supporter long-temps; mais qu'espère-t-on pour toute une multitude qui ne concevra pas même qu'une telle humeur puisse exister et se soutenir? Dans le nombre il se trouvera de bons cœurs, mais pas une tête juste. On dira que la bonté du cœur suffit, et cette assertion n'aura rien qui surprenne; ils doivent approuver le mariage indissoluble ceux qui connaissent si bien les hommes (42). Communément on l'approuve, ou plutôt on croit l'approuver; une habitude invétérée déguise ainsi la nature des choses. Et néanmoins lorsque les suites des meilleurs penchans doivent dégénérer, si ce n'est par exception, en une perpétuelle servitude, qu'y a-t-il de douteux dans l'esprit, dans l'objet des institutions. Le législateur ne dit-il pas assez haut que l'on se joue de la destinée des individus, qu'elle ne sera comptée pour rien, et qu'on ne voit dans les hommes que des fractions numériques bonnes à multiplier pour les travaux ou pour les contributions? Alors les peuples semblent abusés, mais ils n'oublient pas entièrement d'autres convenances dont le sentiment renaît

dans chacun de nous. Une secrète opposition affaiblit des lois trop exigeantes, et le temps arrive où les maximes licencieuses ont aussi pour elles la force de la coutume. On échappe en souriant à ce qu'on mépriserait sans même y avoir réfléchi; on élude ce qu'on affecte d'adopter, et tout devient illégal ou arbitraire.

L'indissolubilité de l'union a pour prétexte l'avantage moral d'une règle inflexible, d'une sorte de pureté dont on exagère l'importance. Il faudrait du moins que l'ordre pût être accompli dans ce système, et que ces rigueurs, sans être nécessaires, fussent admirables. Bien qu'il convînt même alors de se borner à conseiller une si grande perfection, au lieu de l'exiger, ce serait pourtant avec quelque raison qu'elle séduirait les hommes droits; mais il est certain que ce prétexte manque aux partisans du mariage irrévocable, et que la régularité absolue était même abandonnée des casuistes. La satisfaction entière et volontaire des sens ne doit être regardée comme tout-à-fait régulière que si, l'union étant d'ailleurs consacrée, on a l'intention, ainsi que l'espoir de remplir actuellement, par la procréation, les fins naturelles et légales de cette jouissance. Peut-être le sage aimerait-il à s'imposer une loi semblable dès la première jeunesse. Mais dans le mariage, tel que le suppose même le rigorisme, beaucoup de momens d'union appartiennent uniquement à l'appétit

sensuel; autant valait ne pas assujettir, d'après de mystiques subtilités, un très-grand nombre de personnes à n'approcher que d'un seul individu pendant le cours de la vie.

En ne tolérant aucune perspective d'une loyale indépendance, le mariage indissoluble fournit tant de prétextes pour de vrais désordres, qu'on renonce bientôt à lutter contre la corruption produite par l'inflexibilité même de la règle. Mais ce serait une erreur presque aussi grande d'introduire des lois contradictoires, et d'affaiblir les motifs de se marier, tout en consacrant le mariage : dès qu'il existe comme seul lien légal, il convient de le rendre en quelque sorte nécessaire. Il faut se garder de légitimer les enfans dont la naissance n'a pas été régulière; il faut établir à cet égard une différence positive, pour les deux sexes, entre une conduite qu'on punirait s'il était possible, et une conduite exacte dans le sens des principes politiquement reconnus.

Lorsque, par des dispositions contradictoires, il est permis légalement d'éluder les lois les plus positives, ceux qui ont eu des mœurs irréprochables ne trouvent point le prix de leurs sacrifices, et il en résulte dans l'opinion une incertitude qui conduit au mépris des véritables devoirs. Si le mariage n'offre plus d'avantages formels, il n'en restera que les inconvéniens, et comme on ne le désirera plus, on l'évitera bientôt.

Ce n'est pas qu'il convienne en tous lieux de faire observer scrupuleusement chaque loi non abrogée. Si en général les institutions du pays ne supposent pas des mœurs exactes, on peut ne point mettre d'importance à de simples irrégularités; mais décréditer par des modifications imprudentes une loi qui cependant est maintenue, c'est ouvrir une source de désordres. Le gouvernement peut souffrir qu'on néglige de certains réglemens, et quelquefois cette triste condescendance est inévitable. Mais il n'est pas naturel de la proclamer, et il serait dangereux de l'étendre à des objets essentiels; en détruisant ainsi le pouvoir moral des lois, on ne leur laisserait que l'autorité du glaive.

Si au contraire la loi est conséquente, malgré l'affaiblissement général des mœurs, on la suit encore pour ne pas troubler l'ordre apparent, et pour éviter des suites que cette loi condamne. Comme ordinairement la loi, en menaçant, au lieu d'exhorter, s'arme de force, et ne veut pas d'amour, comme elle ne parle que des dehors, et ne connaît que les faits, une soumission raisonnée peut suffire : on n'est point coupable, pourvu qu'on s'interdise ce que la loi n'a jamais toléré.

Dans les lieux où il en est ainsi, les jouissances non légales que ne prohibe aucun engagement particulier, ne sont pas des crimes. Il serait bon toutefois que les liaisons qui ne

sauraient être formellement approuvées n'eussent guère de suites importantes. Quand elles en ont, il est convenable, ou plutôt il est nécessaire, que ces enfans illégitimes restent toujours à part. Sous les autres rapports leur destinée sera la même que celle des individus, aussi estimables, qui composent les rangs inférieurs de la société. Dans ces derniers rangs est-il beaucoup moins d'hommes heureux; la satisfaction, la santé y sont-elles nécessairement plus rares, et nul d'ailleurs n'en peut-il sortir par ses propres moyens? Et s'il était vrai que ces classes laborieuses fussent très-misérables, que pourrait-on en conclure? N'en sera-t-il pas ainsi des autres fils légitimes dont les pères tomberont dans l'indigence? Ou les pauvres ne doivent jamais se marier, ou, dans toutes les classes, on se consolera d'avoir des enfans qui paraissent destinés à la condition des pauvres. Les privations domestiques des fils illégitimes seraient celles de tant d'autres enfans qui deviennent orphelins en bas âge. On a dû rendre le partage des hommes de travail aussi doux qu'il se pût; s'il en est autrement, c'est cela qu'il faut blâmer, et qu'il faut réformer. Cette humble situation ne devient malheureuse que pour celui qui prit dans l'enfance des habitudes toutes contraires, et à qui on offrit alors une brillante perspective. La difficulté se réduirait, ce semble, à empêcher qu'en général un enfant illégitime ne fût élevé

par sa mère (43). Les femmes qui trouveraient cette mesure rigoureuse, ne sauraient pourtant s'en plaindre : il serait en leur pouvoir de s'y soustraire, excepté dans la supposition du viol, circonstance qui n'est pas fréquente dans les pays dont il s'agit, et qui formerait d'ailleurs une juste exception.

Si la loi permet de reconnaître des enfans nés hors du mariage, qu'elle déclare donc que cet engagement civil est conseillé seulement, et n'est pas obligatoire. Il serait absurde que l'enfant illégitime devînt partie de la famille, comme l'enfant né sous les auspices de la loi; ce serait faire en même temps du mariage et une obligation et une vaine cérémonie. Alors les femmes chercheraient encore à se marier, soit pour trouver un appui, soit parce que l'honneur le voudrait; mais quel homme, surtout dans les classes dont l'exemple entraîne bientôt les autres, quel homme aurait la complaisance de se charger d'une famille, et des embarras d'une maison? Si tous les enfans acquéraient les mêmes droits, ce seul changement en exigerait plusieurs autres. La plupart des hommes renonçant à l'union conjugale, les enfans devraient rester à la charge des femmes; or cela ne saurait être aujourd'hui, puisqu'elles sont exemptes des travaux des hommes, et que dès lors elles n'ont guère d'autres ressources indépendantes du mariage, que la faculté d'hériter comme eux.

Le moyen le plus puissant parmi nous, et le seul praticable, sans provoquer l'hypocrisie, palliatif plus funeste que tous les autres écarts, le vrai moyen de maintenir le mariage, ce serait de le faire désirer par les hommes, autant que les femmes le désirent encore. C'est communément pour elles un établissement regardé comme indispensable; il faut aussi, dans le but que nous admettons en ce moment, il faut que cet engagement soit pour les hommes le seul moyen possible d'avoir des fils qui partagent leur sort, qui portent leur nom, qui paraissent suivre leurs desseins.

Est-il un peuple qui ne prît l'heureuse habitude de respecter la loi, si elle se taisait par indulgence en beaucoup d'occasions, et si dans les autres on la voyait assez exacte pour la croire presque inviolable? On ne s'attacherait plus à inventer de continuels subterfuges plus contraires à la morale que la licence même, et que l'audace du vice. Les lois paraîtraient vénérables si elles réunissaient ainsi la douceur et la fermeté. Qu'elles restent inflexibles lorsqu'il s'agit de réprimer l'intention de les enfreindre, mais qu'elles soient pleines de réserve dans leurs dispositions relatives à de simples faiblesses. La vraie justice admet tout ce qui doit plaire aux uns, sans compromettre en aucun temps le repos des autres, et elle reconnaît que la voix du plaisir a aussi quelque chose d'impérieux, ou même de solennel.

N'exigez pas, au nom de l'utilité générale, l'inutile assujettissement des particuliers; ce sont eux qui composent ce public invoqué trop souvent contre lui-même. Il importerait qu'on trouvât dans la loi un moyen de bonheur; pour qu'elle conservât tout son pouvoir il faudrait qu'elle devînt à l'égard du plus grand nombre une chaîne forte, mais légère, que jamais on ne pût, et que presque jamais on ne voulût rompre (*).

(*) Voyez la note quarante-quatrième (du Divorce).

DU MARIAGE

SECONDE PARTIE

(*Considérations particulières.*)

Lorsque les lois consacrent une manière de s'unir, elle devient l'unique perspective voluptueuse que laisse généralement entrevoir le sexe qui désire des garanties : insensiblement l'idée de l'engagement le plus grave se confond avec l'idée si différente d'une simple liaison d'amour. Très-souvent alors on se marie sans autre dessein que de céder à ses désirs après quelques formalités; on perd de vue qu'il ne sera pas permis de se séparer quand ce goût cessera. Comment viendra-t-il à l'esprit d'un homme dénué d'expérience ou de réflexion, qu'une fantaisie qui l'entraîne doive avoir un terme, et à quel homme une femme permettra-t-elle d'y songer? Cependant cette promesse si étendue, cet acte décisif devrait concilier beaucoup d'autres intérêts. Avant de se lier sans retour, ceux qui vont prononcer ces vœux feraient bien d'examiner plus encore si

par la suite ils seront facilement amis, que si le plaisir d'être amans aujourd'hui leur semble au-dessus de tout. On se hâte de prendre pour une sorte d'inspiration quelques apparences d'un penchant indomptable; il serait plus juste de les considérer comme suspectes, et de craindre qu'elles ne résultent seulement de la fermentation des désirs actuels. Dans le cours ordinaire des choses, cette prétendue sympathie ne produira que l'enchantement des premiers jours, ou peut-être la satisfaction de quelques mois : il faudrait au repos de la vie des fondemens plus sûrs.

Il n'est point sage d'attendre pour faire un choix qu'on éprouve une forte passion, ou de regarder comme les meilleurs mariages ceux que pour ainsi dire l'amour n'a pas permis d'éviter. Quand on est subjugué par une inclination qui paraît encore dans toute sa force, sans doute c'est un obstacle pour contracter d'autres liens; mais l'union légale qui satisferait ce violent désir donnerait-elle ensuite le bonheur? Les promesses illimitées ont quelque chose de menaçant; elles deviendront fatales par cela seul qu'elles ne sauraient être remplies. Nous verrons avec impatience combien était chimérique ce que nous espérions, et la réalité qui nous condamnera aux regrets fera naître un mécontentement insurmontable. Il est vrai, les grandes illusions suspendent d'abord la tristesse; mais, après

l'avoir ainsi tenue en réserve, elles la laisseront, changée en une noire vapeur, se répandre sur des années qui auraient pu rester plus douces.

Après avoir aimé éperdument, que de femmes, que d'hommes s'abusent dans le sens contraire ! Ils ne connaissent point de modération; dès que la froideur peut les atteindre ils s'y livrent sans défense, et, parce qu'ils apprirent trop tard que rien n'est parfait, ils méprisent ce qu'ils chériraient encore s'ils ne s'étaient pas flattés d'être séduits constamment. Ils s'abandonnent à une humeur chagrine avant les années stériles, et dans l'âge même où ils pourraient réunir toutes les forces de l'ame : inhabiles à posséder les vrais biens, devenus insensibles à la beauté de tant de choses, fatigués d'eux-mêmes, et lassant ce qui les entoure, ils ne savent plus que détester une existence appauvrie par leur ancienne avidité, par les premiers écarts d'une imagination qu'ils croyaient inépuisable.

Non-seulement l'expérience ne permet guère d'ignorer que la passion n'est point nécessaire dans l'union domestique; mais on doit comprendre que tout sentiment extrême y serait déplacé, ou même y deviendrait nuisible, et que les sévères convenances du mariage admettent difficilement ces transports capricieux. On éprouvera presque toujours que s'il est bon de se plaire de part et d'autre, ou indispensable de ne pas se déplaire; que s'il est

très-bon, en s'épousant, de voir qu'on pourra long-temps s'aimer en paix, il est à propos de ne pas s'aimer d'abord avec véhémence (45). Ni les relations nombreuses qu'établit le mariage, ni la faiblesse de nos organes, ni l'instabilité de nos sensations, ne permettent que le prestige se soutienne, excepté dans des circonstances très-particulières. Il est d'usage de jurer la perpétuité de la passion; mais trop souvent un certain éloignement mutuel en deviendra la seule conséquence, et même ce sera beaucoup si on ne se hâte point de chercher ailleurs quelque objet plus capable de réaliser des espérances que rien ne réalisera.

Ces remarques ne tendent nullement à exclure de la vie conjugale les sentimens profonds, très-peu connus au milieu des villes, les inclinations irremédiables, pour ainsi dire, que ne comprendraient pas même les hommes livrés aux passions ordinaires. Si un penchant très-vif paraît une raison de ne pas s'engager pour l'avenir, l'attachement que de certains événemens ont rendu invincible doit en être une pour ne se séparer jamais. Héloïse, au douzième siècle, aimait fortement, et ne voulait pas se marier. Elle pouvait avoir tort à d'autres égards; mais c'était avec raison qu'elle apercevait une espèce d'incompatibilité entre sa passion et des engagemens plus graves. Au contraire, ce qu'il y avait de passionné à l'Ile-de-France, dans l'attachement

de Paul pour Virginie, n'aurait pas empêché que leur union ne fût très-douce jusque dans leur vieillesse, après avoir été nécessaire en quelque sorte : c'est aux habitudes des solitaires que se rattachent surtout ces affections invariables.

La plupart de ceux qui veulent s'épouser par ce seul motif que la passion les y engage, sont apparemment d'un caractère à se prévenir ainsi d'un goût subit. Pour que cette union soit troublée amèrement, il suffira que l'un des deux époux se voie saisi d'une passion nouvelle qu'il croira indomptable, et tous deux doivent s'y attendre, puisqu'ils sont d'humeur à ne lutter que faiblement contre cet inconvénient de leur organisation. Les probabilités d'un heureux mariage sont beaucoup plus fortes en faveur de ceux qui n'admettent qu'un attachement conciliable avec la prudence. Une affection justifiée en grande partie par les qualités morales, une affection douce, mais non exempte de retenue, pourra se prolonger jusque vers le temps où on ne désirera pas même de la remplacer.

Dans la première jeunesse on a ordinairement et trop d'espoir, et trop d'impétuosité pour juger de toutes les convenances du ma riage. Il en est qu'on peut sentir vivemen alors; mais on paraît ne se faire aucune idé des autres, et on oublie trop que ce lien n'es pas un simple rapport d'amour, un libre mou-

vement du cœur et des sens. A la vérité, si on se mariait pour peu de temps, et sans rien stipuler sur les intérêts des familles, la passion une fois admise dans l'ordre moral, on ferait bien de l'écouter en ceci : mais il en est autrement, et le mariage devient un assujettissement universel.

Le mariage indissoluble est un engagement très-hardi, très-périlleux. Il n'est pas surprenant qu'on y cherche du moins des avantages rarement illusoires. Si, par exemple, une femme se décide à porter le nom d'un homme qui ait de la naissance, elle sait exactement ce qu'elle préfère; mais lorsqu'on se flatte d'apprécier l'amabilité seule, on se décide presque toujours d'après des conjectures. Vous ne connaissez pas même cette beauté, ces graces que, selon vous, nulle autre femme n'aura jamais : vous les devinez peut-être, mais vous n'avez vu que les traits du visage, ou l'agrément de certains mouvemens ordinaires. Vous prétendez ne considérer que la personne; mais avouez qu'à plusieurs égards vous épouserez une inconnue (46). Cependant, les qualités morales, et même les graces extérieures restant au-dessus de la naissance, ou de tout ce qu'il y a de superflu dans les dons de la fortune, et les convenances du caractère étant les seules qui puissent vraiment donner le bonheur, on les préfère avec raison quand on se persuade qu'on les rencontre en effet, quand on se croit

seul privilégié dans une multitude : quelque nombreuses que soient les chances contraires, il est naturel d'aspirer noblement, ou témérairement, à ce qu'il y a de plus précieux.

Malgré les choix irréfléchis de presque tous ceux qui se marient de bonne heure, ce serait pis encore si la seule volonté des parens concluait les mariages; la chaîne rivée pour toujours le serait avec moins d'étourderie, mais avec plus d'injustice. A tout âge on resterait soumis aux décisions d'une autorité qui depuis long-temps aurait cessé d'être. Un père n'est le maître de ses enfans que pour leur intérêt; il ne lui appartient de les diriger que jusqu'au moment où ils doivent recevoir toute la liberté que l'ordre social comporte. Un père n'a point d'autorité réelle pour marier ses fils; il abuse de son ascendant s'il veut faire plus que de différer tout engagement dont il reconnaîtrait l'imprudence. On peut observer aussi que, surtout dans les lieux où le mariage ne saurait se dissoudre, il ne devrait pas être permis de se marier avant l'émancipation, ou même sans qu'un temps écoulé dans l'exercice des droits qui commencent à cette époque, eût donné un certain degré de maturité au jugement. Tel homme doit suivre en cela, mais librement, l'opinion de ses parens, et tel autre, devenu majeur, peut n'écouter que lui-même. On fait bien quelquefois de calculer les avantages les plus visibles; on fait mieux encore de préférer

les qualités de l'ame, quand réellement on les a devinées, quand on peut être convaincu de la stabilité des principes de conduite.

On jugerait mal des considérations auxquelles on doit particulièrement s'arrêter, on connaîtrait mal par rapport à soi les autres hommes, si on ne se connaissait pas bien soi-même. Il conviendrait aussi de réfléchir sur ce qu'un homme et une femme auront à faire quand il se présentera quelqu'une de ces difficultés qu'on ne doit pas se dissimuler avant le mariage, de peur d'être ensuite tout-à-fait incapable de les surmonter. Il ne faut pas craindre de le redire, tant que l'on fera des vœux perpétuels, à l'imitation des siècles d'ignorance, et qu'au lieu d'aspirer seulement à la durée du mariage, on sera réduit à la subir, ce lien, très-redoutable dès lors, le sera surtout pour la jeunesse, que ne sauraient assez éclairer sur l'opposition des caractères les indices de quelques penchans formés récemment ou par hasard.

S'il était moins rare que des époux restassent tout occupés de leur ancien amour, ces exceptions, en se multipliant même, justifieraient mal la passion. De tels couples seront-ils ce qu'ils devraient être? Ils n'ont point le paradis sur la terre, conformément à la supposition de Jean-Jacques; mais si, durant cette vaine attente, leur passion les préoccupe, l'objet du mariage est mal rempli. Au lieu de

surveiller assiduement l'éducation de leurs fils, au lieu de se perfectionner eux-mêmes, en rectifiant d'un commun accord leurs idées, ou leurs inclinations, ces chefs de famille entretiennent ce qu'il y a de puéril dans la vivacité de leurs sentimens, et, comme le dit aussi Jean-Jacques, la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ainsi les liens de l'amour et du mariage, pris tous les deux dans leur force, paraissent incompatibles à Jean-Jacques lui-même. Ne vaudrait-il pas mieux, dès le principe, se considérer comme des amis qui entrent dans l'âge des choses sérieuses, et qui auront à perpétuer l'un pour l'autre, ou à préparer pour leurs enfans les vraies douceurs de la vie?

C'est une imprudence peut-être de commencer ces longues années avec tout le dévouement d'une affection extrême; divers obstacles empêcheront bientôt de continuer ce qui aura été possible durant quelques semaines. Il résulte de cette remarque que les mariages les plus heureux seront très-rarement ceux que la passion aura décidés. Nécessairement une impulsion trop vive se ralentira, et le mécontentement s'établira au fond du cœur, avant que de part et d'autre on ait cessé de faire ce qui suffirait si on n'avait annoncé rien de plus. Le terme même du faible bonheur dont on jouira encore se trouvera indiqué par ce premier changement, et pour que ce terme arrive bien-

tôt, ne sera-ce pas assez qu'on le prévoie avec tant de vraisemblance?

Retrancher du mariage la passion de l'amour, ce serait, il est vrai, interdire cette passion à beaucoup de femmes incapables de se permettre rien d'irrégulier; mais ce ne serait pas priver de cette ardente union des cœurs les femmes plus que les hommes. Si elles cessent d'admettre des penchans pleins d'illusion, il faudra bien aussi que les hommes cessent d'adorer, à moins qu'ils n'adorent des femmes imaginaires, comme l'ont fait des poètes aussi conséquens, ce semble, que tous les amans auxquels il faut un amour aveugle. On doit observer de plus que les passions indomptées sont presque toujours funestes à ceux qui les éprouvent, aux femmes non moins qu'aux hommes. Les maximes qui prémunissent contre la passion ne tendent pas à retrancher du mariage ce que l'amour a de plus désirable; évitons seulement d'expier un jour de douce ivresse par des années de repentir, et peut-être d'inimitié.

On se promettra, en formant cette union, de n'avoir jamais de procédés contraires à l'affection mutuelle; mais on ne jurera pas de rester toujours en proie à cette ardeur, à ce vertige dont le lien conjugal n'exige point la constance, et qui pourraient lui manquer toujours, sans qu'il fût moins positif, moins sacré, moins favorable au bonheur. Faire

consister la force du mariage dans la perspective d'un amour mutuel et passionné, ce serait méconnaître l'esprit même de cette institution. Ce que le sort ne produit, ou ne permet que très-rarement, ne peut pas être la condition d'un contrat proposé à tout le monde. Déférence ou protection, prévenances mutuelles, concours des volontés pour l'avantage des enfans, libres rapports, et confiance domestique, voilà ce qui est inséparable de l'idée de l'union prolongée, de l'union obligatoire, et il faut y joindre ordinairement l'exclusion de tout autre lien d'amour, de toute autre jouissance des sexes.

On fait aussi de vains raisonnemens contre la fidélité dans le mariage. On demande s'il n'est pas téméraire de promettre la durée d'un sentiment sur lequel la volonté n'a qu'un pouvoir indirect. En effet, cela serait déraisonnable, et ce n'est pas cet engagement qu'il convient de prendre. La vraie fidélité est surtout négative. Un homme se décide à considérer toutes les autres femmes comme lui étant interdites, comme n'existant pas en quelque sorte; alors ses désirs se rapporteront toujours à la sienne, et vraisemblablement elle lui plaira. Si la force de cette promesse est bien sentie, l'union pourra être presque aussi douce qu'elle le deviendrait dans des lieux déserts. Cependant, puisque ces époux demeurent au contraire parmi les hommes, un amour illégi-

time pourra troubler leur union; mais si leurs principes sont inébranlables, ce péril durera peu, et leur propre intérêt combattra des sentimens dont ils n'auront rien à espérer. C'est ainsi qu'une première intention réelle de tenir ses promesses, suffirait souvent pour les rendre heureuses, et que le désir naîtrait de l'exclusion de toute autre jouissance. Supposons douze hommes qui aient résolu de ne jamais s'attacher aux femmes des autres, à peine en verra-t-on trois ou quatre à qui les leurs soient indifférentes. De douze personnes qui dans le sexe le plus retenu auront pris une résolution semblable, peut-être ne s'en trouvera-t-il pas deux à qui leurs maris déplaisent long-temps. Observons toutefois que les effets probables d'une telle contrainte ne justifient nullement l'indissolubilité du mariage; que le plaisir, bien qu'il doive paraître une occasion de rapprochement, n'est pas tellement nécessaire aux sens, qu'on ne puisse le négliger, ou l'abandonner au milieu de l'opposition des humeurs, des goûts, des principes; que d'ailleurs cette résolution de fidélité ne sera pas efficace si elle n'est pas mutuelle; qu'enfin si l'un des époux ne l'a pas prise sincèrement, ou n'y persiste pas, on ne saurait dire pourquoi l'autre resterait embarrassé dans des chaînes stériles et pesantes.

Les convenances qui, avant qu'on essaie de la vie domestique, déterminent ou font désirer

l'intimité de l'amour, reposent sur des qualités d'un autre ordre que l'analogie des caractères, ou une flexibilité d'idées nécessaire pour concilier ensuite tous les intérêts et toutes les prétentions. Généralement ceux qui se préparent au mariage se connaissent fort mal; quand ils s'observent, ils ne le font que dans une manière de vivre très-différente des habitudes qu'ils vont contracter, de sorte que cette première épreuve ne donne que de faux résultats pour la seconde qu'ils subiront trop tard.

Ce ne sont pas les vices seulement qui s'opposent au bonheur dans la vie conjugale. Lorsqu'on paraît avoir fait un bon choix, on n'est pas encore à l'abri des événemens qui peuvent amener l'indifférence. Pour vivre convenablement ensemble, il ne suffit pas de réunir des mœurs, de la bonté, des vertus; il ne suffit pas même d'avoir un esprit sage, et de sentir la valeur des qualités mutuelles. Souvent ceux qui ont résolu de se soumettre à l'ordre, prétendent l'obtenir par des voies peu conformes à la raison, et quelquefois aussi la société de personnes irréprochables est pleine de tristesse. D'autres veulent conjointement opérer le bien, mais ils ne le veulent pas de la même manière. Si l'un d'eux s'aveugle moins, que fera-t-il? On corrigerait plus aisément de grands défauts, des défauts inexcusables; mais comment se promettre le terme d'un mal

dont il faut en quelque sorte respecter le principe, et quels moyens emploierons-nous si on nous obsède avec amitié, avec sang-froid, avec la douceur que donnent des motifs honnêtes, avec la constance de gens simples qui agissent par une sorte de nécessité?

Ce qui serait indispensable pour n'avoir pas à craindre un lien si étroit, ce serait une sorte de conformité dans les fins qu'on se propose. Il n'est pas nécessaire, et ceci est un principe dont l'oubli a fait beaucoup de malheureux, il n'est pas même toujours bon que les goûts paraissent absolument semblables, mais on a besoin d'une même manière de concevoir l'ordre, ou de sentir les suites des choses, et les avantages de la vie domestique. En vain vous désireriez sincèrement l'harmonie; si vous ne vous en faites pas tous deux à peu près la même idée, vous n'obtiendrez pas même la paix, et vous croirez votre humeur justifiée parce que votre intention sera irréprochable. Pour choisir l'ami auquel il faudra laisser prendre tant d'influence, tant d'autorité sur le reste de vos jours, examinez surtout s'il préfère en général les choses accoutumées aux choses nouvelles, ou une amitié sûre à une amitié complaisante, s'il sait s'abstenir de juger les hommes sans égard pour ces difficultés de situation qui s'opposent souvent à ce que leur conduite devienne un sûr indice de leurs inclinations réelles, si enfin il a dans

l'esprit, dans la volonté, dans le tempérament, cette activité soutenue qui diffère de l'agitation comme de la paresse, et qui est féconde en ressources au milieu des langueurs ou des nécessités de la vie domestique.

En proscrivant la polygamie, en établissant pour le mariage une sorte d'unité convenable dans nos régions, on a supposé que cette régularité excluait plusieurs engagemens successifs. C'est une suite du système dans lequel on s'attachait à persuader à la multitude de tout risquer et de tout sacrifier. On voulait une règle perpétuelle pour l'emploi de nos facultés qu'un demi-siècle détruira; on voulait que notre cœur eût la patience d'un cœur qui ne devrait s'éteindre que dans un autre âge du monde. Mais lorsque le mariage devient un asservissement sans terme, que penser de la légèreté qui le fait contracter comme on se déciderait pour une simple partie de plaisir?

On n'a pas cru que ce fût assez d'interdire le divorce; on a été jusqu'à prétendre que le lien n'était pas réellement dissous par la mort d'un des associés. On est disposé même à regarder comme un mauvais père un homme qui se remarie quoiqu'il lui reste des enfans. Cependant nul ne l'aurait blâmé si son premier mariage lui avait procuré des héritiers nouveaux qui eussent également diminué les espérances des aînés. Est-il impossible d'ailleurs que ceux-ci aient quelque avantage à attendre du

parti auquel leur père s'arrête? Mais on aime ces sortes de règles générales, sans remarquer que l'application à des faits particuliers n'en peut être juste qu'accidentellement, et qu'ainsi toute maxime de ce genre est nulle dans une acception plus étendue.

Non-seulement, parmi nous, le mariage doit être perpétuel, mais beaucoup de femmes voudraient qu'il fût décidé presque uniquement dans l'intérêt de l'affection la moins durable. Cependant n'est-ce point parce que le sentiment de l'amour est fugitif que la fidélité est prescrite? Tant que l'amour subsiste, on rejette naturellement ce qu'il n'embellirait pas, et on est fidèle sans l'avoir promis. N'est-il plus, au contraire; la fidélité ne peut pas être réclamée en son nom. Mais une fidèle abstinence devient obligatoire dans des conventions relatives seulement à la possession, dans celles qui font partie du mariage, et qu'on a tort de confondre avec les libres engagemens de l'amour passionné. Il n'y a point d'accord à cet égard entre l'opinion et la loi. L'opinion, du moins celle dont les femmes sont les arbitres, exige presque qu'on ne se marie qu'avec passion; mais le mariage légal est si loin de dépendre de la passion, ou même du simple sentiment de l'amour, qu'on reste marié quand l'indifférence survient, et que la loi ne songe pas même à séparer les époux dans l'âge où ils ne peuvent plus s'aimer avec entraînement.

Cette idée si fausse que le mariage est surtout un moyen de rendre honnête une liaison sensuelle, conduit à oublier toute l'importance de cet engagement. On le prend alors avec précipitation, et la raison n'y a plus de part. Les rencontres favorables semblent-elles incertaines, tardives, ou difficiles, l'impatience trouve des prétextes de tout genre, et elle va jusqu'à faire naître des caprices de générosité. Si on ne s'abuse pas, du moins on se laisse diriger; complaisant lorsqu'il faudrait être circonspect, on s'expose par des condescendances irréfléchies à de longs regrets, et des motifs passagers font prendre des résolutions irrévocables.

Lorsqu'une femme cherche à opposer d'agréables perspectives à la contrainte dont elle est fatiguée, son imagination lui peint le jour du mariage comme le moment de la délivrance, et comme un pas décisif dans des voies heureuses. Son éducation avait donné cette direction à ses vœux, avant même que le besoin d'être admirée, le pressentiment du plaisir, et l'inquiétude des sens lui fissent regarder un succès en amour comme un triomphe nécessaire. L'idée vague du mariage se composant, pour les deux sexes, de tout ce qu'il a fallu d'abord leur interdire, cette mystérieuse attente, que chaque jour doit embellir en la prolongeant, peut subjuguer les diverses facultés de l'esprit; mais, après ce mouvement extraor-

dinaire, on se retrouve où on était auparavant. Après cet instant mémorable, les heures diffèrent peu de toutes les heures passées, si ce n'est en ce qu'elles sont chargées de nouvelles sollicitudes que la précipitation excitée par de beaux rêves, avait empêché d'entrevoir : alors l'image de la félicité s'éloigne, ou s'obscurcit, et l'ame dénuée de bonheur, n'a plus d'autre force que d'achever patiemment son travail sur la terre.

Plusieurs femmes attendent ces chaînes avec un empressement que n'expliquerait pas la seule intention d'assurer leur sort. Elles y sont portées, dira-t-on, par un désir que la délicatesse même doit fortifier, par celui des jouissances permises. Mais il faudrait observer que souvent le besoin de choisir un maître en quelque sorte, n'y a pas moins de part que celui de retenir auprès d'elles un ami. N'oublions pas que les divers modes dont notre organisation sera susceptible, soit que nous suivions nos penchans ordinaires, soit que nous nous conformions aux circonstances, ou même que nous cédions au malheur, que ces divers modes trouveront dans l'aptitude de nos organes, des moyens déjà préparés. Il n'est pas de mouvement qu'on ne fasse volontiers dans l'âge des essais, ou d'attitude qu'on ne prenne quelquefois au milieu des jeux; nous pouvons aussi nous accommoder, du moins en quelque manière, de toutes les situa-

tions morales, parce que nous sommes avides d'incidens propres à exercer notre adresse ou notre prudence. Sans liberté, l'individu n'aurait pas une vie assez particulière; mais la sujétion lui convenant aussi pour qu'il ne reste pas étranger dans le monde, ces deux besoins se balanceront, dans des proportions très-différentes selon les habitudes ou les âges, et plus encore selon les sexes et les caractères. Comme notre ame est plus calme quand elle a résolu de se mettre d'accord avec les choses par un sage consentement, elle peut aussi trouver du repos dans une dépendance portée un peu loin, dans un certain degré d'assujettissement aux volontés humaines (47). La femme est particulièrement disposée à cet abandon qui pourra ne consister que dans les dehors; elle admet un joug, afin de se ménager, dans une sorte de mollesse et d'insouciance, les ressources d'une autorité lente, mais industrieuse. Le penchant des femmes ordinaires les porte bien moins à commander directement qu'à se donner un maître, et à le subjuguer. Cette apparente résignation les délivre de toute responsabilité extérieure, sans les priver de l'empire, et c'est pour régner sur les choses qu'elles dépendent de l'homme. Elles se forment ainsi une sphère d'activité où elles exercent une sorte de pouvoir très-séduisant pour une imagination que les détails agitent; cette puissance moins visible, mais

moins orageuse, qu'elles s'attribuent devient le dédommagement le plus analogue à leurs inclinations.

La force des engagemens est la même pour les deux sexes dans les relations étrangères à l'amour. Dans l'amour même, il en peut être ainsi quant aux personnes qui n'ont pas contracté une alliance légale; mais, dans le mariage, la foi promise avec solennité sera particulièrement pour la femme le premier des devoirs. Inexcusables comme les fautes des femmes, les torts des hommes n'excitent pas pourtant la même indignation, parce que ces infidélités, si on en excepte quelques circonstances particulières, ont des suites beaucoup moins graves. La naissance irrégulière des enfans n'est pas le seul motif de cette distinction. Lors même que l'enfant adultérin cesse de vivre dès les premiers jours, sa mère s'est trouvée près d'une année dans une situation qui ne lui rappelait pas ses liens véritables; cela seul pourra les affaiblir à jamais. Elle prend d'ailleurs l'habitude de la dissimulation à l'égard de celui qui devrait être exclusivement son ami : ainsi exercée dans l'art de tromper, que conservera-t-elle d'honnête et d'estimable?

Si même la stérilité de la femme était certaine, ses fautes pourraient encore avoir des conséquences que celles de l'homme ne font pas craindre en général. La plupart des hom-

mes n'écoutent de nouveaux penchans que par intervalles, parce que d'autres desseins les assujettissent; mais les mouvemens du cœur ou de l'imagination paraissent l'unique affaire de beaucoup de femmes, et elles semblent s'attacher sans réserve, pour un certain temps, à celui qu'elles consentent à recevoir dans leurs bras. Leurs dispositions naturelles, ou leurs habitudes ne les ayant pas entraînées à regarder cet abandon comme un acte sans conséquence, la possession, loin de diminuer leurs désirs, les attache plus fortement. Au contraire elle devient le terme des vœux de beaucoup d'hommes; chez eux un refroidissement sensible peut survenir tout à coup, et les surprendre eux-mêmes. Dans la pensée d'un grand nombre de femmes le premier pas décisif est le commencement d'une liaison suivie, et le gage des plaisirs futurs; chargées d'une responsabilité particulière, elles aiment à considérer comme une sorte d'engagement l'intimité qui les y expose. Souvent chez les hommes, des liens voluptueux ont peu d'influence sur le cours de la vie; mais la plupart des femmes se les interdiraient si elles ne voulaient pas se consacrer, momentanément du moins, à ceux qu'elles préfèrent.

Les femmes surtout doivent sentir la force des devoirs dans tout ce qui appartient à l'amour, puisque c'est pour les femmes qu'il est naturellement et important, et redoutable.

En vain une délicatesse, qui peut-être dégénèrerait en galanterie, a souvent entraîné les hommes à parler du consentement des femmes comme d'une faveur toute gratuite; ce n'est pas ici le lieu de ces sortes de condescendances (48). L'attrait ne peut être que réciproque; les fins de la nature l'indiquent, et à cet égard les femmes n'ont aucun avantage. Quant aux besoins individuels observés indépendamment de la perpétuité de l'espèce, ils sont moins impérieux chez les hommes sous un rapport essentiel, et malgré ce que leur persuaderaient leurs propres inclinations. Une séparation constante serait moins pénible pour ce sexe chez qui la loi commune sera quelquefois éludée, sans acquiescement même, et sans écarts (*).

Cette différence se retrouvera dans les besoins, ou dans les effets de l'imagination. Destinées aux sollicitudes maternelles, les femmes songent sans cesse au pouvoir d'un lien dans lequel beaucoup d'hommes ne cherchent qu'un amusement plus ou moins prolongé. Mais si les femmes sont plus occupées de l'amour, s'il se montre en quelque sorte dans tous leurs mouvemens, s'il règne dans leurs regards en présence même de ceux qu'elles ne voudront pas aimer, s'il donne à leurs gestes une grace toujours nouvelle, et à leur sourire, ou à leur

(*) Voyez aussi page 35.

voix, un agrément inexprimable, si elles vivent pour l'amour, tandis que beaucoup d'hommes croient s'oublier quand ils lui obéissent, ne devraient-ils pas reconnaître qu'on est souvent coupable envers les femmes en ne leur causant même que des peines passagères, et que pour elles ces contrariétés auront une amertume qu'un homme ressentirait moins dans des occasions aussi fâcheuses en apparence?

Cependant comme les lois du mouvement dans l'ordre général paraissent surtout produire une sorte de balancement, une suite de compensations diverses, les femmes, mieux inspirées peut-être que l'homme dans leurs affections, n'auront pas toujours, malgré ce tact, une conduite plus morale. Quelquefois leur pensée est faible, de sorte que si on parvient à ébranler leurs principes on les renverse. La plupart d'entre elles suivent bien plus l'impulsion ordinaire produite dès longtemps par la raison générale, que leur propre raison dont les conseils seraient mieux appropriés aux circonstances. Et ce sera pis encore si après avoir vécu raisonnablement, on s'imagine, d'après cela seul, être en état de raisonner soi-même, ce qui pourtant suppose d'autres dispositions, et des facultés très-différentes.

Si le plaisir est l'objet des amans, un lien plus difficile à bien comprendre unit une femme à son mari. Les amans paraissent

des heureux ; ils se cherchent avec une vivacité gracieuse, dans les heures de la joie, tandis que trop souvent le mari et la femme sont des infortunés réduits à se soutenir l'un l'autre, ou chez qui des intérêts dissemblables, se multipliant tous les jours, interrompent les communications du cœur. Les rapports les plus séduisans s'établissent entre ceux qui n'ont d'autre dessein que de se plaire, mais les discordances se feront sentir lorsqu'ils partageront les soins de la vie. Surchargés d'affaires, ils ne trouveront que dans des momens assez rares une partie des illusions qui d'abord entretenaient l'amour. Quand un mari comparé superficiellement à un étranger, semble avoir autant de qualités aimables, c'est une preuve qu'il en a beaucoup plus. Si sa femme est plus spirituelle, plus vive que raisonnable, plusieurs difficultés sont réunies contre lui ; chef, ami, époux et père, il doit combiner ce qu'exigeront tous ses devoirs, et loin de se livrer à des sensations aveugles, souvent il sacrifiera le présent à l'avenir. Il faudrait que dans sa condescendance il s'occupât de choses futiles, et qu'il retînt pourtant l'autorité ; qu'il fût affectueux malgré les travaux et la tristesse, ou d'une heureuse humeur au milieu des inquiétudes ; qu'il plût toujours, en blâmant quelquefois, et que sans oublier enfin son rôle un peu sévère, il se rendît le centre des intérêts les plus frivoles. Il semble donc naturel qu'une

femme qui fait peu d'usage de sa raison nourrisse des préventions contre son mari. A moins qu'il ne soit visiblement supérieur aux autres hommes qu'elle rencontre, il ne lui paraît pas même leur égal. Avec des dispositions contraires, ou en se rappelant que toute nouvelle progression des sentimens a quelque attrait indépendant du mérite personnel, non-seulement on jouirait plus long-temps de l'union, mais on s'éloignerait moins de la justice. Le soin d'être agréable ne pouvant pas occuper fortement un homme livré à de plus pressantes sollicitudes, un mari ne saurait guère se montrer aussi aimable que des étrangers : sa situation est presque toujours si différente, que les mêmes procédés l'exposeraient au ridicule. Malheur néanmoins aux maris assez maladroits, ou assez ineptes, pour ne pas inspirer bientôt de la considération à leurs femmes, pour peu qu'elles en méritent elles-mêmes !

Les mariages où l'incompatibilité d'humeur se rencontre sans doute le plus rarement, sont ceux que contractent, comme le voulurent plusieurs anciens, des hommes de trente à quarante ans, avec des femmes de vingt, de vingt-cinq, de vingt-sept ans. Les époux ont alors quelque véritable connaissance de leurs inclinations. Se fussent-ils même observés avant le jour décisif, aussi mal qu'on s'observe quand on se marie dans la première jeunesse, comme leurs goûts changeront

moins, ils voient, dès les premiers temps l'intimité, quels sacrifices chacun peut fa pour que les volontés deviennent semblab Cette sorte de conciliation doit avoir lieu plus tôt possible, afin de prévenir les causes refroidissement. L'indulgence qu'un tel pro exige est beaucoup plus facile au moment les cœurs étant très-occupés encore de l'aff tion qui les rapproche, les habitudes de la miliarité n'ont pu devenir de part et d'au conformes à des vues trop personnelles.

Dans une contrée où les mœurs serai parfaitement d'accord avec les institutio une loi expresse pourrait différer le maria des hommes durant une partie de leur je nesse. En tout pays du moins, lorsque le m riage est indissoluble, il convient qu' homme soit plus âgé que sa femme. Si mê la femme avait quinze ans de moins, la disp portion ne serait pas aussi forte que s' étaient tous deux également jeunes. On oub trop dans la société, combien de motifs jus fient ces remarques; ceux qui se hâtent cela de se conformer à des idées préférabl dans une idylle, ne songent pas à ce que l jeunes personnes du sexe qu'ils flattent pens ront elles-mêmes, quelques années plus tar quand elles cesseront de n'attribuer qu'à saison qui suit l'adolescence tous les avantag de la vie.

Lorsqu'on peut s'entendre en un sens,

que rien n'arrête plus la femme à qui on propose un mariage, il faut que l'homme examine bien s'il peut en effet s'enchaîner. Non-seulement il doit connaître à peu près ses propres desseins, et savoir quelle carrière il suivra, quels lieux il habitera, mais puisque étant destiné aux travaux, il est chargé de l'autorité, ne faut-il pas aussi que sa femme ait pour lui quelque déférence, et que par conséquent il jouisse déjà d'une certaine considération dans le monde. S'ils étaient du même âge, la femme dont la raison et le caractère se forment plus tôt, prétendrait obtenir un ascendant auquel s'oppose l'ordre généralement établi, un ascendant contraire à la nature des choses sous d'autres rapports, et qui en suscitant de nombreuses disputes avilirait le chef de la famille.

Dans nos villes, et parmi ceux qui n'appartiennent point aux dernières classes, il paraît bon que l'homme se marie vers l'âge de trente ans, et que la femme ait environ dix ans de moins. La nature même justifie cette différence qui est généralement recommandée dans le plus grand empire de l'Asie. Considère-t-on dans le mariage la procréation des enfans? A cet égard, le terme auquel la femme arrive à quarante-quatre, ou quarante-cinq ans, dans nos climats, n'est pas aussi décisif chez les hommes, même à cinquante-six ou à soixante ans, surtout s'ils ne l'ont pas avancé par une

mauvaise conduite antérieure. Le mariage suppose-t-il des agrémens physiques suffisans du moins pour des désirs modérés, et pour des besoins réels? Remarquez alors que si on dépouillait tous les individus de ce qui ne fait point partie de leur être, cet examen pourrait inquiéter beaucoup moins la plupart des hommes de cinquante ans, que la plupart des femmes qui seraient nubiles depuis quinze ou dix-huit années.

Une disproportion apparente de dix ou de douze ans ne doit pas être trop grande aux yeux des femmes; elle ne sera pas moins conforme à leurs intérêts qu'à ceux des hommes. Puisque cette union est souvent perpétuelle et qu'on a presque toujours, quand elle commence, l'intention de la faire durer jusqu'au dernier jour, il faut pouvoir espérer d'y trouver à tout âge la paix et les douceurs qui n'interdit pas même la vieillesse. Réservons lui des consolations; il importe de ménager les ressources peu nombreuses d'un temps où les peines sont amères. Lorsque les femmes arrivent au moment le plus fatal pour l'imagination, si leurs maris sont encore dans la force de l'âge, ils rencontreront trop de facilités pour des attachemens peu compatibles avec le bonheur domestique. Ainsi abandonnées précisément lorsqu'elles ne pourront plus avoir elles-mêmes d'autres espérances, elles sentiront qu'elles ont sacrifié des biens

inestimables à l'avantage de se donner a des hommes de moins de vingt-cinq ans, et que cet avantage était faible ou chimérique, puisque, douze ou quinze ans plus tard, on est semblable aux hommes les plus jeunes, quand on ne s'est point hâté d'abuser des forces dont il ne faudrait jamais oublier les bornes. Très-souvent un homme de cinquante ans qui aura su vivre dans la retenue, sera capable de ce qu'il aurait pu faire à trente sans déranger sa santé. Si, parvenu à cinquante ans, il se laisse entraîner à quelque imprudence, ce premier excès sera le même qu'il eût été vingt années auparavant. Il se pourrait toutefois que les suites en fussent plus funestes, comme il est à croire qu'au moyen d'un régime propre à seconder momentanément l'incontinence, on trouverait pendant la jeunesse plus de ressources dans l'extrême fermentation du sang. Mais sans doute il ne s'agit pas des calculs du déréglement, ou d'un délire passionné; toute autre disposition pourra être bonne chez un homme de cinquante ans que n'auront fatigué ni le désordre, ni les travaux, ni les chagrins. A la vérité l'avenir n'est pas le même, et à tous égards, on a en perspective un affaiblissement plus prochain; mais en s'unissant à un jeune homme sait-on s'il sera réellement, dans un autre âge, le mari de sa femme?

Dans les campagnes l'âge du mariage peut être à peu près le même pour les deux sexes.

Le sort du cultivateur est connu dès sa jeunesse, et d'ailleurs il semble avoir besoin de former une nouvelle maison dès le jour où il cesse de faire partie de la maison paternelle. Les inconvéniens auxquels les femmes seront exposées vingt-cinq ans plus tard, dans la vie rurale, ne seront pas très-fréquens parce que, les forces du laboureur seront absorbées soit par la continuité des travaux, soit par un peu d'intempérance. Si, dans la ville, l'homme et la femme avaient l'un vingt-deux ans, et l'autre dix-huit ou vingt, souvent ce serait l'homme qui laisserait voir de l'infériorité, lui qui doit prendre la direction de tous les principaux intérêts de la famille. Mais il n'en est pas précisément de même dans une métairie; ce n'est pas un mal que la femme y règle beaucoup de choses presque inséparables des soins de l'intérieur. Dans les lieux où le luxe rencontre peu de prétextes, les dépenses de l'homme sont plus souvent une occasion de ruine, et demandent plus de surveillance, que les fantaisies de la femme : celle-ci peut entrer en partage de l'autorité avec moins de discrétion.

Le bon sens veut qu'il soit réservé aux hommes de décider chaque question, quand les avis diffèrent trop; mais il le veut plus ou moins expressément selon les différentes manières de vivre. Dans les classes élev convient que l'homme soit visiblement le chef,

et qu'il imprime à tout un premier mouvement. Au dedans la femme donne des ordres, mais elle parle en ministre; même quand elle commande en son propre nom, il faut que sa manière de gérer soit approuvée et sanctionnée. Seulement celui qui est responsable de tout peut céder, et doit négliger, tant que les choses vont bien, un pouvoir qu'il saura reprendre au besoin. Chez les paysans, il n'est pas rare que la femme obtienne beaucoup d'influence, et qu'il y ait en quelque sorte deux maîtres; mais ces tentatives pour une égalité désirable sans doute, seraient ordinairement très-déplacées dans une situation plus brillante, ou moins paisible, au milieu des folies du plaisir, et de tant d'autres causes de division.

Ceux qui voudraient donner aux femmes la même autorité qu'à leurs maris, et les mêmes relations dans le monde, se trompent singulièrement. Ils posent en principe une égalité qui est naturelle, et qu'on peut justement alléguer, mais ils la comprennent mal. Il est à croire que la nature n'a fait nulle part des êtres égaux en tous sens, ou destinés à chercher le bonheur précisément de la même manière. Dans l'espèce humaine, les deux sexes diffèrent essentiellement au physique, et doivent de même différer au moral; ne voit-on pas les femmes éviter de laisser apercevoir un empressement que les hommes annoncent presque toujours? Il n'est pas dans l'ordre

que la femme partage exactement les goûts des hommes, ou qu'elle obtienne la même prépondérance, puisqu'elle a une autre voix, une autre physionomie, d'autres facultés. Veut-on que les femmes s'exercent à percer les baleines, et à dompter les taureaux sauvages?

Que les deux époux se procurent, selon leurs inclinations, la même somme de contentement; voilà ce qu'indique la nature qui, au lieu de produire l'uniformité, multiplie les contrastes, comme les rapports, en maintenant et des oppositions extérieures, et une secrète similitude. Les droits des deux sexes seront toujours également sacrés, mais ils ne sauraient consister dans les mêmes avantages apparens. La femme doit, ainsi que l'homme, aspirer au bonheur, et néanmoins il est indispensable que leur marche soit variée. Pour qu'ils se rencontrent ainsi vers le but, il faut que d'un mutuel accord chacun y arrive par des pentes diverses, en se livrant aux penchans naturels dont la douce opposition est un grand moyen de repos. L'égalité convient à peine entre deux personnes du même sexe : l'égalité parfaite serait le dernier effet d'une vieille, ou d'une mâle amitié. Lorsqu'une telle exception peut avoir lieu, on la trouve sans effort; mais il ne faut pas oublier que l'union est ordinairement une sorte de conciliation des différences, et qu'entre une femme et un homme, rien ne serait moins désirable que de

s'asservir a une fraternité contraire aux lois essentielles du rapprochement des sexes (49).

Dans les lieux même les plus simples, chez des montagnards vivant en république, il ne faudrait pas que les femmes devinssent pour ainsi dire des hommes; mais partout il serait à désirer que les hommes différassent moins entre eux, et les femmes entre elles. Si parmi nous il arrive qu'une femme réunisse plus de lumières, de raison, et de force d'ame que son mari, cette femme pourra gouverner en secret; mais il est inévitable que généralement et légalement, l'autorité, prérogative souvent onéreuse, soit réservée aux hommes.

Cette différence entre les voies du bonheur doit se retrouver partout; elle n'est pas seulement indiquée par les besoins divers des deux sexes, mais généralement par la diversité individuelle des facultés et des penchans. Le but des institutions est de rendre tous les citoyens satisfaits, et non de leur donner en tous points les mêmes avantages. Ils cherchent également le bien-être, mais avec des désirs particuliers. Il convient que les effets intérieurs se ressemblent, mais qu'au dehors, et dans les détails il n'y ait pas une entière uniformité. Si la différence des conditions dans les états florissans est peu conforme au principe social, c'est parce qu'elle est extrême, et que, dépendant d'une sorte de hasard, elle change la diversité en discordance. Il fallait au contraire

rapprocher les hommes, soit afin de donner à toute l'association cet air de famille qui fait la patrie, soit pour prévenir les passions jalouses, et ces jugemens précipités qui portent tant de gens à maudire leur partage envié par tant d'autres. Sous de bonnes institutions, tous les hommes verraient que chacun peut être heureux presque également, et ils le seraient presque tous d'une manière un peu différente, selon leurs inclinations. Le pays où on vivra content sera celui où chaque caractère, au milieu de mœurs fortement déterminées, rencontrera la nuance qui doit lui être propre, et l'habitude à laquelle il pourra se faire sans contrainte. L'union conjugale la plus parfaite suppose aussi la femme et l'homme différens l'un de l'autre, mais constamment occupés de s'entendre en toute chose.

Bien qu'un homme sage néglige presque entièrement les convenances de fortune quand le sort ou sa manière de penser le mettent au-dessus du besoin, elles ont de l'importance dans les engagemens ordinaires. C'est néanmoins à l'homme à fournir le plus pour grossir les ressources communes : si les femmes doivent être agréables, les hommes doivent être utiles. En général ils ne peuvent guère se décider au mariage dans des vues d'intérêt. Il ne saurait y avoir en cela aucune justesse dans les reproches de quelques femmes ; entraînées trop

loin par une prétention qui leur est naturelle, par le désir de voir toutes choses soumises à l'ascendant de la beauté, souvent elles ne seraient pas éloignées d'enjoindre aux hommes d'être entièrement désintéressés. Quant à elles, rarement elles le seront, ou, en stipulant ce qui les concerne, rarement leurs parens se piqueront de le paraître, et on ne saurait demander qu'il n'en fût pas ainsi, puisque le mariage devient pour elles un établissement. Pour l'homme, au contraire, le mariage est une charge; même avant que des enfans surviennent, et même indépendamment de quelque luxe exigé par la seule présence d'une femme, il faut que l'homme renonce en partie à l'aisance dont il jouissait. Il disposait à son gré de son revenu, et partout on le recevait sans réciprocité; maintenant il a une maison, c'est-à-dire que la moitié de la dépense est au profit des étrangers. Si donc les femmes avaient communément autant de bien que les hommes, le mariage serait encore chez ceux-ci un acte de désintéressement; aussi voit-on ceux qui réduisent tout au calcul rester célibataires. Les femmes, dit-on souvent, calculent moins. Cela doit être indépendamment des dispositions ou irréfléchies, ou généreuses, qui ne sont point rares chez elles. Les hommes peuvent être réduits à calculer pour ne pas trop perdre; mais les femmes évitent facilement de descendre jusque-là,

puisque le mariage augmente leur aisance dans les classes dont il s'agit ici.

Supposons un homme qui puisse dépenser annuellement douze mille livres. S'il choisit une femme qui ait cinquante mille écus, loin de gagner à cela, il s'appauvrit d'une manière très-sensible. Pour que le mariage ne diminuât pas l'aisance personnelle d'un homme, il faudrait évidemment que la fortune de sa femme fût beaucoup plus considérable que la sienne. L'homme qui se marie se charge de pourvoir aux besoins de six personnes durant une grande partie de sa vie, et sa femme lui apportant du bien pour deux au plus, il reste chargé de quatre individus, tandis qu'un homme non marié ne répond que de lui seul. Sans doute on objectera qu'une dot en argent comptant peut quelquefois aplanir des difficultés, ou favoriser de nouvelles spéculations; mais il sera juste d'opposer à ces circonstances particulières, une autre situation assez fréquente. Beaucoup d'hommes, en avançant en âge, occupent successivement des postes plus élevés, et quand un traitement de quatre-vingt mille livres remplace des honoraires de six mille, la dot n'augmente pas pour cela, mais la femme jouit des avantages de cette nouvelle position. Dans la classe dont se compose ce que nous nommons la société, lorsqu'une femme reproche à des hommes de ne point se marier avec désintéressement, il semble l'entendre

dire : « Vous songez aux dons de la fortune presque autant que nous nous en occupons nous-mêmes, ou qu'on s'en occupe pour nous; vous oubliez que c'est à nous seules à tirer parti en ce sens des rapports d'un sexe avec l'autre. Hâtez-vous de partager ce que vous avez reçu, et ce que vous acquérez; mais contentez-vous du peu que nous apportons. Nous avons décidé que le désintéressement ferait partie de votre rôle, non moins que l'intrépidité; nous vous blâmerons si, à notre exemple, vous calculez vos intérêts, comme nous vous mépriserons si vous ne restez pas au milieu des périls que nous avons droit d'éviter. »

L'avidité des hommes, on l'assure, ou bien l'abus du pouvoir, n'ayant laissé en partage égal, au sexe faible que les biens dont on jouit sans travail, les ressources des femmes sont moins grandes, et elles ont intérêt à se marier. Dans le mariage, la responsabilité relative à toute la famille pèse sur les maris; les femmes au contraire ne sont pas même déshonorées par les vices des hommes, ainsi elles doivent, parmi nous, se marier sans crainte. Le mariage, qui rend plus scandaleuse l'inconduite de l'homme, a pour effet de couvrir le désordre des femmes; sous ce rapport leur intérêt sera encore de se marier. Physiquement et moralement, ce sont les femmes surtout qui éprouvent le besoin d'avoir des

enfans; c'est à elles que le mariage devient nécessaire. En un mot, ce serait une supposition erronée que, dans nos mœurs, les hommes en général se décidassent au mariage par intérêt, surtout au milieu des classes moyennes, ou des classes privilégiées. Quelques-uns d'entre eux écoutent de semblables motifs, ou même, hors du mariage, vivent honteusement aux dépens des femmes; mais on ne saurait en comparer le nombre à celui des femmes ou payées, ou plus honnêtement soutenues par des hommes. Il conviendrait mal sans doute de reprocher aux femmes tout cet état de choses qui est inévitable en grande partie; il faut seulement les engager à ne plus dire que l'intérêt inspire aux hommes leurs projets de mariage.

On a répété souvent, soit en vers, soit même dans le langage qui permettrait le raisonnement, que la générosité est plus grande chez les femmes. Il fallait observer que dans la supposition où elles n'auraient ni plus, ni moins de générosité que l'homme, on les verrait encore donner plus. Un grand nombre d'entre elles ne connaissent point par expérience le prix de l'argent. Arrive-t-il à un mari de ne pouvoir payer des dépenses qu'il n'a pas faites, se saisit-on de sa personne? on s'excuse auprès de sa femme qu'importune cette apparition juridique. Il ne serait pas surprenant toutefois que beaucoup de femmes aimassent

à faire de véritables sacrifices, et qu'elles cédassent plus que les hommes aux premiers mouvemens du cœur. Le sentiment doit prévaloir chez elles, et chez les hommes au contraire la raison doit dominer : ce sont les deux moyens de réprimer l'égoïsme qui, avant l'émotion, ou la réflexion, est le partage de tout mortel.

De ces moyens sait-on avec certitude lequel est le plus respectable? De quelle mesure se servir pour les apprécier? Reconnaissons qu'à tout prendre nous n'avons aucune raison d'admettre la supériorité morale de l'un des sexes. Tous deux, avec leurs erreurs, et leurs bonnes intentions, peuvent remplir également les fins de la nature. Il est à croire que la somme du mal, et celle du bien, se trouvent les mêmes dans l'une et l'autre portion d'une espèce où les masses se ressemblent plus que les individus. Si, par exemple, en ce qui concerne l'amour, on opposait la conduite visiblement licencieuse des hommes à la retenue apparente des femmes, on ferait une évaluation bien vaine, puisque le nombre des fautes commises par les femmes avec les hommes est nécessairement le même que celui des rapports illégitimes des hommes avec les femmes. Seulement il existe parmi nous beaucoup moins d'hommes scrupuleux en cela que de femmes parfaitement honnêtes; mais il est aisé de comprendre la manière dont l'équilibre se

rétablit. Si d'ailleurs cette question de la prééminence morale d'un sexe sur l'autre n'était pas précisément insoluble, elle resterait du moins trop compliquée relativement à l'ensemble du genre humain, ou même d'une seule nation : toute dispute à cet égard semble oiseuse. Des femmes parfaites seront vraisemblablement aussi admirables que des hommes parfaits, puisqu'elles deviendront tout ce qu'elles devront être. Une intelligence étrangère à notre espèce pourrait seule dire si le premier des hommes est au-dessus de la première des femmes, et nous l'apprendrions avec une juste surprise.

Ce ne sera jamais un mal de savoir écarter en partie les illusions, et de se former de toutes choses des idées à peu près exactes. En se mariant, il est à propos de savoir de quel côté sont les sacrifices, non pas pour ne les point faire, mais afin de n'être pas aveugle en les faisant, et afin que le repentir n'en détruise pas bientôt les meilleures suites. On perdra tout le fruit de l'amour des choses honnêtes quand on y mettra de la présomption, quand on préfèrera l'enthousiasme excité par des mots à l'appréciation des qualités qu'ils supposent.

Vous dont la générosité n'est nullement exempte de précipitation, craignez qu'on ne vous attribue un jour plus d'étourderie que de désintéressement. Avez-vous senti la valeur de

ce que vous affectez de négliger? Dans l'âge où facilement on reste exempt de sollicitudes, le mépris de l'or n'est qu'une inadvertance, ou même une puérilité. Quand un jeune homme dissipe, avec des manières charmantes, l'argent qu'il touche chez le banquier de ses parens, les maîtresses qu'il amuse, et les serviteurs qu'il nourrit donnent des louanges à cette libéralité; mais un ancien bouffon qui, en déclamant contre un vil métal que les mortels se disputent, jetait dans les flots les écus d'or de son prince, ne montrait pas de moins nobles inclinations.

Cette mère à qui on a reproché l'amour de l'argent, comme si c'était à elle à toucher la dot de sa belle-fille, cette mère, qui est peut-être encore jeune, ne conteste pas le naturel empire des graces; mais cet empire a ses limites, et elle ne l'ignore point. Si elle connaissait des femmes d'un caractère aimable, qui fussent dépourvues de fortune, mais qui pendant vingt-cinq années dussent rester belles, et si son fils était assez riche par lui-même, c'est une de ces femmes qu'elle préfèrerait sans hésiter. Il n'en est pas ainsi; la fraîcheur n'a qu'un temps, et, même en subsistant, la beauté du visage cessera de plaire à celui sur qui elle ne fera plus une impression nouvelle. Quant au facile accord de deux caractères également jeunes et indécis, on ne saurait en rien conclure pour cette longue saison qu'il faudra

consumer ensemble lorsque le premier penchant ne sera plus. Cette mère insiste donc, dans ses conseils, sur quelques avantages moins passagers, moins douteux. Que son fils prenne une femme seulement agréable, avec laquelle il puisse vivre dans l'aisance. Si tout va bien du reste, leur vie sera douce. S'ils ont le malheur de ne plus se plaire ensemble à quelques égards, du moins les sommes qu'ils pourront consacrer à divers projets formeront entre eux de nouveaux liens. Les jouissances directes sont préférables à l'or, mais la plupart n'ont que peu de durée; l'or au contraire ne change pas, il représente toujours quelque chose. La froide satisfaction qu'il procure visiblement n'est pas l'objet de nos désirs les plus chers; mais que de fois il contribue à d'autres jouissances ! Lorsqu'il faut renoncer au bonheur, un honnête revenu devient un dédommagement; il appartient à peu d'hommes de n'avoir pas quelque besoin de cette aisance, de cette consolation, long-temps avant la vieillesse.

En vous rappelant sans cesse que les vrais biens sont très-supérieurs à tout l'amusement offert par l'opulence même, sachez pourtant compter pour quelque chose cet argent qui tant de fois aussi procure ce que ne peut rejeter un homme sage. Pour dédaigner les richesses, attendez que vous ayez connu les journées du malheur, que de longues privations

aient diminué vos forces, et que vous ayez vu, dans la pauvreté, le génie même devenir stérile, à cause de la perpétuelle résistance des choses, ou de la faible droiture des hommes. Il vous sera permis de dire alors que rien d'incompatible avec le plus scrupuleux sentiment de notre dignité ne trouverait une excuse dans l'or reçu en échange; mais vous saurez aussi que des richesses loyalement acquises seraient d'un grand prix, et vous laisserez la prétention de mépriser les biens à ceux qui ne pouvant s'en détacher, s'irritent contre une sorte d'ennemi toujours victorieux.

Si un homme qui se croit à l'abri de l'indigence, préfère une femme dénuée de toute ressource, afin d'être l'unique cause de sa fidélité, cet homme se conduit aussi raisonnablement que noblement. C'est une probabilité de plus pour un attachement vrai, pour une amitié sage à la fois et sensuelle, qui vaut incomparablement plus que les avantages directs prodigués par la fortune. Il existe des femmes dont l'affection peut dédommager de tout; loin d'examiner leur dot, on trouverait satisfaisant qu'elles n'en eussent pas, et on ne saurait espérer une plus douce occurrence que d'abandonner pour elles ce qu'on possède soi-même au-delà des besoins d'une famille très-modérée dans ses vœux. Mais il faut éviter avec attention de mettre au nombre de ces femmes si dignes d'être exclusivement aimées,

celles qui leur ressemblent mal, et qui ont pour tout mérite une amabilité vulgaire, ou l'art de séduire : cette séduction finira, et le joug n'aura point de terme.

C'est à leur sexe, un peu exigeant, de condamner sans exception tout homme qui semble préférer la dot à l'éclat du visage. Le prétendu coupable a remarqué peut-être qu'un certain degré de beauté chez sa femme serait inutile à ses enfans; peut-être aussi, pour une union qui doit durer jusqu'au dernier âge, a-t-il prévu l'époque où la beauté s'évanouira, tandis qu'un honnête revenu fera trouver dans la bienfaisance des avantages plus constans que tous les plaisirs personnels. On veut qu'un visage remarquable soit tout aux yeux d'un homme, ou, en d'autres termes, on veut qu'il se passionne, et que sa raison s'altère. Beaucoup de femmes soutiennent qu'il y a du mérite dans cette erreur; c'est, à leur avis, la marque d'un beau naturel de croire que la loi du mariage n'est point ce qu'elle est, et de s'engager pour toujours sans savoir à quoi on s'engage. Mais il ne serait pardonnable de s'abuser ainsi qu'au sortir de l'enfance. Ignore-t-on l'inutilité, ou même le danger de cette régularité des traits qui éloignerait des goûts paisibles une femme exposée à faire sensation partout dès qu'elle se présenterait. Un autre genre d'amabilité suscite les inclinations durables, et elle suffit aux yeux d'un homme

prévoyant. Pour remplir son attente, pour répondre convenablement à l'idée qu'il se forme d'une épouse et d'une mère, c'est assez de réunir un caractère estimable, des agrémens, de la bonté, de la grace, et peut-être de modestes ressources, capables de soutenir dans l'occasion la fortune chancelante d'un père de famille.

Beaucoup de femmes s'abandonnent trop peut-être à leur mécontentement. Si l'opinion est erronée dans son indulgence pour l'infidélité des hommes, du moins on ne les a pas favorisés en établissant le mariage. Il fait le bonheur de quelques-uns d'entre eux, mais il a été institué dans l'intérêt des enfans, et surtout dans celui des femmes. Les basses classes exceptées, si parmi nous des devins faisaient l'épithalame, le plus souvent ils ne chanteraient que le triomphe de l'épouse, et, embrassant d'un regard tout l'avenir, ils déclareraient qu'elle vient seule d'améliorer sa position. Le sexe que peuvent consoler les joies maternelles aura toujours en partage des assujettissemens plus frappans pour des yeux inattentifs que les embarras des hommes, mais on ne saurait en accuser nos institutions.

Les reproches qu'à cet égard on adresse à la société sont difficiles à comprendre; elle a au contraire adouci les conséquences de ce qu'elle ne pouvait détruire, elle a chargé l'homme des enfans de la femme. Est-il ques-

tion des travaux dont à peine les femmes supporteraient la vue? Elles objectent que les hommes ont la force. Ne serait-on pas en droit d'observer que si les femmes sont souvent subordonnées, parce qu'elles sont plus faibles, on leur laisse par cette même raison beaucoup plus de repos. Si on parle de tant de milliers d'hommes mutilés à la guerre, ces mêmes personnes disent que beaucoup d'entre eux y marchèrent volontairement; on ne peut éviter de répondre alors que si des filles séduites sont tristement ou indignement abandonnées, la plupart de ces infortunées s'y exposèrent en suivant leurs propres désirs. Lorsque l'adultère de la femme est puni plus sévèrement que celui de l'homme, pourquoi regarder comme un abus de la force cette différence impérieusement conseillée par la nature? La loi s'occupe peu des affections voluptueuses, de la susceptibilité, de la jalousie des femmes; mais la loi ne s'occupe pas plus des caprices amoureux des hommes. Si de part et d'autre, les infidélités n'occasionaient que ces contrariétés qui troublent le cœur, les lois ne pourraient pas plus intervenir en faveur des hommes qu'en faveur des femmes. Il en est autrement, et puisque le mariage, dont les femmes n'ont pas demandé l'abolition, subsiste encore, les lois protègent, sans un grand succès à la vérité, mais enfin elles s'efforcent avec raison de protéger la légitimité des enfans, une des

deux fins essentielles du mariage. Si la loi était descendue jusqu'à chercher en cela le vain contentement de la passion chez les hommes, elle serait aussi sévère à l'égard des femmes convaincues de rapports trop libres avec d'autres femmes, qu'elle l'est quelquefois envers celles qui s'exposent à charger leurs maris d'enfans dus à d'autres liens.

Si c'est un mal que les hommes exercent l'autorité, c'est un mal inévitable. Un instant de réflexion suffirait pour persuader à toutes les femmes qu'ils l'exerceraient encore si c'était à elles à en décider. Les travaux, bien plus que le commandement sont interdits aux femmes, et la domination, du moins en général, sera toujours une suite des travaux. On a vu des royaumes gouvernés par elles, mais on ne les a guère vues composer une armée, ou l'équipage d'un grand navire. Les femmes n'ont pas défriché les forêts, et elles n'ont point bâti les villes; elles n'ont même placé ni la dernière pièce de fer sur les clochers ou les minarets, ni les ardoises sur le toit incliné des donjons. Les femmes auront, et quelquefois à un point admirable, le courage qui leur est propre; mais, heureusement pour elles-mêmes, elles n'auront pas celui qui convient aux hommes. Si elles pouvaient être chargées un moment des travaux inséparables du pouvoir, on n'en verrait qu'une ou deux sur mille ne pas se hâter d'abdiquer. Suppo-

sons un pays où les femmes vivent absolument comme les hommes, et où, si cela est possible, elles montrent le même caractère; nous aurons la vie sauvage avec plus de rigueur même que parmi les animaux farouches. Le charme de l'amour restera inconnu, comme l'agrément de la société, parce qu'il n'y a point d'amour sans différence. Il faut que la lionne nourrisse et choie ses lionceaux que le lion sera prêt à défendre. Mais des coutumes qui ont prévalu en Europe peuvent contribuer aux idées fausses que plusieurs personnes paraissent adopter sur les rapports convenables entre les sexes; les hommes sont sans cesse auprès des femmes, et ils ne conservent point de barbe.

Les plaintes auxquelles se livrent quelques femmes à cet égard sont-elles donc insensées? Non; cette humeur est seulement irréfléchie, et il est facile d'en voir la cause indirecte. Au milieu des tribus du désert, c'est la condition virile qui est préférable : le plus robuste est le plus heureux dans la vie sauvage. Il reste de ces vieux temps, ou il résulte de cette différence d'organisation, un sentiment de regret chez plusieurs femmes. Elles voudraient appartenir au sexe le plus fort, le plus entreprenant, et leur imagination s'arrêtant à ce qui se passe auprès d'elles, leur persuade qu'elles gagneraient beaucoup s'il leur était possible de changer de sexe. Les hommes au

contraire ne se plaindront point de leur partage, ou du moins ils n'exprimeront pas hautement leur pensée lorsqu'ils jugeront qu'elle ne paraîtrait pas assez mâle. Ils considèrent d'ailleurs que les inconvéniens de l'état des femmes sont inévitables en grande partie, tandis que ceux du rôle que les hommes ont à remplir ne détruisent point leurs espérances; ils se figurent qu'ils pourront se soustraire souvent aux plus pénibles sollicitudes, ou qu'il sera honorable d'entreprendre courageusement des travaux sans terme.

Ce qui est vraiment contraire à la femme appartient donc aux lois irrésistibles de la nature; mais par une suite des compensations qu'elle admet, beaucoup d'hommes ont assez de justice, surtout dans nos contrées, pour chercher à rendre l'apparence même plus égale. Il ne faudrait pas répéter sans cesse que les forts ont établi la règle. La règle étant une garantie contre la force, l'objet de nos institutions a dû être de produire par des moyens divers, le bien-être, ou la patience de tous. Ce qu'elles durent entreprendre, elles l'effectuèrent jusqu'à un certain point à l'égard du sexe qu'on pourrait opprimer. Peut-être même iraient-elles en un sens au-delà du but, si on consultait scrupuleusement l'esprit qui les dicta; mais la chevalerie, et même la galanterie s'éloignent de nous, et d'ailleurs de nombreuses exceptions rendent aux femmes

une partie des soins dont elles paraissaient affranchies dans les classes sur lesquelles les lois civiles ont le plus d'influence. Celle des femmes a été grande dans tous les temps, excepté peut-être sous le ciel des tropiques. A l'époque de l'invasion des peuples de la Germanie, les femmes ont surtout contribué à la ruine de l'ancien culte de Rome; depuis, elles ont entraîné celle des états de Montézume, et elles ont eu beaucoup de part à la chute d'un empire plus moderne. Huit reines ou princesses (*), ont établi le christianisme en Occident, et trois impératrices ont fait triompher long-temps l'arianisme dans l'Europe orientale.

L'abus de la force sous le toit conjugal est assez rare parmi nous; la servitude dans laquelle ont gémi tant de femmes y serait difficilement impunie. Au milieu de cet état de choses, quand le mariage est aussi parfait qu'on peut raisonnablement se le promettre, il est bon pour les deux associés, et il l'est surtout pour la femme à cause des joies de la maternité. S'il ne produit que du trouble, il devient très-mauvais pour l'homme chargé des longues suites d'une paternité trop équivoque. Quand on obtient, en place du bonheur, une manière de vivre tolérable, l'avantage de ce lien paraît très-faible pour les

(*) Selon la remarque de l'auteur de *la Femme*.

hommes, dans les classes élevées, ainsi que dans les classes moyennes; mais il augmente l'aisance de la plupart des femmes, et on sait qu'au besoin il peut couvrir leurs fautes.

Trop souvent on croit nécessaires des coutumes qui sont seulement anciennes. Notre économie sociale paraît fondée tout entière sur des prestiges, et le premier de ces leurres est le mariage, dont les chances heureuses ne peuvent être que très-rares. S'il se trouve indissoluble, il devient un véritable piège pour ceux dont les sentimens seront variables, ou indociles, pour ceux dont la résignation sera tardive. On prescrit à la femme une chasteté rigoureuse avant le mariage; aussi se marie-t-elle lors même que ce lien ne lui convient pas sous d'autres rapports. Elle ne cèdera point sans être unie légalement à celui qui la désire; si donc cet homme se figure qu'en la possédant il sera le plus fortuné des mortels, il se hâte de se marier. Mais la loi dit : Vous l'aurez ce plaisir d'un moment, et vos jours seront assujettis. La femme y gagne de la sécurité; cependant elle regrette que tout dépende de l'homme. Cela doit être sans doute, puisqu'il est chargé des travaux; mais que penser d'une grande partie de ces travaux même? L'avantage du pouvoir chez les hommes ne serait-il pas aussi une illusion? Les sollicitudes les accablent, et l'importance de

leurs desseins les tourmente jusqu'à la dernière heure. L'autorité est flatteuse, mais généralement les subalternes ont plus de liberté d'esprit. Beaucoup de femmes trouveront dans de molles habitudes de quoi supporter une dépendance que l'adresse de plusieurs d'entre elles rendra légère, ou presque chimérique. Dans la comparaison de leur destinée avec celle de l'homme, on objecte surtout leurs forces moins grandes, et leur santé moins sûre. Elles y gagnent peut-être : cette différence entre les moyens des deux sexes a occasioné, dans leurs tâches diverses, une autre différence qui surpasse très-souvent, en sens contraire, l'inégalité naturelle. Si vous considérez la navigation, les champs de carnage, les carrières, les mines et tant de métiers funestes, vous verrez que les périls, ainsi que les sueurs excessives, étant le partage de l'homme, que d'ailleurs le besoin de renommée obsède sans relâche, il peut y avoir pour les femmes plus de contentement. Les soins des deux sexes deviennent-ils à peu près semblables, aussitôt l'autorité de l'un sur l'autre s'affaiblit. Dans cette question, si les femmes sont dédommagées de ce que les hommes conservent de supériorité visible, dans cette question fréquemment reproduite, les faibles tribus qui sortent à peine de l'état sauvage doivent être comptées pour peu de choses, et à d'autres égards, il en sera de même des laboureurs.

L'ordre social dans lequel nous vivons est savant peut-être, mais il paraît trop compliqué; d'infructueuses espérances le soutiennent, ou plutôt l'embarrassent. Dans de petits états, s'ils restaient indépendans, il faudrait préférer un ordre plus simple, où chacun saurait ce qu'il doit attendre, ce qu'il peut promettre, et dans quelles voies mieux connues il remplira doucement sa destination.

DES LIENS

REGARDÉS COMME INCESTUEUX

Au lieu de se borner à prohiber de certaines unions, selon les temps et les lieux, souvent les législateurs ont prétendu que puisqu'elles n'étaient pas conformes à leurs plans, elles indignaient la nature. Ainsi pour échapper à la prétendue dépravation des Assyriens, des Égyptiens, des Péruviens, il aura fallu toute la sagesse des Gépides ou des Bulgares. Ces liens, devenus odieux, avaient été recommandés de tout temps chez les Parsis, qu'au milieu de la licence des harems, on appelle Guèbres, ou infames, et ils paraissent encore admis chez les Druses.

Des réformateurs pouvaient avoir raison d'exclure de certains degrés de parenté. Quelquefois l'union de la mère et du fils n'avait pas été interdite ; cependant les motifs que Montesquieu a fait valoir contre cette sorte de légitimité, s'opposaient à ce qu'elle devînt universelle. Le besoin général de soumettre les peuples à quelque discipline a pu faire songer

à quelques autres prohibitions. Il ne faut condamner expressément que le mensonge des imposteurs, l'aveugle docilité de ceux qui trouvent bon qu'on autorise ainsi des réglemens convenables sous d'autres rapports, enfin les grands mots qui perpétuent la confusion, et qui feraient dire aux esprits inconsidérés que les préjugés et les bonnes mœurs sont inséparables (50).

Il en est de ce cri de la nature contre les unions réputées incestueuses, comme du préjugé des femmes qui trouvent très-simple, dans plusieurs colonies, qu'un nègre paraisse devant elles entièrement nu, parce qu'un nègre est à leurs yeux un être d'une autre espèce. Elles seraient obligées d'avouer que des noirs les rendraient mères aussi naturellement que le feraient des créoles, ou des Européens; mais il en coûte aux esprits faibles d'abandonner leurs préventions, lors même qu'elles ne sont pas soutenues par des apparences plausibles. On se résoudra difficilement à séparer des lois de la nature les fantaisies humaines, et à ne plus chercher, pour des réglemens précaires, une perpétuelle garantie dans de certaines phrases qui ne trompent, sans retour, que des esprits souples par incapacité. Rien n'est plus déraisonnable que l'opiniâtreté de ces assertions qui reçurent parmi nous la trompeuse sanction des siècles. Ailleurs la nature a d'autres volontés aussi bien connues. Quelque diffé-

rence entre le nombre des hommes et celui des femmes suffit, aux yeux des Thibétains, pour les justifier d'unir à une même femme plusieurs hommes très-souvent frères les uns des autres. Les pères étant de la même famille, tous les enfans en font partie, sans autre règle que de supposer le premier-né appartenant à l'aîné des maris.

On prétend que le croisement perpétuel entre les différentes variétés d'une espèce est nécessaire pour l'empêcher de s'abâtardir. Mais si cette disposition de la nature semble vraie quelquefois, du moins elle n'est pas universelle : on ne voit point les chevreuils dégénérer. On assure que les Arabes s'attachent à conserver sans mélange les belles races de leurs chevaux. Quelques voyageurs parlent de la vigueur des habitans du Saterland, dans le voisinage d'Osnabruck, et on ajoute qu'ils ne se marient qu'entre eux. On aurait tort peut-être d'attribuer à cette cause la beauté de cette peuplade; mais du moins on pourrait observer que peu de diversité dans le mélange des familles ne paraît pas nuire à la perfection des organes.

Il est possible sans doute qu'après une suite de générations, et dans de certains climats, une peuplade s'affaiblisse en ne se mêlant pas avec d'autres. On cite des faits assez propres à confirmer cette idée. Souvent aussi ce qu'on nomme inceste ne peut avoir aucune part à

ces vicissitudes; ce sont d'autres causes qui empêchent, dit-on, les races du Caucase de se perpétuer vers le Nil. Les inconvéniens que l'on redoute ne sauraient-ils être prévenus par les lois, sans qu'oubliant l'exemple d'une partie du genre humain, on regardât comme abominables ceux qui suivraient, dans des circonstances particulières, les lois naturelles connues d'eux, et non cette autre nature qu'on invoque courageusement depuis trente siècles peut-être.

Si le marin Selkirk eût eu sa sœur à Juan-Fernandez, où il se croyait abandonné pour le reste de ses jours, ils eussent pu sans remords unir leurs destinées séparées de toute autre, et indépendantes de nos conventions. Cette solitude belle, mais triste, serait ainsi devenue un asile fortuné. En préparant des appuis à leur vieillesse, ils eussent fait naître pour une vie paisible un petit nombre d'hommes, aussi innocemment que presque partout ailleurs on en hasarde une multitude. Mais, si nous supposons dans cette même situation, un homme et une femme qui aient d'autres engagemens, nous appellerons vertu leur continence, et nous leur en ferons même un devoir s'ils ne se croient pas exilés pour toujours.

On observe que sans une sorte d'horreur pour toute liaison sensuelle entre des parens qui ordinairement demeurent ensemble, des oncles et des frères pourraient subjuguer

leurs sœurs ou leurs nièces. Il est bon sans doute que ceux qui auraient tant d'autres facilités pour tromper une jeune personne dénuée d'expérience, ne puissent pas l'abuser au moyen d'une promesse de mariage. S'ensuit-il qu'il faille sanctionner de sages précautions par une imposture qui d'ailleurs devient ridicule aux yeux de quiconque ne se livre pas à la crédulité la plus grossière? La loi peut avec raison rejeter toute alliance entre le frère et la sœur; mais si on n'a pas recours à d'aveugles traditions, à qui pourra-t-on persuader qu'une telle union serait illégitime sans que les lois l'eussent interdite ou qu'elle serait contraire à la nature même?

Sous prétexte d'entretenir des préventions salutaires, vous fondez sur elles votre autorité. Où seront alors les limites de ce pouvoir dont vous ne sauriez rendre compte, puisque l'expliquer ce serait le détruire? Il est permis, dites-vous, de tromper un peuple pour son bien; mais quel peuple saura jamais si ceux qui le circonviennent de leurs mensonges, n'agissent point d'après des passions particulières, ou d'après de vieilles erreurs dans lesquelles ils seront tombés eux-mêmes? Si les hommes ne doivent rien examiner, comment distingueront-ils quelques préjugés respectables, selon vous, de tant de préjugés qui ne sauraient l'être? Dans ces voies suspectes, comment obtenir jamais cet ensemble de vues,

ce concours de volontés sans lequel il ne peut y avoir ni véritable morale, ni politique tutélaire?

Ces faux principes conduisent infailliblement au désordre des idées. Aussi porte-t-on l'abus des termes jusqu'à nommer corruption les attraits du plaisir; aussi se persuade-t-on qu'il y a toujours dans les jouissances une sorte d'impureté indélébile. Rousseau, qui s'étant fait de la partie des mœurs relative à l'amour une idée trop vague, devait tomber dans plusieurs inadvertances à cet égard, n'a pas évité celle-ci (*). Des docteurs révérés ont été plus loin; d'après eux la possession conjugale même ne doit être que tolérée pour ainsi dire, et à condition qu'elle ne deviendra pas trop voluptueuse. Suivant cette doctrine épurée à l'envi par les théologiens, la continence seule est tout-à-fait irréprochable; d'où il résulte que si le genre humain existe encore, c'est parce qu'il en est indigne, et parce que la plupart des mortels sont corrompus, ou fort enclins à la corruption. Mais malheureusement, et sans doute par un autre effet d'une immonde sensualité, on ne pourra tarder à croire qu'il serait temps de substituer des maximes simples, ou d'incontestables obligations à cette délicatesse exagérée, à cette dignité imaginaire.

(*) *Confessions,* liv. 6.

DE LA POLYGAMIE

La plupart des notions admises anciennement par le vulgaire n'ont dû être que l'effet de sentimens irréfléchis : de là toutes nos divisions. De semblables opinions deviendront extrêmes, quel qu'ait été le point de départ, et dès lors elles se trouveront inconciliables, puisque ayant considéré l'objet de plusieurs manières, on aura suivi des directions différentes. Dans l'Orient on félicite celui dont l'eunuque noir réunit sous son inspection trois cents femmes, et on soutient en Occident que toute polygamie est un excès de dépravation.

La polygamie pourrait être mauvaise dans de certaines modifications de l'ordre social, sans que ce fût une preuve que l'ordre naturel s'y opposât généralement. Pour sanctionner les institutions qui manquent de sagesse on allègue la nature, par laquelle en effet on ne sera démenti que lentement auprès de la multitude, puisque la nature l'abandonne dans presque tous les pays à l'opiniâtre inconstance des préjugés. Quand une bonne villageoise ne

sait point se faire obéir de ses enfans, elle feint d'appeler la terrible bête de la forêt voisine; le monstre imaginaire leur semble d'abord d'autant plus redoutable qu'ils ne l'ont jamais vu, mais quand ils grandissent, c'est précisément parce qu'ils ne le voient jamais qu'ils prétendent s'affranchir de toute crainte.

La religion de l'Occident ordonne de ne prendre qu'une femme. C'est, dit-on fort indiscrètement, un des principaux témoignages de l'origine divine de ce culte, puisqu'il naît sur la terre autant de femmes que d'hommes. Pour que cette suite de raisonnemens eût quelque justesse, il faudrait du moins que la pluralité des femmes eût été approuvée sans exception dans les autres lois religieuses. Et il resterait à demander si, dans la supposition où de nouveaux documens constateraient l'inégalité de nombre entre les deux sexes, un tel fait suffirait pour autoriser à nier la vérité de la doctrine évangélique?

Sans doute la différence entre le nombre des hommes et celui des femmes n'est pas généralement très-grande, et elle ne justifierait pas la polygamie dans toutes les contrées; mais enfin est-on certain de retrouver près de l'équateur cette sorte d'égalité qu'on remarque dans nos climats? D'autres rapports, il est vrai, contredisent positivement les voyageurs qui ont prétendu que dans l'Arabie, et dans quelques parties de la Syrie, et de l'Afrique,

il naissait deux, trois, ou même quatre fois autant de femmes que d'hommes; cependant il ne paraît point qu'elles manquent pour les ménages les plus pauvres des pays où presque tout homme qui jouit de l'aisance réunit plusieurs femmes, et où chaque maison opulente renferme un harem. Ce n'est pas tout; les hommes devraient avoir successivement plusieurs femmes, au moins dans une grande partie de l'Afrique, dans une partie de l'Amérique, et dans l'Asie méridionale, c'est-à-dire dans plus de la moitié du monde. A l'âge où les femmes perdent les facultés de leur sexe, les hommes conservent presque partout leurs forces, et en beaucoup de lieux ils sont jeunes encore. Si d'ailleurs la pluralité des femmes, autorisée par des religions et des lois de l'Orient (*), paraît supposer plus de différence qu'on ne croît en voir généralement, quant au nombre des individus, entre l'un et l'autre sexe, ne peut-il exister aucune compensation; la pluralité des hommes n'est-elle pas tolérée ou expressément admise dans plusieurs parties de l'Asie, et même dans quelques cantons de l'Amérique?

En reconnaissant que la nature des choses n'exige pas en tout point cette sévérité du mariage qui est consacrée en Occident, remar-

(*) On prétend même que les habitants chrétiens du Congo, cédant à l'influence du climat, sont polygames.

quons toutefois que l'usage de réunir plusieurs femmes doit occasioner, ou contribuer à perpétuer l'asservissement de leur sexe. On peut faire emplète d'une quantité d'esclaves, mais s'attachera-t-on souvent à plusieurs femmes, à plusieurs épouses? Quelquefois peut-être des affections variées rendront à peu près égales auprès d'un mari deux ou trois femmes de condition libre; mais la plupart des caractères étant peu susceptibles de ces liens différens, et pourtant analogues, presque toujours une de ces femmes gouvernera les autres, si toutes ne vivent pas dans l'invariable sujétion qui doit devenir la première loi des harems.

On lit dans *de l'Esprit des lois :* « La pluralité des femmes, qui le dirait, mène à cet amour que la nature désavoue. » C'est que la pluralité des femmes prévient en général la passion, et souvent même l'attachement. La jouissance devenant trop personnelle, ne consistera plus que dans l'agitation des sens. Quand le cœur est prévenu, quand on est entraîné, on n'a guère de caprices, et l'heureux besoin de faire jouir laisse peu d'incertitude sur la manière de jouir soi-même. Dans un harem, au contraire, l'illusion trop faible détermine à peine des habitudes régulières en un sens. Comme on est accoutumé à la liberté du choix, on choisit bientôt de toutes les manières possibles, et comme il est des organes

qui en cessant d'être nécessaires, n'ont plus d'attrait, si cela se présente trop à la pensée, des jouissances déréglées en résulteront fréquemment. Néanmoins la polygamie ne saurait être la cause unique, et elle ne semble pas la cause principale d'un désordre souvent reproché à des peuples que la polygamie scandaliserait. Il se peut qu'elle occasione des désordres, mais surtout indistinctement, et parce qu'elle semble entraîner la clôture des femmes. C'est précisément lorsque les femmes vivent en quelque sorte avec les hommes, que ceux-ci, contens d'ailleurs de l'agrément que leur offre alors la société, se trouvent plus capables de réprimer leurs fantaisies. La société des femmes n'occasione même pas autant d'inconstance qu'on le croirait d'abord, parce qu'elles ont imaginé, soit dans leur intérêt maternel, soit dans d'autres intérêts, que la constance était une loi de la nature bien ordonnée. A force de le redire, on le fait croire : beaucoup d'hommes se persuadent, en vivant auprès des femmes, qu'indépendamment même de la force des liens, et de la sainteté des promesses, la fidélité doit être une bien belle chose.

La pluralité des femmes ne semble ni positivement contraire aux lois perpétuelles, aux lois indépendantes de nos conventions, ni généralement conforme à ces mêmes lois. Il est impossible que sous toutes les latitudes

chaque homme ait à la fois plusieurs femmes; mais si l'unité dans le mariage était partout en vigueur, il arriverait que, du moins pendant les guerres, beaucoup de femmes ne seraient pas mariées, et qu'en même temps beaucoup d'hommes passeraient dans l'abstinence une partie considérable de leurs jours. Un moyen simple de tout concilier, ce serait de ne plus exiger que l'union d'un homme et d'une femme ne pût cesser que par la mort de l'un d'eux. Ce qu'on pourrait alléguer en faveur de la polygamie n'a de force que contre le mariage indissoluble. Dans un tel lien, les intérêts de la vie présente se trouvent sacrifiés à des convenances qu'on ne saurait guère connaître, mais qu'on suppose relatives à une vie, regardée trop expressément en cela comme seule importante. Si les réglemens du mariage n'avaient pas eu toute l'inflexibilité qui est propre aux lois théocratiques, ils auraient formé une des plus heureuses institutions humaines; c'est l'irrévocabilité qui dénature cette union, et qui la rend aussi redoutable qu'elle devait être douce.

Au milieu des contrées équatoriales, on pourrait conserver la polygamie, et, pour en diminuer les inconvéniens, la restreindre dans des limites que le faste même ne dût jamais franchir. En tolérant plusieurs épouses, on établirait quelque subordination entre elles, à peu près comme les simples reines dépendent

de l'impératrice dans le Grand-Empire. Nul ne pourrait entretenir ces nombreux harems que déshonorent trente eunuques. A la vérité les femmes n'y sont pas aussi à plaindre qu'on le suppose quand on ignore les usages des Orientaux; cependant ces demeures, où enfin des femmes sont esclaves, et où des hommes sont mutilés, amènent la subversion d'un ordre primitif, dont les coutumes des patriarches, si on en croit les Arabes, reproduisaient une image plus heureuse. L'auteur si recommandable des *Rapports de l'homme à la nature*, et d'autres écrivains, judicieux d'ailleurs, ont supposé que la polygamie et la barbarie étaient inséparables. Cette assertion paraît hasardée : la Chine n'est pas moins civilisée que plusieurs états de l'Occident, quoiqu'elle le soit autrement, et qu'elle admette jusqu'à un certain point la polygamie.

DU PARTAGE

ET DE L'ILLÉGITIMITÉ

Lorsque les idées cessent d'être étroites chez ceux qui n'avaient aucune habitude de l'indépendance de la pensée, leur volonté devient déréglée. Des observateurs superficiels attribuant aussitôt le désordre à l'affaiblissement des erreurs, ne voient pas de milieu entre une licence inexcusable, ou une aveugle soumission à des règlemens qui toutefois ne sauraient bien convenir que dans les circonstances les plus communes, puisqu'ils furent destinés surtout à la multitude.

On ne manquerait pas à la loi, en ne se conformant point aux dispositions qu'elle aurait prises dans un ordre de choses que son pouvoir n'embrassait pas. Elle avait à déterminer un mode de naissance pour les nouveaux membres de la famille; dans le reste elle ne pouvait rien stipuler, excepté en faveur des enfans reconnus par elle. On ne peut se dis-

simuler qu'il existera des enfans illégitimes, malgré toutes les mesures et toutes les prohibitions. En les supposant, la loi ne saurait dire comment on pourra, comment on ne devra pas leur donner le jour : alors ils ne seraient plus illégitimes (51). La procréation de ces enfans n'est pas louable; cependant elle n'est pas toujours criminelle. Nés hors de la famille, ils commenceront la vie dans une condition moins favorable, et cela paraît sage; mais une rigueur plus grande ne serait pas juste, puisqu'elle serait inutile.

Il en est des nations comme des individus; elles ont quelquefois l'esprit rebelle. Il leur arrive de tarder beaucoup à reconnaître les droits exclusifs qu'on déclare inséparables du mariage, lorsqu'on veut que cette unité soit l'image d'une sorte d'unité mystérieuse. Dans l'Orient, dans les contrées anciennement civilisées, un homme possède légalement plusieurs femmes, et dans quelques-uns de ces pays une femme est unie à plusieurs hommes. Chez des peuples qui furent célèbres la communauté des femmes ne parut pas licencieuse, et elle ne le parut pas à des hommes dont on vantait la sagesse. Dans Athènes la loi donnait à une femme le droit de s'adresser aux parens de son mari, si celui-ci ne pouvait pas la rendre féconde (52). Platon ne voyait rien d'impraticable dans l'échange des femmes guerrières entre les membres du corps des guerriers;

A Rome il n'était pas défendu de communiquer sa femme, et Caton est cité comme en ayant donné l'exemple. A Sparte un mari avancé en âge devait amener à sa femme un jeune homme, pour qu'elle eût des enfans utiles à l'état : c'était d'ailleurs une peine grave de ne pouvoir faire passer sa femme en d'autres bras, ou recevoir celle d'un ami. Enfin chez quelques peuplades américaines, si des guerriers sont bien amis, leurs femmes sont communes.

On doit rarement parmi nous approuver le partage, bien qu'il ne soit pas nécessairement répréhensible. Il sera inexcusable sans doute si quelqu'un est trompé; il sera mauvais lorsque ceux qui se trouveront en quelque sorte associés, n'étant pas satisfaits de l'être, se regarderont comme des rivaux, et qu'il n'existera entre eux aucune amitié; il sera imprudent, ridicule peut-être, et quelquefois intolérable, quand l'un d'eux pourra craindre que l'autre ne manque de délicatesse, n'affecte une supériorité offensante, ou même ne possède assez d'avantages pour être habituellement préféré. Il faut rencontrer des circonstances tout-à-fait convenables; il faut que la sûreté soit entière, que l'amabilité, les goûts, les facultés soient analogues, et que ce petit nombre de personnes soient prudemment ou heureusement choisies. Des différences trop grandes soit dans l'organisation physique, soit

dans le caractère et la pensée, occasioneraient des jalousies, des mécontentemens, des divisions; le moment viendrait où une liberté, qui eût pu être irrépréhensible, aurait quelques-uns des caractères de la débauche. Si ce n'est pas précisément une action criminelle, c'est du moins une grande faute d'altérer par des écarts, ou de perdre dans des excès, l'illusion et la naïveté des désirs, cette volupté intérieure, si difficile à retrouver. Souvent les femmes qui se sont données à plusieurs hommes se sont avilies, parce qu'il est des discordances qui ôtent aux sentimens leur rectitude originelle; mais on aurait tort d'en conclure que ce partage dût détruire sans aucune exception la véritable honnêteté des mœurs.

DE L'ADULTÈRE

Dans l'acception commune, le mariage seul donne lieu à l'adultère; mais ce mot est du nombre de ceux dont le sens généralement reçu n'est pas bien d'accord avec l'exactitude des principes. On pourrait entendre par adultère toute violation de la foi promise en amour, indépendamment des formes légales; si au contraire, dans le mariage même, l'engagement volontaire n'existait plus l'adultère n'aurait plus lieu, ou du moins il ne serait pas un délit, n'étant plus une offense. Il conviendrait peut-être de réserver le mot d'adultère pour tout acte par lequel on s'exposerait, contre sa promesse, à se trouver lié avec un nouvel individu, selon les rapports naturels ou civils que l'existence d'un enfant occasione entre ceux qui l'ont fait naître.

Dans le mariage, la fidélité doit être plus scrupuleuse; la possession exclusive devient, au degré même qu'on exige mutuellement, la conséquence d'un contrat qui sans cette condition serait déraisonnable. Sans cette foi, non-seulement un semblable assujettissement serait onéreux pour les hommes, mais il de-

viendrait funeste pour les deux sexes. On est inquiet et malheureux si la duplicité, si la défiance altèrent l'union dans laquelle on passera toutes ses années. On manque essentiellement au devoir quand on manque à des promesses dont de si fortes considérations augmentent l'importance. Observez tant de misères toujours variées, toujours reproduites, et ce qu'il y a de sombre sous des dehors quelquefois spécieux; si vous ne descendez au fond des cachots, vous ne trouverez point de chaînes aussi pesantes que l'importunité d'un lien sans confiance, sans repos, et sous lequel on ne peut guère cesser de gémir qu'en cessant de vivre.

Le véritable adultère a été puni sévèrement chez presque tous les peuples dont les lois nous sont connues. Si dans des pays où les choses humaines n'étaient considérées que sous des rapports humains, et où dès lors elles conservaient leurs proportions, le législateur n'a pas distingué l'adultère réel de l'adultère prétendu auquel la partie intéressée consentirait, c'est que ceci n'en étant pas un, ne pouvait être désigné parmi les crimes : des réglemens sensés n'interdisent pas les actions qui ne blessent aucun droit.

Chez des peuples très-policés, les inconvéniens de la plainte, la rareté des preuves, et le scandale de la discussion firent tomber en désuétude les lois pénales relatives à l'adultère.

Mais, dans nos mœurs, quand le châtiment n'a plus lieu, que reste-t-il? Si des préventions superstitieuses n'avaient pas réservé pour la chasteté le respect dû à la droiture, il se pourrait que parmi les honnêtes gens, que dans leur conscience du moins, la perfidie fût détestée comme elle aurait dû l'être par le législateur. Mais on corrompt infailliblement l'opinion, quand on ne laisse aux premiers penchans aucune indépendance. Si on ne peut pas donner à des êtres qui réfléchissent, mais qui restent vulgaires, une raison solide de ce qu'on leur prescrit sans retour, on introduit parmi eux l'habitude des écarts, et l'indifférence pour les principes même.

Quelque odieux que soit l'adultère, nous ne trouverons pas dignes d'excuse les emportemens, l'agitation, les soupçons d'une jalousie mutuelle. Si ceux qui éprouvent ces tourmens ne méritent pas toute leur infortune, du moins ils se l'attirent en partie. Cependant lorsque la faiblesse d'un mari jaloux le rend malheureux, par sa seule faute, sa femme est-elle aussi par sa propre faute, victime d'un travers qu'elle ne partage point, qu'elle ne peut guérir, et qui n'aura pas de terme dans la servitude du mariage?

Tout homme estimable, dira-t-on, restera supérieur à ces sollicitudes; la raison permet à l'amour de nous intéresser, et non de nous asservir. Mais comment demeurer impassible?

Les précautions les plus justes, les plus louables exigent de la vigilance, et on ne peut régler aucune chose sans la connaître, ou la connaître sans l'avoir observée. L'incertitude qui remplit de soupçons les esprits agités et faibles, sera ordinairement très-pénible pour l'esprit le plus calme, pour l'homme le plus sensé. Quelquefois on pourrait justifier l'insouciance à cet égard, mais le plus souvent elle ne provient que du désordre des idées, ou de l'inexcusable oubli des intérêts domestiques. Celui qui est exempt de ces sollicitudes, peut seulement se féliciter de n'être pas en proie à la jalousie : ce repos serait bien moins un mérite qu'une sorte de bonheur, chez un homme qui ne resterait pas animé des vrais sentimens d'un chef de famille.

A qui peut-il être indifférent de ne point savoir si les enfans pour qui il travaille ont droit à ses soins, ou si en les aimant sous les yeux de leur mère, il n'excite pas chez elle un rire secret aussi insultant qu'immoral. Vous passez vos jours avec une femme qui doit se montrer votre amie, et qui peut-être est pleine d'inimitié : tout vous inquiète en elle, parce qu'en elle tout devrait vous plaire. Vous vous demandez si, dans les heures même de tendresse et d'épanchement, vous n'êtes pas dupe de quelque artifice; vous ignorez si en accomplissant à son égard ce qui paraît être votre devoir, vous ne faites pas le contraire de ce que

vous auriez à faire étant mieux instruit. Il se pourrait que dans de certaines circonstances, ce fût peu de chose d'être trompé par une femme; mais ce qu'il faut voir d'un autre œil, ce qui ne semblerait supportable qu'à la bassesse même, c'est de rester dans l'incertitude quand on reste dans l'intimité.

Les préjugés seuls pouvaient faire de l'infidélité de la femme la honte du mari, lorsqu'il ne montrait pas de faiblesse dans sa conduite. Pour que nous devenions justement ridicules, il faut que le ridicule appartienne à nos propres actions; mais avec un caractère d'homme, on ne se laisse pas avilir (53). Sans doute les écarts de la femme peuvent former un indice contre les mœurs du mari, contre sa fermeté, contre sa prudence dans le choix qu'il fit; mais enfin il ne doit pas être jugé d'après ces présomptions si peu certaines, et, bien qu'il paraisse plus favorable à l'honneur d'un homme que sa femme soit sans reproche, la femme du personnage le plus respectable peut aussi le trahir.

C'est une faiblesse de tolérer la perfidie, mais ce n'en est pas toujours une de pardonner les fautes les plus graves; ce qui serait seul incompatible avec la droiture et l'élévation de l'ame, ce serait de continuer à vivre amicalement avec un être méprisable (54). Quand une femme protégée de plusieurs manières par l'homme qui n'exigeait d'elle qu'une fidélité

solennellement promise, par un homme qui n'a consenti à se charger de toute une famille que dans la persuasion que du moins cette famille lui appartiendrait, quand cette femme rend malheureux celui par qui elle vit, quand, au milieu de ce qu'on appelle l'ordre public, on s'attache impunément à la séduire, et on peut tourner en plaisanterie cette séduction, cette turpitude, quel nom faut-il donner à ces mœurs dont tant de gens se félicitent, ou à cet ordre que tant de gens préconisent?

Il en est autrement des femmes qui useraient d'une liberté que leurs maris auraient eu la fantaisie, ou la complaisance de leur rendre; elles ne seraient coupables en aucune manière. Si on objectait des convenances blessées, des suites malheureuses, ce serait alléguer ce qu'il ne s'agit pas ici de légitimer. Il faut écarter des circonstances accidentelles, et considérer la chose en elle-même (55). L'engagement subsiste-t-il quand nous y renonçons nous-mêmes, et sommes-nous liés par une convention mutuelle, après avoir voulu mutuellement que cette convention n'existât plus? La réponse paraîtra fort simple, si on ne s'embarrasse pas dans des questions étrangères aux lois naturelles, et aux véritables lois politiques ou civiles. Ceux qui sont sincères dans la pratique du devoir, n'ajoutent pas volontiers aux règles suivies par tous les hommes justes, les règles austères et inutiles d'une perfection systématique.

DU VIOL

Toute jouissance partagée doit l'être librement. Toute violence est contraire aux lois de l'amour. S'il était possible qu'un homme fût contraint, on serait coupable envers lui; mais, à l'égard des femmes, cet abus de la force ayant des suites plus graves, a dû être aux yeux des divers peuples un attentat. La violence est généralement criminelle, excepté dans l'état de guerre, puisqu'il existe entre les hommes qui vivent sous les mêmes lois, des devoirs nés de ces stipulations, et des rapports moraux indépendans de toute loi expresse.

Lorsque l'adultère est comparé au viol, pourquoi le viol semble-t-il plus odieux? Un plaisir partagé n'était pas condamnable dans le principe, mais ce n'est plus ainsi parmi nous. Sans doute des engagemens accidentels ayant seuls donné lieu à l'adultère, ce nom ne conviendrait, dans le sens rigoureux, à nul acte d'inconstance chez un peuple régi par d'autres institutions, et l'infidélité en amour

pourrait n'être même qu'une faute contre la délicatesse; cependant, lorsqu'il existera des conventions positives, l'adultère sera peut-être plus criminel que le viol, puisqu'il attaquera les droits d'un tiers en son absence. La perfidie n'est pas moins illégitime que la violence, et la justice n'a pas moins de force naturelle que la liberté.

En supposant les suites les plus vraisemblables de l'adultère et du viol, nous reconnaîtrons que ce dernier attentat fait souvent moins de victimes. D'ailleurs l'adultère est un crime certain, dont la volonté est plus responsable, qui corrompt davantage, et qui suppose la complicité, tandis que même dans le viol réel, il ne se trouve qu'un seul coupable, et que souvent du moins, il l'est sans menée sourde, sans mensonge, sans hypocrisie. Dans un commerce adultère, on trompe constamment; un de ceux qui transgressent ainsi la loi avec réflexion, observe, jusque dans l'intimité, des précautions odieuses, et souvent tous deux joignent au mépris de la foi promise, à cette contravention évidente, la trahison qui est l'iniquité même.

C'est une remarque fort ancienne que le véritable viol doit être rare dans les pays civilisés. On ne dit point que plusieurs femmes n'aient pas été réduites à céder sans l'avoir projeté, sans même y avoir formellement consenti; mais il n'est guère vraisemblable

qu'une entière résistance soit surmontée par un homme qui n'a fait aucun préparatif pour ajouter à la supériorité naturelle de ses forces. On repousse l'agresseur avec négligence; on laisse prendre sur soi des avantages, et lorsqu'on veut enfin résister sérieusement, il est trop tard. Quelque robuste que paraisse être l'homme qui attaque une femme de constitution faible, si elle défend alors ses droits comme on se défendrait contre un meurtrier, si elle proteste qu'elle ne gardera aucun ménagement, si elle entreprend tout ce qui est possible contre celui qui justifie tout en l'y réduisant, elle parviendra bientôt à le blesser, ou à le déconcerter : à moins qu'elle ne perde l'usage de ses sens, il perdra lui-même ses forces, ou ses désirs.

DES RAPPROCHEMENS

ÉTRANGERS A LA LOI DES SEXES

Entre des personnes d'un même sexe les jouissances paraissent plus contraires à l'ordre naturel que l'égarement désigné sous le nom de bestialité, puisqu'elles sont nécessairement stériles. Au contraire le mélange des espèces donne lieu, si ce n'est à des races nouvelles, du moins à diverses sortes de monstres favorablement organisés quant à leur propre existence. Ce rapprochement peut ainsi être bon chez quelques animaux, sans trouver une excuse quand il a lieu entre l'homme et des êtres qui ne sauraient sentir comme lui, ou qui ne produisent pas avec lui. Mais en tout genre, la nature n'a mis que dans les ressources de la raison des bornes à l'intempérance de notre imagination qui peut être excitée par un appétit brutal, comme elle peut être exaltée par des fictions romanesques. La rectitude serait mieux connue si nos institutions, en invitant à

la suivre, ne le faisaient pas d'une manière qui souvent a pour effet d'en éloigner. Tous les genres de désordre se perpétueront jusqu'à ce qu'on s'attache à rectifier les idées des esprits qui, sans paraître extraordinaires, seraient susceptibles de quelque justesse.

Une des premières causes de ces déréglemens entre les hommes, a peut-être été dans les femmes l'oubli de la pudeur réelle. Qu'y pourraient-ils gagner cependant? Que se promettent-ils dans des émotions sans grace, dans des affections, ou plutôt dans des caprices partagés rarement, et trop visiblement dénués de ce qui donne le plus de prix à l'amour?

Un écart semblable chez les femmes exciterait peu d'indignation, si des écarts pouvaient être légitimés par la seule prudence. Elles veulent, dirait-on, se soustraire aux inquiétudes, et à tous les dangers des unions plus naturelles. Le sexe qui ne le leur pardonne pas, devrait-il se dissimuler qu'elles ont trop à craindre ce qu'elles eussent choisi sans doute, et que trop souvent on rendit funeste pour elles ce qu'il faudrait toujours qu'elles préférassent? Ne nous hâtons pas de les juger; sans les justifier, avouons que tous les jours elles peuvent être placées dans des situations embarrassantes, et que de semblables difficultés atténuent bien des fautes.

Que de fois des infidélités suivies des consé-

quences les plus graves, ou d'autres désordres non moins répréhensibles, auront été occasionnées par le rigorisme, par les scrupules de gens incapables d'examiner ce qu'il fallait penser, ou persuadés qu'ils devaient le taire ! En n'accordant rien aux désirs, on s'expose à méconnaître bientôt des devoirs qui se trouveront ébranlés pour ainsi dire, par l'extrême agitation des sens. Il ne faut pas confondre avec les convenances qui seront toujours obligatoires, celles qui se rapportent à quelque situation passagère. Si on s'obstine à commander ce qu'on devrait seulement conseiller, quelle autorité réserve-t-on pour les lois que nous ne pouvons enfreindre sans blesser tout ordre et toute justice.

Malheureux de tant de manières, poursuivis par tant de difficultés, et parvenant à peine à aimer une vie dont l'injustice détruirait le repos, mais dont la vertu ne dissipe pas toujours les ennuis, nous voulons encore, apparemment pour mieux déguiser notre faiblesse, qu'on entretienne sans interruption un désir qu'il faut en même temps réprimer, un besoin qu'il est défendu de contenter. La raison n'avait point prescrit ces devoirs austères. L'équité ne se trouve que dans la juste estimation des différentes convenances; souvent elle porte à désapprouver, dans des vues moins circonspectes, ce que d'autres considérations, raisonnables d'ailleurs, mais trop limitées, fai-

saient d'abord regarder comme un mérite. N'entraînons pas à désespérer d'elles-mêmes les femmes qui, avec des intentions droites, auront manqué jusqu'à un certain point de fermeté, de persévérance : on altère les principes quand on en fait une application uniforme et inflexible. Les vérités relatives deviennent fausses dans cette acception trop générique; elles s'éloignent alors de la vérité morale, c'est-à-dire du point où les principales données cessant d'être en opposition, l'homme sincère parvient à réunir un plus grand nombre de motifs pour des actions irréprochables.

Une considération particulière contribue à faire distinguer, selon les sexes, deux abus qui à d'autres égards paraîtraient semblables. Au défaut de convenance dans les caresses entre des êtres dont l'organisation est la même, les hommes joindront l'usage d'organes qui n'avaient pas été destinés aux libres jouissances de l'amour : c'est méconnaître les indications voluptueuses qu'on devait à la pudeur.

On peut néanmoins se rendre raison de ces travers qui empêchent de certains hommes de continuer à préférer les femmes. Le sexe le plus impétueux, et le moins constant, veut du repos avant que la femme en exige ou en demande; mais ce besoin de modération est presque également réparti durant le cours des

années de l'homme. Au contraire les femmes, moins bornées toutefois, sont assujetties d'une manière inégale; elles ont des momens et des saisons de retraite qui durent éloigner d'elles plusieurs hommes. Ces diverses causes naturelles de retenue chez l'un et l'autre sexe avaient un grand avantage, celui de prévenir toute habitude trop constante, tout prétendu besoin trop exigeant, et d'empêcher ainsi que l'étendue généralement nécessaire des désirs ne vînt à épuiser les forces par l'effet de la cohabitation. Mais aussitôt qu'un homme, sans vouloir en aucun temps renoncer aux voluptés, en perdit le véritable instinct, dès qu'il s'aperçut qu'une femme ne lui était pas absolument nécessaire, de bizarres fantaisies prirent la place des penchans qui s'affaiblissaient. En réduisant pour ainsi dire la jouissance à de certains calculs, avec la triste curiosité d'un anatomiste, il quitta les femmes, comme s'il était possible de les remplacer jamais. Il eut peut-être aussi le malheur de trop songer aux changemens que font subir l'enfantement, les progrès de l'âge, et quelquefois les plaisirs, ou à des occurrences aussi répétées que les révolutions d'une planète qu'invoque souvent l'amour même (*).

Il est dans nos sensations une sorte de délicatesse, ou même de justesse qui ne tient pas

(*) Voyez aussi pages 51 et 52.

moins à l'étendue des idées qu'à la direction naturelle, ou à l'heureuse flexibilité des désirs. Les formes du sein, chez les femmes, rappellent d'une manière si expressive les idées de reproduction et le but de l'amour, qu'on pourrait regarder comme déréglées, ou du moins imparfaites les sensations d'un homme à qui la vue d'une poitrine belle et féconde ne semblerait pas à peu près indispensable au moment du plaisir. Quand on néglige cet attrait, soit par une sorte d'incapacité du cœur, soit avec l'indifférence qu'amènent les abus, on est moins éloigné de tomber dans les écarts reprochés particulièrement jadis aux Thraces et aux Grecs de la Crète, de Thèbes et d'Élis.

Mais comment se fait-il qu'on ait célébré hautement de si étranges amours? Que trouvait-on de poétique dans ces ardeurs pour lesquelles on aurait pu réserver l'expression d'appétits charnels, si usités dans les livres ascétiques? Qu'un homme dénué tout à la fois de goût, de délicatesse et de principes, s'avise, dans l'occasion, de se saisir d'un autre homme, cela ne surprend pas absolument; mais ce qui est difficile à comprendre, c'est qu'au milieu de plaisirs semblables, on ait quelque chose de gracieux à se dire. Après avoir écarté volontairement toute idée de convenances naturelles et de paternité, que peut-on accorder à l'imagination, sans que ce soit un ridicule de plus? Les femmes qui n'évitent pas des

inconvéniens analogues, peuvent du moins supposer que c'est de leur part une sorte de résignation, et d'ailleurs les manières folâtres qui leur sont particulières peuvent aussi donner à ces erreurs quelque chose d'accidentel.

D'UN AUTRE ABUS

Lorsque ces besoins des sens, qui sont la cause et le fondement de l'amour, n'ont pas fait naître une inclination suivie, et que cependant les désirs sont impérieux, il peut être suggéré de les éluder de quelque manière. On y cède étant seul, afin d'obtenir un repos qu'on serait fâché néanmoins de ne pas perdre au premier jour dans de meilleures conjonctures. Des hommes qui vivent isolés, ou qui restent séparés des femmes dans les camps, dans les vaisseaux, dans les prisons, et souvent aussi des femmes vouées à une sorte de continence, prennent l'habitude d'un dédommagement qui toujours insuffisant et triste lorsqu'il ne fait qu'apaiser les besoins, toujours blâmable quand il est fréquent, deviendra dans l'excès aussi odieux que fatal. Les femmes en sont accusées plus encore que les hommes, et cette différence est vraisemblable à cause de la retenue extérieure d'une grande partie de leur sexe. Dans plusieurs régions, particulièrement dans les lieux les plus peuplés de l'Asie orien-

tale, les femmes n'ont pas, comme les Romaines, au temps des empereurs, l'usage journalier des bains publics, et les amusemens moins silencieux que ces réunions occasionaient.

On dit que de certains bipèdes, promenés dans les places publiques pour l'amusement du peuple, ont souvent donné de semblables exemples. Cet écart ne doit pas être particulier à notre race, ou à quelques animaux que nous tenons dans la servitude, et sans doute, il serait moins rare encore si la plupart des espèces ne manquaient pas des facilités que les singes, comme les hommes, ont le malheur de trouver dans leur conformation.

Les plaisanteries d'une servante, en habillant un enfant, peuvent l'accoutumer à des attouchemens. Une irritation légère suffit à l'âge que tout amuse, mais ce trouble prématuré commence peut être l'affaiblissement des nerfs. Plus tard l'imagination, devançant les temps, contribue à cette secrète habitude, et on fait des pertes vaines qui, même sous le rapport moral, doivent relâcher les ressorts de la vie.

Le danger est moins grand, lorsqu'il ne commence pas dès les premiers jours de la puberté, ou même avant cette époque. Dans la force de l'âge cette erreur ne paraît pas capable de détruire la santé, quand on ne s'y livre pas inconsidérément. Si des fautes de ce genre

n'ont lieu que dans un temps de solitude, ou parce qu'il semble impossible d'obtenir quelques jouissances réelles sans des inconvéniens plus graves, si on ne fait que suspendre d'importuns désirs, ce soulagement peut être pardonné, surtout chez les femmes à qui diverses entraves ne laisseraient que l'alternative des privations extrêmes, ou de l'imprudence et du déshonneur.

Mais, bien qu'un acte irrégulier, qui n'exige point le concours des deux sexes, ne soit pas un crime, l'habitude en serait essentiellement vicieuse. Le vrai plaisir en tout genre consiste à donner du plaisir à des êtres faibles comme nous. De quelque nature que soient les jouissances qui n'ont point cet effet, elles ne nous rapprochent pas directement du bonheur, et il ne faut y voir qu'un simple avertissement de former des liens heureux. Dès que l'on observe la vie, on reconnaît le néant de tous les avantages trop directs auxquels souvent nos désirs s'arrêteraient si nous restions dans l'ignorance. Il se peut néanmoins qu'un certain nombre d'hommes soient presque incapables de connaître d'autres biens que les biens personnels; mais on aurait mal étudié le cœur humain si on n'apercevait partout que cette multitude dont notre morale dépourvue d'ensemble a perpétué la dégradation.

C'est une simplicité naturelle, il est vrai, mais seulement chez des hommes grossiers, de

réduire l'amour aux seuls actes qui en soient réellement inséparables. Ces jouissances extrêmes ont si peu de durée que si elles n'étaient pas nécessaires pour la conservation même des organes, les autres plaisirs d'une liberté intime vaudraient plus sans elles, que jamais elles ne valent elles-mêmes quand elles sont dépouillées de tout ce qui devrait les accompagner et les embellir. Si on ne voyait dans l'amour qu'un besoin direct et matériel, qu'un soulagement personnel, on pourrait regarder comme également bonne, toute manière de satisfaire ce besoin, ou de le tromper. Néanmoins les jouissances solitaires fatigueraient, fussent-elles assez rares, tandis qu'en supposant la même réserve, il n'en est pas ainsi des vraies jouissances qui ont été préparées, et pour lesquelles le sang ou les nerfs se trouvent émus généralement. Par un moyen étranger aux inspirations de l'amour, sans doute on peut se délivrer des désirs qui deviendraient impétueux, et qu'on prétendrait irrésistibles; mais cette commotion est aussitôt suivie de quelque amertume, parce qu'on n'a rien de ce qui précéderait, de ce qui soutiendrait la volupté, de ce qui la rendrait inappréciable. On ne peut sans l'altérer péniblement, la séparer des détails qui même dans des mœurs simples devaient l'étendre au-delà des bornes du besoin, et de telle manière que le besoin parût seulement en être l'occasion. La nature,

disait M. (*), supporte mieux quelque excès des jouissances partagées, qu'un stratagème stérile par lequel on s'efforce de la contraindre.

Avec une femme aimée on passera des heures dont le souvenir ne se perdra jamais. Seul, durant un instant, on n'obtient au milieu du silence qu'un sentiment de honte. A plusieurs égards c'est le partage des hommes qui se sont isolés de leur propre choix, et sans aucun motif honorable. Les plaisirs exclusifs produisent le vide du cœur; on ne jouit sans mélange, ou sans un triste retour, qu'en faisant éprouver à quelque autre ce qu'on éprouve soi-même. Nous n'usons réellement des biens qu'en les communiquant; c'est alors que nous paraissons les saisir, et qu'il en reste quelque chose au dedans de nous.

Cette loi de la nature devient plus sensible dans les divers plaisirs, en proportion de leur activité. Le sommeil est une jouissance négative en quelque sorte; par cette raison nous pouvons, étant seuls, jouir du sommeil. Il n'en est point de même d'un repas, surtout quand il y entre des stimulans qui paraissent multiplier les idées. Comment donc jouirait-on seul d'un plaisir qui selon l'ordre général serait mutuel, d'une émotion, d'une volupté qui est susceptible d'exciter dans toute sa force le sentiment de l'union morale, lien fécond de

(*) Dans *l'Erot... Bibl...*

l'espèce, et lien plus particulier des individu préférés l'un par l'autre? Celui qui reste seu se voit en cela sans espérance, sans avenir privé de ce qu'il y a d'heureux dans l'amour il n'est qu'une partie de ce tout que supposé raient des impressions si faciles à communi quer.

Dans les vrais plaisirs la variété des caresse entraîne si loin qu'elle fait oublier les langueur ou les dégoûts de la vie commune. Non-seule ment le plaisir augmente par l'effet de cett loi constante qui donne plus d'étendue à l jouissance communiquée; mais, en s'applau dissant du choix qu'on a fait, on porte a milieu des vives sensations de l'amour le sen timent des avantages qu'on possède soi-même ou de cette puissance générative qui est l première des facultés corporelles.

Nul plaisir sans doute n'assure notre bon heur. Si quelqu'un pouvait prétendre à un satisfaction durable, ce serait seulemen l'homme en qui se trouveraient des vertu élevées, et qui influerait par de mâles travau sur la destinée des peuples. Mais enfin, parm les dons ou les plaisirs ordinaires, un seu semblera prêt à réaliser les promesses de l'ima gination, un seul suffit aux avides mouvemen du cœur, c'est la possession de l'objet désir quand il se donne avec une même préférenc

Ceux qui savent quel est sur toute notre o ganisation le pouvoir de la joie, ou de la tri

tesse, lorsque ces impressions deviennent fréquentes, sentiront à quel danger on s'expose en remplaçant habituellement la volupté que les désirs annonçaient, par un plaisir faux, et suivi de découragement, ou de reproches intérieurs. Ce mal survient dans le moment où on devrait ressentir encore des émotions très-douces, et quand il faudrait que la grace de l'intimité empêchât de s'apercevoir d'un certain affaiblissement. On est victime d'une faiblesse qui laisse sans diversion, sans asile; on ne peut échapper au sentiment de la misère humaine, et on ne trouve dans l'ame ou dans l'esprit, nulle ressource à opposer à un mécontentement dont on voit le ridicule.

Il en résulte des inconvéniens plus grands encore. L'habitude de substituer des sensations très-imparfaites au moins imparfait des plaisirs, diminue l'énergie morale, et fait particulièrement abandonner le soin de plaire. Ne voir jamais dans les voluptés que de simples soulagemens, ou un préservatif quelquefois conseillé par l'hygiène, c'est éloigner de sa pensée les perspectives favorables qui se composaient principalement des succès, des besoins, des incertitudes même de l'amour. Se séparer de la moitié du genre humain, c'est presque livrer sa jeunesse à l'indifférence qui attriste les vieillards; c'est renoncer, non pas à la plus sûre, mais à la plus douce des affections, à la seule qui puisse soutenir par quel-

ques mouvemens généreux des organes vulgaires. Ainsi l'indépendance de cet acte en fait le plus grand péril. En y trouvant des facilités que l'amour réel offrirait plus rarement, on abandonne une partie des doutes et des espérances qui exciteraient l'activité de l'ame. Par une suite presque infaillible de ce premier oubli, on néglige bientôt d'entretenir en soi de certaines qualités; ne se promettant sous tous les rapports que des jouissances personnelles, on se livre à l'égoïsme, et on apprend à regarder comme inutiles les autres hommes, ou à se dispenser de ce qu'il faudrait faire pour être considéré, pour être aimé, pour être consolé.

L'ORDRE MORAL

EXIGE-T-IL QU'ON SE BORNE A CE QUE LES LOIS AUTORISENT POSITIVEMENT?

Si quelques hommes s'étaient efforcés de mériter ce que la vie actuelle peut offrir de meilleur, ce ne serait pas assez pour qu'en le rencontrant, ils fissent valoir comme un droit cette sorte de titre. Puisque nos rapports ne sont pas sagement coordonnés, puisque les choses louables et belles dépendent peu de nos désirs, les prétentions les plus légitimes cesseraient de l'être par trop d'exigence. Sans être tout-à-fait heureuses, des liaisons choisies nous donneront ou quelque satisfaction, ou quelque oubli du mal. Que gagnerions-nous à les condamner sans réserve? Trop difficile, l'union parfaite ne doit pas être seule permise. Ne pensez pas que cette indulgence conduise au désordre. Il sera toujours reconnu, excepté par des esprits vicieux, qu'une sorte de convenance accidentelle, que la force même d'un

penchant, que nul prétexte enfin ne saurait excuser l'iniquité : rien n'affaiblira ce principe. Mais quand, au défaut de ce qui serait digne d'une entière approbation, vous vous réduisez à ce que l'intérêt général permet d'y substituer, la nature des choses vous justifie.

N'exigeons pas pour tous les hommes ce qui ne peut être apprécié par tous indistinctement, ce que même personne ne peut obtenir si le sort ne lui est pas très-favorable. Dans la privation d'un bien qui serait sans mélange, le besoin d'un attachement, ou les besoins des sens doivent faire admettre des rapports moins élevés, mais exempts de crime et de honteuses faiblesses. Peut-être même quelquefois la prudence indique-t-elle expressément ces liaisons d'un ordre inférieur; elles exposent à moins de maux que la recherche trop passionnée d'une admirable chimère.

Un bon esprit peut rendre indifférent, ou utile, ce qui n'est pas positivement condamnable; au contraire un esprit faux ou déréglé, s'attache, sans le vouloir même, à tout pervertir, et sa funeste industrie parvient à dénaturer ce qu'il y aurait de meilleur. C'est en voyant l'ordre politique qui a prévalu, cet état de choses dont il aurait été à désirer qu'on tirât d'autres conséquences, c'est au milieu de l'extrême inégalité des esprits, qu'on imagina de leur imposer à tous une règle de mœurs assez bonne peut-être pour les plus

faibles d'entre eux. Cette manière d'être uniforme et triviale, ne pouvant pas convenir en tout point aux caractères généreux, il leur arrivera de s'écarter de la voie battue; mais s'ils s'égarent quelquefois dans des chemins peu tracés, il ne faudra pas en conclure l'impossibilité d'y marcher avec retenue. Sans doute il serait à propos d'affaiblir d'inévitables distinctions; mais ce serait en élevant les uns, et non pas en abaissant les autres.

Il se pourrait qu'il y eût dans la pensée la plus pure du plus juste des hommes, des combinaisons faites pour lui seul, de hardis aperçus dont presque tout autre abuserait. Avec une complexion heureuse, on se nourrit de ce que des gens plus faibles ne supporteraient pas. Le vulgaire sentirait mal l'avantage d'un ordre réel dans l'amour; le vulgaire a toujours besoin que sa conduite lui soit tracée. Les devoirs du peuple, et ceux du sage doivent être les mêmes dans le principe; mais il n'est pas nécessaire, et il n'est guère possible que le sage et le peuple les remplissent de la même manière. Jamais ils n'en conviendront les hommes qui se sont séparés de toutes les autres classes pour les tenir sous un même joug. Ils veulent tout réunir au peuple qui, disent-ils, est leur troupeau; en effet ils sont parvenus souvent à le rendre semblable au mouton, c'est-à-dire stupide, opiniâtre dans sa routine, et facile à dépouiller.

Il est des caractères qu'ennoblira toujours le sentiment de l'ordre. Le mal est en quelque sorte inaccessible pour ces hommes intègres, et, puisqu'ils ne sauraient devenir injustes, puisque des mœurs moins serviles ne les conduiront pas à la licence, ils peuvent donner au plaisir une saison dans la longue année du devoir. Il est permis de s'écarter de l'usage des lieux où on réside, lorsque les mœurs de ce pays ne sont pas des mœurs politiques. Soumis à l'ordre avec fermeté, l'homme juste observe les convenances générales sans négliger celles du moment, et comme il délibère sans préjugé, il agit sans passion. Il se conforme et à toutes les lois naturelles, et aux lois positives qui ont stipulé sur l'intérêt d'un tiers; mais il ne pense pas que la vie privée doive toujours être assujettie à des coutumes que maintient leur ancienneté seule, ou à la lettre de quelques réglemens établis pour la foule. Souvent ces coutumes, ces réglemens n'ont rien de plausible, ou ne s'accordent pas avec l'esprit général des institutions, et puisqu'ils seraient contradictoires sans l'interprétation de la conscience, ils peuvent être modifiés quelquefois par celui qui est sûr de conserver une entière impartialité (56).

Une opinion transmise jusqu'à nous, fait blâmer toutes les jouissances que le mariage n'autorise pas. Dans l'ordre profane, cette discipline ne peut avoir pour objet sérieux que

le rapprochement des familles, et la légitimité des enfans. Si on ne la suivait pas sous les rapports essentiels, il en résulterait des désordres, puisque la société est réglée d'une manière qui suppose que généralement ces dispositions ne cessent pas d'être en vigueur. Mais une femme manquerait en cela d'exactitude, sans manquer au devoir, si elle évitait ce que de telles mesures préviennent surtout, et si elle avait une volonté fixe de suivre la raison qui seule s'adapte à chaque circonstance. Le sentiment éclairé de toutes les convenances peut remplacer alors une fausse pudeur, qui n'est autre que l'éloignement pour les choses inaccoutumées, une pudeur aveugle, qui, si on la néglige, se perd aussitôt, parce que ne tenant qu'aux habitudes, et n'étant pas fondée sur la réflexion, elle restait étrangère à la véritable délicatesse.

Cette femme sera douée d'un esprit mûr, d'un caractère égal; elle se trouvera indépendante dès la jeunesse, et elle voudra observer le monde avant de s'y précipiter. Ce qu'elle découvrira d'abord, c'est une opposition mal déguisée entre les devoirs importans et les devoirs secondaires, entre les lois morales et les caprices des mœurs. Elle sera d'ailleurs dans une de ces situations particulières, mais fréquentes, dont il faudrait que le législateur s'occupât, puisqu'une règle trop générale ne saurait être universelle, et que la vie entière

peut se passer dans les exceptions. La plupart des femmes qui se marient dès la première jeunesse, se placent ainsi au milieu des relations auxquelles s'applique la loi commune, et elles ont peu de vrais motifs de ne pas la suivre chaque jour; mais en sera-t-il de même à l'égard de la femme que nous supposons? Elle sent que si elle s'assujettit avec soin aux dispositions littérales du législateur, et aux traditions du peuple, elle se sacrifiera, sans même être certaine, dans un tel chaos, de parvenir à tout concilier. Un autre système de conduite qu'elle rejette plus sûrement encore, c'est de ménager les apparences, sans reconnaître d'autres principes que l'intérêt personnel, et cette prudence qui sert de masque. Que lui reste-t-il donc, si ce n'est de chercher sa loi dans la vérité des choses, et de distinguer des devoirs imaginaires, les devoirs formels, afin de les suivre exactement, quelque sacrifice qu'ils exigent. Malgré les sophismes de la licence, malgré les scrupules du rigorisme, c'est le seul parti honnête et conforme à la nature; c'est la résolution d'un être sensé qui, avant tout, veut vivre en paix avec lui-même.

DE LA DIVERSITÉ DES OPINIONS

Les besoins de l'amour sont ceux qui occasionent, même chez les peuples les moins ingénieux, les plus grands changemens dans les organes, et le plus de trouble dans la pensée. Il est naturel que l'étude des conséquences morales d'un si vif penchant fournisse parmi nous des données quelquefois douteuses, et qu'il en résulte beaucoup d'inégalité dans l'opinion. Devenus trop dissemblables, les hommes ne peuvent s'entendre facilement sur des choses qui sont communes aux premiers et aux derniers d'entre eux. Un silence, très-propre à ne rien éclaircir, est le fruit de cette incertitude devant ceux dont en général les idées ne semblent pas analogues aux nôtres, et surtout devant quiconque paraît, en s'éloignant des plaisirs, affecter de s'élever au-dessus de la mollesse du vulgaire.

Des émotions si puissantes doivent distinguer fortement l'homme supérieur, des hommes stupides ou égoïstes, ainsi que des hommes vils et débauchés. L'amour diffère dans les

cœurs selon les habitudes, selon l'état de la civilisation, et l'ancienneté des lois, selon le degré de sensibilité, selon l'âge et le tempérament (57). « Si le système musculaire est dominant, l'amour est brut, disait Cabanis; il est délicat lorsque c'est le système nerveux. » Dans la première supposition l'amour est un appétit qui n'a guère qu'un organe, qu'un moment et qu'un but; dans la seconde c'est une espérance qui en offrant partout des moyens, peut nourrir des sentimens indéfinis. Sans doute il n'est pas deux personnes chez qui ces sentimens se trouvent exactement les mêmes. Ainsi, par exemple, les femmes qui manqueront généralement d'activité deviendront bizarres lorsqu'elles aimeront; comme tout mouvement sera d'abord une fatigue pour elles, celui de l'amour paraîtra les irriter. On tardera peu à s'éloigner d'elles, parce qu'elles aimeront avec humeur, avec courroux, avec des dispositions au mépris.

Des hommes bornés, des hommes superstitieux ou corrompus, et même la plupart des vieillards raisonneront mal sur un objet qui demande peut-être l'énergie de l'ame, non moins que l'étendue des lumières. Pour bien comprendre les lois de la volupté, il faut non-seulement quelque connaissance des hommes, mais aussi une véritable et, pour ainsi dire, une active connaissance de l'homme.

L'art de jouir est une partie essentielle de

la première des sciences, et le bien-être général est toujours l'objet que se propose la raison. Telle a été sans doute la pensée de ceux d'entre les sages qui n'ont point paru assez austères (*). Ils ne parlaient ni des appétits ignobles, ni des voluptés immodérées; ils méprisaient nécessairement les distractions grotesques d'un peuple qui, fatigué de servitude, s'abreuve d'une gaieté misérable, pour échapper à des misères moins bruyantes. Mais les globes ne gravitent pas plus constamment vers un centre de leurs orbites, que l'être animé ne cherche les commotions extrêmes qui le consument, qui le renouvellent, qui sont et le principe connu, et l'objet visible du phénomène de son existence. La voix suprême qui a dit à la matière : Sois indestructible et toujours agitée, a dit aux humains : Jouissez et passez.

(*) Voyez en qui concerne Épicure, dans la note cinquante-sixième.

DU SOIN

DE LAISSER IGNORER DURANT LA PREMIÈRE JEUNESSE CE QUI CONCERNE L'AMOUR

Sans la force qui devant, au besoin, combattre ou réprimer les désirs, sera excitée ou ranimée par ces désirs mêmes, et ne leur laissera que dans des occasions légitimes une sorte d'indépendance, sans cette force, sans la raison, les affections passionnées deviendraient extrêmes, et elles auraient généralement des suites malheureuses. Il pourra être bon pour ceux à qui cette fermeté manquera de connaître le plus tard possible les mystères de l'union des sexes; mais alors il importera que l'ignorance se conserve tout entière, que nul indiscret, ou nul séducteur, n'introduise furtivement dans la sphère d'activité de ces esprits ingénus des clartés subites qui, en les agitant avant de les éclairer, les feraient tomber dans quelque piège.

L'inquiétude d'esprit que tous les arts entretiennent, rendra désormais cette ignorance

très-difficile. Même avant la jeunesse, on obtiendra, par quelque incident que nul n'aura prévu, ces notions vagues qui, en occupant l'imagination plus peut-être que ne ferait la connaissance des choses, irritent les désirs, et ne donnent ensuite, au milieu d'émotions exagérées par une vive attente, aucun moyen d'éviter le mal. Les fausses lumières de la curiosité exposent à de fréquentes tentations, et bientôt la confiance est prodiguée parce qu'on veut accorder l'amour. On se plaît à composer de traits, quelquefois méprisables à d'autres yeux, une physionomie noble et séduisante. Les passions absurdes, comme les passions forcenées, sont des effets naturels de cet état d'illusion : le cœur parcourt avec la rapidité de l'instinct des espaces inconnus et dangereux.

La plupart des femmes sont moins disposées à écouter la raison qu'à se laisser entraîner par toutes les impressions qu'elles reçoivent, et cette inclination n'est pas mauvaise en général, puisqu'elle entre essentiellement dans les vues de la nature. L'ignorance en amour, chez les femmes ordinaires, pourrait donc être regardée comme la meilleure garantie dans la première jeunesse; mais cette ignorance subsistera-t-elle autant que se le figure une mère quand elle a peu de mémoire, et le désir, qui devient plus entraînant lorsqu'il reste aveugle, ne fera-t-il pas former avec beaucoup d'imprudence des liens difficiles à rompre?

Si même ces précautions avaient tout l'effet qu'on s'en promet, elles ne seraient justifiées que relativement aux esprits faibles. Quant aux autres, il n'y a point de doute; la prudence exige qu'on les instruise. N'étant pas subjugués alors par d'aussi vives impressions, ils prendront l'habitude de réfléchir, et de prévoir les événemens vraisemblables. Les hommes de ce caractère ne font guère de fautes dont une erreur ne soit le principe; ayant la force de s'attacher au vrai, ils ont le droit, comme le besoin, de le voir à découvert.

En n'ignorant plus rien d'essentiel, on pourra perdre une partie des joies, de l'agréable surprise, de l'ivresse du premier amour. Mais les sentimens impétueux sont trop redoutables; le charme de quelques heures est moins nécessaire que le repos de la vie. Et d'ailleurs le vrai charme de l'amour subsistera indubitablement; on n'aura renoncé qu'à une exaltation passagère, inutile et souvent ridicule. Le nuage éblouissant pourrait cacher un abîme, où on se précipiterait sans hésiter, mais d'où ensuite on ne sortirait que par une singulière faveur du sort. Les femmes surtout devront peu regretter le délire de la passion; il n'est point rare chez elles de voir succéder à ce moment d'enthousiasme une longue saison passée dans les larmes. On gagnerait beaucoup si on se bornait aux biens que la prudence accueille; par ces sacrifices, on préviendrait du

moins tous les maux volontaires pour ainsi dire qu'on se reproche ensuite de n'avoir pas évités.

Ne laissez rien au hasard, et ne restez pas dans un milieu incertain; si l'obscurité n'est pas entière, achevez de la dissiper. Que votre élève ait sur les yeux un bandeau s'il doit vous suivre avec docilité; mais s'il est capable de marcher seul, qu'il jouisse de la clarté naturelle. Pour que notre conduite soit conséquente, il est bon que chaque détermination ne résulte directement que d'un principe, ou des aperçus de l'esprit, ou des inspirations du cœur. Si vous vouliez qu'on fût également entraîné par ces deux forces, on le serait en sens contraire, et avec des mouvemens irréguliers. Sans doute il faut s'occuper de concilier la prudence et les désirs; mais cet accord se prépare lorsqu'on délibère, et non lorsqu'on agit. Il conviendrait même que, dès la première jeunesse, chacun pût opter, et suivre principalement ou la réflexion, ou l'instinct. Ceux dont la tête aurait quelque force seraient toujours prêts à réprimer leurs inclinations : ils ne suivraient pourtant que leur propre pensée lorsqu'ils obéiraient à la loi commune, puisque cette condescendance fait souvent partie de la sagesse. Les autres se conformeraient volontiers à leurs penchans, mais sans heurter, pour leur intérêt propre, la raison de la multitude, c'est-à-dire la coutume, la lettre de la loi, les fantaisies de l'honneur.

« Je pense, disait, dans un livre inédit, une femme généralement estimée, je persiste à croire qu'on ferait bien d'éclairer entièrement une jeune personne. On affaiblirait en elle de dangereuses illusions en lui faisant connaître les suites des fautes que les passions entraînent; on lui parlerait comme à une femme mariée, afin qu'elle eût en un sens les mêmes avantages, et qu'elle ne pût ni se trouver exposée, ni se prétendre justifiée par son ignorance. Mais il ne faut laisser cette autorité sur elles-mêmes qu'aux femmes qui ont le sentiment de l'ordre, à celles qui n'opposent point aux règles les plus sages une secrète indifférence, et qui, en jugeant de tout avec sang-froid, n'en seront que plus fermes dans leurs résolutions. Nos idées résultent les unes des autres, et nos opinions se prêtent un appui mutuel; c'est d'après l'ensemble des lumières ou des penchans d'une femme que vous saurez quelle sera sa conduite tant que l'amour conservera du pouvoir sur elle. Des éclaircissemens inusités doivent paraître embarrassans; mais, en tout genre, avec du sens et des intentions honnêtes, on surmonte beaucoup d'obstacles. Ce que nous nous croyons obligés de ne point taire, se dit avec décence; un ton grave suffit, et les hautes considérations de la prudence ou du véritable honneur doivent tout purifier. Sans doute il faut beaucoup de discernement, et c'est pour cela que tant de gens craignent de

suivre une route peu battue. Dans le chemin du vulgaire les faux pas ne sont attribués qu'au sort; mais quand ceux qui marchent seuls en font un, aussitôt on décide que c'est la conséquence de leurs écarts, et le juste fruit de cette hardiesse d'innover. Que n'ont-ils suivi la foule, qui néanmoins chancelle toujours; il ne leur serait arrivé rien de fâcheux. Si, dans de certaines classes, des filles élevées comme le veut la routine, reçoivent un amant en secret, ou disparaissent avec lui, c'est pure fatalité, puisque leurs parens ne négligeaient point de les former à la vertu. Mais qu'une seule, dirigée selon des principes différens, les oublie à son tour, on se hâtera de dire : Voyez ce que produisent ces vains systèmes ! »

Sous d'autres rapports, c'est réellement hasarder quelque chose que de s'écarter des idées reçues. La chaîne de ces idées étant connue de tout le monde, si vous vous y attachez, on ne se trompera guère sur votre but. Mais si vous y substituez un nouveau plan de conduite, vous subirez tous les inconvéniens d'un jugement précipité : ne vous comprenant pas, et prétendant toutefois interpréter ce que vous faites, on tirera de vos opinions, de vos démarches, de vos maximes plusieurs conséquences éloignées de votre caractère.

Ne plaignons pas du moins celui qui sera ainsi averti; ne regardons pas comme un

malheur d'être désabusé avant l'expérience. L'amour ne trompera plus, mais il sera encore délicieux; l'ame et les sens lui suffisent toujours, et l'illusion de l'esprit n'est qu'une puérilité. Si on laissait d'abord trop de pouvoir à l'imagination, elle deviendrait passionnée, même en l'absence des passions particulières. Il ne sera jamais suffisant de prévenir, ou de rompre quelque penchant désordonné; il faut empêcher généralement que les passions ne s'attribuent l'autorité due au contraire à l'irrécusable ennemie des passions. Montrez les rapports essentiels des choses, sans déguiser nos besoins, sans ménager d'anciens préjugés, sans tolérer des habitudes vicieuses. Présenté à de certaines complexions, le vrai, dit-on, sera toujours un aliment trop fort. Dans cette supposition, n'apprenez rien à ces esprits un peu débiles; mais invitez-les, si on peut les prémunir en quelque chose, à se méfier de tout ce qui leur apparaîtra pour la première fois sous des dehors séduisans.

Les vérités utiles sont principalement celles qui forment un ensemble exempt de tout mélange d'erreur. Ce serait une grande faute, et une marque de faiblesse, de recourir à l'artifice pour se rendre maître de la volonté des adolescens; on perdrait bientôt leur confiance. Il importe d'abord de diriger avec franchise la marche des esprits naturellement justes. Cette impulsion forte, cette belle régularité

entraînera beaucoup d'imitateurs : la raison a du pouvoir lorsqu'on l'invoque sans déguisement, et lorsque les exemples qu'elle donne ne semblent pas dus à l'inertie du cœur, ou à l'imperfection des sens.

DE L'INFLUENCE DE L'AGE

SUR LES PENCHANS

Souvent des femmes d'un certain âge furent aimées, on l'assure, par des hommes extrêmement jeunes, et, quand ils devinrent âgés, celles qui sortaient à peine de l'enfance parurent seules leur plaire. En effet, la possession d'une femme établie dans le monde pourrait flatter l'amour-propre de l'adolescent que le monde étonnerait encore, et la supériorité qu'elle semblerait conserver pourrait s'accorder avec l'espèce d'idolâtrie des premières affections; mais quand ce même homme verra les approches de la vieillesse, quand déjà plusieurs femmes auront soin de lui parler avec une humiliante déférence, il lui sera sans doute agréable de paraître jeune encore à des yeux très-jeunes. Quelques autres hommes auront été frappés des changemens secrets qui naturellement ont lieu chez un assez grand nombre de femmes avant qu'elles cessent de prétendre

à l'amabilité; ils voudront n'avoir plus à craindre de rencontrer ces traces du temps. D'autres enfin cèderont à des motifs plus secrets : sentant qu'ils ne sont plus eux-mêmes ce qu'ils furent, ils préfèreront des femmes sans expérience qui ne puissent pas, dès le premier moment, les comparer à des hommes plus jeunes.

En cherchant ici les raisons de ce qui arrive fréquemment, on ne prétend pas en inférer que cela doive toujours être. A la vérité, si dans la première jeunesse on a joui de l'amour avec peu de discrétion, il est probable qu'ensuite les sens seront plus tranquilles, ou les désirs plus bizarres. Cela ne prouve point que le milieu de la vie ne convienne pas aux plaisirs; mais les craintes ou la modération deviennent naturelles, parce que les forces ont été employées avec une précipitation qui nécessairement les a diminuées. Si, au contraire, cette effervescence dont le sang est susceptible n'a pas eu lieu d'abord, elle sera aussi forte après quarante ans qu'elle l'eût été à vingt-cinq.

Il se peut même que les désirs soient plus fixes et plus importuns, lorsqu'on est moins jeune. Non-seulement il reste peu d'années propices, mais on s'aperçoit que chaque saison s'écoule rapidement. On a réfléchi sur l'inépuisable diversité des douceurs de l'union intime, et on est désabusé de plusieurs autres

espérances. A vingt, ou à vingt-deux ans, tout amusait; le jour était rempli de distractions, et durant la nuit l'opiniâtreté du sommeil rendait l'oubli facile. Sans doute on devait être plus exposé à des attachemens subits et impétueux, à ces illusions qui subjuguent toutes les facultés; mais si nulle rencontre semblable n'éveillait les sens, ils paraissaient quelquefois assez calmes, malgré l'ardeur générale des sentimens. C'est vers trente-six ans, et au-delà, que le désir d'une intimité voluptueuse se présente avec une nouvelle force; il se change pour ainsi dire en une détermination raisonnée. Ce qui n'eût offert que beaucoup d'agrément au sortir de l'enfance, est devenu presque un besoin, parce que la première jeunesse du cœur n'étant plus, on voudrait enfin tenter le sort pour en obtenir quelque bien positif.

DIFFICULTÉS

DE LA SIMPLE AMITIÉ ENTRE DES PERSONNES DE SEXE DIFFÉRENT

Les liens formés par le plaisir ne supposent l'amour passionné qu'aux yeux de ceux qui ont l'esprit très-jeune. Si on n'est point sous le joug d'une passion, en a-t-on moins des sens; en a-t-on moins et les désirs même du cœur, et le sentiment de la volupté dans presque toute sa force? Pour excuser quelques faiblesses, des femmes auront imaginé d'alléguer un penchant irrésistible, et insensiblement on aura déclaré brutal tout plaisir que ne commandait point la passion. Posséder sans aimer c'est, dit-on, se rapprocher de la brute; mais, quelque parti que l'on prenne, cette analogie se retrouve toujours dans la possession. Est-ce d'ailleurs le seul rapport sous lequel nous paraissions condamnés à nous conduire comme les autres animaux, dont il faut bien partager les besoins corporels, et dont si souvent nous imitons l'industrie?

L'amour passionné est semblable à tout autre désir extrême et irréfléchi; cet avertis-

sement de la nature imprime un premier mouvement aux sens, mais il cesse bientôt d'en être la seule loi. Quand on est fort jeune, il se peut qu'on attende la passion de l'amour, et qu'on ne juge pas suffisant un simple attachement, un choix raisonnable; mais vers le milieu de la vie, loin de croire une vive passion nécessaire pour le plaisir, nous oublierions tout-à-fait ces transports, si notre raison avait moins rarement la vigueur, la maturité qui conviendrait à cet âge.

Par quel motif un homme et une femme qui se trouvent libres, et qui sans éprouver l'un pour l'autre un ardent amour, possèdent les avantages que le plaisir exige, seraient-ils amis seulement? Ce projet peu naturel les place dans une situation embarrassante, et leur interdit quelquefois les épanchemens de l'amitié. « On demande, dit madame de Lambert, si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare, mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Il est sûr que de toutes les unions, c'est la plus délicieuse. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue. » Mais, précisément parce que cette union exige plus de retenue, elle ne doit pas avoir plus de charmes, et elle ne peut pas devenir plus délicieuse. Une perpétuelle réserve se concilie mal avec le repos, avec la douce négligence de l'union intime. Si les vertus en général conviennent à l'amitié, si

elle les suppose, comme les sages l'ont toujours dit, cela doit s'entendre des qualités mâles, de l'élévation des pensées, de l'égalité du caractère, de la fidélité parfaite, de tout ce qui rend cette amitié facile, consolante et pleine d'abandon. Qu'y aurait-il de semblable dans une vertu contrainte qui, n'ayant à conseiller que des refus, ou des privations, au lieu d'ouvrir le dernier asile de l'indépendance, poserait des barrières naturellement importunes, et n'entretiendrait qu'une confiance discrète, ou des sentimens calculés? On n'aimera pas long-temps ceux avec qui on aura toujours à souffrir (*). Il faudrait, ce semble, que des amis se rendissent heureux, qu'ils le voulussent du moins, qu'ils devinssent l'un pour l'autre ce qu'ordinairement des amis peuvent être, qu'ils fussent enfin ce que ne seront pas un homme et une femme aimables qui se borneront volontairement aux relations de l'amitié. Ils s'y bornent quand d'autres engagemens le leur prescrivent, et leur union en est moins profondément altérée que s'ils manquaient à leur devoir; mais elle ne vaut pas la naturelle amitié de deux caractères généreux, qui n'auraient besoin ni de réprimer leurs penchans, ni d'entretenir de coupables espérances (58).

(*) Quelques-unes de ces dernières remarques ont été imprimées ailleurs, en 1813.

DE L'AFFECTION

ENTRE LES PÈRES ET LES ENFANS

Malgré la rigueur, ou même l'austérité des seuls liens qui restent légitimes dans le système accueilli en Occident, on a senti qu'il était impossible de n'y pas tolérer des conventions uniquement relatives aux besoins des sens. Néanmoins il n'y aura jamais d'autre union entière et parfaite que celle où les suites naturelles des désirs se concilieront toutes avec la délicatesse produite par l'étendue des idées. Les enfans contribuent d'ailleurs et à perpétuer l'intimité domestique, en faisant mieux sentir qu'elle est devenue obligatoire, et à la rajeunir peut-être par un nouveau mouvement autour du foyer domestique. Les enfans pourront devenir le plus heureux fruit du mariage si leur éducation est bonne, ou si d'autres chances sont favorables; mais la satisfaction qu'ils doivent donner est un prix offert en perspective, et non une récompense à peu près

certaine de toute union régulière. Quand on examine en général s'il faut beaucoup attendre de ses enfans, on ne conserve cette espérance qu'en demandant l'aide de la fortune.

Notre manière de vivre, ainsi que la perpétuité même du mariage, veulent que, dans les classes élevées, peu d'hommes se marient durant les douze ou les quinze premières années de la jeunesse; mais cela suffirait pour que la plupart des enfans ne fussent pas assez les amis de leurs pères. Une grande différence d'âge doit nuire à l'attachement, à moins qu'elle ne soit extrême, et qu'à défaut d'une autre harmonie, on ne jouisse de celle des contrastes, ce qui n'est guère dans les mœurs modernes.

Les années favorables commencent à passer pour vous, et ce que vous ne prétendez plus recevoir de votre propre destinée, vous vous le promettez de vos enfans : il vaudrait mieux donner gratuitement vos soins. C'est entre vous, maris et femmes, qu'il faut établir surtout le lien intime, si vous êtes du petit nombre de ces esprits justes qui peuvent le rendre durable. Soutenez-vous mutuellement, et cherchez-vous l'un l'autre, vous qui serez réellement ensemble. Pour vos enfans, ils songeront à d'autres appuis; ils se voueront à des amitiés imaginaires, et lorsqu'enfin ils songeront à vous comprendre, vous ne serez plus.

Si nous admettons des circonstances com-

munes, des familles vulgaires, et une certaine opposition d'âge, nous avouerons qu'ordinairement l'amour paternel est un besoin, et que l'amour filial n'est guère qu'un devoir. Ce n'est point qu'il faille en cela se plaindre aussitôt des vices de l'homme, ou des erreurs de la nature : les inconvéniens changent avec les institutions, et la nature n'a pu vouloir que conditionnellement les effets de l'état présent des choses.

Les enfans peuvent voir dans leur père une puissance qui diminue leur liberté. Quant à lui, il les considère quelquefois comme des agens qui semblent augmenter son pouvoir.

Il ne faut pas oublier cette sorte d'instinct que partagent peut-être les diverses espèces vivantes, et qui tend à séparer un individu en état de se suffire à lui-même, de ceux qui l'ont fait naître, afin que la race entière ne s'arrête pas dans les mêmes lieux. Cet empressement pour se jeter dans les hasards, cette disposition à se promettre une autre destinée, ou même à se croire d'une nature supérieure, égare un grand nombre de jeunes gens; mais enfin c'est un penchant naturel chez eux, et il explique souvent leurs imprudences. Les pères éprouveraient difficilement ce besoin de séparation; la société a déjà fortifié en eux les idées et les sentimens qui conviennent à la famille permanente.

Ceux pour qui la carrière commence ima-

gineront rarement de s'associer, de toutes les forces de leur ame, avec celui qui éprouve déjà de la fatigue. Mais quand vous croyez approcher du terme de vos jours, vous appelez à vous ceux dont la vie continuera; vous vous figurez qu'ils vous imiteront.

Les facultés physiques et morales se développent dans l'enfant, et il est naturel de s'intéresser à ce qui s'embellit; elles diminuent dans le père, et il n'est pas aussi ordinaire de s'attacher à ce qui décline. A la naissance de vos fils, vous êtes dans toute la vigueur de l'âge; vous prenez sans peine à leur égard des habitudes courageuses, parce que vous avez des espérances. Mais lorsque vos pères ont besoin de vous, déjà vous connaissez les difficultés; il faut qu'à la place de quelque illusion, l'amour du devoir vous soutienne, et cela n'est donné que faiblement au commun des hommes.

Vous croyez discerner ce qu'il peut y avoir à faire en faveur de votre fils; c'est un but à concilier avec les autres projets, et c'est un prétexte pour les vues ambitieuses. Un fils ne voit pas de quelle manière il aurait à travailler pour ses parens : il se propose sans doute de les secourir un jour si les circonstances le veulent, mais cette occurrence lointaine n'occupe pas autant la pensée.

Ce que seront les enfans est inconnu, l'imagination s'en nourrit; mais ce que les parens

doivent être, déjà ils le sont, et il n'y a pas là cette incertitude qui passionne. Un temps viendra peut-être où les succès de ceux qui aujourd'hui sortent de l'enfance répandront quelque honneur sur toute la famille; leur père s'occupe beaucoup d'une conduite dont il lui est permis d'attendre cet avantage, et que d'ailleurs il se flatte de diriger. Mais ce que peut, ou ce que fait un père soit pour l'honneur, soit pour l'illustration de ses enfans, ne leur donne guère d'inquiétude; il l'a entrepris avant qu'ils fussent d'âge à y songer.

On s'attache par le souvenir des sacrifices anciens, ou même par l'effort que demandent les sacrifices actuels, mais non par l'idée de ceux que l'avenir exigera. Les enfans coûtent des soins, et ils en ont coûté beaucoup; mais les sollicitudes qu'un père doit occasioner restent en perspective, de sorte que l'affection des fils pourra se renfermer, même à leur insu, dans les bornes de la prudence.

Tout paraît volontaire de la part de ceux à qui l'autorité appartient; ils ont le plaisir de se montrer généreux, bien qu'ils aiment naturellement. Cet amour étant au contraire une obligation de la part des subordonnés, ils n'aiment bien que quand ils réfléchissent sur leurs devoirs. Heureusement on aime aussi par une suite des premières habitudes.

Nous voyons de plus qu'un père devant rarement hériter de ses fils, a dès lors tout à

perdre s'ils viennent à mourir, tandis que la plupart des enfans ne possèdent presque rien jusqu'au décès de leurs pères. Les successions multiplient pour les hommes faibles les difficultés morales; Rousseau l'a très-bien compris. Enfin l'ordre universel exigeait sans doute que les pères aimassent leurs enfans, mais il n'importait pas de même à la conservation de l'espèce que les fils aimassent leurs pères : cette distinction seule serait décisive (59).

DE QUELQUES USAGES

La castration était, vers le Bœtis, le châtiment de l'adultère, et celui du viol en Égypte. Elle a été plus récemment chez les Perses la peine réservée à la bestialité. Du moins cette mutilation paraissait indiquée par la nature même des actes qu'on voulait punir; mais elle devient un des plus monstrueux écarts de notre esprit déréglé, quand on ne se propose que de rendre plus sûre l'inspection des harems, ou quand on n'a pour objet, comme dans l'Italie moderne, qu'une certaine manière d'exécuter quelques morceaux de chant.

On a observé jusque dans les Pyrénées des traces d'un usage moins révoltant, mais plus singulier, qu'on désignait communément sous le nom de couvade. Sans doute des formalités par lesquelles un homme se donnât pour le père du nouveau-né, semblaient indispensables dans des États où les enfans restaient à la famille, et où cependant une liberté de mœurs, autorisée par les institutions, lais-

sait plus d'incertitude qu'on ne voudrait en conserver parmi nous. En expliquant chaque coutume ancienne conformément à son système général, l'auteur de l'Antiquité dévoilée regarde cette conduite des maris comme une sorte de pénitence, un signe de repentir; il suppose que quand on avait fait naître quelque individu de l'espèce contre laquelle le ciel était irrité, on cherchait à expier une faute aussi audacieuse (60).

Des erreurs, au nombre desquelles une morale strictement exacte rangerait cette indissolubilité du mariage qui se fait redouter par beaucoup d'hommes, des erreurs très-répandues ont rendu commune la prostitution. Dans des temps moins austères en un sens, déjà on avait vu des courtisanes, et les Indous ont encore leurs Devedeschies (*), ou les Japonais leurs Bicanis; mais nos femmes publiques paraissent plus viles, parce qu'il y a dans leur cupide licence quelque chose d'opposé à l'esprit apparent de nos usages. C'est chez elles que tant d'hommes vont prendre, avec la honteuse habitude de mépriser les femmes, celle de négliger les convenances les plus salutaires.

Quels sentimens honnêtes conserve-t-on quand on a perdu tout le prestige de l'amour?

(*) Esclaves de Dieu.

En vain celui des deux sexes qui a le plus de liberté extérieure voudrait établir que chez lui tout est pardonnable à cet égard. La délicatesse dans l'ordre moral ne permet pas de prodiguer, ou même de supporter les démonstrations de l'amour, non pas seulement sans aimer, sans estimer, sans connaître, mais avec une prompte répugnance. C'est une témérité incompatible avec l'honneur même d'aller chercher dans d'ignobles réduits, les restes de ces maux qui firent le désespoir de plusieurs millions d'imprudens.

On peut n'écouter que l'instinct pour satisfaire d'autres besoins des sens, pour prendre des alimens, ou pour se livrer au sommeil. En amour, au contraire, puisqu'il s'agit de concilier les diverses sensations de deux individus dont l'intelligence est exercée, il faut du choix, de la grace, de la pudeur, c'est-à-dire quelque réserve au milieu même de l'abandon.

DU STYLE

DANS LA PLUPART DES ROMANS

On a fait plusieurs fois des romans très-estimables. Mais il serait à désirer qu'une autre dénomination les distinguât des anecdotes amoureuses qui affaiblissent tant d'esprits déjà mal disposés pour presque toute autre lecture.

Non-seulement ces écrits futiles, en s'introduisant jusque sous le chaume des métairies, donnent à beaucoup de personnes une idée fausse des usages et des convenances de la société dans les capitales; mais ils trompent aussi de jeunes femmes sur ce que les discours d'un homme peuvent indiquer de relatif à son intention secrète, ou à ses penchans les plus durables. Elles confondront avec le langage des sentimens le jargon de la galanterie; elles ignoreront qu'un attachement vrai ne se déclare pas comme les passions vulgaires, et que peut-être il ne s'exprime point

comme le fait en quelques endroits Saint-Preux lui-même. Dans les paroles, ainsi que dans les manières, ce qu'on trouve assez généralement aimable convient faiblement à une ame occupée de l'amour profond, ou noble, ou naturel, de cet amour réfléchi dont la vieillesse même du sage ne condamnerait pas le souvenir.

DE CERTAINES LOCUTIONS

Les expressions équivoques, dont l'usage devient si commun, ne peuvent être regardées que comme une suite de la contrainte générale de nos mœurs, et de la dissimulation que des bienséances quelquefois inutiles conseillent à la plupart des hommes. On fait des allusions multipliées, parce qu'on n'ose parler du plaisir dans les termes propres; mais ces mots couverts rendent tout suspect, et ils embarrassent les personnes qui n'en partagent pas l'amusement fastidieux.

Affecter ainsi de ne rien dire positivement, c'est tomber dans un inconvénient plus réel, celui d'exprimer en beaucoup d'autres circonstances, ce qu'on n'avait pas l'intention de dire. Cette interprétation arbitraire une fois admise, on évitera difficilement d'y donner lieu : les mots suspects à cet égard sont innombrables, puisqu'on peut trouver entre tous les objets des rapports ou vagues, ou indirects.

Avec des étrangers, ou avec de simples connaissances, il serait mieux de ne point parler de ces choses sur lesquelles la manière de sentir et les opinions diffèrent trop. Entre des hommes, ces plaisanteries n'ont pas même de motif. Elles sont presque aussi déplacées avec la plupart des femmes; généralement, et surtout en public, c'est les mettre dans une situation incommode, ou c'est leur faire une insulte qu'il leur est presque impossible de réprimer. L'usage ne tolère pas précisément cet abus dans la société choisie qui se flatte de représenter la société humaine tout entière; mais il s'agit ici des diverses classes, et des moindres bourgades.

Une chose semble bizarre, c'est que dans la plupart des livres érotiques, on évite les mots qui du moins y seraient à leur place. On trouve plus décent d'y substituer ou de niaises réticences, ou des circonlocutions du plus mauvais goût.

Les livres obscènes ne sont point ceux qui nuisent le plus. Ce qui perd les mœurs, c'est la légèreté avec laquelle on présente comme excusables, comme ingénieuses même, les infractions les plus formelles aux devoirs les plus saints, comme des manières indépendantes, plusieurs procédés licencieux ou perfides, et comme un amusement sans conséquence, ce qui est contraire aux principes que pourtant on n'oserait désavouer. Le véritable corrup-

teur serait l'homme qui s'attacherait à faire admettre deux morales, celle de la sagesse, et celle du plaisir, comme s'il était permis de suivre en secret des maximes opposées aux préceptes que la raison confirmera toujours. Quelques lignes échappées à Voltaire, quelques scènes de Molière et de Régnard sont plus immorales que la lubricité de l'Arétin, ou les excès tristement décrits dans Justine. L'ode à Priape a fait peu de mal; les contes de La Fontaine et de Boccace en ont dû faire beaucoup. Le vice, disait Jean-Jacques, ne s'insinue guère en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image, et les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs.

DERNIÈRES RÉFLEXIONS

Si nous pouvions connaître dans toute leur étendue les suites des passions, de quelle imprudence, de quelle folie n'accuserions-nous pas ces mouvemens que l'on hasarde parce qu'on a eu la faiblesse de s'ennuyer en ne souffrant point? On se félicite d'aimer éperdument, et on se promet de rester ainsi attaché avec constance; plein de cette trompeuse idée, on sacrifie tout à des impressions d'un jour. On préfère une fantaisie qui ne suscitera que des dangers, à des liens dont les douceurs, plus durables, pourraient être exemptes d'amertume. Il y aura toujours dans les besoins exagérés du cœur et de l'imagination quelque chose de funeste : cette impatience trouble la pensée, fait négliger les principes, et s'oppose à l'ordre dans les desseins, à la sécurité dans les sensations, à l'art du bonheur.

Assez d'obstacles naîtraient de la seule différence des conditions; pourquoi en occasioner de plus fâcheux encore? Il faudrait beaucoup d'art pour rapprocher ensuite des

plans de conduite long-temps contraires, et pour former de l'égoïsme des individus un véritable intérêt public? Dans ce continuel malentendu les passions surviennent librement. Quelle discordance alors; que d'être froissés et blessés ! Il est vrai que tout paraît se soutenir parce que le tout ne saurait être détruit. Il est vrai qu'on distingue de certaines règles, et qu'en apparence on maintient souvent l'ordre; mais de quels élémens se compose-t-il?

Combien la sagesse est difficile pour les familles au milieu de la confusion où vivent les peuples ! Que de fois on est dupe, même sans l'ignorer ! Que de fois aussi on contribue au malheur de ceux dont on voudrait la satisfaction ! Que d'injustices on souffre; que d'injustices on commet inévitablement ! Notre marche est douteuse ou embarrassée : la consolation du juste est seulement de faire moins de mal que les hommes iniques, et de ne jamais partager avec eux la volonté d'en faire. Le genre humain gagnerait beaucoup à ce que la vertu fût moins laborieuse. Le mérite ne serait pas aussi grand; mais quel bien procure cette élévation rarement soutenue? Ce que nous devons désirer, c'est que les hommes droits ne paraissent plus des personnages remarquables. Pour que le devoir fût toujours aimé, ne faudrait-il pas qu'on pût le pratiquer toujours? Malheur à toute administration réduite à dire : N'écoutez pas votre intérêt !

Malheur à tout précepte qui demande de l'héroïsme ! Malheur aux cités où il sera sublime d'être juste ! Misérable terre ! où les lois ne répriment que des désordres scandaleux, où, après de longues études, il n'est pas encore reconnu que la passion, et l'entière abstinence sont également vicieuses, où enfin la patrie ne se fait entendre que pour imposer comme un joug, après les avoir altérées, d'importantes maximes de la morale de tous les âges.

Si généralement les hommes étaient sans retenue, la société serait trop méprisable; si la plupart d'entre eux étaient austères, la vie semblerait insensée. Des habitudes prudentes et légitimement voluptueuses sont les seules où le cœur doive trouver du repos. L'abus des plaisirs l'accable, les reproches le déchirent, le renoncement exigerait trop de force; il faut entretenir des affections plus douces, et plus conformes à l'idée qu'on peut se faire de l'ordre essentiel. Rectitude et plaisir, ce sont les traces les moins obscures au milieu des ténèbres que l'avenir éclaircira peut-être. Il est plusieurs signes accordés à l'espérance; les parfums du printemps, les mystérieuses émotions de l'amour, la dignité de l'homme sage annoncent que nous ne sommes pas oubliés sur la terre. Jouissons des biens qui passent, mais sans diminuer en nous le besoin de vivre : restons justes et capables de jouir en-

core, afin de croire qu'un jour la secrète volupté, la grace ineffable qui soutient l'univers, nous sera connue sans voile.

Nous ne verrons point changer le monde. Tenter une réforme subite, ce serait remplacer les misères par des désastres, et les vices par des fureurs. Si les peuples peuvent être ramenés sur des traces heureuses, ce sera l'effet tardif de la persévérance des écrivains dans une morale moins aveugle. Cependant la probabilité de quelques institutions meilleures chez des générations que nous ne connaîtrons pas, ne peut être offerte comme un dédommagement assez positif. Comment nous serait-il interdit de désirer pour nous aussi un sort favorable, et de regretter du moins la simplicité des lois premières? En avouant que le beau absolu est inaccessible, on pourra s'attacher à quelque image moins fidèle des vrais biens; on n'exigera pas des dons parfaits, et quelquefois même il suffira que le plaisir ne soit pas déshonnête. Rien ne conviendrait moins à notre temps que la supposition d'un peuple presque entièrement raisonnable. Dans la captivité, la pensée d'une vie libre devient un rêve; ainsi l'état de chose qui n'est pas présent, sera toujours romanesque aux yeux des gens asservis à l'usage. Qui pourra discerner avec justesse, et faire recevoir ces idées du bonheur général? Que de recherches pour un génie infirme, pour une vie précaire ! La loi du

monde est peu connue. Elle subsiste; mais le monde est gouverné secrètement, et avant de la bien comprendre, chaque homme disparaît.

Entraînés par les illusions d'une race turbulente et chargée de besoins, nous n'avons qu'un moment pour apprécier tant de liens contradictoires. L'inconstance humaine se joint à l'inconstance des choses, et cette durée que nous croirions féconde n'est formée que des phases diverses d'un vain désir. Que penser de nos siècles si brillans, mais pour lesquels il n'est pas d'autre avantage? Échappé à la démence ignorante, aux erreurs sans frein de la barbarie, mais livré à la fatigue, on perd le fruit des lumières. Dans l'impossibilité de songer à de fortes institutions, dans la nécessité d'avoir une multitude, qu'entreprendrez-vous pour le bonheur public? Qu'obtiendrez-vous de ces mouvemens inquiets, et de ces vertus inutiles? Comment la paix, l'union, la vraie joie se concilieront-elles avec ces sentimens extrêmes, ces inimitiés, ces rivalités, avec toutes ces prétentions futiles et laborieuses?

L'orage parcourt tous les lieux; à chaque instant il choisit des victimes. Nous sommes nés sur d'innombrables ossemens, et le sol qui nous porte en est composé. Une fermentation dévorante, un mouvement sinistre laboure ce chaos où chacun de nous surnage durant des minutes. Unissez-vous, hommes

vrais : tout fuit sans retour. Vous dont les penchans sont naturels, et les vues équitables, unissez-vous, aimez-vous. Le faste des ames superbes est resté sans excuse; on a vu que l'audace n'avait pas de fondement, et que toute science rencontrait des abîmes. Chérissons l'ordre et la tranquille intimité; en se consolant ainsi, en allégeant ce que peut-être on ne changerait jamais, on s'approche sans désespoir du moment où l'enthousiasme finit. Là se perdent nos larmes comme notre gloire, comme nos travaux sans but, et nos opinions téméraires. Un homme puissant se fatigue avec bruit; en cherchant le silence, des hommes malheureux s'agitent. Et ce qui triomphe, et ce qui succombe, toute cette poussière vivante, sera également dissipé. L'industrie, l'austérité, la mollesse, l'imposture qu'on méprise comme celle qu'on adore, les fidèles des divers dogmes, et les agens des factions, tout passe, tout s'oublie. La splendeur des peuples se consume, ainsi que le luxe des villes, et il reste peu de chose de l'orgueil de Balbeck, ou des merveilles d'Hermopolis : descendons sans amertume cette pente universelle. Environnés de troubles, soyons paisibles; aimons la justice malgré le délire des passions, et que des jouissances irréprochables nous aident à soutenir nos années suspendues entre le grand jour dont l'aurore n'a pas été vue, et le temps où les mortels n'auront plus de journées.

NOTES

Note première. (page 1.)

Les années d'un écrivain ne sont pas toujours à lui. Quelquefois il n'est pas facile, comme on le croirait d'abord, de se soustraire aux conséquences d'événemens qu'on n'avait pas dû prévoir.

Note seconde. (page 12.)

En morale la meilleure réforme ne serait, assure-t-on, qu'un projet spécieux. Au Caire, à Moscou, à Calcuta, il faut pour la multitude l'alternative du luxe ou de l'indigence. L'homme est ainsi fait; il n'y a point de remède au désordre.

Cette décision tranchante ne serait pas déplacée sur la scène, dans la bouche d'un valet philosophe. Nous possédons, dirait-il, toute la sagacité imaginable, et nous avons fait les lois les plus sages; cependant nous sommes en plusieurs rencontres nuisibles ou malheureux, donc les mortels sont inévitablement méchans.

Pourquoi d'ailleurs ne songer qu'aux villes de trois cent mille habitans, et aux campagnes consacrées à les nourrir? On prend trop souvent pour

l'espèce entière le peu d'hommes qu'on a vus : elle a plus d'aptitude, et elle aura plus de durée. Les formes qu'il paraît commode de conserver aujourd'hui ne sont pas les seules qu'on puisse adopter. C'est dans l'indépendance, c'est loin des vieilles habitudes de la société qu'il faudrait étudier les lois premières. Ne nous renfermons point dans la galerie la plus ornée du palais dont nous voulons tracer la perspective.

Les conceptions morales sont les objets les plus importans de l'esprit humain. Ce qui est grand, c'est ce dont l'ame a besoin, c'est ce qui doit l'agrandir ou la perfectionner. Les arts du calcul sont difficiles ou admirables, et même utiles; mais la vraie science chez les hommes sera toujours la connaissance de l'homme et de ses devoirs. Quand les autres exercices de l'esprit, au lieu de servir seulement à rectifier les idées, absorbent l'attention, ils deviennent funestes, puisqu'ils font oublier le but. Il est vrai que le génie pourrait découvrir avec une sorte de bonheur les maximes de l'organisation des cités, tandis que la plus heureuse pénétration ne permet d'avancer que lentement sur la trace des Euler et des Leibnitz. Mais si ces derniers travaux supposent des études plus longues peut-être et plus pénibles, ce qui tient à la législation est plus nécessaire, et moins d'hommes en seront capables : Pythagore et Kong-tsé ont rendu plus de services que Lagrange.

Le véritable écrivain se consacrerait à l'utilité publique; sans dédaigner les arts ingénieux, il ne chercherait point ce genre de succès que l'esprit fait ambitionner. Sa marche paraîtrait plus ferme, et ses vues seraient plus généreuses : tous les temps se présenteraient à ses regards. Pourquoi aspire-

rait-il à captiver les suffrages des hommes de goût, et s'occuperait-il principalement des jouets de la vie littéraire chez des nations où subsistent une morale incertaine, des arts frivoles, un système trompeur de perfectibilité, un masque universel d'une couleur vive, mais sinistre, bien propre à exciter à la fois les discordans éclats du rire et du désespoir?

La renommée est-elle un bien personnel très-désirable? Quel sérieux avantage une vanité d'un siècle aura-t-elle sur tant de vanités d'un jour? L'homme célèbre prendra-t-il une attitude plus gracieuse dans le silence du tombeau? Que font à celui qui vivait hier, les discours de ceux qui vivent aujourd'hui? L'univers est changé pour l'homme mort; à son dernier soupir l'illustration l'a quitté. Si même dans l'ordre présent, la pratique du devoir est le plus bel emploi de la vie, c'est parce que la paix intérieure donne la seule jouissance qui ne s'affaiblisse point. Soyez utiles, non pour qu'on vous nomme avec emphase quand vous ne l'entendrez pas, mais pour que le bien se réalise, et que votre dernière heure s'écoule doucement.

Les livres ne changent point le monde, dit Voltaire. Cependant il remarque ailleurs que tous les peuples obéissent à des livres, et ceci est plus juste. Les livres n'agitent guère les nations, mais ils les conduisent. Les moyens positifs, ceux du pouvoir ont des effets moins durables. Un incendie rapide frappe les yeux, mais bientôt il s'éteindra : si au contraire une mine inflammable reçoit une étincelle quatre-vingts ans plus tard on la trouvera changée tout entière.

Ce n'est pas une obligation invariable d'employer un style mâle, et de n'écrire que sur des

objets importans. De nombreuses erreurs peuvent être diversement combattues. On peut, et on doit observer les abus particuliers comme la dépravation publique. Pour ramener les hommes, quelquefois on les poursuivra jusque dans les ridicules de la vie privée. Les heures n'appartiennent pas toutes aux pensées graves; mais ne saurait-on conserver jusque dans les distractions de l'esprit quelques intentions de cette sagesse qui désabuse, ou qui tranquilise? Il faut plaire, dit-on, il faut offrir aux lecteurs ce qu'ils aiment. Ne ferait-on pas mieux de leur dire ce qu'il faudrait qu'ils aimassent? Tandis que le siècle entraîne la foule des hommes de lettres, les vrais écrivains préparent un autre siècle.

Les ténèbres s'éloignent, mais il reste encore des nuages épais. Ne voudrez-vous pas être les défenseurs des générations futures, les législateurs de l'homme moral? Favorisez dans de sages desseins, la lente et irrésistible puissance de l'opinion. Peut-être une peuplade reculée, peut-être même une des nations les plus séduites recevra-t-elle des impulsions favorables. Savons-nous avec certitude s'il ne se trouvera pas un homme qui veuille la vraie prospérité des peuples sur lesquels il aura obtenu du pouvoir ou de l'influence?

Ceux qui ont écrit, non par désœuvrement, ou dans des vues sordides, mais pour parler à l'homme de ses intérêts les plus chers, ont jugé qu'ils avaient le droit de dire tout ce qu'ils croyaient conforme à la vérité. Il se pourrait qu'une doctrine fausse parût quelquefois opportune; mais généralement elle serait funeste. C'est à peu près à cela que se réduit cette question importante : toutes les vérités sont-elles fécondes, ou peut-il y avoir des erreurs salutaires?

Au milieu des mensonges, de certaines vérités nuiraient momentanément, parce qu'elles se présenteraient seules. L'imposture pourra même servir d'appui à quelques vertus, et divers préjugés occasioneront des actions généreuses. Mais si la vérité était connue tout entière, et suivie en tout, la condition humaine serait incomparablement moins malheureuse. Une vérité imparfaite ne promettra que des avantages imparfaits. Si vous discernez le vrai dans un point, tandis que vous voyez tout le reste sous un aspect trompeur, c'est peut-être un mal de plus, du moins pour le présent : des lueurs incertaines dans l'obscurité causent du trouble. C'est l'accord, l'ensemble, l'esprit d'ordre qui finiraient les malheurs des peuples.

Il faut surtout aux esprits étendus la vérité entière, et on pourrait dire qu'ils la possèdent, puisque la chercher c'est déjà l'obtenir quant aux conséquences morales les plus directes. Sans doute les esprits bornés abusent de ce qu'ils savent; mais est-il un moyen de parler aux bons esprits sans s'exposer à scandaliser ou à déconcerter les autres, c'est-à-dire sans s'adresser au public? Avant l'imprimerie, les sages étaient presque les seuls qui s'avisassent de lire ce qu'effectivement les amis de la vérité doivent seuls bien lire. Les hommes qui n'avaient que de l'esprit faisaient rarement les frais nécessaires pour rassembler des manuscrits semblables; mais aussi des gens de cour pouvaient acheter le plaisir de critiquer, sans y rien entendre, des ouvrages que la pauvreté d'Épictète l'avait privé de connaître. Aujourd'hui, ne pas parler à tous, ce serait se taire pour tous. La morale, qui n'est pas seulement dans l'habitude, comme on affecte de le croire, exige plus que jamais des idées justes. On

ne peut être arrêté par les inconvéniens accidentels de la publicité; le plus grand des maux serait le silence recommandé comme un moyen si prudent d'éviter ces faibles périls. Que, s'il se peut, il y ait un grand nombre d'esprits raisonnables, du moins par imitation. L'indifférence des autres hommes, l'artificieuse ironie, les erreurs même cesseront alors, ou auront peu d'effet. Le temps prouvera que si, en écrivant pour le peuple, on se fait approuver sans peine, ce n'est qu'en parlant aux amis de la vérité qu'on peut vraiment se rendre utile.

Note troisième. (page 13.)

Parmi nous, l'ordre civil n'étant moral qu'imparfaitement, et pour suppléer à la force quand elle cesse de veiller, les affections particulières ont conservé une égoïste indépendance. Au milieu même de ce désordre, il faudrait songer à prévenir l'aveuglement des passions, afin de n'être pas réduit sans cesse à de vains efforts pour en réprimer les écarts. C'est principalement dans cet état de choses, dont le terme est éloigné, que nous aurons à considérer les diverses convenances relatives à l'amour.

Ce point de vue, le plus fréquent, n'exclura pas les idées relatives à ce que l'amour serait dans d'autres institutions, ou même à tant de maux que les passions produisent aujourd'hui. Il faudra donc, comme on l'a déja fait observer, un peu d'attention pour interpréter de certains passages, qui sans cela ne paraîtraient pas entièrement d'accord, et pour voir à quelles considérations générales chaque chose se rapporte.

Voyez aussi la note cinquante-sixième.

Note quatrième. (page 18.)

« L'amour fondé sur l'estime, a dit M. Jay, avec une simplicité qui est fréquente chez lui, parce que c'est l'ornement naturel d'une grande justesse; l'amour fondé sur l'estime élève les hommes dans une région supérieure, et les rend capables des plus belles actions. Celui qui veut plaire à une femme vertueuse... ne trouve au fond de son cœur que des sentimens généreux. Pour mériter un regard... il voudra se distinguer, quelque carrière qu'il ait à parcourir, et la société retirera mille avantages de ce sentiment. » (*Glaneur.*)

« Aimer, c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection, bien, ou bonheur de l'objet aimé. Nous n'aimons point proprement ce qui est incapable de plaisir, ou de bonheur. L'amour de bienveillance nous fait avoir en vue le plaisir d'autrui, mais comme faisant, ou plutôt constituant le nôtre; car s'il ne rejaillissait pas sur nous en quelque façon, nous ne pourrions pas nous y intéresser, puisqu'il est impossible qu'on dise d'être détaché du bien propre. » Ce sont les expressions de Leibnitz, *sur l'entendement humain*, ch. xx du tit. II.

« Il y a dans l'ame une force qui la portant hors d'elle vers l'idéal, tend à l'union; c'est l'amour dans le sens le plus étendu. » (Hemsterhuys.)

« Un homme d'esprit, quand il aime, sent mieux tout ce qu'il y a d'élevé, de riant et d'attendrissant dans la nature. » (*La Solitude*, par Zimmerman.)

Si vous voulez déployer l'amour, et le considérer un peu de près, à découvert, à peine trouverez-vous une autre affection qui ait ni les douleurs plus

aiguës, ni les joies plus véhémentes, ni de plus grands extases et ravissemens d'esprit. (PLUTARQUE, dans les *Symposiaques*.)

Mademoiselle Scudéri dit que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité d'aimer. (*Réflexions sur les femmes*, par madame DE LAMBERT.)

On peut beaucoup abuser de ce passage qui exprime pourtant une vérité. On a été jusqu'à prétendre, soit dans l'ordre profane, soit dans les doctrines mystiques, qu'aimer était la première loi.

« Non, l'amour n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation..... C'est encore moins cette froide galanterie qui se joue d'elle-même et de son objet... ou cette métaphysique subtile qui, née de l'impuissance du cœur et de l'imagination, a trouvé le moyen de rendre fastidieux les intérêts les plus chers aux ames véritablement sensibles. Non, ce n'est rien de tout cela. Les anciens, sortis à peine de l'enfance sociale, avaient, ce semble, bien mieux senti ce que doit être, ce qu'est véritablement... ce penchant impérieux dans un état de choses naturel : ils l'avaient peint dans des tableaux... plus simples et plus vrais. » (*Rapports du physique et du moral de l'homme* (cinquième mém. CABANIS.)

« Encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise et déréglée, et il n'est pas permis de l'exciter ni dans soi-même ni dans les autres. On doit toujours la regarder comme le honteux effet du péché, comme une source de poison capable de nous infester à tout moment, si Dieu n'en arrêtait les mauvais effets. » NICOLE, dans le traité *de la*

Comédie, tome III des *Essais*. Ainsi ce qu'il serait impossible de retrancher de l'ordre social le plus pur, ce qui est indispensable pour le propager, se trouve pourtant mauvais en soi, et vous avez un sacrement institué pour tirer parti d'un dérèglement, pour consacrer un poison ! L'embarras de Nicole se fait sentir surtout dans cette phrase : « Le mariage règle la concupiscence, mais il ne la rend pas réglée. »

C'est par erreur qu'on allègue contre l'amour l'autorité de Bacon. Il ne dit point que les grands hommes n'ont pas connu l'amour; mais il observe que chez les anciens, l'amour n'a pas subjugué les hommes illustres, à l'exception de Marc-Antoine. Ce soldat fameux n'était pas un grand homme. Bacon ajoute, il est vrai, que l'amour corrompt et déshonore l'espèce humaine; mais cela ne peut s'entendre que des crimes ou des folies qui deviennent les abus de l'amour. Bacon n'a pas regardé comme déshonorant une inclination qu'il serait impossible de ne suivre jamais. Des hommes de génie ne se laisseront pas dégrader, mais ils seront quelquefois ranimés par ces sentimens que la raison doit régler avec vigilance. C'est l'homme vulgaire qui se livre en esclave, sans examiner même quel est le degré de sa servitude, et sans comprendre que le charme dégénère en folie quand on le subit sans réserve, quand la raison en est accablée.

On lit dans les *Études de la nature :* « Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre..... Ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans les siècles infinis, et la mort ne leur paraît que le moyen d'une réunion éternelle. » Nous éprouvons en effet dans l'amour un sentiment de perpétuité, parce que l'amour renouvelle les générations. Nous

nous attribuons confusément quelque chose de cette longue durée, quand nous rencontrons les individus qui, d'après nos penchans, doivent contribuer avec nous à cette prolongation indéfinie.

Note cinquième. (page 19.)

Les hommes s'attachent moins, dit-on, à la réalité de l'objet qu'à l'image arbitraire que la prévention y substitue. Ainsi, ajoute-t-on dans l'Encyclopédie (article Amour), l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade, ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont on envisage cet objet.

Cela peut être juste quant aux premiers mouvemens du cœur; mais ensuite l'illusion s'affaiblissant, on aperçoit des choses qui devraient déplaire, et auxquelles il faudrait ne prendre aucune part. Cependant elles ne semblent pas de nature à forcer de rompre, et insensiblement on s'y habitue, c'est ainsi que se communiquent les goûts, les manières, et jusqu'aux inclinations principales de ceux qu'il ne convenait pas d'aimer.

Éprouve ton cœur, avant de permettre à l'amour d'y séjourner, disait l'école de Pythagore; le miel le plus doux s'aigrit dans un vase qui n'est pas net.

Note sixième. (page 22.)

Il est plus important pour l'individu de se conserver que de se reproduire; mais, dans l'ordre universel, la régénération de l'espèce est la première loi. Nous ne sommes à cet égard que les agens du développement successif des germes; ce ministère

une fois rempli, nous devenons assez inutiles dans le monde vivant.

Sans doute ces sortes d'aperçus ne sont pas rigoureusement exacts; cependant voyez quel contraste dans le mouvement de notre existence. D'abord toutes les séductions se présentent; vous entrevoyez des biens inexprimables, et la vie qui vous a été proposée est si belle que vous vous hâtez de la communiquer. C'était là votre destination, vous étiez venus pour continuer la chaîne. Cela fait, vous êtes oubliés, ou repoussés de toutes parts. Les heures, plus fécondes jadis, se pressent et vous poursuivent. Vous ne marchez plus, vous ne faites que passer, et les choses n'ont qu'une voix pour vous dire : Non; rangez-vous, retirez-vous !

Note septième. (page 33.)

« Par la suite l'expérience lui apprit, dit Mme de Genlis (dans *Mlle de Clermont*) que, pour les femmes, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable : c'est pourquoi l'on peut citer tant de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge. »

Mme de Genlis semble avoir parfaitement senti que l'amour ne pouvait être le même dans les deux sexes. Sous les diverses latitudes, les femmes ont surtout besoin de se sentir mères, tandis que le plaisir est particulièrement l'objet des hommes, et qu'ils ne savent s'ils sont pères que par la complaisance qu'on met à le leur raconter.

Note huitième (page 58.)

« La continence est, chez beaucoup d'Européens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, dit le Persan Usbek, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien. »

La petite île de Sain, près des côtes les plus occidentales de l'ancienne Armorique, était gardée, dit-on, par des vierges, et elles ne furent pas les seules que la doctrine sacerdotale condamnât alors à un célibat perpétuel. Cette île était peuplée exclusivement de femmes qui obéissaient à une sorte de règle religieuse; mais sans doute il y avait pour la plupart des interruptions, quant à la chasteté, puisque divers auteurs ajoutent qu'elles se rendaient de temps à autre sur le continent. Les prêtres de la Syrie se mutilaient; ceux de l'Égypte, ainsi que les gymnosophistes, et, d'après eux sans doute, beaucoup d'autres sectaires orientaux devaient garder la continence. On prétend que la Thébaïde, à l'époque de la plus grande ferveur, rassemblait quarante mille anachorètes.

Des millions de mortels des deux sexes, méprisant tout ce que la terre contient, voulurent y vivre en passagers. En effet, tout n'est que passage, et il se peut même que le trajet soit sans but. Mais, en suivant cette route incertaine, ne préférez pas, sans quelques motifs très-sérieux, d'arides escarpemens à des sentiers moins incommodes : la tempête du soir éclatera sur le front chargé de sueur, comme sur le front tranquille.

Ils se sont abusés ceux-là qui ont prétendu qu'une créature humaine ne fût pas mue par son

plus grand avantage, autrement par son plus grand plaisir. Ils eussent dû se borner à nous montrer tous les deux dans les choses qui ne blessent point l'intérêt commun..... Il n'y a de vertu que dans ce qui concourt au bien-être de l'espèce et de l'individu. *Inductions*, etc., par M. Kératry, chap. xv du livre V.

Quand on cessera de vanter une vertu chimérique, et de faire consister le mérite dans la difficulté, les rigueurs d'une juste continence diffèreront encore selon les sexes, mais en s'éloignant un peu des idées actuelles. Sous de certains rapports il faut que les femmes s'imposent une règle plus sévère, plus absolue. Leur choix sera plus fixe, et leur retenue plus exacte, puisque c'est de leur conduite que dépendra la véritable légitimité des enfans. Mais lorsque ces suites des plaisirs n'ont point lieu, la loi redevient égale pour les deux sexes; elle n'est plus fondée que sur la force des engagemens, et sur d'autres convenances moins expresses. Renfermés dans ce cercle, les deux sexes changent de situation respective. Alors la continence devient plutôt un conseil qu'un prétexte, et c'est chez les femmes que les penchans voluptueux seront vus avec beaucoup d'indulgence. L'homme est surtout formé pour les travaux; il doit seulement rencontrer le plaisir, et il doit trouver bon que la femme s'en occupe davantage. Ce sont les hommes qu'il fatigue, ce sont eux qui dans tous les temps devraient réprimer en partie leurs désirs. Quelquefois on prétend que les hommes sont tout-à-fait maîtrisés par leur passion dans les premières années de la jeunesse. Mais ils sont tombés ainsi dans la servitude, parce que ayant trouvé agréable cet usage des forces de la vie, ils les ont laissées se porter de ce côté, au

détriment des forces intellectuelles, et en risquant de déranger toute l'harmonie qui constitue l'entière vigueur. Ils tardent à éprouver de la fatigue, mais c'est à cause de cette exaltation déréglée. Lorsque enfin l'abus les refroidit, ils se figurent que du moins il a fallu accorder une saison à la fougue de l'âge. Cependant pour un homme modéré, l'âge viril se prolongerait avec égalité durant la plus grande partie de la vie. Des années d'incontinence chez l'homme seront toujours punies ou par quelque mal visible, ou par quelque affaiblissement moral : peut-être même ne formera-t-on plus d'autre vœu que de continuer le rôle avilissant d'homme à bonnes fortunes.

Note neuvième. (page 60.)

Pour discerner le bien, pour le faire aimer, il est souvent très-utile d'observer tant de maux qui proviennent de ce qu'on néglige de le suivre. Ce serait toutefois un penchant déréglé de ne s'occuper que du mal, et de s'attacher habituellement à la souffrance. Le sage ne craint pas de consulter, d'étudier la douleur; mais loin de la reproduire constamment par système, il ne l'entretiendra qu'avec mesure dans le cœur humain que la tristesse doit perfectionner d'abord, mais dont à la longue elle diminuerait la généreuse liberté.

Note dixième. (page 62.)

Des sectes gnostiques ou théosophiques, nées en Orient, vinrent, au temps de Carpocrate, mêler leurs idées mystérieuses aux mystères, sur le sens

et l'expression desquels les chrétiens paraissaient encore indécis dans leurs principales écoles, en Égypte. Tout en prétendant se ranger sous l'étendard que Paul avait vivement soutenu, quelques-uns de ces vains théosophes, subtils, bavards, et impatiens de se distinguer par quelque doctrine nouvelle, s'avisèrent de prendre en horreur toute retenue des sens. Les jours de leurs dévotions étaient des jours de festin; on était nu dans ces assemblées, et les femmes appartenaient indistinctement à ceux d'entre les assistans qu'elles voulaient admettre.

On assure qu'à une autre époque les adamistes, disciples de Prodicus, prétendirent concilier une continence sévère avec une nudité absolue, projet sans doute apparent, à l'exception des adeptes les plus naïfs, mais dont on a vu divers exemples. Dans le douzième et le treizième siècle, Taurmède et Tauchelin employèrent encore ce moyen de popularité. Pour mieux persuader les femmes, Taurmède avait armé trois mille hommes.

Picard l'imita en Flandre, en Bohème, puis en Pologne. Le principal asile de ces nouveaux sectaires fut détruit en 1520, par les hussites; mais on pense qu'il existe encore des picards en Pologne, et même que les hernutes ont fait alliance avec eux. Les picards ne furent pas de parfaits adamistes; désespérant de changer le monde, ils renoncèrent à être nus dans les places publiques, et leur ferveur ne se soutint que dans l'enceinte de leurs assemblées. Ils se conformaient scrupuleusement au précepte de la communauté des femmes : celle qu'on initiait se donnait indistinctement ou à son frère, ou à quelque homme qu'elle voyait pour la première fois.

Sans choisir les autorités avec un soin scrupuleux, sans attacher beaucoup d'importance à des preuves

particulières, dont un livre du genre de celui-ci a rarement besoin, on se propose de rappeler que beaucoup de choses éloignées de nos usages se réalisèrent. Le souvenir même des innovations bizarres est propre à faire sentir que d'autres innovations, moins faciles sans doute, que des changemens justes et utiles ne seraient pas entièrement impraticables.

Note onzième. (page 62.)

Il est peut-être des régions où les bonzes, les iojes et les talapoins ne pénètrent guère; mais le monachisme n'est pas le seul résultat de l'esprit d'austérité.

Ce fut vraisemblablement après de grandes catastrophes que plusieurs législateurs entreprirent de substituer à des sociétés frappées d'anathème, des sociétés soumises, plus saintes, plus pures devant le dieu des vengeances. Ce système d'expiation prévalut à une époque reculée; il n'en fallut pas davantage pour qu'un renoncement systématique parût ensuite légitime et vénérable. On voudrait encore que les générations modernes, sur le globe enfin tranquille, conservassent l'ignorance et les terreurs des siècles où apparemment des peuplades entières luttaient, au milieu des débris, contre de grands périls, en éprouvant d'extrêmes privations.

Note douzième. (page 67.)

Qui celut summum bonum laudat animæ naturam, et tanquam malum naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit, et carnem

carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate divinâ. AUGUST. *De civitate Dei; lib.* XIV.

Note treizième. (page 70.)

Actuellement encore, le serment fait sur le m..... v..... paraît plus solennel que tout autre chez les Arabes du désert. Il est dit, dans une relation du séjour des Français en Égypte, qu'un Arabe ne pouvant parvenir à persuader de sa sincérité, « prit à la main son phallus, et portant l'autre main vers le ciel », attesta ainsi la vérité de ses paroles d'une manière qu'il croyait propre à écarter toute défiance.

Note quatorzième. (page 71.)

Chez les anciens, la plupart des hommes éclairés ne connaissaient qu'une puissance, la force mystérieuse qui, en produisant par elle-même, anime la matière. Les druides en particulier nommèrent la matière ainsi fécondée, ou la nature, *la vierge qui enfante*. Des juifs reçurent cette tradition orientale; si on la leur reprocha, ce fut parce qu'on ne la comprenait plus, et surtout parce qu'ils ne la comprenaient pas eux-mêmes.

Quelques érudits ayant ensuite l'intention de réfuter ceux qui observaient que l'idée de la vierge-mère avait été connue avant qu'il y eût des tétrarques, établirent soigneusement que dans l'antiquité on ne disait pas : La vierge qui enfanta. Il leur fut répondu que la nature n'étant point passée, les anciens avaient dû dire : La vierge qui enfante. Cette allégorie étant souvent prise à la lettre, on put compter enfin, au nombre des mères de famille

de divers pays, une dizaine de natures universelles, et par ce moyen plusieurs personnages naquirent d'un habitant de l'empyrée, ou d'un serpent, ou d'un éclair.

Note quinzième. (page 72.)

Ceux qui ont fait des recherches particulières sur cet objet, assurent que le phallus était consacré dans les mystères d'Osiris et d'Isis; que le Cteïs et le phallus l'étaient dans les sanctuaires d'Éleusis; que, plus loin de nous, le pulleiar (réunion des parties sexuelles) fut placé religieusement dans le temple de Shiva, et qu'on l'y trouve encore; que les Espagnols virent en Amérique des traces du même culte (*); que ces emblèmes avaient été reçus, selon Ptolémée, chez les Assyriens, ainsi que chez les Perses, et selon Diodore de Sicile, chez presque tous les peuples; qu'ils s'introduisirent généralement dans l'Europe, et qu'à la fin du dernier siècle ils existaient encore en Italie. En rappelant les solennités phalliques de Thèbes et de Canope, on ajoute qu'aujourd'hui même, dans leurs montagnes, des Druses vénèrent le lingam (**). Cet usage s'accordait avec le culte du soleil, qui de nos jours même est

(*) On trouve seulement dans *Garcilasso de la Vega,* au liv. II, que les Mexicains avaient des dieux extrêmement sales et difformes.... tels que *Tiazolteuti*, dieu de la luxure, *Ometechtli,* dieu de l'ivrognerie, etc. ; et que généralement cette finale *teult* désignait une divinité.

(**) Façonné en divinité portative, pour la commodité des dévots hindous, le lingam, ou pulleiar, s'éloigne beaucoup de la forme que sans doute on lui donnait dans l'origine : il serait difficile de deviner aujourd'hui quel emblème cette sorte de petite boîte rappelle.

adoré vers les rives de la Krishna. Des sectaires ont tort d'appeler infames ces rites pratiqués avec bonne foi jadis depuis le Gange jusque dans la Grèce, et auxquels on paraît avoir opposé une bienséance hypocrite, plus souvent qu'une convenance réelle.

Après tant de variations dans la manière de consacrer un emblème des forces génératives qui pût tenir lieu du soleil trop difficile à représenter, on conservait, il y a moins d'un siècle, des souvenirs irrécusables des anciennes dionysiaques, dans les fêtes de quelques villes de l'Italie méridionale. Quatre mille ans peut-être se sont écoulés depuis que le phallus s'est introduit, sous un autre nom, dans les temples de l'Asie, et maintenant il est encore dans les bourgades de la Pouille, *il Santo Membro.*

« Tout le mouvement du monde, dit Montaigne, se résout et rend en cet accouplage..... Après tout, l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un objet désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir a... Sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait? Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs poisent! Hé, pauvre homme, tu as des laideurs réelles et essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. » (*Essais*, ch. V du liv. III.)

Note seizième. (page 73.)

L'ordre qu'on y établirait achèverait d'affaiblir la maladie qui s'est introduite en Europe dans les derniers siècles, et dont le seul souvenir chez ceux qui l'ont éprouvée, doit nuire à la candeur de

l'amour. Le charme de ses faveurs les plus entraînantes n'appartient plus peut-être à celui qui ne resta pas exempt de tels dégoûts, et sans doute cet homme ne serait plus lui-même qu'un être tout-à-fait vulgaire aux yeux de la femme aimable qui aurait quelque idée de son malheur. Néanmoins l'équité demande qu'en méprisant ceux qui s'exposent à un mal généralement honteux, on ne condamne pas sans distinction quiconque en a pu recevoir des atteintes. Souvent des prisonniers, des soldats, de pauvres voyageurs subirent cette infortune, sans avoir même une imprudence à se reprocher. Il se peut aussi que plusieurs femmes soient trompées en cela par leurs maris. Ce qui est déshonorant, c'est de ne pas craindre un mal de ce genre, d'en parler comme d'un tribut qu'on paiera quelquefois, de s'accommoder enfin du vil mélange des turpitudes et des voluptés.

Note dix-septième. (page 76.)

A l'époque de la seconde édition, un des rédacteurs d'une gazette a dit que la remarque dont il s'agit ici était d'une grande ignorance. Il savait qu'il n'y a pas un nombre prodigieux d'habitans au milieu des déserts, et qu'ainsi les peuples ne sont pas trop multipliés. Les savans regretteront de ne pas trouver ici le nom d'un critique si instruit; mais que d'hommes aussi prodigieux ont passé sans gloire !

Un autre jour, mécontent de quelques mots dans l'article qui concerne les relations entre les pères et leurs enfans, on a dit, dans la même feuille je crois : « On *voit bien* que l'auteur est encore fils, et

n'est point père. » Cette perspicacité n'était pas heureuse. L'auteur se trouvait, sous les deux rapports, dans la situation contraire.

On ne fait mention de ces incidens si petits, et un peu anciens, que pour que chacun de nous (car chacun de nous est exposé à parler dans les journaux) se souvienne des bévues que la précipitation multiplierait, surtout si on prétendait deviner les motifs personnels des auteurs que peut-être l'esprit de parti engagerait à regarder comme des adversaires.

Note dix-huitième. (page 76.)

L'homme partage tous les besoins éprouvés par les animaux, et ces besoins qui lui ont été imposés, n'avaient rien de vicieux dans le principe; mais quelques-uns de ces penchans naturels deviennent funestes au milieu de la société. Si on entreprend de les réprimer, sans les remplacer par quelque chose de satisfaisant, on ne parvient qu'à les irriter.

Ainsi le besoin de détendre un ressort trop comprimé, le besoin de piller, de frapper, de violer, de se livrer impunément aux caprices de la force, cet instinct multiplie les guerres. Il ne faut pas en chercher toutes les causes dans les longues difficultés de la politique; on eût souvent trouvé le moyen d'éviter la rupture, si les avantages de la victoire eussent dû dépendre d'un coup de dé, s'il n'y eût pas eu beaucoup de licence, beaucoup d'appareil, si on n'eût pas offert en perspective, de la musique, de l'eau-de-vie, et tout le mouvement du carnage. On reproche, non sans raison, la guerre aux passions des princes; mais ils la

feraient plus rarement, et très-rarement peut-être si elle ne convenait point aux passions de la multitude. Quel peuple, en vantant la pureté, la douceur pacifique, la sainteté de sa loi, s'y conforme dans tous ses penchans, et ne continue pas à vénérer avec quelque prédilection une sagesse de la guerre, une Minerve farouche, suprême divinité des barbares? Le poète de l'Allemagne qui passe pour avoir le mieux chanté le printemps et les douceurs de la vie paisible, retournait volontiers à la guerre dès que l'occasion s'en présentait : il y est mort misérablement.

Note dix-neuvième. (page 76.)

Peut-on quelquefois réformer les peuples? Un auteur des derniers temps s'est déclaré pour la négative, dans une phrase peu réfléchie. Il a dit, en parlant de Pepin : « Son système politique ne consistait point à prétendre sottement changer les hommes, car cette manie ridicule a toujours trompé l'attente des plus grands génies. » Pourquoi nommer de grands génies ceux qui se livrent à des manies sottes et ridicules?

Note vingtième. (page 83.)

Les affections passionnées auxquelles la beauté morale paraît avoir le plus de part, dépendent encore des sens, et on ne voit pas que la sympathie des ames ait lieu quand les corps sont absolument privés de grace. Ce qui détermine chez une femme un penchant subit, c'est la secrète supposition que l'homme qu'elle rencontre ayant avec elle des con-

formités particulières, leurs enfans seront bien constitués. Si la durée de ces liens a pour effet de l'attacher davantage, c'est qu'elle se sent confirmée dans l'idée qu'avec l'appui de cet homme, elle remplira convenablement sa destination maternelle.

Sans doute les enfans ne sont parfaitement organisés que quand il existe de certains rapports entre le tempérament du père, et celui de la mère. Un jour peut-être on obtiendra, à cet égard, des données propres à justifier des choix inopinés, et jusqu'à présent inexplicables.

C'est d'après des analogies de cette nature qu'on croit si utile pour les enfans le lait de leurs mères. Il doit être bon que ce qui produira les premiers développemens des organes, s'accorde avec ce qui les a formés.

Note vingt-unième. (page 86.)

On serait coupable en négligeant ce que veut l'équité; mais il doit être permis de faire ce qu'elle n'interdit pas. Tout ce que l'équité demande avec tant de modifications, est rigoureux dans le principe, parce que l'équité est mathématique; il n'est pas plus en notre pouvoir d'en altérer les lois, que de supposer pour des arts nouveaux, un angle de cent quatre-vingts degrés.

Chez cet ancien peuple, qui durant de longues années d'oppression et de mépris, a conservé, comme les Israélites, ses institutions, chez les Parsis, la *parole*, l'expression des choses, était reconnue antérieure à l'existence du monde visible. Les rapports invariables, les premiers modèles des êtres, les *feroers*, furent établis par Ormusd, ou l'ordre.

La convention, la parole solennelle, décide de tous les droits. En ce sens, la convention est toujours juste; mais elle peut être sage, ou ne l'être pas. Elle le sera lorsqu'elle dérivera exactement des rapports essentiels, lorsqu'elle en deviendra une heureuse conséquence.

Note vingt-deuxième. (page 90.)

Les voyageurs modernes, comme les anciens historiens, allèguent de très-nombreux exemples d'une grande liberté de mœurs accordée ou même prescrite aux femmes, du moins à quelques égards, ou dans de certaines saisons de la vie.

« Dans la petite île de Portland (près de la Nouvelle Guinée) les jeunes filles ne se marient pas avant d'être enceintes, et cet usage n'a pas encore été détruit par l'influence de la religion. Lorsqu'un jeune homme et une fille ont entretenu pendant quelque temps un commerce stérile, on croit que la Providence ne les a pas destinés l'un à l'autre. La femme conserve sa réputation, et elle peut agréer plusieurs prétendans, jusqu'au moment où devenue mère, elle contracte enfin un mariage solide et indissoluble. » (*Décade phil.*, an XII, n. 35.)

Cette habitude, si différente de celles qui dominent dans l'Europe, se retrouve néanmoins en Suisse, à l'entrée des montagnes, sur les limites des cantons de Fribourg et de Berne. Malgré la proximité des deux petites capitales, cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. Dans la Styrie, qui est également catholique, les femmes sont aussi dévotes, et leur conduite est aussi libre.

Voyez au chapitre VI du tit. I du *Voyage aux*

îles Malouines, en 1763 *et* 1764, par Pernetty. « De sorte, y est-il dit, que pas une de ces femmes peut-être n'entre vierge dans l'état de mariage. » Il en est de même dans la Guinée, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Afrique.

Mais on est tellement habitué aux lois du mariage que hors de cet engagement, on croirait volontiers contraire à la nature l'impulsion naturelle des sexes. On trouve dans l'Encyclopédie cette définition un peu burlesque du mot pollution, *effusion... hors de l'usage du mariage.*

Note vingt-troisième. (page 93.)

Nicole avoue que la raison suffisait pour conduire l'homme. « Pour réformer entièrement le monde, dit-il, pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudrait, au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais intérêts, et y tendre par les voies que la droite raison lui découvrirait... Dans les états où elle (la charité) n'a point d'entrée, parce que la vraie religion en est bannie, on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de sûreté, de commodité, que si on était dans une république de saints. » Ch. II et ch. III du *Traité de la Charité*, etc.; *Essai de Morale.*

La morale la plus élevée, celle qui sera parfaitement utile quand la manie de l'austérité n'y mêlera pas ses erreurs, la vraie morale fut connue de l'antiquité. Dans un des monumens les plus anciens, dans le Bhaguat-Geeta, traduit du samscrit par Wilkins, Kreeshna (divinité sous une forme humaine) prescrit à son disciple de faire le bien, sans

espoir, sans autre vue que le bien, sans autre but que la conformité à l'ordre perpétuel.

Note vingt-quatrième. (page 105.)

On lisait dans une ancienne brochure, que les maladies v..... devaient être mises au nombre des avantages des temps modernes « parce que la crainte des suites servait à retenir ceux que la crainte de Dieu ne retenait pas. » C'est à peu près ainsi que les incendies ont été présentés quelquefois comme des événemens favorables, parce qu'ils occasionaient le prompt embellissement des villes. Il est, dans le désordre de la tête, un degré qui ferait désespérer de l'homme : mais aussi cela pourra l'avertir de se méfier de certains principes dont les conséquences auront été quelquefois d'une absurdité palpable.

Note vingt-cinquième. (page 109.)

On alléguera sans doute qu'en amour cette exactitude serait déplacée, que les femmes surtout veulent de l'entraînement, que ce serait s'exposer à rompre avec une jolie personne, que de lui dire : Je cesserai quelque jour de vous adorer, et aussitôt vous en serez avertie. Mais il est une manière d'exprimer les choses, comme une manière de les sentir. On pourrait trouver dès le commencement d'une liaison, quelques minutes pour parler raisonnablement. Si d'ailleurs des femmes on ne peut plus agréables veulent que tout soit délire, ce ne sera pas à des femmes si agréables qu'il sera bon de s'adresser. Enfin nous ne devons pas suivre aveu-

glément de certaines inspirations de la nature, parce que ce serait s'écarter de la nature même. Si elle invite l'homme des forêts à prendre pour unique loi la sensation dominante, elle commande à l'homme instruit de concilier des sentimens divers, et de se souvenir toujours de plusieurs devoirs.

Au milieu de la dissimulation qui semble inévitable dans la société, mais qui la rend fatigante pour les hommes droits, supposons vrais sans réserve du moins ceux qui s'aiment. Alors la confiance subsistera jusque dans les derniers temps de l'union, et le jour même où il faudra se quitter, on s'estimera mutuellement. *Fondamentum est justitiæ, fides; id est dictorum, conventorumque constantia, et veritas.* (*De officiis.*)

L'auteur du *Système physique et moral de la femme* croyait les hommes naturellement plus constans que les femmes. Il semble avoir oublié l'appui que généralement du moins la femme désire, et pour elle-même, et par une suite de l'amour maternel. Ce docteur allègue que les femmes ne sauraient manquer de vainqueurs, ce qui est les supposer trop généralement agréables. Quoi qu'il en soit, les remarques d'un observateur si estimable doivent être citées, précisément parce qu'elles contredisent ce qui est ici dans le texte. « La nature, dit Roussel au chap. IV, s'était contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Il fallait bien que l'amour fût vif chez les femmes; mais il n'était pas nécessaire qu'il fût en elles constant dans son objet. L'homme qui attaque a besoin d'une certaine persévérance pour ne pas perdre le fruit de sa poursuite. La femme, toujours maîtresse de se rendre, est sûre

de ne pas manquer de vainqueurs, au lieu que l'homme incertain de vaincre, en courant d'un objet à un autre,... courrait risque de se trouver sans conquête. »

Il est facile d'assigner, surtout dans l'ordre physique, plusieurs causes d'une inconstance particulière aux femmes, en les supposant dans l'indépendance de la vie sauvage, et en admettant qu'elles ne doivent pas être mères. Dès que la civilisation est seulement aussi avancée que les Hurons et les Kirgius, les femmes ont intérêt à faire prévaloir le système de la durée des engagemens; elles adoptent des maximes de persévérance et de fidélité. Il leur convient plus qu'aux hommes que telle soit alors l'impulsion générale des esprits. Mais quand le mariage est signé, le but se trouve rempli; alors quelques-unes d'entre elles pourront songer plus ou moins secrètement aux avantages d'une inconstance désormais presque exempte du péril.

Au temps de Louis XIII, il avait déjà été décidé par un moraliste que naturellement l'inconstance est particulière à la femme. Il observait qu'étant humide elle doit toujours être mobile, légère et infidèle. Il y a joint quelques autres épithètes; mais, sans doute afin que les femmes prissent aisément leur parti sur le jugement qu'il prononçait, il a ajouté dans le même livre, *l'Art de connaître les hommes*, que c'est au soleil à gouverner le cœur, que la lune ne régit que le cerveau, et que la France est l'unique pays de la beauté, les autres peuples étant généralement barbares.

Note vingt-sixième. (page 116.)

« L'usage nécessaire, mais désagréable aux sens, pour lequel la nature a disposé les conduits inférieurs du corps humain; les changemens involontaires auxquels les parties des sexes sont assujetties; la facilité de les blesser en dedans ou en dehors, lorsqu'on habite tout nu au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premières, tant pour les cacher que pour les garantir... Parce que ces parties étaient la sentine du corps humain, et qu'elles étaient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, et on les a nommées honteuses... Et si l'on y prend garde, *pudor* ne signifiait dans son origine que ce qu'il devait réellement signifier. (Les latins définissent ce mot, *ob aliquam rem sordidam timor*)... Ainsi le mot pudeur, si l'on s'en fût tenu à son origine, n'aurait jamais été employé que pour exprimer une certaine espèce de sensations désagréables. » (*Traité de la formation mécanique des langues.* Desbrosses, ch. II, art. 16.)

Cicéron avait dit : *Quæ autem partes corporis adspectum deformem habiturœ atque turpem, eas* (*natura*) *contexit atque abdidit... Quæ enim occultavit, eadem omnes qui sanâ mente sunt removent ab oculis.* (*De officiis*, 127.)

Note vingt-septième. (page 117.)

Jeune épouse! aie soin que le lit conjugal ne conserve pendant le jour, aucune trace de ce qui

s'y est passé la nuit. N° 2668 des *Lois*, à la suite des *Voyages de Pythagore*.

Note vingt-huitième. (page 120.)

On trouve dans la lettre de Rousseau à Dalembert : « N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même. »

A cette occasion j'observerai qu'on peut souvent paraître imiter ce dont on n'a aucun souvenir distinct. Quand le plan d'une nouvelle pièce a du rapport avec quelque autre ouvrage qu'un journaliste dramatique parvient à découvrir, on est accusé d'avoir voulu tromper le public; mais que de fois les auteurs de cette classe auront pris dans l'article même du critique, le titre du drame dont ils semblaient convaincus d'avoir frauduleusement reproduit l'intrigue, et en auront fait chercher partout un exemplaire afin de le lire pour la première fois.

Note vingt-neuvième. (page 125.)

Avant de regarder comme une sorte de nécessité conjugale de coucher journellement ensemble, il ne serait pas mal à propos de songer à quelque famille du Labrador étendue pêle-mêle dans sa hutte enfumée. Ce à quoi nous la voyons réduite est à peu près sans inconvénient chez elle; mais quelle excuse donneront ceux qui dans une vie moins simple ou moins grossière, peuvent ce qu'ils veulent, et dès lors devraient connaître ce qu'il convient de vouloir? C'est dans un appartement si bien distribué à

d'autres égards qu'ils placent un seul lit pour deux. Avec de la sagacité, de la délicatesse peut-être, et vivant au milieu de tant de commodités rassemblées par des siècles de recherches, on se réunit huit heures par jour entre les mêmes draps, comme si on craignait de se plaire long-temps ensemble, comme si on ignorait que l'intimité en ce genre est altérée dès qu'on l'a trouvée importune, ou même inutile, et que c'est presque y renoncer que de la rendre quelquefois indifférente.

Un usage contraire a souvent prévalu dans les villes; mais cette séparation trop marquée est peut-être plus mauvaise encore.

Au reste, dans toute observation semblable, on ne blâme qu'un certain nombre de personnes; la plupart des hommes se voient interdit ce qu'ils préfèreraient, et beaucoup d'autres ne croient pas avoir le temps d'y songer. Nous ne paraissons presque jamais d'accord avec nous-mêmes, parce que le rôle que nous faisons n'est presque jamais de notre choix à tous égards.

Note trentième. (page 129.)

A l'occasion d'une famine, sous Louis X, on fit des processions, où, selon la chronique de Godefroi de Paris, les femmes sans chaussures, et les hommes *vraiment nus* marchaient à la suite du clergé. Vers la fin du seizième siècle, il y eut encore en France, dans les campagnes, et même dans la capitale, des processions que les flagellans, ou d'autres dévots suivaient demi-nus, ou entièrement nus.

« Dans les bains publics (au nord de l'Asie), les deux sexes sont communément séparés par des

cloisons de planches; mais sortant des bains, tous nus, les deux sexes se voient dans cet état, et s'entretiennent souvent des choses les plus indifférentes; ils se jettent ensuite confusément dans l'eau, ou dans la neige. Dans les hameaux pauvres et éloignés, ils sont souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai vu, dans les salines de Solikamskaia, des hommes qui y prenaient les bains : ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes qui la plupart apportaient aux ouvriers de l'eau-de-vie et de la quouas. » (*Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi, en* 1761, par Chappe d'Auteroche, t. I, ch. Ier.)

« En 1500,... d'après une remarque très-curieuse du célèbre Pogge, les deux sexes se baignaient pêle-mêle (*) aux eaux de Baden (en Suisse). On voyait nager dans les bains des femmes aussi enjouées, aussi légères, aussi belles, et aussi peu vêtues que les nymphes de la mythologie; les étrangers contemplaient ce spectacle du haut d'une galerie circulaire, ou se mêlaient même à ces jeux innocens, si bon leur semblait. Aucun signe ne trahissait chez les parens, chez les maris, un sentiment de désapprobation, ou de jalousie. Les rédacteurs

(*) Ce n'est pas en 1500, mais un peu plus tard, et étant auprès du concile de Constance, que Pogge alla visiter les bains de Baden. Il ne dit pas précisément que les deux sexes fussent réunis: mais il a vu que les communications étaient des plus faciles, et il s'est assuré par lui-même que nul voile ne gênait les simples spectateurs. Il ajoutait, dans sa lettre à Nicolas Nicoli, qu'ayant devant les yeux tant de nudités et une liberté si générale, il croyait assister aux jeux floraux de Rome ou être dans la république de Platon, et que, sans contester les autres vertus de ces eaux, il les croyait surtout très efficaces contre la stérilité.

du *Museum allemand*, qui ont reproduit cette relation de Pogge, il y a une trentaine d'années, affirment, dans les notes qu'ils y ont ajoutées, qu'il régnait encore, à cette époque si rapprochée de nos temps, une très-grande liberté dans les bains de Baden... » (*Journal de l'Empire*, 25 avril 1812.)

Chez les Romains on avait paru plus sévère; mais aussitôt que le bruit des armes s'éloigna de la capitale la licence devint extrême. Elle a commencé avant la conquête de la Macédoine; il a suffi des conseils d'un devin pour introduire dans la ville du Tibre les abus nocturnes des bacchanales.

« Lorsqu'on se souvient, dit Winkelman, que dans les premiers siècles de l'Église, on baptisait les personnes de l'un et de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux, on n'est pas surpris que la jeunesse d'Athènes ait dansé toute nue sur le théâtre durant les fêtes de Cérès, et qu'à de certains jours, les jeunes filles de Lacédémone aient aussi dansé toutes nues devant les jeunes gens. »

Supposons un pays où, dans de certaines fêtes générales, les femmes soient absolument libres d'être peu vêtues, ou même de ne l'être point. En nageant, en valsant, en se promenant, celles qui le jugeraient à propos, resteraient nues au milieu des hommes. Sans doute l'illusion de l'amour serait alors peu connue, et les passions n'auraient plus de transports, ou plutôt les passions n'existeraient plus : c'est précisément ce qu'on désirerait dans ce pays imaginaire. Est-ce la passion qui doit ennoblir généralement les choses humaines? Sommes-nous abrutis, ou avilis par des besoins, par des appétits, par des plaisirs auxquels nous n'avons pas encore su joindre quelque passion *sublime?* Il faut d'honnêtes attache-

mens, et des voluptés délicates, mais on peut les obtenir en conservant le bon sens. Nul ne proposera l'usage d'une telle nudité chez les peuples où la bienveillance naturelle est beaucoup affaiblie par la misère, ou par le désordre. Peut-être les hommes n'y seraient-ils émus que par des désirs dénués d'un prestige qui n'est point la passion, et qui vaut mieux qu'elle; peut-être aussi, en devenant assez indifférens à l'égard des femmes, écouteraient-ils des caprices plus grossiers, ou ne désireraient-ils plus même d'être excités par aucune sympathie, par la présence d'aucun être qui pût partager leur penchant. Quand on suppose un usage nouveau, on le considère comme faisant partie de mœurs nouvelles. Cette nudité demanderait d'autres institutions analogues, des institutions simples et fortes, et un grand respect pour celles d'entre les convenances morales qui appartiennent à tous les temps. Alors on s'occuperait tellement de la satisfaction de l'ame, et de la rectitude des sentimens, que la vraie bonté n'aurait plus rien de chimérique. Malgré le silence des passions, on se formerait, en tout genre, une idée très-douce des jouissances partagées. Cet état de choses paraît éloigné, dira-t-on. Sans doute, mais il n'en faut rien conclure contre l'entière nudité momentanée, puisque la loi qui l'établirait n'existerait qu'au milieu d'institutions exemptes de disparates à cet égard. Cessons de confondre avec l'homme toujours passible, les hommes que nous connaissons. Ne disons plus que tout ce qui serait impraticable parmi nous est contraire à la nature humaine; ne déclarons ni absurde, ni monstrueux ce qui se trouve seulement inusité, et rappelons-nous enfin que, louables ou imparfaites, les institutions de Lycurgue ont été réalisées.

Note trente-unième. (page 131.)

Chez les peuples où la nudité ne fait point partie des usages, et n'est pas autorisée en public, elle exige beaucoup de choix, et elle tient à des convenances délicates. Le défaut de goût contribue à rendre obscènes la plupart des livres et des gravures érotiques, ou plutôt ce seul défaut, pris dans son étendue, les rend condamnables; c'est ainsi qu'une nudité partielle est souvent indécente, et qu'elle rappelle des plaisirs vils ou illégitimes. Lorsque, dans des momens d'abandon, le corps n'est pas rendu à sa situation naturelle, avec cette liberté que la jouissance autorise, il y a quelque chose de désagréable dans le dérangement contraint des voiles qui le couvrent si mal à propos. Avec un sentiment exquis de la volupté, avec des goûts honnêtes, de la franchise, une imagination heureuse, et une ame élevée, adopterait-on de préférence, supporterait-on ce qu'il y a de trivial, ce qu'il paraît y avoir de bas, ou même d'hypocrite dans de telles manières? Le plaisir aussi doit avoir sa candeur, ses mouvemens généreux, sa délicieuse impudence. Il faut savoir dire : Volontiers, puisque c'est sans inconvénient. Alors on est capable de dire aussi, et d'un ton qui ne laisse aucun doute : Non, j'ai promis le contraire.

Une réserve inutile, une fausse réserve, vient moins de timidité que d'ineptie. Bizarre pudeur qui détruit le charme, et qui rend les besoins plus grossiers ! Quel rapport ont-elles avec l'amour, ces étoffes importunes? Est-ce à des vêtemens qu'on s'unit? Si vous êtes libres, agissez librement; si vous n'êtes pas libres, n'écoutez pas vos désirs. On

est trop près de se soustraire à toute surveillance, quand on renonce à de certaines facilités locales qu'on attendrait si on voulait seulement ce qui peut être avoué, ou justifié.

Note trente-deuxième. (page 131.)

« *Fœminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus*; *dein summa quœque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum* (*honos auribus sit*) *ima corporum velamenta projiciunt : nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.* » Vie d'Alex. Quinte-Curce, chap. I du liv. V. Et voici, dans la traduction de Beauzée, ce passage, modèle de bonhomie pour ceux qui voudront écrire sur les mœurs des nations. « Les femmes qui se trouvent à ces banquets y paraissent d'abord avec un maintien modeste; ensuite elles se dépouillent de tout ce qui les couvre par le haut, et oubliant peu à peu ce qu'elles doivent à la pudeur, à la fin (sauf le respect qui est dû aux oreilles chastes) elles rejettent encore les voiles destinés à cacher les parties inférieures de leurs corps : et ce ne sont pas les courtisanes qui s'abandonnent à cette infamie, ce sont les femmes et les filles les plus honorables, qui regardent cette prostitution avilissante comme un devoir de politesse. »

Note trente-troisième. (page 134.)

Il était prescrit aux filles de Sparte de se montrer nues en public, dans plusieurs occasions. Cet usage a été regardé par quelques auteurs comme la cause

d'une certaine indifférence des Spartiates pour les femmes; mais le désordre qui paraît une suite de cette indifférence était plus général encore chez d'autres Grecs. On pourrait l'attribuer surtout à la séparation des sexes, à l'affaiblissement de l'esprit de famille, et même à des exercices trop répétés, à des habitudes trop constamment guerrières, trop mâles en quelque sorte, et peu naturelles sous le soleil de la Grèce méridionale. Il serait difficile de penser, avec Ferrand, qu'une nudité que les lois autorisaient dût inspirer de l'éloignement. « L'œil féroce du Spartiate, dit cet écrivain, dédaignait de s'arrêter sur celles qu'il avait vues dans l'état même des animaux, et sa fierté ne lui permettait pas de soupirer aux pieds d'un objet que la loi traitait avec tant de mépris. » Mais la loi avait-elle pour objet de traiter les femmes avec mépris, ou seulement de prévenir chez les hommes ce qu'il y a d'illusoire et de romanesque dans les passions? Les femmes sont-elles déshonorées pour avoir été nues *comme les animaux*, dans les lieux où il n'est pas reconnu que la dignité humaine dépende de nos hardes? Les Spartiates ne voyaient-ils pas plus souvent encore des hommes nus que des femmes nues? Se trouve-t-il enfin un sens plausible dans ce passage de la neuvième lettre de l'*Esprit de l'histoire?*

Qu'une femme évite de faire naître des désirs qu'elle ne peut satisfaire, et que souvent même elle doit craindre d'exciter, rien de plus raisonnable. Mais qu'universellement, et dans toutes les suppositions, elle ait honte d'être nue, ce n'est plus qu'asservissement à la coutume, pudeur factice, ou faiblesse d'esprit.

Au frontispice de *la Sagesse* (par Charron), la nature est représentée sous l'emblème d'une belle

femme nue *sans que ses hontes paraissent* (*quasi non essent*). Supposons réalisée cette condition imposée au dessinateur, le genre humain ne subsistera pas. Sera-t-il plus noble en périssant, et faut-il rougir d'exister? Cette grande honte de ce qui appartient à l'amour peut être considérée tout à la fois comme une humilité extrême, ou comme un extrême orgueil; c'est donc une inconséquence extrême. L'inflexibilité des prétentions intellectuelles devient ridicule chez des êtres dont l'intelligence ne peut quitter la matière. Nous n'avons nul moyen de nous entendre sur le beau, nul moyen même de le connaître, si le beau n'est pas ce qui plaît généralement, du moins à ceux dont les facultés paraissent étendues. La belle femme de Charron, mutilée de la sorte, ne peut plus être une femme vraiment belle; et au contraire une belle femme doit rester nue dans des circonstances scrupuleusement choisies, sans avoir soin de se montrer *quasi non essent*.

La nudité, dans ces circonstances particulières, ne suppose nullement l'absence de la pudeur. La pudeur, ou le timide sentiment des vraies convenances, interdit presque toute nudité dans diverses occasions, et souffre dans d'autres une nudité entière. Sur les bords de l'Eurotas, les filles, en quittant quelquefois leurs vêtemens, ne renonçaient ni à la chasteté, ni même à la pudeur. Plutarque combat Hérodote qui a dit : La femme dépouille la honte avec la chemise. Au contraire, ajoute Plutarque, celle qui est honnête, en dépouillant la chemise, se revêt de honte.

Note trente-quatrième. (page 137.)

Dans une note de la Nouvelle Héloïse (lettre LV), Rousseau dit : « Femmes trop faibles, voulez-vous savoir si vous êtes aimées? Examinez votre amant sortant de vos bras. »

Les désirs auraient pu n'être excités en vous que par l'attrait général qui porte un sexe vers l'autre. Si, au contraire, le penchant subsiste après la possession, il doit être regardé comme une véritable préférence. Un simple goût serait affaibli par la volupté passagère qu'il aurait eue seule pour objet; vous verriez naître alors les premiers symptômes de cette inconstance qui s'accorde surtout avec le tempérament des hommes quand ils n'ont pas fait un choix formel.

Lorsque l'impétuosité du sang est ralentie, l'amour ne se soutient que s'il s'est introduit dans la pensée comme un lien durable, auquel on attache sincèrement quelques idées de paternité, d'union suivie, d'aimables habitudes. Un homme qui aurait faussement annoncé des intentions louables, ou qui aurait exprimé des sentimens exagérés cesserait alors de vouloir en imposer, ou il cesserait presque de le pouvoir. Il en sera de même chez les femmes, mais à un degré beaucoup moins visible. Cette différence provient en partie de ce que les femmes ne peuvent guère se défendre, comme nous l'avons remarqué, de voir dans le plaisir un lien sérieux, et dans leur propre condescendance le gage d'un mutuel engagement.

Est-ce aux belles femmes qu'on reste le plus attaché? Cette question a dû être souvent reproduite.

Il serait curieux peut-être de l'examiner à l'égard

des divers peuples; mais outre qu'il faudrait s'y arrêter trop long-temps, plusieurs données manqueraient, et on fera seulement ici quelques remarques relativement aux habitudes, ou aux mœurs de nos contrées occidentales.

Des beautés régulières ont pu obtenir un grand ascendant, soit durant les siècles héroïques, soit lorsque des chevaliers choisissaient une dame de leurs pensées, bien plus pour soutenir partout, les armes à la main, qu'elle n'avait pas d'égale, que dans le dessein de vivre intimement auprès d'elle.

Une femme qu'on ne remarque pas d'abord, mais qui, sans paraître jolie, n'est point dépourvue d'agrémens essentiels, peut en avoir beaucoup aux yeux des hommes disposés à s'attacher sincèrement. Elle découvrira, en faveur de celui avec qui elle sera unie, de continuels moyens de se rendre aimable. Elle les fera valoir très-naturellement, et ces graces sembleront inépuisables, parce qu'elle ne sera pas abusée par de fréquens hommages, par de bruyantes démonstrations : c'est en elle, et c'est en elle seule qu'on trouvera autant, ou plus qu'on espérait.

Simple, vraie, sans prétentions, elle est pourvue seulement de cet art de plaire qui est si constant chez les femmes, si doux quand elles n'en abusent point, et si adroit chez celle qui ne se croit pas sûre d'être toujours l'objet d'empressemens flatteurs. Elle a beaucoup de physionomie, ou de délicatesse, et elle est facilement émue : dès ses premières années elle a connu cette défiance de soi-même qui donne à l'ame un si utile exercice.

Sans autre expression habituelle, son œil annonce le genre de finesse qui se concilie avec la

bonté. Ce regard voilé ordinairement, vient-il à s'élever, on se persuade que c'est avec une intention affectueuse. Au contraire, quelque chose de mystérieux manquera toujours à un œil trop ouvert, et plus beau pour les études d'un artiste, que dans des convenances secrètes. Une bouche ronde, et des lèvres peu dessinées ajoutent à la douceur de la voix, en y mêlant une sorte d'accent imprévu, particulier, original, une expression timide, et facilement voluptueuse. Ce visage, vu peut-être avec indifférence par beaucoup d'hommes, conserve quelque chose de naïf, quelque chose d'enfantin qui doit prolonger le charme d'un premier amour, et donner même aux joies maternelles une candeur inappréciable.

Que manque-t-il à cette jeune femme, bonne, ingénieuse, tranquille dans ses goûts, et pleinement satisfaite si elle est une fois aimée comme elle le mérite, que lui manque-t-il pour répondre, durant un certain nombre d'années, à la plus heureuse attente d'un homme raisonnable? Au contraire cette attente sera très-difficilement remplie par les femmes qui aspirent à être regardées comme supérieures à toute autre. Avant que leur raison achève de se former, et qu'elles reviennent des illusions suscitées ou entretenues par leur fierté même, elles auront perdu en général leur fraîcheur, elles n'auront plus les agrémens de leur sexe. Jamais, comme compagnes de l'homme, elles ne seront aussi près de la perfection que peut l'être, en son genre, une femme dont la sensibilité est réelle, dont les formes et les manières sont attachantes, mais dont le visage n'a point d'éclat.

Note trente-cinquième. (page 137.)

On a essayé de traduire cette lettre, parce que la raison et la volupté s'y trouvent réunies; mais cet accord est difficile à exprimer dans notre langue, et dans plusieurs autres.

Cette lettre n'était pas inédite. Elle a été insérée, avec quelques autres passages du livre auquel elle appartient, dans un choix que, vers la fin de sa vie, Mme Dufresnoy a fait de morceaux relatifs aux personnes de son sexe. On dit que Mme Tastu a pris beaucoup de part à ce travail qui a été publié sous le titre *Les Femmes*.

Note trente-sixième. (page 142.)

Dans cet esprit sans doute, non moins que pour la bonne constitution des enfans, l'école de Pythagore recommandait de « ne pas procéder dans l'ivresse à l'acte saint de la génération. »

Note trente-septième. (page 143.)

Les actions dont il s'agit ici sont irrégulières, et non pas criminelles.

Brueys se trompait beaucoup lorsqu'il disait : Nous ne manquerions jamais à nos devoirs si la connaissance que nous en avons était toujours suivie de la volonté de les remplir. On ne saurait même regarder comme rigoureusement vrai le mot attribué à Solon : Il ne se commettrait plus d'injustice, si chacun en était aussi indigné que celui qu'elle offense.

Dès les premiers temps de la philosophie en Occident, on a prétendu que si on ne séparait pas l'honnête de l'utile, on ne serait pas embarrassé à l'égard des devoirs. Sans doute en considérant l'honnête et l'utile comme une même chose, on évite beaucoup de confusion, parce qu'on est sur les traces de la vérité; mais il reste encore, pour l'application du principe, des difficultés nombreuses. On lit dans *De Officiis*, liv. I : *Hoc quidem effectum sit, in officiis diligendis id genus officiorum excellere, quod teneatur hominum societate... ut non sit difficile, in exquirendo officio quid cuique sit præponendum videre.* Ensuite (liv. III) une règle sûre est annoncée, *Ut sine ulla errore dijudicare possimus, si quando cum illo, quod honestum intelligimus, pugnare id videbitur, quod apellamus utile, formula quædam constituenda est.* Cette formule, qui ne laisserait point de doutes, était une promesse très-difficile à remplir, et en effet Cicéron l'a oubliée, si ce n'est peut-être dans le paragraphe 23 : *Non licet sui commodi causâ, nocere alteri*, principe ordinaire d'équité qui laisse les choses dans le vague où elles étaient avant la prétendue formule. Au reste Cicéron, qui n'admet en cela aucune incertitude, et qui ajoute, avec bien plus de raison : *Etenim, non modo pluris putare quod utile videatur quam quod honestum, sed hæc etiam inter se comparare, et in his addubitare, turpissimum est*, Cicéron, placé entre Pompée et César, ne savait plus de quel côté se trouvait l'honnête, ou ne croyait pas devoir le préférer à l'utile. Le *père de la patrie*, après avoir flatté César, dont il désirait la mort, après avoir vanté publiquement la douceur de celui que, dans ses lettres particulières, il comparaît aux *plus cruels tyrans*,

ne manque pas d'approuver comme généreuse la conduite des conjurés qui l'immolent : leur perfidie lui paraît *ex omnibus præclaris factis, pulcherrimum.* Mais voyant ensuite la prospérité d'Octave, il abandonne les *vengeurs de Rome*, et il recherche la bienveillance de ce nouveau matre.

Note trente-huitième. (page 146.)

Il est dit, dans *Émile*, que plusieurs causes vont dépeupler l'Europe. Une des principales, c'est que les femmes « aiment à faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours. » Mais pourvu que beaucoup de femmes continuent, ce qui est probable, à faire souvent un ouvrage utile, et que la plupart des autres continuent à le faire quelquefois, les meilleures parties de l'Europe conserveront de six cents à mille individus par lieue carrée, ce qui paraît suffisant pour le maintien de notre sage activité.

L'Europe ne sera pas dépeuplée par cette sorte d'irrégularité, par cette réserve qui est excusable, parce qu'elle ne nuit à personne. Peut-être ne faudrait-il pas dire qu'en agissant ainsi quelquefois, *on trompe le vœu de la nature.* La nature n'exige pas, et même elle ne permet pas en général que le poisson qui fait un million d'œufs, fasse un million de poissons vivans, et que sa race multiplie selon une semblable progression. L'Europe ne sera pas dépeuplée, l'Europe ne sera pas subjuguée par les Tatars : ces deux prédictions ne se réaliseront point. Quand Rousseau s'attachait à une idée, elle l'occupait presque exclusivement, et, bien que son esprit eût de l'étendue, rarement il considérait à la fois

les diverses parties d'une question. L'espèce d'erreur la plus fréquente chez Rousseau était l'exagération dans les conséquences; c'est ce qui a le plus fourni de prétexte au reproche qu'on lui a trop fait de se contredire.

Comme si ces idées de dépopulation avaient dû être l'écueil de plusieurs écrivains célèbres, Montesquieu s'est aussi trompé à cet égard, et même il s'est égaré davantage. A la vérité ce n'est pas dans le plus important de ses écrits, mais dans les *Lettres persanes*. Il cherche à y prouver la dépopulation de la terre, sans s'apercevoir qu'il choisit pour chaque contrée l'époque ancienne de la plus forte population, ce qui donne un résultat nécessairement illusoire.

Nos faiblesses ou nos vices peuvent contribuer à dépeupler quelque pays; mais sans doute les choses sont disposées de manière qu'il serait impossible de dévaster en même temps presque toutes les régions. Il est à croire que la multiplication de l'espèce ne dépend que faiblement des entreprises, ou des systèmes de quelques hommes, et que, par exemple, le nombre de nos frères sur tout le globe ne sera jamais ni réduit de moitié, ni augmenté de moitié par des moyens humains.

Si on veut faire une étude des irrégularités condamnables, ou des précautions licites, en ce qui concerne l'union des sexes, et si on désire consulter pour cette distinction d'autres lumières que celles du simple bon sens, il faudra feuilleter le traité de Sanchez *De matrimonio*, et celui de Bellarmin qui porte le même titre. On pourrait y joindre *Pauli Zacchia quæstionum medico-legalium libri tres*. On trouvera dans ces gros volumes des éclaircissemens détaillés, à la manière des casuistes,

sur de nombreuses questions. En voici quelques-unes.

Dans le traité du jésuite Sanchez : *An possit fœmina se retrahere quando vir vult seminare.....? Num fas viro sit continuare concubitum, ubi priùs seminavit, ut fœmina seminet? An voluntaria, seminis virilis... fuso extra vas sit mortalis (culpa)? An vir possit immoderatas abstinentias vovere absque uxoris consensu? An uxor excusetur a precepto jejunii, si vir ei præcipiat ne jejunet? Quid si vir intromittat membrum in os fœminæ, vel in vas præposterum... vel tangat membro superficiem illius vasis? De delectationibus, tactibus, confabulationibusque inter conjuges, quando impediti sunt ne coïre possint?*

Dans le livre du docteur Zachias : *Quando, quantum, quomodo debitum conjugale sit reddendum? Mulier an teneatur, reddendo debito, semen et ipsa emittere? Mulier an exigere ita debitum possit ut sola semen emittat, viro non seminante? An teneatur reddere viro qui... longo pene dotetur? An possit uxor post coïtum surgere, et urinam reddere, ut semina excutiat? Si... jam excitata ad seminandum, semen non effundat, peccatum est mortale?*

Le docteur J. Boileau a traité dans un esprit différent : *De tactibus impudicis; an sint peccata mortalia, vel venialia?*

Note trente-neuvième. (page 147.)

Les observations auxquelles cette note se rapporte ne sont pas même contraires au système de population accélérée qu'ont adopté tant de publicistes.

L'essentiel serait qu'on ne méconnût pas ce qu'il

y a de solennel dans les engagemens du mariage, et qu'on sentît combien la douceur de cette union importe à la douceur de toute la vie : les mariages seraient moins souvent malheureux. Si, de plus, les mariages malheureux n'étaient pas indissolubles, ils deviendraient beaucoup moins funestes. Dans ces deux suppositions, il y aurait moins de célibataires. Il est également certain que le nombre des enfans, au milieu des grands états, pourrait être le même sans accabler une seule des familles qui en sont aujourd'hui surchargées.

On n'examinera pas ici d'une manière suivie les institutions que, dans d'autres siècles, ou en d'autres lieux, il faudrait peut-être établir. Mais de simples remarques analogues à ces considérations politiques, ne s'écarteront pas des bornes qu'on s'est imposées.

Lorsque les arts étaient peu connus, lorsque les peuplades étaient éparses et faibles, on a cherché les moyens d'obtenir rapidement une population plus considérable. On voulait multiplier les hommes afin de défendre le pays, et augmenter les troupeaux afin de le nourrir. Les femmes stériles se présentaient devant le lingam, l'emblème sacré; on y conduisait même le bétail.

Dans des circonstances différentes, il aurait fallu prévenir une multiplication excessive. On s'en est rarement occupé. Il est facile de placer sur un même point un grand nombre d'hommes, et de les y faire travailler; mais les rendre heureux, c'est ce qui paraît impossible.

Dans l'Europe, le quart de la population ne peut sortir de sa profonde misère. Il est vrai que cette détresse n'est pas directement produite par le défaut d'espace, et que les vivres ne manquent point;

mais l'accroissement de la population réformerait-il des usages qui proviennent en très-grande partie du nombre d'hommes rassemblés sous une même loi?

Dans une note du livre IV d'Émile, l'absence de la foi, ou, si on veut, l'irréligion est déclarée plus funeste que le fanatisme. « Si l'irréligion, dit J.-J., ne tue pas les hommes, elle les empêche de naître. » Il n'est nullement prouvé que le manque de foi ait changé quelque pays en désert. Mais, à moins que cette dépopulation ne fût en effet très-grande, et ne détruisît toute la force de l'État, il vaudrait mieux ne pas naître, que d'être égorgé, ou mutilé par des furieux : sous ce rapport, la véritable irréligion même, quelque mal qu'elle fît d'ailleurs, en ferait moins que le fanatisme. »

« Multiplier les naissances, sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort. » (Madame de Stael.)

« On oublie que des hommes épars sur un terrain immense souffrent moins des imperfections de l'état social, que quand la population est très-concentrée. » (M. Walckenaer.)

« Si les hommes ont des obligations à l'égard des êtres qui ne sont pas encore, elles ne consistent pas à leur donner l'existence, mais le bonheur; elles ont pour objet le bien-être général de l'espèce humaine, ou de la société dans laquelle ils vivent, de la famille à laquelle ils sont attachés, et non la puérile idée de charger la terre d'êtres inutiles et malheureux. » (Condorcet.)

« Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais si nous n'avons

pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre?... La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples; mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité. » (VOLTAIRE, en 1764.)

Note quarantième. (page 150.)

La jouissance est le sentiment de la possession de l'objet désiré.

Le bonheur est produit par une suite de sensations agréables, par des sentimens assez paisibles pour se prolonger. La félicité est le bonheur qui paraît complet, et qui s'annonce comme permanent pour ainsi dire.

Le devoir est d'étendre, de régulariser les jouissances, de prévenir la douleur, et de perpétuer les émotions heureuses, afin de rapprocher de la félicité les autres et nous-mêmes.

Note quarante-unième. (page 152.)

Si un devoir fondé sur des promesses expresses, et souvent relatif aux plus chers intérêts de la vie, n'était pas un devoir sérieux, nul devoir ne saurait l'être. On a été jusqu'à tourner en dérision les obligations morales qu'entraîne l'amour : par une erreur insigne, quand on voit qu'il s'agit du plaisir, on voudrait ne plus écouter la justice.

Cependant tout ce qui existe parmi les hommes a pour objet dans l'intérêt public, ou dans l'intérêt individuel, d'obtenir quelque plaisir, ou d'éviter

quelque douleur. Qui ne sait qu'ordinairement ce n'est point pour l'or même qu'on cherche l'or, et que ce n'est pas précisément pour la gloire qu'on prend soin de s'illustrer? Celui qui se fait tuer dans l'occasion, veut éviter de vivre sans honneur; il ne peut pas s'écarter du plan qu'il suivait afin de recueillir un jour le fruit de son audace. On est laborieux, on est intrépide, on est vertueux pour rendre plus agréable la condition des autres, ou de soi-même. Ainsi le premier principe des obligations est toujours semblable, et elles sont toutes également sérieuses. Dans un sens plus élevé, veut-on considérer le devoir comme l'accomplissement de la loi suprême? On ne trouvera dans cette loi divine aucun prétexte plus important pour régler la vie terrestre, que celui de se garantir, de se soulager, de se consoler mutuellement.

Note quarante-deuxième. (page 169.)

Il semblerait agréable, pour ainsi dire, de s'abuser sur les personnes dont le principal mérite est d'avoir ce qu'on appelle vulgairement un bon cœur. Mais toutes les préventions deviennent nuisibles, même les préventions indulgentes, et le fréquent inconvénient de se voir détrompé trop tard, l'emporte sur cette sorte d'avantage d'être quelquefois séduit pour toujours.

Une belle ame est portée aux affections pures, et une bonne tête veut ce qu'exigent les principes impérissables. Mais on vante comme méritant la qualification de bon cœur un homme dont il faut excuser tous les écarts, sous prétexte qu'il n'est pas dur, insensible, implacable, un homme qui ne s'é-

tant jamais connu de penchans atroces, prétend céder indistinctement à l'impulsion présente. Il n'est guidé ni par ses propres réflexions, ni même par des maximes de justice généralement reconnues; se livrant presque sans choix à des émotions successives, il entreprend avec trop de confiance ce qu'il prend pour l'inspiration d'une bonté naturelle. Tout ce qu'il sait éviter, c'est d'offenser positivement, ou directement, et il croit bien faire lors même qu'il devient la cause d'un mal plus grand que le bien qu'il a en vue.

Ces bons cœurs contribuent généralement au désordre de la société. On prend des précautions contre les méchans ou contre les traîtres, et un hypocrite sera démasqué; mais à quel moyen recourir contre l'homme faible, complaisant et inconséquent? Chaque jour sa bonté importune, et on est compromis ou déconcerté par ses bévues; mais il n'afflige personne avec malice, ou même avec une entière incapacité. On ne saurait le punir, on ne saurait le réformer. Son excellent cœur lui répète qu'il suit une bonne direction en n'écoutant jamais la raison, et qu'il sera complètement justifié s'il peut dire que ses intentions n'étaient pas mauvaises.

Si chez une femme un semblable caractère est moins à craindre au dehors, parce qu'elle ne règle en général que les affaires domestiques, il lui est funeste à elle-même, et il doit l'être aussi pour sa famille. Un homme fait quelquefois oublier ses fautes dans l'activité à laquelle il se livre; mais les travers d'une femme, concentrés pour ainsi dire dans la maison, peuvent en déranger toute l'économie.

Souvent les hommes qui ont un bon cœur sont plus dangereux qu'un homme livré au vice. Leur

conduite n'est pas odieuse; dans le repos d'une conscience trompée ils ne se corrigeront point, et leurs imprudences feront de nouvelles victimes. Ils se dévouent pour un confrère, et ils oublient leur famille; ils chérissent un de leurs enfans, et ils laissent opprimer les autres; ils cautionnent un ami de table, et ils ruinent leurs créanciers; leurs laquais les volent, et ils négligent un parent malheureux qui ne les obsède pas; ils souffrent qu'on foule les peuples, mais ils enrichissent des favoris; ils retirent de l'exil un factieux, mais ils laissent des provinces dans la détresse. Sous des institutions sages, on verrait peu de gens aussi inconsidérés : la nature des choses demande que ce soit la raison qui règne. Le cœur proposera, mais la tête examinera; ordinairement elle gouvernera bien quand elle restera libre, quand le cœur n'aura pas trop d'ascendant.

Note quarante-troisième. (page 174.)

« En Prusse, est-il dit dans le *Tableau de Paris*, toutes les filles nourrissent leurs enfans, et publiquement... On s'accoutume à ne voir plus en elles que des mères. Voilà ce qu'a fait un roi philosophe, voilà comme il a donné des idées saines à sa nation. » Il aurait fallu examiner si cette tolérance était éclairée, si le roi de Prusse renonçait absolument à multiplier les mariages, si enfin toutes les lois relatives au sort des femmes, à l'état des enfans, et à l'hérédité, s'accordaient avec cette liberté de se marier, ou de ne se marier pas. Frédéric n'a eu peut-être d'autre guide que la sagesse souvent inconsidérée du temps où il philosophait en soupant.

Si on voulait que la loi du mariage conservât toute sa force, les enfans illégitimes n'appartiendraient qu'à l'État. Néanmoins une mère pourrait quelquefois en garder un. Ce serait l'objet d'une permission spéciale, accordée très-rarement. Cette femme resterait veuve, et elle ne transmettrait à son enfant aucune propriété. Cependant quelques années plus tard, elle pourrait être réhabilitée par un acte exprès, à la demande de l'homme qui voudrait l'épouser. Il se chargerait de l'enfant par une simple adoption; mais il ne serait jamais autorisé à s'en déclarer le père, et à le mettre au rang des enfans légitimes.

Note quarante-quatrième. (page 176.)

Du Divorce.

Les hommes instruits ont presque toujours raison en un sens, lors même qu'ils prennent des résolutions fatales. Ce qu'on soutient de part et d'autre, dans des questions compliquées, est juste à quelques égards; mais on a tort de s'y attacher exclusivement. Chacun s'arrêtant à une des faces de la vérité, au lieu de la considérer d'en haut, regarde la perspective, et néglige le plan : cette manière étroite est la principale cause des disputes. L'avantage donné opiniâtrément à des points de vue particuliers a suffi pour remplir le monde, tantôt de sectaires qui, avec des opinions ou des sentimens semblables au fond, se détestaient, ou se méprisaient, tantôt de factieux qui guerroyaient en voulant, de bonne foi peut-être, le triomphe de principes peu différens. Mais substituez le plan à la perspective, aussitôt les hommes s'entendront, et s'approcheront

du bonheur. Cela ne pourrait, à la vérité, se réaliser entièrement, parce que telle ne doit pas être la fin actuelle du mouvement des hommes; mais il leur est enjoint de s'efforcer de se servir de toute leur raison, et il leur est permis d'espérer en cela des succès durables.

L'abolition du divorce dans plusieurs pays, aggrave nécessairement la position de quelques infortunés de mœurs irréprochables. Il n'est pas également certain que ces rigueurs de la discipline contribuent à rendre plus douce une association qui, s'il était permis de la rompre, n'en subsisterait pas moins ordinairement, et que perfectionnerait souvent alors une sollicitude plus attentive. S'il convient que la faculté de divorcer soit restreinte dans des bornes qui favorisent la durée de la plupart des mariages, il n'importe pas moins, et il importe surtout que ce lien ne devienne pas redoutable, que les célibataires ne soient pas nombreux, que le mariage enfin ne soit pas avili, ou abhorré.

En renonçant à la polygamie, on a pu rendre meilleure l'union conjugale, et quelques époux, ceux dont les principes et l'humeur ont assez d'analogie, obtiennent sans doute ainsi les véritables douceurs de la vie domestique. Mais l'indissolubilité, cette sorte d'unité de temps, appartient aux notions exagérées d'une pureté apparente. Cette délicatesse du mariage indissoluble a quelque chose de trop idéal. Qui empêche de dire aussi qu'à d'autres égards nous serions plus purs si nous n'avions pas les mêmes assujettissemens que les divers animaux? Cependant il faut savoir concilier avec des dehors honnêtes ces tristes besoins. Vaudrait-il mieux périr faute de les satisfaire, et dans le dessein de montrer par là notre supériorité?

Milton soutient, dans son traité du Divorce, que le mariage n'a pas été institué pour la seule procréation de l'homme, mais aussi pour sa consolation. Comme il est rare, ajoute-t-il, qu'on puisse savoir avant l'union si les caractères ne sont pas inconciliables, il est injuste d'exiger qu'on reste enchaîné. Si le mariage, poursuit-il, prévient des désordres, c'est seulement lorsque l'affection est réciproque; il en est tout autrement lorsqu'on ne peut regarder ce lien que comme un joug. Le nœud du mariage indissoluble, disait un célèbre Espagnol, est un nœud gordien que rompra seule la faux de la mort. Lorsque le divorce a été permis en France, il y a environ trente ans, des ecclésiastiques, qui paraissaient éloignés de toute ambition et de toute intrigue, ont rassuré, du haut de la chaire, les consciences timorées, en observant que dans la supposition même où l'Évangile exigerait réellement l'indissolubilité du mariage, une loi qui ne prescrirait pas le divorce, et qui, ne le conseillant jamais, le permettrait seulement, ne pourrait être regardée comme contraire à la doctrine sacrée.

On a beaucoup écrit sur le divorce (*); ce qui conviendrait maintenant, ce serait de ramener la question à sa simplicité naturelle. Un des premiers soins

(*) Les observations qui forment la suite de cette longue note, ont été écrites en 1816. On n'en a imprimé alors qu'une partie ; la promulgation de la loi qui abolissait le divorce a fait retirer les derniers feuillets.

S'il était temps encore de prévenir l'effet des motifs, difficiles à méconnaître, qui ont rendu suffisantes pour le rétablissement de l'indissolubilité du mariage, des phrases déclamatoires, on en parlerait ici d'une manière indépendante de ce qui s'est passé en 1816 ; mais peut-être le moment est-il éloigné où il cesserait d'être inutile, quant aux conséquences directes, d'avoir raison avec plus d'étendue.

doit être d'écarter le vain exposé des perfections du mariage indissoluble. Les esprits justes ne pourraient en rien conclure contre le divorce. Le lien perpétuel n'offre ces avantages qu'à ceux qui sont bien unis, qui se sentent heureux, et qui par conséquent n'useront pas de la faculté de divorcer.

Il en est de même, à plus forte raison, des beautés surnaturelles qu'on veut apercevoir dans le mariage. Le théologien peut s'en occuper dans une dissertation sur les sacremens; mais l'esprit de la loi civile n'est pas de s'attacher à une harmonie presque idéale, il ne lui appartient de régler que les intérêts présens et positifs. Si une certaine dignité, qu'on juge à propos de croire céleste, devenait l'objet des lois civiles, elles conseilleraient, à l'exemple de la loi religieuse, elles favoriseraient la continence, et comme les lois humaines prescrivent au lieu de conseiller seulement, pour empêcher l'État de périr, il faudrait enfreindre sans cesse la loi de l'État.

Plusieurs écrivains ont considéré le mariage sur la terre comme l'essai d'un lien plus durable. Ils ont vu dans cette association de nos rapides années, de simples fiançailles pour une union sans terme. Ces perspectives d'un autre monde sont très-propres à satisfaire l'imagination; mais, quand on rédige une loi, il faut plus d'exactitude. Que veulent les contractans, que pensent-ils? Voilà ce qu'on doit considérer. Certainement c'est du mariage dans la vie actuelle qu'ils s'occupent presque tous, et ils sont persuadés que les lois humaines s'arrêtent aux portes du tombeau. Trop souvent ces lois restent défectueuses en réglant les choses visibles, que serait-ce si elles embrassaient l'inconnu? Il faut être reçu citoyen de la Nouvelle Jérusalem pour savoir ce que sera dans les cieux l'union conjugale.

On cite avec complaisance la plupart des législateurs qui en établissant, ou en réformant le mariage, firent intervenir le sacerdoce. Mais c'est encore mettre des mots à la place des choses. Personne ne propose d'empêcher ici la sanction religieuse du mariage, ou même de changer à cet égard la discipline de l'Église : il s'agit seulement de permettre le divorce à ceux qui jugeront que leur conscience ne le leur interdit pas. On sait d'ailleurs que sous la loi de Moïse, et dans les premiers siècles du christianisme le mariage était simplement un contrat civil. Pendant long-temps l'Église ne s'est pas opposée au divorce. Remarquons de plus que ces hommes dont la pieuse sagesse luttant contre le délire du siècle, ne renonce pas à mêler la religion à l'administration civile des États, et à confondre la loi spirituelle avec la loi temporelle, ont ordinairement le malheur de ne pas entendre par religion un culte saint et nécessaire, un culte révélé. Ils abusent pour vous surprendre de ce qu'il y a de grand et de sacré parmi vous dans l'idée du culte. Tandis que vous songez à une religion divine, ils demandent pour tout pays une religion quelconque, c'est-à-dire vingt fausses, et une seule vraie, ou vingt fois contre une des erreurs grossières, et de détestables superstitions. Voilà ce qu'ils vantent infatigablement. Ils disent d'une manière cachée, mais enfin ils disent qu'il n'y aurait eu jadis ni morale, ni politique sans les autels de Jupiter ou de Teutatès, et que, par exemple, le mariage n'eût été qu'une honteuse fornication, si Junon ne l'eût pas sanctifié.

On répétera qu'il faut pourtant que les lois de l'État soient d'accord avec les préceptes de la religion de l'État? Ce sera encore un vain raisonnement. Le divorce, en tant qu'il occasionerait un

second mariage, n'aurait jamais lieu malgré la conscience des fidèles, et il deviendrait une simple séparation pour quiconque le voudrait ainsi. Ceux qui croiraient enfreindre par là des devoirs d'un autre ordre, n'useront pas d'une telle liberté; mais il est d'autant plus naturel de la laisser en France que les Français n'ont pas tous des croyances qui la prohibent. La loi fera-t-elle des distinctions, et lui appartient-il de peser les scrupules? Elle n'exige pas que l'on soit de l'Église romaine, comment rendrait-elle civilement obligatoire les décisions de cette Église? Tout ce qui est respectable n'est pas pour cela du ressort des lois. Craignez même de trop exiger dans nos temps de faiblesse; évitez de n'accorder le divorce qu'à ceux qui déclareraient appartenir aux communions réformées. Lorsque autrefois l'Église de Rome perdit un si grand nombre de ses disciples, beaucoup d'entre eux succombèrent à des tentations de cette nature.

C'est avec aussi peu de justesse qu'on fait valoir comme décisives de certaines considérations morales. S'il y a quelque mérite dans la constance, quelque vertu dans la résignation, que de désordres, que de crimes même sont les fruits presque inévitables d'un assujétissement sans terme, d'un malheur sans espérance, d'une haine sans oubli? La simple séparation peut, il est vrai, prévenir ces maux; mais ne voit-on pas qu'elle offre les inconvéniens réels du divorce, et d'autres encore? Elle rend au célibat, elle livre aux mœurs trop faciles dont il devient le prétexte, des individus qui sont dans la force de l'âge, et qui, avec une conduite plus timorée, se trouveraient souvent punis tous deux des torts d'un seul.

L'amour de l'ordre est aveugle quand il produit

cette régularité inflexible. Vous chérissez dans le mariage irrévocable, l'uniformité d'un mode qui soumette tout; c'est pour cela que vous préférez au divorce la séparation, qui presque toujours moins consolante, excepté pour la licence, sera plus rarement invoqué. Vous êtes si éloignés de penser mal du prochain que les dehors vous suffisent. Et d'ailleurs qu'importe une longue suite de perfidies, pourvu que vous évitiez l'éclat d'une plainte ouverte. Vous comptez pour rien les chagrins les plus amers si on n'en parle pas, et les plus détestables abus s'ils restent déguisés sous quelque apparence honnête. C'est quand l'hypocrisie s'arrête, que la corruption commence à vos yeux. Mais non, vous connaissez mieux les hommes, et vous savez que partout les habitudes seront édifiantes aussitôt que la règle sera sévère. Aussitôt que le mariage sera indissoluble, la fidélité sera inviolable, et cette rectitude dans le code civil suffira pour nous ramener aux heureuses mœurs qui honorèrent nos ancêtres, avant le divorce, au temps de la régence.

Ceux qui, en faisant valoir l'harmonie possible des caractères, approuvent l'indissolubilité du mariage, d'après quelques faits particuliers, ressemblent beaucoup à ce peintre qui malgré le désordre survenu dans ses idées, voulait encore exercer son art, et prétendait en reculer les bornes. Rassemblant pour chaque figure deux modèles, il réunissait presque au hasard deux moitiés de visages différens; c'est ainsi qu'il se flattait, dit-on, de *découvrir*, dans la physionomie, des beautés *de l'ordre le plus élevé*, semblables à ces beautés mystérieuses qu'on découvre aujourd'hui dans le mariage irrévocable.

Dans le divorce, dit M. de B....d, la femme est

sacrifiée. L'homme, ajoute-t-il, se retire du mariage avec toute son indépendance; mais la femme ne reprend de ce qu'elle y a porté, que son argent. Ceci n'est pas une plaisanterie de M. de B....d; il suppose très-sérieusement qu'au moment du divorce, la femme a généralement perdu sa jeunesse, sa beauté, sa fécondité. Au contraire cela doit arriver rarement, surtout dans le véritable divorce, qui est, dit Montesquieu, l'effet du consentement mutuel : la demande est alors fondée sur l'impossibilité de vivre dans l'union, impossibilité qu'on ne prétendra guère découvrir après quinze ou vingt ans d'intimité.

Ces remarques de M. de B....d en faveur des femmes, manquent de justesse à l'égard du divorce; mais, pourvu qu'on en ôtât l'exagération, elles conviendraient à la répudiation, à cette autre manière de dissoudre le mariage, et elles feraient bien sentir l'injustice, ou, comme l'ont dit deux hommes célèbres, la dureté de ce droit exercé par le mari seul. Le divorce prononcé d'après des torts qui ne supposeraient point la vraisemblance d'un sincère raccommodement, pourrait être considéré comme une sorte de répudiation; mais celle-là serait équitable, puisque le jugement rendu en faveur de la partie lésée ne deviendrait pas le privilège d'un seul sexe.

Il est singulier que M. de B....d objecte contre le divorce, ce qu'on ne peut opposer qu'à un mode de répudiation très-différent; mais ce qui surprend davantage c'est que, précisément dans le même discours, il préfère ce dernier droit *accordé au mari seul*. Selon lui, apparemment les femmes n'étaient pas sacrifiées par la répudiation qu'elles subissaient comme une peine, et elles le sont par le divorce qu'elles réclament souvent comme une justice, ou

qu'elles implorent comme un asile. Ainsi ce serait pour le bonheur des femmes, qu'on ôterait l'espoir aux femmes malheureuses dans le mariage; et c'est pour l'intérêt de celles qui se voient réduites à demander le divorce, qu'on veut rendre leur demande inadmissible. Souffrez qu'elles jugent elles-même de ce qui leur est avantageux. C'est un principe qui n'a rien de révolutionnaire, de laisser à tout individu majeur et jouissant de sa raison, le soin de ce qui le concerne, quand les droits d'autrui ne s'y opposent point.

Est-il donc si peu de réflexions raisonnables à faire contre le divorce; ne voit-on rien de mieux que de paraître prendre part au danger du sexe que le mariage doit le plus favoriser? Voici le raisonnement de M. de B....d en faveur des femmes : Législateurs, hâtez-vous de *consacrer leur entière dépendance*, car elles sont *opprimées* par cette *faculté du divorce*, *véritable démocratie domestique*, *qui permet à la partie faible de s'élever contre l'autorité maritale*. M. de B....d ajoute que la loi du divorce a ébranlé les fondemens des sociétés, que cette loi désastreuse, fille aînée de la philosophie, a tout corrompu, et qu'enfin (par suite de cette corruption sans doute), personne ne veut en user. On pourrait conclure de cette dernière assertion qu'une loi si détestable devient du moins innocente faute de partisans, et qu'il n'est pas nécessaire de l'abroger promptement avec une solennelle indignation.

Ailleurs, et par distraction sans doute, M. de B....d prétend que la faculté de divorcer est condamnée des législateurs même qui la proposent. Peut-être ces législateurs préfèrent-ils au divorce la durée d'un excellent mariage; mais ils demandent le divorce quand le mariage est mauvais. Le divorce

n'est pas un bien; on le propose seulement comme le moyen d'éviter un mal extrême.

C'est dans les intérêts des enfans que se trouveraient les plus fortes objections contre le divorce, si les mêmes inconvéniens ne résultaient pas en partie de la simple séparation. Toutefois l'exemple de tant de peuples anciens et modernes peut faire regarder ces difficultés seulement comme un motif de régler avec beaucoup d'attention ce qui concerne les enfans, et de réprimer d'ailleurs les caprices qui changeraient en licence la liberté de rompre le mariage. Sans doute il convient que la séparation des époux n'ait lieu que d'après une volonté durable et réfléchie; mais par quelle raison tirée des choses de ce monde, ceux qui n'espèrent nullement cesser de se mépriser ou de se haïr, seraient-ils condamnés à vivre dans le supplice immoral d'une apparente intimité? Sans approuver expressément le divorce, la loi peut le permettre comme un remède particulier à des maux qui s'aggraveraient chaque jour. Ne fait-on pas ainsi dans des circonstances plus funestes? On blâme les jeux publics, et on les tolère. Conviendrait-il d'interdire tout ce qu'il est difficile de régulariser? Des lois simples n'ont jamais été suffisantes pour les transactions des négocians; cependant on ne proscrit pas le commerce, on ne le déclare pas subversif de l'ordre social, et contraire aux maximes de nos aïeux.

Mais en réduisant à une juste valeur ce qu'on a dit de ces obstacles même, vous verrez que si tout n'est pas bien pour les enfans après un mariage rompu, il ne s'ensuit pas que tout soit bien pour eux quand le mariage est indissoluble. Ils sont plus heureux, ou mieux élevés lorsque le père et la mère sont bien unis; mais le divorce sépare-t-il ceux qui

sont vraiment unis? Pourquoi supposer que l'union sera parfaite si le divorce est interdit, et que s'il est admis au contraire, l'union sera dissoute par une fantaisie, par une passion, qui sans cette liberté n'eût pas eu de suite? C'est un point de vue très-faux. Peut-être le divorce fait il rompre quelques mariages que l'on aurait enfin supportés; mais généralement la durée de ceux qu'il doit terminer serait intolérable pour les époux, et d'une bien faible utilité pour les enfans. Jamais ils ne reçoivent une éducation morale plus mauvaise que chez des parens qui vivent dans la discorde, ou seulement dans une froide inimitié.

M. de M.....e qui fait des réflexions très-justes sur les inconvéniens du divorce (toute loi a ses inconvéniens), suppose ensuite que la femme qui le demande, obéit aux conseils d'un séducteur qui ensuite la méprisera. Avec de telles suppositions, et en généralisant ainsi des cas particuliers, on arrive facilement aux conclusions que l'on a choisies.

Autre supposition de M. de M.....e. Les violences, les crimes des époux mécontens étaient rares. C'est-à-dire que rarement le public en avait connaissance; ce secret des attentats domestiques est précisément ce qui les rend affreux. Ordinairement la justice n'en était pas instruite, mais les confesseurs en savaient plus sur ces *cas réservés*. Un homme distingué par l'étendue de ses connaissances tenait, disait-il, des grands pénitenciers que le plus ordinaire de ces crimes particuliers était l'empoisonnement des maris par leurs femmes.

A la manière dont on peint les funestes suites du divorce, qui ne croirait que nulle part l'expérience n'en a montré les résultats, si ce n'est depuis quelques années et en France seulement. M. de

M.....e observe que la *fureur* du divorce ne discontinua pas pendant dix ans. Mais c'étaient dix ans de révolution; au milieu des troubles publics, il n'est guère de réglement dont on puisse connaître les véritables effets. M. de M.....e dit encore que les divorces furent nombreux à Paris; mais il eût trouvé dans la plupart des provinces des résultats très-différens. On s'occupe trop exclusivement de la capitale qui enfin n'est qu'une ville, et tous les jours on paraît oublier les trente-neuf autres quarantièmes de la population. « Vit-on rien de semblable, s'écrie-t-il, parmi les nations qui ont adopté le divorce? » Cette réflexion même aurait pu lui faire sentir qu'en France la *fureur* de divorcer eut quelque chose d'accidentel, et qu'il n'en serait plus de même du divorce réglé par le temps, ainsi que par de sages précautions légales. On assure qu'il suffit d'une si abominable liberté pour tout pervertir; mais une partie du monde admet le divorce, et, en comparant les peuples entre eux, on aura peine à se persuader que la rectitude générale des mœurs, ou spécialement la régularité des mœurs conjugales dépende de la sévérité des réglemens du mariage.

Quand un auteur qui a joui d'un moment de célébrité s'est occupé avec quelque suite d'une question importante, s'il a eu recours à des sophismes, on doit croire qu'il ne pouvait trouver rien de meilleur en faveur de son opinion. Le 26 décembre 1815, M. de B....d était-il dans les dispositions que le bon Paria de Bernardin de Saint-Pierre exigeait pour la recherche de la vérité? Deux ou trois observations rapides suffiront pour justifier le doute à cet égard.

« La société domestique commença par l'indissolubilité du lien conjugal. » C'est ce que personne ne

saura jamais, et ce que tout homme non prévenu trouvera peu vraisemblable.

« Le législateur suprême, en parlant de la dissolution du mariage, dit lui-même qu'il n'en était pas ainsi au commencement. » Aussi ne sommes-nous pas au commencement; nous nous en éloignons même beaucoup plus que Moïse à qui furent dictées des lois *nouvelles*.

« La loi en faveur du divorce a été combattue par les meilleurs esprits. » On trouverait des avis contraires; on citerait Montesquieu, etc. Mais ce n'est point par des autorités qu'on doit éclaircir la question; pour la décider, il faut un examen sincère des besoins de notre temps.

M. de B....d ajoute que le divorce est un *monument de honte;* mais, selon lui-même, c'est le Dieu d'Israël qui posa la première pierre de ce monument de honte. Si le divorce *attestait la faiblesse des mœurs, le déréglement des esprits*, c'est au-delà des Pyrénées et des Alpes qu'on devrait trouver presque toute la morale, presque tout l'esprit de l'Occident.

« Nos lois actuelles, séparant avec soin ce que les législateurs *de tous les temps* avaient mis intérêt à réunir... ne considèrent le mariage que comme un contrat civil. » Ceci pourrait provenir de ce qu'en effet nos lois sont seulement civiles, et de ce que les oracles gardant aujourd'hui le silence, les législateurs, ne reçoivent plus d'eux leur mission. Le cours des générations a changé ces usages, et nous venons de voir que pour les contemporains de Moïse les choses n'étaient déjà plus comme au commencement. Le divorce n'a pas même été proscrit constamment dans la France catholique. Les historiens disent qu'au huitième siècle on divorçait quand

l'un des conjoints était attaqué de la lèpre, et que alors « la partie saine se remariait. »

« La fin du mariage est à la fois la production de l'enfant, et sa conservation. » Le divorce ne s'y oppose point; dès que les enfans appartiennent à une famille, ce but du mariage est rempli sans que l'État se charge d'eux.

« Les peuplades sauvages où tous les individus se marient sont faibles et misérables; et chez les peuples civilisés où les lois de la société condamnent au célibat une partie nombreuse de la nation, l'État est populeux et florissant. » Il est visible que cette population ne vient pas de l'indissolubilité du mariage, mais des facilités que donnent pour la conservation des enfans les arts utiles, et une vie plus sédentaire. M. de B....d oublie soigneusement la population florissante de plusieurs contrées où le divorce est admis. Remplacez par les choses relatives à la question, et que M. de B....d oublie, les choses qu'il n'oublie pas et qui sont étrangères à la question; vous vous ferez alors une idée de la manière dont il l'approfondit, et de la maturité avec laquelle trop souvent on discute un projet de loi.

« C'est à l'enfant seul que tout se rapporte dans le mariage. » Si c'était à l'enfant seul, il faudrait dissoudre tout mariage stérile, du moins quand la femme entre dans l'âge qui ne laisse plus d'espérance, et il suffirait de ceci pour que le divorce fût pleinement justifié. Mais ceux qu'on marie n'ont pas uniquement en vue l'enfant qui n'existe pas encore, et qui peut-être n'existera point. Pourquoi s'oublieraient-ils eux-mêmes? Rien de moins naturel, rien de moins juste que ce système général d'abnégation. Sacrifier sans cesse et d'une manière positive, le présent à l'avenir, c'est ôter aux intérêts de la vie

toute réalité. Si le végétal n'a jamais de prix que par la graine qui le reproduira, quel sera le but de la culture? Les parens cherchent d'abord leur propre bonheur. Mais ensuite ils veulent celui de l'enfant qui survient : ils disent avec joie, c'est un de nous.

« Le père et la mère qui font divorce sont deux forts qui s'arrangent pour dépouiller un faible, et le pouvoir public qui y consent est complice de leur brigandage. » Le divorce n'est pas une injustice à l'égard des enfans; ils ne sont pas abandonnés, on ne les *dépouille* point, et il n'y a point là de *brigandage*. Vainement on dirait que ce qui a été stipulé pour un tiers ne peut être détruit sans son consentement. Si le divorce est permis, les stipulations qui dans l'acte de mariage concernent ce tiers ne sont pas absolues, et elles supposent toujours la possibilité future du divorce; d'ailleurs ce qui a été réglé à l'égard de l'enfant, l'ayant été sans lui, n'est obligatoire qu'autant que les contractans ne rompent pas le contrat. Si le fils souffrait de cette rupture, ce qui ne serait pas inévitable, il serait encore faux de dire qu'il serait sacrifié. La loi qui dans son enfance pourrait lui être contraire, pourrait aussi lui être favorable à une autre époque.

« Cette troisième personne (l'enfant) ne peut, même présente, consentir à la dissolution de la société qui lui a donné l'être, puisqu'elle (cette troisième personne) est mineure dans la famille, même lorsqu'elle est majeure dans l'État... et le pouvoir civil qui l'a représentée pour former le lien de la société, ne peut plus la représenter pour le dissoudre, parce que le tuteur est donné au pupille, moins pour accepter ce qui lui est utile, que pour l'empêcher de consentir à ce qui lui nuit. » Si la

société qui donna l'être à cet enfant est formée sous une loi qui n'interdise pas le divorce, nécessairement le divorce ne changera pas ce qui aura été réglé à l'égard de l'enfant. De plus, il suffit d'un peu d'attention pour sentir que l'enfant parvenu à l'âge de majorité n'est pas plus mineur dans la famille, quant à ses intérêts personnels, qu'il ne l'est dans l'État, bien que le pouvoir ne soit pas entre ses mains. On renonce à combattre le reste de ce passage; il faudrait d'abord en déterminer le sens, ce qu'on ne se flatterait pas de faire en peu de mots : on est loin même d'assurer que de telles subtilités aient un sens.

M. de B....d observe encore que des écrivains protestans ont blâmé le divorce. Cela montrerait seulement qu'il n'y a pas à cet égard chez les protestans, l'unanimité qu'on ne voit pas non plus chez les catholiques dans le sens contraire. M. de B....d n'en peut tirer aucun avantage, à moins qu'il n'en conclue que les protestans condamnent généralement le divorce admis toutefois par les protestans. Il semble vouloir insinuer que, du moins de nos jours, tout le monde est de son sentiment; mais ce n'est qu'une forme oratoire empruntée de ceux qui ne s'attachent pas à parler avec exactitude. Dans toute discussion morale, politique, ou autre, quand les avis sont le plus partagés, on n'en répète pas avec moins d'assurance des deux parts : Tout le monde pense... Tout le monde veut. Dites moins que tout le monde désire ce que vous approuvez; mais montrez, en raisonnant avec justesse et de bonne foi, que vous le préférez parce que la raison l'approuve.

Dans le rapport fait au nom de la commission de la chambre des députés, le 19 février 1816, les objections en faveur du divorce ne sont pas éludées; mais ce qu'on leur oppose de plus positif est tiré de la discipline de l'Église, d'après ce principe que la religion catholique est déclarée celle de l'État, et que la plupart des Français n'en reconnaissent point d'autre. C'est dénaturer la question; la loi civile n'a pas pour fondement la loi religieuse. L'objet des deux lois est le même à plusieurs égards; mais les bases étant différentes, et les dernières fins n'appartenant pas au même monde, les moyens peuvent et doivent n'être pas semblables. Si les lois civiles *empruntaient leur plus grande force de la loi religieuse*, elles ne devraient être qu'un commentaire du texte sacré. Cet état de choses a lieu quand l'enthousiasme est général, quand la foi est aveugle; alors les lois humaines sembleraient trop profanes, et l'administration reste théocratique. Mais ces sortes de gouvernemens ne sont plus; il faut régler, en Europe, les choses de la terre conformément à la situation la plus générale des esprits éclairés dans l'Europe.

Pour concilier les deux lois politique et religieuse, il n'est pas nécessaire que l'*une des deux fléchisse;* il convient seulement que la première ne prescrive pas ce que l'autre a prohibé. Il faut quelque soin sans doute pour *mettre en harmonie les dispositions* de l'une et de l'autre, et cet embarras est inévitable dans tout pays soumis en quelque sorte à deux autorités; mais si la loi civile devait exiger tout ce que demande la loi religieuse, la loi civile n'ayant plus de caractère qui lui fût propre, la loi sacrée suffirait, et ce serait revenir au gouvernement des prêtres de Thèbes, ou des premiers califes. Toute véritable loi civile se règle sur des maximes tem-

porelles, rien n'étant bon s'il ne subsiste selon sa nature. Comme il serait absurde de ne pas obéir à Dieu, les législateurs ne peuvent exiger ce qui paraît défendu par la conscience; mais comme il ne leur appartient pas de prononcer sur ce qui dépend de la foi, leur devoir est de n'ordonner jamais ce dont la raison ne se trouve que dans les préceptes d'une communion, cette communion fût-elle unique dans l'État.

Si l'un des deux époux, malheureusement désunis, rencontre dans sa croyance un obstacle au divorce, tout se réduit pour lui à une simple séparation, et il reste célibataire. C'est assez qu'il rende cet hommage à la force du sacrement; il n'est responsable que de ses propres œuvres.

On craint que la loi civile n'*induise* les fidèles *à violer la loi religieuse.* Mais la loi civile ne le conseillera nullement, et cela suffit. Si la destination des lois temporelles était d'ajouter une nouvelle force à des commandemens d'une autre origine, il faudrait, premièrement, qu'elles fussent diverses pour les Français des diverses communions; secondement, qu'elles s'attachassent à faire suivre sans exception tous les réglemens de l'Église, ce qu'on n'avait pas cru jusqu'à présent nécessaire, ou même possible.

D'après le rapport, tout en distinguant avec justesse *le cas où la loi religieuse défend ce que la loi civile permet, du cas où la loi religieuse permet ce que la loi civile défend*, on trouve bon que cette dernière introduise de nouvelles sévérités, qu'après avoir consacré à sa manière les scrupules de la conscience, elle parte du point où ils s'arrêtent, et qu'*elle tende à améliorer le citoyen, en lui imposant un devoir de plus.* Ainsi la quantité des devoirs rend les hommes meilleurs, et c'est dans les liens les plus

étroits qu'ils jouissent de toute leur moralité. Ainsi on perfectionne les fidèles en leur imposant des devoirs oubliés par le suprême législateur, mal instruit sans doute de leurs vrais besoins. L'amélioration des mœurs ne serait plus une œuvre qui demandât beaucoup d'étude; il ne s'agirait, par exemple, que d'asservir tous les Français à la règle des cénobites les plus austères.

Prenons avec franchise ce parti, devenu nécessaire, de laisser à la foi ce qui sans la foi n'est rien, et ne considérons dans les lois temporelles que les diverses convenances de la vie présente Montesquieu dit que la loi civile peut demander pour la validité du mariage, des conditions que la loi religieuse n'a pas exigées. Sans doute; mais il faut que le motif de la loi civile soit conforme aux intérêts de ce monde. Dans le rapport, au contraire, pour faire révoquer, même à l'égard des protestans, la loi du divorce, on prétend s'autoriser du caractère indélébile du sacrement chez les catholiques.

Pourquoi attacherait-on des idées absolues de perpétuité au mariage considéré sous des rapports civils? C'est un engagement durable en effet, et, quand on le prend, on désire qu'il n'ait pas d'autre terme que celui de la vie, mais ce désir est conditionnel. C'est ainsi qu'on peut avoir choisi, pour s'y fixer, un pays qu'ensuite on quittera, sans que ce soit même une marque d'inconstance. Dans les traités de paix, on désigne pour toujours des limites que les commissaires n'achèveront pas de tracer avant que des obstacles imprévus suscitent une rupture. La longue union que se promettent les époux reste subordonnée aux événemens, avec d'autant plus de raison que souvent on se marie dans l'âge où on connaît fort mal les hommes et les choses.

Comme on ne s'était pas proposé de se rendre malheureux, l'inimitié qui survient change la valeur des promesses. On n'en doit faire aucune sans quelque restriction franche; autrement, quel homme sensé oserait donner une parole? Quel homme incapable de manquer à ses devoirs oserait les multiplier? L'inviolabilité de nos engagemens a des bornes; c'est un principe reçu qu'on ne pourrait tenir sans un nouveau crime des sermens criminels, et c'est un principe incontestable que tout pacte doit être annulé par la libre résolution des contractans.

On n'entreprendrait pas de rétablir sans réserve en France les engagemens monastiques; cela devrait faire sentir que rien d'absolument irrévocable ne convient à l'homme, dont la nature est de changer sans cesse, et qu'une certaine manière expéditive d'établir l'ordre n'était venue que de l'ignorance de l'ordre réel. L'indissolubilité est plus choquante dans le mariage que dans l'assujettissement aux règles qu'on embrasse en renonçant au monde. Celles-ci supposent la foi, dont les espérances dédommageraient de tous les biens puisqu'elles les surpasseraient. On connaissait d'ailleurs les conséquences invariables de ces vœux, et de plus, on pouvait se figurer qu'un sacrifice fait à la Divinité devait être sans retour. Mais que signifie un engagement civil, un engagement volontaire, entre deux individus qui ne pourront plus redevenir libres si cela leur convient à tous deux, et dont l'un dépendra des folies ou des vices de l'autre? Pour échapper à cette objection décisive, on n'aura d'autre asile que de tristes subtilités, dont il a été déjà fait mention. L'enfant à naître sera regardé comme une des parties contractantes; mais, de peur qu'ensuite il ne con-

sente au divorce de ses parens, on lui ôtera, même dans sa force, et lorsqu'il sera majeur, le bizarre pouvoir qu'on lui aura supposé mystérieusement avant sa naissance, avant qu'on sût s'il existerait jamais. De telles arguties ont quelque chose de trop original dans notre temps; les docteurs du treizième siècle auraient été jaloux de M. de B....d.

C'est assez que les protestations des amans soient téméraires jusqu'au ridicule. Il faudrait du moins que dans des occasions plus sérieuses, nos vœux devinssent prudens et raisonnables. Le seul mariage dont les douceurs puissent se prolonger jusqu'à la fin de nos jours, est celui qui réalise en partie les espérances sans lesquelles on l'aurait évité. Que le divorce devienne rare, mais qu'il subsiste comme un remède certain quand la mésintelligence ne laissera plus d'autre espoir. Il est vrai, l'indissolubilité du mariage peut inspirer de l'indulgence dans de faibles occasions; mais cette indissolubilité rend affreux des mécontentemens plus graves. En supposant même que le mariage irrévocable ne fasse que peu de victimes, il faut encore compter pour quelque chose le malheur d'un petit nombre d'individus, quand c'est pour eux le malheur de la vie entière.

On sera, dit-on, *patient par nécessité.* Que de charme dans une telle perspective, combien elle doit multiplier les mariages, et combien cette union silencieusement détestée *améliorera* les hommes! *On ne tente plus ce qu'on ne peut espérer.* C'est en raisonnant de la sorte qu'on a bâti les cachots; un prisonnier chargé de fers dans des souterrains infects ne tente pas ce qu'il n'espère point. Au nom d'un siècle qui prétend n'être plus barbare, méfions-nous de ces moyens de perfectionnement;

fussent-ils plus souvent réels, ce ne serait point par la douleur qu'il faudrait conduire à la vertu, puisque la vertu même a pour objet le bonheur public. On aura fait très-peu de chose dans l'ordre temporel, si, en rendant tous les citoyens exempts d'impureté, on ne les a pas empêchés d'être malheureux. Ils ne seraient pas même de vrais citoyens : c'est par le bien-être qu'on s'attache à sa patrie dans les temps de mollesse et de raisonnement, c'est-à-dire dans l'état présent du monde.

Le divorce s'est établi en France à une *époque désastreuse.* Est-ce une raison de le rejeter? Est-il né en tout pays sous de funestes auspices?

« Si la sainteté du mariage n'avait pas toujours été respectée par nos mœurs, son indissolubilité du moins n'avait jamais été attaquée. » C'est supposer un désordre plus réel. Dès que les mœurs ont cessé d'être simples, des lois inexorables ne produisent que la dissimulation et la perfidie, ce qui est la véritable corruption. Au reste cette indissolubilité avait été au contraire fort contestée; il paraît même qu'elle n'avait pas été admise avant la décision de Grégoire IX.

« Si le mariage est indissoluble par son institution et par sa nature, si la religion de l'État le déclare tel, si l'intérêt de la société exige qu'il le soit, comment la loi civile pourrait-elle admettre le divorce? » La conséquence est juste. Il ne s'agit plus que de prouver ces trois choses, que le mariage soit indissoluble par sa nature, qu'une religion soit le fondement de la loi civile, et que l'intérêt de la société exige l'indissolubilité du mariage.

« Pour ceux qui ont conservé la foi de nos pères, les lois du mariage ont une source noble. » La faculté de divorcer sera nulle, comme nous l'avons

vu, pour ceux qui auront conservé toute la foi; ils ne feront pas ce qu'ils ne voudront, ce qu'ils ne devront point faire. Mais cette même faculté peut être donnée sans inconvénient, soit à beaucoup de Français qui n'ont retenu que l'apparence d'une foi dès long-temps affaiblie chez nos pères (apparence très-voisine de l'hypocrisie), soit à beaucoup d'autres Français qui peuvent avoir perdu cette foi, sans être plus coupables que tant de catéchumènes dévotement arrachés par le zèle de quelque missionnaire à la foi de leurs pères.

« L'union des époux doit nécessairement se prolonger pendant tout le temps que l'éducation exige. » Notre ordre social est bien imparfait, si l'éducation manque quand les enfans n'appartiennent plus qu'à l'un des deux époux, circonstance qui a lieu tous les jours malgré l'indissolubilité du mariage. Le concours du père et de la mère est très-bon, mais quand l'un des deux est mort, on ne regarde pas l'enfant comme abandonné. Il faudrait encore examiner si l'éducation est soutenue par de bons exemples quand la perpétuité du mariage enchaîne des époux très-désunis, ou si, quand on a prononcé la séparation, cela n'équivaut pas à peu près au divorce pour l'éducation des enfans. Un mot encore : le mariage n'est pas interdit aux militaires, dont la vie est si souvent exposée. Ce fait rappelle que la loi de charité n'empêche pas le carnage méthodique de la guerre. Les sentimens religieux sont toujours subordonnés à d'autres convenances lorsque cela convient aux vues politiques; puis ils sont présentés comme supérieurs à toute autre considération, quand cela convient aux vues politiques.

L'indissolubilité du mariage est, dit-on, *fondée sur des intérêts plus grands que les intérêts particu-*

liers des époux. Cette doctrine ne sera comprise que des seuls adeptes; les autres hommes ignorent comment peuvent s'introduire dans un contrat volontaire des intérêts plus grands que ceux des parties contractantes.

« La dissolution de tout engagement doit, pour être juste, remettre ceux qui l'ont formé au même état...; ici, cela se peut-il? L'homme n'a fait aucun sacrifice; il n'en reste plus à faire à la femme. » Si l'application de cet axiome peut être juste dans la question du mariage, ce n'est qu'à l'égard du droit de répudiation exercé par le mari : le divorce en diffère essentiellement. C'est à ceux qui rompent eux-mêmes leurs engagemens qu'il appartient d'examiner l'état où ils vont être. La femme qui consent au divorce, ou qui le demande ne le croit pas mauvais pour elle, et certainement c'est à elle à en juger. Et si une veuve s'est remariée, quel sacrifice particulier a-t-elle fait? L'objection ne concernerait d'ailleurs que les mariages conclus avant que la loi permît le divorce.

« La *férocité* du caractère des Juifs força leur législation à s'écarter de la loi de l'indissolubilité du mariage. » Si une législation donnée par la Divinité même fut réduite, selon vous, à suivre alors des convenances locales, à plus forte raison, dans la loi proposée ici par des hommes, on fera sagement d'accorder quelque chose à l'indocilité de notre siècle. Espérez-vous avec des lois austères, réformer le caractère français, et lui rendre l'*ancienne pureté*, tandis que Dieu lui-même, d'après votre remarque, avait trouvé bon d'accorder à l'imperfection des Juifs une loi plus douce? Que faut-il penser de cette horreur pour l'indulgence, qui fait dire d'une loi jadis divine, qu'elle *dégrade un*

engagement saint, et qu'elle *abandonne les hommes au délire des passions?*

Si dans les villages, *le nom du divorce est à peine connu*, il faut en inférer avant tout que la possibilité de divorcer ne suffit point pour exciter au divorce. Comme il sera seulement toléré, les gens de bien l'éviteront autant que cela leur paraîtra possible, et dans les villes même il deviendra moins fréquent, on l'avoue. On reconnaît aussi qu'il est très-rare dans les campagnes; comment donc ébranlerait-il les *fondemens de l'État?*

La population, ajoute-t-on, s'accroît plus dans les campagnes que dans les villes, et on en conclut avec une singulière précipitation, que cela vient de la rareté du divorce chez les cultivateurs. Mais, avant qu'on divorçât dans les villes, il y naissait également, parmi les premières classes, beaucoup moins d'enfans qu'au milieu des campagnes.

« Lorsque les mœurs des Romains eurent commencé de céder à l'influence de la loi du divorce, leur dégradation s'opéra... et la dépopulation se fit ressentir... » La dégradation des mœurs dans les temps de Marius, de Catilina, de Tibère, ne peut être attribuée au divorce; autrement il faudrait attribuer au christianisme l'extrême dégradation des mœurs du Bas-Empire. Ce sont de ces circonstances qui appartiennent aux mêmes époques, sans que les unes soient la cause des autres : quand on raisonne de bonne foi, on ne s'arrête pas à ce concours fortuit, dont les seuls déclamateurs ont coutume de tirer avantage. Si d'ailleurs, chez les Romains, plusieurs siècles se sont écoulés avant que l'autorisation de divorcer ne dégradât les mœurs, cette loi peut donc n'avoir pas de suites désastreuses.

« On a opposé, dans le cas de l'adultère, qu'une simple séparation ne mettait pas à couvert le mari, comme le ferait le divorce, du danger de la naissance d'un enfant illégitime... Cet inconvénient est grave, mais... » Il est tellement grave qu'on devrait le regarder comme décisif. Il y a quelque chose d'essentiellement odieux, d'essentiellement immoral dans la nécessité où on met un homme de traiter comme un de ses enfans celui qu'il sait n'être pas à lui. Cette contradiction entre le devoir légal et le devoir naturel, est digne du désordre, de la confusion, de l'ignorante injustice des siècles les plus ténébreux.

On insiste sur les conséquences du divorce, comme si la possibilité de divorcer devait rompre tous les liens. Mais le mariage aussi a des inconvéniens dont il serait facile de faire une vive peinture; cela n'empêche pas de le maintenir, parce qu'il est bon quelquefois, et parce qu'il s'adapte au système général de nos institutions. Maintenez aussi le divorce, le droit imprescriptible de rompre un engagement mutuel, quand on le maudit mutuellement, et avec une triste persévérance. Diminuez l'asservissement, vous ramènerez la droiture. C'est quand l'ordre résulte de la seule volonté d'un maître, que la soumission est déclarée la première des convenances morales. Sans doute l'ordre politique exige des sacrifices, mais il doit laisser quelque espérance. Ne mettez jamais les hommes dans une situation qui leur paraisse intolérable, et que la mort seule puisse terminer; ne faites pas entrer le désespoir dans la trompeuse exactitude de vos plans systématiques.

Souvent c'est faute de connaître ce qui doit être ou ce qui est que l'on s'attache à imiter ce qui

parut convenir dans d'autres âges. Sans doute l'opinion a des momens d'incertitude; mais c'est une raison de plus pour que le législateur se montre circonspect. On s'arrêterait à de vaines apparences si on regardait toujours comme les principaux interprètes du vœu public, ceux à qui le sort prépare l'occasion la plus facile de se faire entendre. Il serait aussi difficile de reproduire la France de Louis XIV que celle de Mérovée. Les intentions de la génération présente peuvent être rectifiées, mais surtout par ses propres réflexions. Que le génie de nos lois devienne conforme au génie de notre temps : si on veut un ordre durable, il faut ne vouloir que la France des Français.

Il est une remarque qu'on ne saurait omettre en terminant. Ces publicistes dont le zèle réclame l'indissolubilité du mariage comme une loi fixe, ces mêmes hommes supposent, tant leur esprit est conséquent, ils affirment que les vœux perpétuels ne sont plus autorisés parmi nous, et que la servitude est abolie.

Note quarante-cinquième. (page 180.)

« Ce qui vous abuse... c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. C'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de condition et d'âge que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux, et n'en est que plus durable... On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais

pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans... » (*Nouvelle Héloïse*, IIIe partie, lettre xxe.)

Note quarante-sixième. (page 182.)

On assure que jadis, en Russie, une fille, au moment de se marier, se montrait nue aux amis de celui qui devait l'épouser. On aurait pu prendre à cet égard un parti moins susceptible d'être blâmé par les nations voisines, mais enfin on avait jugé convenable d'en prendre un.

Note quarante-septième. (page 195.)

Ce penchant à la dépendance qui se trouve dans un sexe, et qui s'accorde avec les dispositions tutélaires de l'autre, a été bien senti par Plutarque. « Il semble, dit-il, que les mères aiment plus coutumièrement les fils que les filles, comme ceux de qui elles espèrent plus de secours; et les pères au contraire aiment plus les filles, comme celles qui ont aussi plus besoin de secours. » (*Les préceptes du mariage*, art. xxxiii.)

Note quarante-huitième. (page 198.)

Ces convenances sont tellement arbitraires, que souvent on les voit négligées par celles d'entre les femmes auteurs qui ont assez de force pour préférer une peinture exacte des choses humaines aux prétendus intérêts de leur sexe. Oswald dans *Corine*,

l'amant de Luxima dans le *Missionnaire*, n'affectent point cette soumission que sans doute on leur eût prêtée, si ces écrits eussent été faits par des hommes. Les femmes sensées jugent que l'homme qui aime le mieux est celui qui reste homme en aimant; elles trouveraient fastidieuse une déférence poussée trop loin, une délicatesse efféminée qui d'ailleurs serait peu durable, et qui se consumerait pour ainsi dire dans de futiles occasions. Mais, si c'était ici le lieu, on observerait, quant à Oswald, qu'il est tombé dans le défaut contraire, et que la délicatesse réelle a paru lui manquer en une ou deux rencontres

Note quarante-neuvième. (page 209.)

En s'indignant de cette impertinence échappée à Milton : « La femme est un joli défaut de la nature, » on n'a pas manqué de prétendre que les femmes devraient partager toutes les fonctions des hommes. Cet autre non-sens a produit plusieurs dissertations, dans le genre niais, entre autres celle de mistriss Godwin.

Demander en faveur des femmes, une entière égalité, ce serait leur nuire. En vain on tenterait de les mettre en possession des droits qu'elles n'ont pas. On se découragerait, et on sentirait moins combien sont sacrés leurs droits au bonheur : le discernement est le meilleur appui de la justice.

« Dans une société de deux, disait Portalis en parlant du mariage, toute délibération, tout résultat deviendrait impossible, si l'on n'accordait la prépondérance au suffrage de l'un des associés. Ils se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. Le mari doit protection à sa femme, et la femme

obéissance à son mari. Cette différence qui existe entre leur être en suppose dans leurs droits, et dans leurs devoirs respectifs. Sans doute dans le mariage les deux époux concourent à un objet commun, mais ils ne sauraient y concourir de la même manière : égaux en de certaines choses, ils ne sont pas comparable dans d'autres. La force et l'audace sont du côté de l'homme, la timidité et la pudeur du côté de la femme. La prééminence de l'homme est indiquée par sa constitution même qui ne l'assujétissant pas à autant de besoins, lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps, et pour l'exercice de ses facultés. »

Ces réflexions de Portalis sont généralement justes. Toutefois les seuls mariages à citer pour justifier cette institution, les seuls heureux, les seuls louables seraient ceux où la femme, tranquille de son côté, et ne cherchant pas à gouverner, ne serait jamais réduite à sentir péniblement l'infériorité de sa situation.

Note cinquantième. (page 231.)

L'acception actuelle du mot inceste ferait seule soupçonner en cela l'inexactitude des idées; le sens n'est point d'accord avec l'étymologie. Dans le langage moderne, Vénus en quittant sa ceinture ne serait pas incestueuse; mais un descendant des Perses pourrait vivre dans l'inceste, en conservant, selon sa loi, beaucoup de retenue, et des habitudes exemplaires.

Le Coran prohibe les unions incestueuses, mais non pas d'une manière absolue. Il vous est défendu, dit le chap. IV, d'épouser vos mères, vos filles, vos

sœurs... mais si le mal est fait, le Seigneur est indulgent et miséricordieux.

« Le jurisconsulte Lebrun prétend que l'inceste est contre nature, parce que nous devons plus d'honneur et de respect à notre sang, puisque Justinien veut que *affinitatis veneratione a quarumdam nuptiis abstineamus*... Ce même jurisconsulte donnait encore une autre raison plus plaisante. Il disait que si l'affection du sang était jointe avec celle du mariage, elle entraînerait un trop grand excès d'amour répugnant à la vraie chasteté, comme l'a observé le docteur Thomas... On a dit que si ces mariages étaient permis, il en résulterait que les familles s'isoleraient. On cite les Égyptiens qui, dit-on, par cette perpétuité d'incestes, étaient devenus laids et dégénérés. Je réponds d'abord que pour une famille, où il se trouverait maintenant un pareil mariage, il y en aurait cent autres où on admettrait des étrangers. Quant à l'autre raison, les Égyptiens sont aussi laids aujourd'hui, et ils ne sont pas incestueux, » B.....

Des réglemens d'économie politique peuvent interdire ces unions. Mais on a dit aux peuples que des ordonnances étaient des lois de la nature : il est difficile que les peuples le croyent toujours.

Les législateurs et les théologiens ont voulu souvent que leurs idées trouvassent dans la nature une prétendue sanction. Il est dit, dans les *Conférences Ecclés. de Paris* (t. I, p. 290, que l'indissolubilité du mariage est de droit *naturel*. Il s'ensuit que la loi donnée aux Hébreux par Jéhovah était contre nature. Le même droit naturel s'opposait à la simple fornication, selon le célèbre docteur Thomas. Diverses autres prohibitions furent résolues d'après des motifs presque aussi absurdes. On lit dans les

mêmes *Conférences*, au liv. VI : « Les conciles de Mâcon et d'Auxerre ont défendu aux veuves des évêques, des prêtres... des exorcistes, de se jamais remarier, seulement pour l'honneur du rang que leurs premiers maris avaient tenu dans l'Église. »

« Les grands hommes, dit Boulanger, ont bien pressenti en quelque sorte les erreurs humaines; mais ils les ont seulement ou méprisées, ou plaisantées. Ils eussent été bien plus utiles, s'ils en eussent prouvé en détail l'origine et la filiation. » (Avant-prop. de la *Dissert. sur Élie et Énoch.*)

La confusion des idées ne nuit pas moins à la morale que l'indocilité du cœur. « Les lois qui font regarder comme nécessaire ce qui est indifférent, ont cet inconvénient qu'elles font regarder comme indifférent ce qui est nécessaire. » MONTESQUIEU.

Note cinquante-unième. (page 244.)

Ce qui se passe paisiblement, ou dans le secret de la vie domestique, entre des individus qui n'ont point contracté de mariage, et ce qui durant le mariage est étranger, par une résolution mutuelle, à cet engagement, se trouve par cela même indépendant de la loi civile. Les lois ne pourront assujettir sans exception à leur gravité la folie des sens, que quand elles n'auront plus laissé de cas imprévus en aucun genre, lorsqu'elles auront décidé combien d'heures par jour un homme doit consacrer au sommeil, quelles dimensions exactes conviennent pour les diverses pièces de son logement, sur quels objets l'entretien peut se prolonger à la promenade, et combien de pas chacun y fera selon son âge, ou sa complexion.

Dans de certaines républiques beaucoup de détails étaient prévus par la loi. Mais de tels réglemens qui font partie d'une sorte de liberté, sont inconciliables avec un autre état de choses. Quelque image des désordres particuliers convient au milieu du désordre public; comment le supporterait-on sans un peu de cette licence qui devient pour le vulgaire un dédommagement?

Note cinquante-deuxième. (page 244.)

Voilà une distinction bien établie entre l'adultère réel qui est essentiellement coupable, et l'acte indifférent auquel on donne si mal à propos le même nom. La loi prescrivait celui-ci dans de certains cas, puisque le permettre expressément, c'était le recommander; mais elle punissait l'autre de mort, puisque Solon laissa subsister à cet égard les lois de Dracon. Le crime est dans la violation d'un engagement qui, pour le repos des familles, doit être sacré. Mais quand la promesse n'est pas enfreinte, quand la liberté est rendue, il n'y a plus d'adultère, plus de délit. Chez les Parsis, le mari d'une femme stérile peut en prendre une seconde, mais seulement si la première y consent. Il y a moins de force dans cette loi. On y a cherché une délicatesse qui souvent au contraire peut altérer l'union.

Note cinquante-troisième. (page 251.)

L'infidélité au sujet de laquelle on a obtenu le consentement de celui qu'elle intéresse, ne peut

plus conserver ce nom. Quant à la véritable infidélité, elle ne devrait déshonorer que le coupable.

Cependant il se trouve encore des hommes que fait sourire l'industrie du vice, et qui insultent aux victimes d'une mauvaise foi contre laquelle la prudence même n'a pas de garantie. C'est se laisser entraîner beaucoup trop loin, mais on y a été conduit par degrés. Il n'est pas surprenant qu'on ait été frappé du ridicule dont se couvre un mari, comme il en est encore sans doute, qui, trompé toujours, se dit toujours certain de la vertu de sa femme, et qui ayant lui-même déclaré la guerre, ne sait pas la soutenir. Il y a en effet quelque chose de burlesque dans l'infériorité d'un homme dont la faiblesse égale la confiance déplacée, ou les soupçons exigeans, d'un homme dont l'humeur est impérieuse, mais que l'on subjugue sans bruit, et qui peut-être parle bien haut de son honneur intact, au moment même où, dans la pièce voisine, on est deux à en rire.

« La jalousie, est-il dit dans le cent treizième discours du *Spectateur*, est cette douleur qu'un homme sent, lorsqu'il craint de n'être pas autant aimé qu'il aime la personne qui fait l'unique objet de ses désirs. Il est même impossible que le jaloux se guérisse entièrement de ses soupçons, parce qu'il est toujours dans le doute et l'incertitude, et qu'il ne peut recevoir aucune satisfaction du côté avantageux, c'est-à-dire que ses recherches sont plus heureuses lorsqu'il ne découvre rien. Son plaisir naît de son mauvais succès, et il passe la vie à la poursuite d'un secret qui ruine son bonheur s'il vient à le trouver. » Le *Spectateur* compte trois classes de maris jaloux, et l'une d'elles se compose de gens qui ont vécu avec des femmes sans honneur.

Note cinquante-quatrième. (page 251.)

Quelquefois les femmes, justement frappées du peu d'équité de plusieurs hommes à leur égard, condamnent indistinctement tout ce qui paraît onéreux pour elles, et prétendent que l'adultère devrait être considéré comme égal dans les deux sexes. Il est bien certain néanmoins que les conséquences devenant très-différentes, la faute ne saurait être la même. Il y a égalité devant la passion, mais non devant la raison. La femme à qui on manque de foi peut en être vivement affectée; mais l'homme trahi, l'homme responsable des événemens, l'homme exposé à faire un personnage honteux, éprouve un tout autre malheur.

« Comme le mari peut demander la séparation à cause de l'infidélité de sa femme, dit Montesquieu, la femme la demandait autrefois à cause de l'infidélité du mari. Cet usage s'était introduit dans les cours d'Église où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique; et effectivement, à ne regarder le mariage que..... dans le rapport aux choses de l'autre vie, la violation est la même. Mais les lois politiques et civiles de presque tous les peuples ont, avec raison, distingué ces deux choses. Elles ont demandé des femmes un degré de retenue et de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus, parce que la femme en violant les lois du mariage sort de l'état de sa dépendance naturelle, parce que la nature a marqué l'infidélité des femmes par des signes certains : outre que les enfans adultérins de la femme sont nécessairement au mari, et à la

charge du mari, au lieu que les enfans adultérins du mari ne sont pas à la femme, ni à la charge de la femme. » (*De l'Esprit des Lois*, I. XXVI, c. VIII.) Ces remarques ne sont pas toutes de la même exactitude; mais rien n'est plus évident que la différence de gravité admise entre l'adultère commis par le mari, ou l'adultère commis par la femme. Parmi les raisons que Montesquieu en donne, la principale est celle qui est indiquée la dernière, et comme surabondante.

Jean-Jacques a insisté sur celle-là. « Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort. Cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare; mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entre-aimer. » (*Émile*, livre V.)

Portalis a établi cette différence en peu de mots, et avec justesse. « Le mari et la femme doivent incontestablement être fidèles à la foi promise; mais l'infidélité de la femme suppose plus de corruption, et a des effets plus dangereux que l'infidélité du mari : aussi l'homme a toujours été jugé moins sévèrement que la femme. Toutes les nations, éclairées

en ce point par l'expérience, et par une sorte d'instinct, se sont accordées... » (Séance du 16 ventôse an XI.)

Note cinquante-cinquième. (page 252.)

Des changemens politiques, très-louables en eux-mêmes, compromettraient néanmoins dans plusieurs circonstances la tranquillité de l'État, s'ils étaieut opérés avec imprudence. Quelquefois une amélioration morale ne demande pas moins de circonspection. Là où subsistent d'anciennes mœurs encore dignes, sous les rapports essentiels, de l'approbation des hommes justes, il sera sage peut-être de ne pas changer tout à coup ce qu'elles ont de défectueux. Mais on voit aussi des époques où une semblable déférence n'occasionnerait que de vains sacrifices, et où, malheureusement sans doute, rien n'est plus convenable que de remonter aux principes, afin de substituer en quelque chose une règle sûre à la manière établie. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait absolument aucune raison de ne pas s'écarter des mœurs reçues, quand elles sont imparfaites. Au contraire, pour les réformer ainsi en quelque sorte, dans la vie privée, il faut une intégrité invariable, des lumières, et beaucoup de réserve.

Note cinquante-sixième. (page 274.)

« Anthisthènes, dit Montaigne, permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il trouve être opportun, sans s'attendre aux lois, d'autant qu'il a meilleur avis qu'elles, et plus de connaissance de

la vertu. » C'est fournir à des raisonneurs inconsidérés un dangereux prétexte. Pour parler comme Anthisthènes il faut du moins être pur de tout reproche, il faut oser dire : Les principes que j'annonce furent toujours ma loi, et je n'ai point consenti que les droits des autres hommes fussent violés en ma faveur; s'il pouvait arriver que je manquasse à des devoirs essentiels, aussitôt je renoncerais à cette sorte de fonction à laquelle j'ai voulu consacrer ma vie, mais dont je ne serais plus digne.

Ce vieux langage eût paru naturel à des stoïciens, et à quelques-uns de leurs adversaires; mais, dans notre siècle, on le trouverait peut-être suranné. Il est aussi un vulgaire parmi ceux qui aspirent à être sages. Tous n'atteignent pas même à ce degré de sagesse qui peut suffire quand la haute sagesse paraît impossible. Peut-être les mâles erreurs, et la sévérité du Portique conviennent-elles encore à ceux qui ne sont que des hommes de bien, peut-être leur faut-il une sorte de philosophie qui tienne du fanatisme. Il se peut que leurs intentions soient trop faibles contre leurs penchans, et que leur raison ait souvent besoin d'être soutenue par des doctrines presque inflexibles. Le stoïcisme semblera même préférable pour toute une cité, quand un Plotin en demandera une à instituer, et que les valets du prince ne souriront pas, ou quand le prince ne sera pas assez faible pour qu'un mot ironique change ses vues. Mais le vrai sage conserverait sur toutes ses affections une pleine autorité; il n'aurait pas besoin d'une doctrine inséparable de quelque enthousiasme.

Si nous supposons seulement des disciples de la sagesse réunis en petit nombre, des hommes éclairés, des hommes libres que rien de raisonnable ne

saurait affaiblir, nous penserons qu'ils se rapprocheraient davantage de ce qu'on peut regarder comme ayant été la pensée réelle d'Épicure. Les maximes du Portique ont été justement admirées en un sens, elles étaient belles et courageuses; mais Épicure enseignait des vérités plus souvent méconnues, et il montra aussi de la force. Trop simple alors, la vérité alarma les écoles; il fallut calomnier un homme qui était sage trop naturellement. Si même quelques manuscrits, découverts sous les laves de l'Italie, servaient enfin à prouver qu'Épicure fut irréprochable, la tradition populaire affaiblirait long-temps encore la haute estime dont les académiciens entre autres s'efforcèrent de le priver. « J'ai voulu (disait-il) conduire mes disciples au bien par les sentiers que la nature indique. Les hommes sont comme les fleuves, ils doivent suivre sans résistance les mouvemens que leur imprime la pente même de leur organisation. Je cherchais à adoucir les épreuves qui attendent tous les mortels dans une vie périssable. J'ai enseigné la vertu... Ces festins qu'on nous reproche, n'ont jamais été célébrés sous de riches lambris; c'était à bien peu de frais que nous nous procurions les véritables biens de l'existence. Quel plus bel hommage peut-on rendre à la vertu que de lui rallier tous les humains par les plus douces inclinations de leur être, et par une chaîne de sentimens agréables?... Le plaisir est le souverain bien; mais malheur à celui qui s'en rassasie ! La douleur est un mal; mais sachons l'affronter et la vaincre, quand la nécessité l'ordonne. Soyons heureux; mais préférons l'infortune à tout bonheur acquis par des voies déshonnêtes; la vertu seule doit épurer nos jouissances. Sachons surtout nous soustraire à toutes les passions désordonnées; elles sont corruptrices de la

volupté... Les épicuriens ne sont pas intempérans; ils acceptent, il est vrai, les dons de la fortune, mais ils savent les lui rendre avec courage dans les jours de malheur. » C'est ainsi que s'exprime Épicure dans l'entretien où Pythagore aussi paraît apprécié, et même deviné, avec non moins de sagacité que de bonheur, au t. I de *Physiologie des passions*, par M. ALIBERT.

Dans les Tusculanes, Cicéron parle des passions d'une manière très-inexacte. *Quo circà mollis et enervata putenda est peripateticorum ratio et oratio, qui perturbari animos necesse esse dicunt.* Le mot *perturbari* n'est peut-être pas celui qu'il faudrait, mais enfin la passion n'est ici que le mouvement passif, conséquence des impressions reçues, et principe des mouvemens actifs. Supprimer autant qu'il serait possible les affections naturelles, ne paraîtrait bon que chez une partie de ceux qui se vouent à la vie contemplative. *Sed adhibent modum quemdam quem ultrà non progredi opporteat.* Sans doute. Le mouvement qui nous porte à secourir un opprimé n'est-il pas la suite d'un penchant louable? Cependant si la raison ne dirige point ce mouvement, si un excès de zèle nous entraîne à défendre d'une manière injuste celui que nous protégeons contre l'injustice, ce penchant devient funeste et coupable. *Modum tu adhibes vitio?* Nullement, si, comme le disaient les péripatéticiens, il n'y a de vice que dans l'excès. Le vice commence lorsque l'impulsion nous porte au-delà des bornes. *An vitium nullum est non parere rationi?* C'est au contraire obéir à la raison que de suivre les mouvemens naturels, tant qu'elle peut les approuver. Ces mouvemens l'avertissent, et elle les apprécie, afin de les arrêter à propos; voilà l'homme moral. *Animus perturbatus*

et incitatus nec cohibere se potest, nec, quo loco vult, insistere omnino. Il est difficile de soumettre ensuite à la raison les mouvemens qu'on a suivis quoiqu'elle les condamnât; mais elle arrête facilement, quand il le faut, ceux qu'elle avait approuvés d'abord, et qu'elle avait surveillés. *Quæque crescentia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa, nascentia.* C'est ici que l'erreur est frappante. Autant vaudrait dire qu'il ne faut pas laisser entrer un ruisseau dans une prairie, parce qu'un torrent la ravagerait. Ce qui suit est également faux, à moins qu'on ne l'entende seulement d'une inclination devenue passionnée, d'une inclination sans frein; mais alors ce ne serait point le penchant que les péripatéticiens supposaient. *Quamobrem nihil interest utrum moderatas perturbationes approbant, an moderatam injustitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam : qui enim vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* C'est conclure d'après ce qui est contesté. Si les penchans vont jusqu'au trouble de l'ame, et s'ils doivent être appelés des vices, effectivement ils sont mauvais. Ce qu'on nomme le plus généralement passion égare en effet, et ne peut produire tôt ou tard que du désordre. Il serait convenable qu'il n'y eût jamais dans la cité une seule passion proprement dite; mais, quant à ces inclinations premières que Cicéron ne distingue pas assez, il faut les conserver. Une action n'est pas mauvaise, uniquement parce que, sans être obligé de la faire, on en éprouve le désir.

Si on peut se mettre au-dessus des lois, comme le suppose Anthistènes, c'est seulement dans ce qui n'intéresse point d'autres personnes, parce qu'alors il s'agit de considérations étrangères à l'objet des lois. Il est vrai que le sage a des sentimens et des

principes différens des maximes et des sentimens vulgaires. Le sage ne cherche pas à devenir insensible, et il n'est pas même austère; sachant le prix des affections humaines, il se garde de confondre ce qu'elles ont de louable, avec l'intempérance des passions. Cette distinction a été faite par M. Bergasse, dans son fragment de *la Liberté*.

Platon, regardant, avec tant de raison, comme une même chose la beauté morale ou la justice, demande, au neuvième livre des Lois, qu'on lui accorde qu'une passion juste est belle au même degré. Mais la justice est dans l'intention, et non dans l'inclination, et cela résulte des principes que Platon admet dans ce même livre. Il est donc difficile de comprendre ce que c'est qu'une passion juste; dès lors nous n'avons aucun motif d'admettre de belles passions. Celles où on aperçoit des traces de générosité, ou même de grandeur, sont seulement plus excusables. Aussitôt que ces mouvemens, heureux dans le principe, deviennent des passions, ils s'éloignent de la justice, hors de laquelle rien n'est beau : toute passion est désordonnée, toute passion est un écart, et l'homme juste réprime en lui les divers excès.

« Pour n'avoir hanté cette vertu suprême... ayant pour guide nature... volupté pour compagne, ils sont allés, selon leur faiblesse, feindre cette sotte image triste, querelleuse, depite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher, à l'écart, emmy des ronces, fantôme à étonner les gens... C'est la mère nourrice des plaisirs humains; en les rendant justes, elle les rend sûrs et purs. » MONTAIGNE.

Mais ce que Montaigne a dit du plaisir, et même d'une certaine volupté, il n'eût pu le dire des passions. Le plaisir est un délassement; la passion est

un joug. « N'épargnons, disait le confesseur de Louis XIII, ni travail, ni étude pour nous rendre maîtres des passions... c'est le travail que Dieu nous a donné en cette vie... Un homme qui ne s'étudie point à la mortification de ses appétits, mène une vie très-misérable, toujours captif... »

« Les passions... sont une des causes les plus destructives de nos corps... Les passions dans l'institution de la nature ne doivent être que des mouvemens brusques et passagers... Une impulsion involontaire et irrésistible devait porter l'animal à propager son espèce; mais ces momens, aussi rares qu'orageux, étant passés, il devait rentrer sous la direction d'un instinct paisible... Dans l'état actuel de certaines sociétés les passions ne sont qu'un accès continuel... Elles ont acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espèce humaine. Ces expressions ne sont pas outrées; elles sont les seules qui puissent désigner les effets réels qu'une passion vive ou lente produit sur l'économie animale. » (*Système physique et moral de la femme*, ch. VII.)

« L'homme dont la constitution est la plus heureuse, et en même temps la plus rare, est celui qui a ses deux vies dans une espèce d'équilibre, dont les deux centres, cérébral et épigastrique, exercent l'un sur l'autre une égale action, chez qui les passions animent ou échauffent les phénomènes intellectuels sans en envahir le domaine, et qui trouve dans son jugement un obstacle qu'il est toujours maître d'opposer à leur impétueuse influence. » (*Recherches phys. sur la vie et la mort*, BICHAT.)

Note cinquante-septième. (page 278.)

« Ne le voyons-nous pas (l'amour) varier avec le temps, les lieux, les gouvernemens, et même avec les rangs divers de la société... Tout autre en Orient qu'en Occident... La coupe du plaisir est-elle présentée; le paysan s'y désaltère, l'homme de la société s'y enivre; et, bien ou mal traité, c'est à l'homme du monde qu'il appartient de mieux connaître et de mieux analyser cet être, moitié réel, moitié factice, ce tissu des affections les plus contraires, ce mélange incompréhensible de fureur et de tendresse, de confiance et de soupçons, de ruse et de candeur, d'espoir dans l'angoisse, et d'inquiétude dans le succès; enfin ces peines mêlées de délices, et ces délices mêlées de peines que l'on appelle amour. » (Boufflers.)

Note cinquante-huitième. (page 293.)

« Il est vrai que, dit Cassiodore au livre de l'Amitié, une affection dégénère insensiblement en une autre... Que l'on ne s'étonne point si le sage a dit que cette conversation trop libre (avec les femmes) était un brandon dans le sein,... si saint Bernard a écrit que d'être toujours avec les femmes, sans y offenser, c'est plus faire que de ressusciter les morts;... si saint Jérôme avertit qu'il les faut toutes également aimer, ou toutes également ignorer... Il peut y avoir des amitiés entre sexe et sexe qui soient pures... mais cela n'appartient qu'à des personnes extrêmement prudentes, plus dignes d'admiration que d'imitation. » (*Cour Sainte*. t. V.)

Note cinquante-neuvième. (page 299.)

« L'obligation des pères et enfans est réciproque. Si celle des enfans est plus étroite, celle des parens est plus ancienne... L'affection est plus forte et plus naturelle des parens aux enfans, pour ce qu'elle est donnée de la nature allant en avant, poussant et avançant la vie du monde en sa durée. Celle des enfans aux pères est à reculons, dont elle ne marche si fort, ni si naturellement, et semble plutôt être paiement de dette, et reconnaissance de bienfait, que purement un libre, simple et naturel amour. Davantage celui qui donne et fait du bien, aime plus que celui qui reçoit et doit. Les raisons de cette proposition sont plusieurs. Tous aiment l'être, lequel s'exerce et se montre au mouvement, et en l'action. Or celui qui donne, et fait bien à autrui, est aucunement en celui qui reçoit. Qui donne, et fait bien à autrui, exerce chose honnête et noble; qui reçoit n'en fait point : l'honnête est pour le premier, l'utile pour le second. Or l'honnête est beaucoup plus digne, ferme, stable, aimable que l'utile qui s'évanouit. Item les choses sont plus aimées qui plus nous coûtent. » (Charron, *de la Sagesse*, liv. III.)

Note soixantième. (page 301.

Rappelons ici ce qui a été dit en commençant. Dans un livre qui embrasse expressément, ou par induction, une multitude de considérations de divers genres, il se trouvera toujours des passages qu'on ne pourra bien entendre, que si en général, on prend la peine d'entendre le tout, et si on a l'intention d'en saisir l'ensemble.

Remarquons aussi que l'auteur de cet essai n'a pas annoncé la prétention d'en faire un traité régulier à tous égards, et de ne négliger aucune partie du vaste sujet sur lequel il entreprenait de dire sa pensée.

FIN DES NOTES

Pages.

De l'ordre général..... 5
Des affections humaines..... 7
De l'amour..... 14
Du sentiment de l'amour..... 16
Du plaisir..... 27
De l'amour considéré selon la différence des sexes..... 30
De la rivalité des sexes..... 44
De l'amour selon les lieux et selon d'autres circonstances..... 48
Des mœurs austères..... 54
De la continence, de la chasteté..... 57
Des mœurs chez quelques peuples anciens... 69
Du système moral consacré maintenant..... 74
Des préventions contre l'amour..... 80
De la liberté sans licence..... 88
Si tout l'honneur des femmes doit consister dans la chasteté..... 98
Des prétentions exclusives..... 101
De la constance..... 106
De la pudeur..... 113
De la nudité..... 128
De la possession..... 136
De quelques difficultés..... 140
Des devoirs..... 148

Pages.

Du mariage. — Première partie..... 163
— Seconde partie (*Considérations particulières.*)..... 177
Des liens regardés comme incestueux..... 230
De la polygamie..... 236
Du partage et de l'illégitimité..... 243
De l'adultère..... 247
Du viol..... 253
Des rapprochemens étrangers à la loi des sexes. 256
D'un autre abus..... 263
L'ordre moral exige-t-il qu'on se borne à ce que les lois autorisent positivement?..... 271
De la diversité des opinions..... 277
Du soin de laisser ignorer durant la première jeunesse ce qui concerne l'amour..... 280
De l'influence de l'âge sur les penchans..... 288
Difficultés de la simple amitié entre des personnes de sexe différent..... 291
De l'affection entre les pères et les enfans.... 294
De quelques usages..... 300
Du style dans la plupart des romans..... 303
De certaines locutions..... 305
Dernières réflexions..... 308
NOTES. — (La note 44e est relative au divorce.) 315

Chartres, imp. ED. GARNIER. — 6-12-10

MERCVRE
DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

paraît le 1er et le 16 de chaque mois

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique
Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie
Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères
Revue de la Quinzaine

La *Revue de la Quinzaine*, qui occupe plus du tiers de chacune des livraisons, comprend un roulement d'environ cinquante rubriques ; elle s'alimente à l'étranger autant qu'en France, offrant un nombre considérable de documents, et elle constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Prix du Numéro :

FRANCE : 1 fr. 25 — ÉTRANGER : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 fr.	Six mois.....	17 fr.
Trois mois....	8 fr.	Trois mois....	10 fr.

Chartres. — Imprimerie Garnier.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21372 7875